This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

a-a

85,-

Vet. F. v. II A. 1701

ŒUVRES

DE MADAME

LA MARQUISE

DE LAMBERT,

Raſſemblées pour la premiere fois. On y a joint diverſes Pieces qui n'ont point encore paru.

AVEC UN ABREGÉ DE SA VIE.

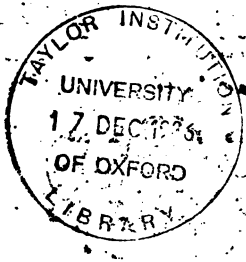
SECONDE EDITION.

à Charlotte de Baillet
Montmort
le 29 de Juin
1806

A LAUSANNE,

Chez MARC-MICHEL BOUSQUET & Compagnie.

MDCCXLVIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

Delamonce inv.

A

MADAME

MADAME

ESTHER HERFF,

EPOUSE DE MONSIEUR

JEAN JAQUES SINNER,

DU CONSEIL SOUVERAIN

DE LA VILLE

ET

REPUBLIQUE DE BERNE,

ANCIEN

SEIGNEUR BAILLIF

DE LAUSANNE,

CHEVALIER DE Sr. MARC.

&c. &c. &c.

MADAME,

EN donnant un Recueil autant complet que j'ai pû le former, des Ouvrages de feue Madame la Marquise DE LAMBERT, *j'ai lieu de me flatter de l'approbation du Public & des personnes de bon goût : Ils voyent toujours avec plaisir rouler*

rouler la Preſſe ſur des Ouvrages de l'importance de celui-ci, qui ont l'avantage de plaire, d'inſtruire & d'édifier.

Je ſuis également aſſuré d'avoir le ſuffrage de tout le monde, pour la liberté que je prends de vous le dédier. En effet, MADAME, *la conformité entre vous & Madame la Marquiſe* de Lambert, *eſt des plus marquée. Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'Abregé que je donne de la Vie de cette illuſtre Dame, pour s'apercevoir que c'eſt le Tableau de la vôtre. Sans parler de votre Bibliotheque nombreuſe & ſi bien choiſie, qui donne*

une si grande idée de vos occupations & de votre goût, c'est que vos plaisirs sont conformes aux siens. Les personnes qui ont l'honneur de vous connoître & de vous approcher, MADAME, expérimentent que votre Maison, comme celle de Madame de Lambert, est l'azile des gens de Lettres, & sur tout des gens de bien & des véritables Chrêtiens. Vous protegez hautement ceux qui sont tels, & vous en êtes le Modele.

Si vous n'avez pas écrit comme l'a fait Madame la Marquise de Lambert, vous l'égalez en œuvres de bénéficen-

ce & de charité ; & je puis vous appliquer, MADAME, *ce qu'on dit d'elle à bien juſte titre :* Que vous n'êtes pas ſeulement ardente à ſervir vos Amis ſans attendre leurs prieres, ni l'expoſition ſouvent humiliante de leurs beſoins ; mais qu'une bonne action à faire, même en faveur des perſonnes indifferentes, vous tente toujours vivement.

Votre profeſſion, MADAME, *eſt celle de faire du bien, j'en ai reſſenti les doux effets ; & il eſt bien glorieux pour moi d'être honoré de votre Protection, & de celle de l'illuſtre famille* SINNER, *qui ne ceſſe de me combler de ſes bienfaits.*

Souffrez donc, MADAME, *que je vous en témoigne publiquement comme à eux, ma vive reconnoissance, & que j'y ajoute les assurances de mes vœux pour votre conservation, & celle du profond respect avec lequel je serai toute ma vie,*

MADAME,

A *Lausanne* le 16. Fevrier 1747.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur

MARC-MIC. BOUSQUET.

ABREGÉ
DE LA VIE
DE MADAME LA MARQUISE
DE LAMBERT *.

LA Marquise de Lambert qui se nommoit *Anne-Thereſe de Marguenat de Courcelles*, étoit Fille unique d'Etienne de Marguenat, Seigneur de Courcelles, Maître ordinaire en la Chambre des Comptes, mort le 22. May 1650. & de *Monique Paſſart*, morte le 21. Juillet 1692., pour lors femme en ſeconde nôces de François le Coigneux, Seigneur de la Rocheturpin & de Bachaumont, célébre par ſon bel eſprit.

Elle

* Tirée du Mercure de France du mois d'Août 1733.

Elle avoit été mariée le 22. Fevrier 1666. avec *Henri* DE LAMBERT, Marquis de St. Bris en Auxerrois, Baron de Chitry & Augy, alors Capitaine au Régiment Royal, & depuis Meſtre de Camp d'un Régiment de Cavalerie : Fait Brigadier en 1674. Maréchal de Camp le 25. Fevrier 1677. Commandant de Fribourg en Briſgaw, au mois de Novembre ſuivant : Gouverneur de Longwy, & Lieutenant Général des Armées du Roi, au mois de Juillet 1682. & enfin Gouverneur & Lieutenant Général de la Ville & Duché de Luxembourg, au mois de Juin 1684. mort au mois de Juillet 1686.

Elle avoit eu, outre deux filles mortes en bas âge, un fils & une autre fille; le fils eſt *Henri François* DE LAMBERT, Marquis de St. Bris, né le 13. Decembre 1677. Lieutenant Général des Armées du Roi du 30. Mars 1720., & Gouverneur de la Ville

d'Auxerre ; autrefois Colonel du Régiment de Périgord. Il a été marié le 12. Janvier 1725. avec Angelique de LARLAN de Rochefort, Veuve de Louis François DU PARC Marquis de Locmaria, Lieutenant Général des Armées du Roi, mort le 4. Octobre 1709. La fille de la Marquise de Lambert étoit *Marie-Thérese* DE LAMBERT, qui avoit été mariée en 1703. avec Louis DE BEAUPOIL, Comte de St. Aulaire, Seigneur de la Porcherie & de la Grenellerie, Colonel Lieutenant du Régiment d'Enguin Infanterie, tué au combat de Ramersheim, dans la haute Alsace, le 26. Août 1709. ; elle est morte le 13. Juillet 1731. âgée de 52. ans, ayant laissé une fille unique, nommée Therese-Eulalie de Beaupoil de St. Aulaire, mariée le 7. Fevrier 1725. avec Anne-Pierre d'HARCOURT, Marquis de Beuvron, Seigneur de Tourneville, Lieutenant Général pour le Roi au

Gouvernement de Normandie, Gouverneur du vieux Palais de Rouën, & Meſtre de Camp de Cavallerie, frere du Duc d'Harcourt.

La Mere de la Marquiſe de Lambert épouſa, comme on l'a dit, Mr. de Bachaumont, qui, non ſeulement faiſoit fort agréablement des Vers, comme tout le monde ſait par le fameux Voyage dont il partagea la gloire avec la Chapelle; mais qui, de plus, étoit homme de beaucoup d'eſprit, & de plus encore, homme de très-bonne compagnie, dans un tems où la bonne & la mauvaiſe ſe mêloient beaucoup moins, & où l'on y étoit bien plus difficile. Il s'affectionna à ſa Belle-fille, preſque encore enfant, à cauſe des diſpoſitions heureuſes qu'il découvrit bien-tôt en elle, & il s'appliqua à les cultiver, tant par lui-même que par le monde choiſi qui venoit dans ſa maiſon, & dont elle apprenoit ſa Langue comme on fait la Langue maternelle.

Elle

Elle se déroboit souvent aux plaisirs de son âge, pour aller lire en son particulier; & elle s'accoutuma dès lors, de son propre mouvement, à faire de petits Extraits de ce qui la frappoit le plus. C'étoient déja, ou des Réflexions fines sur le cœur humain, ou des tours d'expressions ingénieux; mais le plus souvent des Réflexions. Ce goût ne la quitta, ni quand elle fut obligée de représenter à Luxembourg, dont Mr. le Marquis de Lambert étoit Gouverneur, ni quand, après sa mort, elle eut à essuyer de longs & cruels Procès où il s'agissoit de toute sa fortune; enfin quand elle les eut conduits & gagnés avec toute la capacité d'une personne qui n'eut point eu d'autre talent; libre enfin & maîtresse d'un bien assez considerable qu'elle avoit presque conquis, elle établit dans Paris une maison où il étoit honorable d'être reçu. C'étoit la seule, à un petit nombre d'exceptions près, qui

qui se fut préservée de la maladie épidemique du Jeu; la seule où l'on se trouvât pour se parler raisonnablement les uns les autres, & même avec esprit selon l'occasion. Aussi, ceux qui avoient leurs raisons pour trouver mauvais qu'il y eut encore de la conversation quelque part, lançoient-ils, quand ils le pouvoient, quelques traits malins contre la maison de Mad. de Lambert; & Mad. de Lambert elle-même, très délicate sur les discours & sur l'opinion du Public, craignoit quelquefois de donner trop à son goût: elle avoit le soin de se rassurer, en faisant réflexion que dans cette même maison, si accusée d'esprit, elle y faisoit une dépense très noble, & y recevoit beaucoup plus de gens du Monde & de condition que des gens illustres dans les Lettres.

Son extrême sensibilité sur les discours du Public, fut mise à une bien plus rude épreuve. Elle s'amusoit volontiers

tiers à écrire pour elle ſeule, & elle voulut bien lire ſes Ecrits à un très-*petit* nombre d'amis particuliers; car quoiqu'on n'écrive que pour ſoi, on écrit auſſi un peu pour les autres ſans s'en douter. Elle fit plus, elle laiſſa ſortir ſes papiers de ſes mains, ſous les ſermens les plus forts qu'on lui fit de la fidélité la plus exacte. On viola les ſermens; des Auteurs ne crurent point qu'une modeſtie d'Auteur put être ſincere, ils prirent des Copies qui ne manquerent pas d'échaper. Voila les *Avis d'une Mere à ſon Fils*, les *Avis à ſa Fille*, imprimés, & elle ſe croit deshonorée. Une Femme de condition faire des Livres, comment ſoutenir cette infamie!

Le Public ſentit bien cependant le mérite de ces Ouvrages, la beauté du ſtile, la fineſſe & l'élevation des ſentimens, le ton aimable de vertu qui y regne par tout. Il s'en fit en peu de tems pluſieurs Editions, ſoit en France,

ce, ſoit ailleurs, & ils furent traduits en Anglois. Mais Mad. de Lambert ne ſe conſoloit point ; & on n'auroit pas la hardieſſe d'aſſurer ici une choſe ſi peu vraiſemblable, ſi après ces ſuccès, on ne lui avoit vu retirer de chez un Libraire, & payer au prix qu'il voulut, toute l'Edition qu'il venoit de faire d'un autre Ouvrage qu'on lui avoit dérobé.

Les qualités de l'Ame, plus importantes & plus rares, ſurpaſſoient encore en elle les qualités de l'Eſprit. Elle étoit née courageuſe, peu ſuſceptible d'aucune crainte, ſi ce n'étoit ſur la gloire ; incapable de ſe rendre aux obſtacles dans une entrepriſe néceſſaire ou vertueuſe. Elle n'étoit pas ſeulement ardente à ſervir ſes Amis ſans attendre leurs prieres, ni l'expoſition ſouvent humiliante de leurs beſoins ; mais une bonne action à faire, même en faveur des perſonnes indifférentes, la tentoit toujours vivement, &

& il falloit que les circonſtances fuſſent bien contraires, ſi elle n'y ſuccomboit pas. Quelques mauvais ſuccès de ſes generoſités ne l'en avoient point corrigée, & elle étoit toujours également prête à hazarder de faire le bien. Elle fut fort infirme pendant tout le cours de ſa vie. Ses dernieres années furent accablées de ſouffrances, pour leſquelles ſon courage naturel n'eût pas ſuffi ſans le ſecours de toute ſa Religion.

Enfin elle décéda à Paris le 12. Juillet 1733. dans la 86me. année de ſon âge, généralement regrettée, à cauſe des grandes qualités de ſon cœur & de ſon Eſprit. Nous avons d'elle, comme on l'a dit, un excellent Ouvrage ſous ce titre : *Avis d'une Mere à ſon Fils & à ſa Fille*, imprimé à Paris chez Ganeau en 1728. un vol. in-douze, & des *Réflexions ſur les Femmes* dont il y en a une Edition en Hollande.

AVER-

AVERTISSEMENT

du Libraire, pour la premiere Edition.

CE n'eſt point à moi de faire l'éloge des Ouvrages de Madame la Marquiſe DE LAMBERT. *Le Public leur a déja rendu la juſtice & la louange qu'ils méritent ; il ne deſiroit autre choſe par rapport à eux, que d'en voir publier un plus grand nombre & raſſemblés. Je me ſuis donc appliqué à le ſatisfaire à cet égard, & à me ſatisfaire moi-même, en me procurant l'honneur d'imprimer des Oeuvres de cette importance, ſi eſtimées & en effet ſi eſtimables.*

Pour donner du relief à mon Edition, il falloit avoir des Pieces qui n'euſſent point encore paru. Je me ſuis adreſſé pour cet effet à l'illuſtre Mr. DE FONTENELLE, *l'Ami particulier de feue Mad.* de Lambert, *qui, ſe prêtant à mes vues, a tiré de ſon Cabinet & me remit à Paris, celles de ces Pieces qu'il a crû mériter l'impreſſion ; & par ſurcroît de bonté, il veut bien me permettre que je le diſe ici, On verra ces Articles diſtingués par une * dans la Table qui ſuit immédiatement ces* Avertiſſemens.

A l'égard de ce qui a deja paru des Ouvrages de cette Illuſtre Dame, diſperſé en diffe-

differens Livres, quelque ſoin que j'aye eu de les ramaſſer, je ne me flatte pas de les avoir tous, & je prie les perſonnes qui pourront me donner des lumieres à ce ſujet, de m'honorer de leurs avis & de leurs découvertes; j'en ferai uſage avec reconnoiſſance, promettant de les publier dans un nouveau Volume.

Je n'ai rien négligé pour la perfection de celui que je donne aujourd'hui. J'y ai joint une Table des Matieres qui m'a paru néceſſaire. Je n'ai point ſuivi l'exemple du Libraire d'Amſterdam, qui, dans ſon Edition de 1732. *contenant ſeulement trois Articles, a jugé à propos, ſans que j'en aye pû comprendre le but, d'intituler* Lettres ſur la véritable Education, *les* AVIS D'UNE MERE A SON FILS ET A SA FILLE, *j'ai crû qu'il falloit laiſſer les choſes telles que l'Auteur les avoit données, & qu'elles furent imprimées à Paris, en y ajoutant cependant les corrections qui y ont été faites depuis.*

Toute la liberté que j'ai priſe en mettant enſemble les Lettres de Mad. de Lambert, *c'eſt d'y avoir ajouté celles que lui ont écrites ſur la fin de ſa vie Mr.* DE FENELON *Archevêque de Cambray, & Mr.* DE LA RIVIERE *Gentilhomme de Bourgogne, & tout d'un tems une Lettre en vers de ce*

dernier

dernier à Mr. l'Abbé DE SAINCTOT, *qui m'a paru ſi belle, que quoi qu'un hors d'œuvre dans ce Recueil, plaira j'eſpere infiniment.*

AVERTIS. DU LIBRAIRE pour cette ſeconde Edition.

JE m'aquite envers le Public d'un devoir bien doux, en le remerciant, comme je le fais, de l'accueil favorable qu'il a accordé à ma premiere Edition, puis qu'elle a été debitée dans huit mois. En voici une ſeconde à laquelle j'ai donné autant de ſoins, qu'à la précédente; & j'eſpere qu'elle ſera également bien reçûë. Mr. POUHAT DE TALLANS, *homme du premier mérite & l'un des Magiſtrats de la Ville de Beſançon, permettra bien que je lui témoigne ici la reconnoiſſance que je lui dois, pour deux nouvelles petites Piéces des Ouvrages de Mad. la Marquiſe* DE LAMBERT, *qu'il a eu la bonté de m'envoyer : Je ne les ai pas jointes à cette nouvelle édition, pour ne pas faire tort à ceux qui ont la premiere, en les engageant d'acheter deux fois la même choſe, ou de ſe paſſer des augmentations; mais dans l'eſperance où je ſuis d'aquerir d'autres Ouvrages*

vrages de cette illuſtre Dame, je me propoſe de donner alors ces nouveaux Traités raſſemblés en un ſecond Volume, le plutôt qu'il me ſera poſſible.

TABLE DES OUVRAGES

De Madame la Marquiſe DE LAMBERT.

AVis d'une Mere à ſon Fils, *Pag.* 1
Avis d'une Mere à ſa Fille, 55
Traité de l'Amitié, 117
* Traité de la Vieilleſſe à Madle. ſa Fille, 145
Réflexions diverſes,
I. Sur les FEMMES, 174
* II. Sur le GOUT, 214
* III. Sur les RICHESSES, 219
* Pſiché, *en grec* Ame, 229
Portraits de diverſes Perſonnes,
* de Mr. de.... 232
* de Madle. de.... 235
* de Mr. de Sacy 240
* de Mr. de Fontenelle 244
Dialogue entre *Alexandre* & *Diogene* ſur l'égalité des Biens, 248
Diſcours ſur le ſentiment d'une Dame, qui croyoit que l'Amour convenoit aux Femmes, lors même qu'elles n'étoient plus jeunes, 260
Diſcours ſur la Délicateſſe d'Eſprit & de Sentiment, 274
Diſcours ſur la différence qu'il y a de la Réputation à la Conſidération, 276

La

La Femme Hermite, nouvelle nouvelle, 285

Lettres diverſes.

Lettre à Mr. l'Abbé de Choiſy, en lui envoyant ſes *Réflexions ſur les Femmes*, 372

* —— à Madame la Supérieure de la Magdelaine de Treſnel, ſur l'Education d'une jeune Demoiſelle, 373

* —— au R. P. B.... Jéſuite, ſur Homere. 381

* —— au même ſur le même ſujet, 384

* —— au même, 392

* —— à Mr. de Sacy ſur la mort de Mgr. le Duc de Bourgogne, 393

—— de Mr. de la Motte Fenelon à Mr. de Sacy, au ſujet de Made. la Marquiſe de Lambert, 399

—— de Made. la Marquiſe de Lambert à Mr. l'Archevêque de Cambray, en réponſe à celle que ce Prélat avoit écrite à Mr. de Sacy, 402

—— Réponſe de Mr. l'Archevêque de Cambray, 404

—— de Made. de Lambert au même, 405

—— Réponſe à la dite, 407

—— du même à la même ſur la mort de Monſeigr. le Duc de Bourgogne, 409

* —— à Monſieur.... 410

* —— à Madame.... 411

—— à Madame de.... ſur ſon mariage, 415

—— à Mr. l'Abbé.... 416

—— à Mr. de St. Hyacinthe à Londres, 422

—— de Mr. de la Riviere Gentilhomme de Bourgogne, à Made. la Marquiſe de Lambert, 425

—— du même à la même, 428

—— du même à Mr. l'Abbé de Sainctot, 430

AVIS

AVIS
D'UNE MERE
A SON FILS.

QUELQUES soins que l'on prenne de l'Education des enfans, elle eſt toujours très-imparfaite. Il faudroit, pour la rendre utile, avoir d'excellens Gouverneurs; & où les prendre? à peine les Princes peuvent-ils en avoir & ſe les conſerver. Où trouve-t-on des hommes aſſez au-deſſus des autres, pour être dignes de les conduire? Cependant, les premieres années ſont précieuſes, puiſqu'elles aſſurent le mérite des autres.

Il n'y a que deux tems dans la vie, où la Vérité ſe montre utilement à nous: dans la jeuneſſe, pour nous inſtruire; dans la vieilleſſe pour nous conſoler. Dans le tems des paſſions, la Vérité nous abandonne.

Quoique deux hommes célebres * ayent eu attention à votre Education, par amitié pour moi; cependant, obligés de suivre l'ordre des Etudes établi dans les Colléges, ils ont plus songé dans vos premieres années à la science de l'esprit, qu'à vous apprendre le monde & les bienséances.

Voici, mon fils, quelques préceptes qui regardent les mœurs. Lisez-les sans peine. Ce ne sont point des leçons seches, qui sentent l'autorité d'une Mere; ce sont des avis que vous donne une Amie, & qui partent du cœur.

En entrant dans le monde, vous vous êtes apparemment proposé un objet; vous avez trop d'esprit, pour vouloir y vivre à l'avanture. Vous ne pouvez aspirer à rien de plus digne, ni de plus convenable, que la Gloire: mais il faut savoir ce que l'on entend par le terme de Gloire, & quelle idée vous y attachez.

Il en est de bien des sortes; chaque profession a la sienne. Dans la vôtre, mon fils, on entend la gloire qui suit la valeur. C'est la gloire des Héros. Elle est la plus brillante; les véritables marques d'honneur & les récompenses

y

* Le P. Bouhours & le P. Cheminais.

y ſont attachées ; la Renommée ſemble ne parler que pour eux ; & quand vous êtes parvenu à un certain degré de reputation, rien n'eſt perdu. Tout le monde a conſenti qu'on donnât le premier rang aux vertus militaires : cela étoit juſte ; elles coûtent aſſez. Mais il y a pluſieurs manieres de s'acquitter de ſes obligations.

Les uns n'embraſſent la profeſſion des armes, que pour éviter la honte de dégénerer ; les autres ne la ſuivent pas ſeulement par devoir ; mais par goût. Les premiers ne s'élevent gueres au-deſſus de leur état ; c'eſt une dette qu'ils payent : ils en demeurent là. Les autres, ſoutenus par l'ambition, marchent à pas de Géans dans le chemin de la gloire. Les uns ont la fortune pour objet ; les autres l'élevation & l'immortalité. Ceux qui ſe bornent à la fortune, ont toujours un mérite borné. Tout homme qui n'aſpire pas à ſe faire un grand nom, n'exécutera jamais de grandes choſes : ceux qui marchent nonchalamment, ſouffrent toutes les peines de leur profeſſion, & n'en ont ni l'honneur, ni la récompenſe.

Si l'on entendoit bien ſes intérêts, on négligeroit la fortune, & l'on n'auroit

dans toutes les professions que la gloire pour objet. Quand vous êtes parvenu à un certain degré de mérite, & qu'il est connu, la grande gloire a toujours la fortune à sa suite. On ne peut avoir trop d'ardeur de s'élever, ni soutenir ses desirs d'esperances trop flateuses.

Il faut par de grands objets donner un grand ébranlement à l'ame, sans quoi elle ne se mettroit point en mouvement. Quelque ardent, quelque vif que soit votre amour pour la gloire, vous demeurerez encore bien au-deça du terme : mais quand vous n'iriez qu'à moitié chemin, il est toujours beau d'avoir osé.

Rien ne convient moins à un jeune homme, qu'une certaine modestie, qui lui fait croire qu'il n'est pas capable de grandes choses. Cette modestie est une langueur de l'ame, qui l'empêche de prendre l'essor, & de se porter avec rapidité vers la gloire. On disoit à AGESILAS, que le Roi de Perse étoit le grand-Roi. *Pourquoi sera-t-il plus grand que moi,* répondit-il, *tant que j'aurai une épée à mon côté?* Il y a un mérite supérieur, qui sent que rien ne lui est impossible.

La fortune, mon fils, ne vous a pas applani le chemin de la gloire. Pour vous l'ouvrir

l'ouvrir, je vous donnai de bonne heure un Régiment, perſuadée qu'on ne pouroit entrer trop tôt dans une profeſſion où l'expérience eſt ſi néceſſaire ; & que les premieres années aſſuroient la réputation & répondoient de toute la vie. Vous fites la Campagne de Barcelone, la plus heureuſe pour les armes du Roi, & la moins célébrée : vous revenez en Italie, où tout eſt contre nous, où nous avons à combattre, climat, ennemis, ſituation & prévention. Les Campagnes malheureuſes pour le Roi le ſont auſſi pour les particuliers ; la Terre enſevelit les morts & les fautes des vivans ; & la Renommée ſe tait, & ne parle plus des ſervices de ceux qui reſtent. Mais il faut compter que la vraye valeur n'eſt jamais ignorée. Il y a tant d'yeux ouverts ſur vous, que ce ſont autant de témoins de ce que vous valez. De plus, de pareilles Campagnes vous inſtruiſent davantage : vous vous êtes eſſayé : vous ſavez vous-même à peu près ce que vous êtes : les autres le ſavent auſſi ; & ſi votre réputation ſe forme moins vîte, elle en eſt plus certaine.

Les grands Noms ne ſe font pas en un jour. Mais ce n'eſt pas ſeulement

la valeur qui fait les hommes extraordinaires ; c'eſt elle qui les commence, & les autres vertus les achevent.

L'idée d'un Hèros eſt incompatible avec l'idée d'un homme ſans juſtice, ſans probité, & ſans grandeur d'ame. Il ne ſuffit pas d'avoir l'honneur de la valeur, il faut auſſi avoir l'honneur de la probité. Toutes les vertus s'uniſſent pour former un Héros. La valeur, mon fils, ne ſe conſeille point ; c'eſt la Nature qui la donne : mais on peut l'avoir à un très haut degré, & être d'ailleurs peu eſtimable.

La plupart des jeunes gens croyent toutes leurs obligations remplies, dès qu'ils ont les vertus militaires ; & qu'il leur eſt permis d'être injuſtes, mal-honnêtes, & impolis. N'étendez point le droit de l'épée ; il ne vous diſpenſe pas des autres devoirs.

Soyez, mon fils, ce que les autres promettent d'être. Vos modeles ſont dans votre Maiſon. Vos Peres ont ſu aſſocier toutes les vertus à celles de leur profeſſion. Fidele au ſang dont vous ſortez, ſongez qu'il ne vous eſt pas permis d'être un homme médiocre : on ne vous en quittera pas à bon marché. Le mérite

de

de vos Peres rehauſſera votre gloire, & fera votre honte ſi vous dégénerez : ils éclairent vos vertus & vos défauts.

La naiſſance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne ; & vanter ſa race, c'eſt louer le mérite d'autrui.

Vous trouverez, mon fils, tous les chemins qui conduiſent à la gloire bien préparés. C'eſt un grand tréſor, qu'un bon Nom, & la réputation de ſes Peres. Ils vous ont mis à portée de tout. Ce n'eſt pas aſſez de les égaler, il faut les paſſer, & arriver au terme ; je veux dire, aux honneurs qu'ils ont approchés de ſi près, & qu'une mort prématurée leur a ravis.

Je regrette tous les jours de n'avoir pas vu votre Grand-pere. Au bien que j'en ai ouï dire, perſonne n'avoit plus que lui les qualités éminentes & le talent de la Guerre. Il s'étoit acquis une telle eſtime & une telle autorité dans l'Armée, qu'avec dix mille hommes il faiſoit plus que les autres avec vingt. Il auroit mené les troupes à un péril certain, qu'elles auroient cru aller à une victoire aſſurée. L'exécution des ordres qu'il recevoit, n'étoit jamais douteuſe entre ſes mains. Au ſiége de Graveline, les Ma-

réchaux de Gaſſion & de la Meilleraye qui commandoient, s'étant brouillés, leur démêlé diviſa l'Armée : les deux partis alloient ſe charger, lorſque votre Grand-pere, qui n'étoit alors que Maréchal de Camp, plein de cette confiance & de cette autorité que donne le zèle du bien public, ordonna aux troupes de la part du Roi de s'arrêter. Il leur défendit de reconnoître ces Généraux pour leurs Chefs. Les troupes lui obéirent ; les Maréchaux de la Meilleraye & de Gaſſion furent obligés de ſe retirer. Le Roi a ſu cette action, & en a parlé plus d'une fois avec eſtime.

Sa fidélité parut à la guerre de Paris ; il refuſa le Bâton de Maréchal de France que Monſieur Gaſton Duc d'Orléans lui fit offrir pour l'attirer dans ſon parti. Le Roi l'ayant ſu, lui envoya le Brevet de Chevalier de l'Ordre, & lui écrivit qu'il n'oublieroit jamais les preuves qu'il venoit de lui donner de ſon attachement.

Quand il eut le Gouvernement de Metz (le plus beau de ce tems-là, & le plus deſiré,) le Cardinal de Richelieu lui en envoya le Brevet à la Chapelle, dont il étoit Gouverneur. Il étoit couché lorſque le courier arriva ; ſes gens l'éveil-

l'éveillerent : il prit le paquet ſans l'ouvrir, le mit ſous ſon chevet, & ſe rendormit.

Etant Gouverneur de Metz, on lui offrit des ſommes conſiderables pour conſentir à l'établiſſement d'un Parlement en cette Ville ; il ne voulut jamais y donner ſon conſentement. Les Gouverneurs de ce tems-là avoient la même autorité que des Vicerois. Il refuſa cent-mille francs que les Juifs lui offrirent pour avoir la permiſſion de ne plus porter le chapeau jaune. Son cœur, ſenſible à la vraye gloire, ſans vanité, ſans vuë de récompenſe, mépriſoit les richeſſes, & n'aimoit la vertu que pour elle-même. Il étoit ſi modeſte, qu'il n'a jamais ſu ce qu'il valoit. Il avoit eu l'honneur de commander Monſieur de Turenne, qui avoit la politeſſe de dire, que Monſieur **** lui avoit appris ſon métier. Plus d'une perſonne en place ont dit bien des fois, que c'étoit la honte de la France, qu'un homme de ce mérite-là n'ait pas été élevé aux premieres dignités de la guerre.

Voilà, mon fils, vos modeles. Les vertus vous ſont montrées en un haut degré. Vous les avez toutes trouvées

dans votre Pere. Je ne parlerai point de ſes talens pour la guerre, cela ne me convient point; mais l'uſage que le Roi en a fait, & les divers emplois de confiance qu'il lui a donnés, marquent aſſez qu'il en étoit digne.

Le Roi a ſouvent dit que c'étoit un de ſes meilleurs Officiers, & ſur qui il comptoit davantage. Mais de plus, il avoit toutes les vertus de ſocieté : il a ſu joindre l'ambition à la moderation : il aſpiroit à la véritable gloire, ſans trop penſer à ſa fortune. Il fut longtems oublié, & ſouffrit une eſpece d'injuſtice. Dans ce tems malheureux où votre Pere étoit brouillé avec la fortune, où tout autre ſe ſeroit dégoûté, avec quel courage ne ſouffrit-il pas ſes mauvais traitemens ? Il voulut, en ne manquant à aucun de ſes devoirs, mettre la fortune dans ſon tort : il crut que la véritable ambition conſiſtoit bien plus à ſe rendre ſupérieur en mérite, qu'en dignité.

Il y a des vertus qui ne s'acquierent que dans la diſgrace; nous ne ſavons ce que nous ſommes, qu'après l'avoir éprouvé. Les vertus de la proſpérité ſont douces & faciles; celles de l'adverſité

ſité ſont dures & difficiles, & demandent un homme tout entier. Il ſut ſouffrir ſans découragement, parce qu'il avoit en lui une infinité de reſſources. Il crut que ſon devoir l'obligeoit à demeurer dans ſa profeſſion, perſuadé que la lenteur des récompenſes ne nous autoriſe jamais à quitter le ſervice. Ses malheurs n'ébranlerent point ſon courage ; il ſut joindre la patience à la dignité ; auſſi ſavoit-il jouïr de la proſperité, ſans enivrement & ſans faſte. Le changement de fortune n'en apportoit point à ſon ame, & ne lui coûtoit aucune vertu.

Quand il fut fait Gouverneur de Luxembourg, toute la Province craignoit la domination Françoiſe : il diſſipa cette crainte de maniere que l'on ne ſentit preſque pas le changement de Maître. Il avoit la main legere, & ne gouvernoit que par amour & jamais par autorité. Il ne faiſoit point ſentir la diſtance qu'il y avoit de lui aux autres ; ſa bonté abregeoit le chemin qui le ſéparoit de ſes inférieurs : ou il les élevoit juſqu'à lui, ou il deſcendoit juſqu'à eux. Il n'employoit ſon crédit que pour faire du bien. Il ne pouvoit ſouffrir qu'il y eût des malheureux où il commandoit : il ne ſongeoit

qu'à solliciter & à obtenir des pensions pour les Officiers, des gratifications pour les blessés & pour ceux qui s'étoient distingués. Beaucoup de gens lui doivent leur fortune.

L'amour-propre gagna peu dans l'avancement de votre Pere; ce qui fut le bien des autres : aussi étoit-il l'amour de ceux qui vivoient sous son Gouvernement; & quand il mourut, s'ils l'avoient pu, ils l'auroient racheté de leur sang. Ses bonnes qualités firent taire l'envie, & tout le monde applaudissoit dans son cœur aux graces du Roi. Dans un tems si corrompu, il avoit des mœurs si pures; il pensoit d'une maniere bien differente de la plupart des hommes.

Quelle fidélité à tenir sa parole ! il la gardoit toujours à ses dépens. Quel desintéressement ! il comptoit le bien pour rien. Quelle indulgence n'avoit-il pas pour les foiblesses de l'humanité ! il excusoit tout, regardoit les fautes comme des malheurs, & se croyoit seul obligé d'être honnête-homme. Ses vertus laissoient les autres à leur aise. Il avoit de ces facilités aimables, qui servent au commerce, & qui unissent les hommes. Toutes ses vertus étoient sûres, parce qu'el-

qu'elles étoient naturelles. Le mérite acquis eſt ſouvent incertain ; pour lui, fidele à ſa raiſon & vertueux ſans effort, il ne s'eſt jamais démenti.

Voilà, mon fils, ce que nous avons perdu. Tant de mérite nous répondoit d'une grande fortune : rien de plus apparent que nos eſperances ſous un Prince ſi juſte. Votre Pere ne vous a laiſſé qu'un Nom & des Exemples. Le Nom, vous devez le porter avec dignité ; & vous devez l'imitation à ſes Vertus. Voilà ſur quoi vous avez à vous former : je ne vous en demande pas davantage ; mais je ne vous quitte pas à moins.

Vous avez plus d'avances que vos Peres, puiſqu'ils peuvent vous guider. Je dirai ſans honte, qu'ils ne vous ont laiſſé aucune fortune : on ne rougit point de l'avouer, quand on a employé ſon bien au ſervice de ſon Prince, & qu'on a vécu ſans injuſtice & ſans baſſeſſe.

Il y a ſi peu de grandes fortunes innocentes, que je pardonne à vos Peres de ne vous en avoir point laiſſé. J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre quelque ordre à nos affaires, où l'on ne laiſſe aux Femmes que la gloire de l'œconomie. Je remplirai autant qu'il me ſera poſſible les

les obligations de mon état : Je vous laisserai autant de bien qu'il en faut si vous avez le malheur d'être sans mérite ; & assez, si vous avez les vertus que je vous desire.

Comme je ne souhaite rien tant que de vous voir parfaitement honnête-homme, voyons quels en sont les devoirs, pour connoître nos obligations. Je m'instruis moi-même par ces réflexions : peut-être serai-je assez heureuse pour changer un jour mes préceptes en exemple.

Celle qui exhorte doit marcher la premiere. Un Ambassadeur de Perse demandoit à la Femme de LEONIDAS, *pourquoi à Lacedemone on honoroit tant les Femmes ? C'est qu'elles seules savent faire des Hommes*, répondit-elle. Une Dame Grecque montroit à la Mere de PHOCION ses pierreries, & lui demandoit les siennes ; elle lui montra ses Enfans, & lui dit, *Voilà ma parure & mes ornemens.* J'espere bien, mon fils, qu'un jour vous serez toute ma gloire. Mais revenons aux devoirs des hommes.

L'ordre des devoirs est, de savoir vivre avec ses supérieurs, ses égaux, ses inférieurs, & avec soi-même. Avec ses supérieurs ; savoir plaire sans bassesse ; montrer

montrer de l'eſtime & de l'amitié à ſes égaux ; ne point faire ſentir le poids de la ſupériorité à ſes inférieurs ; conſerver de la dignité avec ſoi-même.

Au-deſſus de tous ces devoirs eſt le Culte que vous devez à l'Etre ſuprême. La Religion eſt un commerce établi entre Dieu & les hommes, par les Graces de Dieu aux hommes, & par le Culte des hommes à Dieu. Les ames élevées ont pour Dieu des ſentimens & un Culte à part, qui ne reſſemble point à celui du peuple ; tout part du cœur, & va à Dieu. Les vertus morales ſont en danger ſans les chrétiennes. Je ne vous demande point une pieté remplie de foibleſſe & de ſuperſtition ; je demande ſeulement que l'amour de l'Ordre ſoumette à Dieu vos lumieres & vos ſentimens, que le même amour de l'Ordre ſe répande ſur votre conduite : il vous donnera la Juſtice, & la Juſtice aſſure toutes les vertus.

La plupart des jeunes-gens croyent aujourd'hui ſe diſtinguer, en prenant un air de libertinage, qui les décrie auprès des perſonnes raiſonnables : c'eſt un air qui ne prouve pas la ſupériorité de l'eſprit, mais le déréglement du cœur. On n'atta-

n'attaque point la Religion, quand on n'a point intérêt de l'attaquer. Rien ne rend plus heureux, que d'avoir l'esprit persuadé & le cœur touché; cela est bon pour tous les tems. Ceux même qui ne sont pas assez heureux pour croire comme ils doivent, se soumettent à la Religion établie : ils savent que ce qui s'appelle préjugé, tient un grand rang dans le monde, & qu'il faut le respecter.

Le libertinage de l'esprit, & la licence des mœurs, doivent être bannis sous le Règne où nous sommes.

Les mœurs du Souverain dominent : elles ordonnent ce qu'il fait, & défendent ce qu'il ne fait pas. Les défauts des Princes doublent, & leurs vertus renaissent par imitation. Quand les Courtisans auroient le cœur corrompu, il règne toujours à la Cour une honnêteté qui masque le vice. Nous sommes bien heureux d'être nés dans un siécle, où la pureté des mœurs & le respect de la Religion sont nécessaires pour plaire au Prince.

Je pourrois, mon fils, me placer dans l'ordre des devoirs ; mais je veux tout tenir de votre cœur. Faites attention à l'état où m'a laissé votre Pere. J'avois sacrifié

ſacrifié tout mon bien à ſa fortune ; je perdis tout à ſa mort. Je me vis ſeule & ſans appuis ; je n'avois d'Amis que les ſiens, & j'ai éprouvé que peu de gens ſavent être Amis des morts. Je trouvai mes ennemis dans ma propre famille ; j'avois à ſoutenir, contre des perſonnes puiſſantes, un procès qui décidoit de ma fortune ; je n'avois pour moi que la juſtice & mon courage ; je l'ai gagné ſans crédit & ſans baſſeſſe. Enfin, j'ai fait de ma mauvaiſe fortune tout ce qu'on en pouvoit faire. Dès qu'elle a été meilleure, j'ai ſongé à la vôtre. Donnez-moi dans votre amitié la même part que je vous donnerai dans ma petite fortune.

Je ne veux point de reſpect forcé ; je ne veux que des ſoins du cœur. Que vos ſentimens viennent à moi ſans que vos intérêts les amenent. Enfin, ayez ſoin de votre gloire, & j'aurai ſoin du reſte.

Vous ſavez vous conduire avec vos ſupérieurs. On n'a que faire de préceptes pour les devoirs qui regardent le Prince ; vous êtes d'une race qui lui a tout ſacrifié. A l'égard de ceux dont vous dépendez, le premier mérite eſt de plaire.

Dans

Dans les Emplois ſubalternes vous ne vous ſoutenez que par les agrémens ; les Maîtres ſont comme les Maîtreſſes ; quelque ſervice que vous leur ayez rendu, ils ceſſent de vous aimer, quand vous ceſſez de leur plaire.

Il y a pluſieurs ſortes de Grandeurs, & qui demandent pluſieurs ſortes d'hommages.

Il y a des Grandeurs réelles & perſonnelles, & des Grandeurs d'inſtitution. On doit du reſpect aux perſonnes élevées en dignité ; mais ce n'eſt qu'un reſpect extérieur : on doit de l'eſtime & un reſpect de ſentiment au mérite. Quand de concert la Fortune & la Vertu ont mis un homme en place, c'eſt un double empire & qui exige une double ſoumiſſion : mais il ne faut pas que le brillant de la Grandeur vous éblouiſſe & vous jette dans l'illuſion.

Il y a des ames baſſes, qui ſont toujours proſternées devant la Grandeur. Il faut ſéparer l'homme de la dignité, & voir ce qu'il eſt quand il en eſt dépouillé. Il y a bien une autre Grandeur, que celle qui vient de l'autorité ; ce n'eſt ni la naiſſance, ni les richeſſes qui diſtinguent les hommes ; la ſupériorité réelle & véritable entr'eux, c'eſt le mérite.

Le

Le titre d'honnête-homme eſt bien au-deſſus des Titres de la fortune. Dans les places ſubalternes l'on eſt dépendant : il faut faire ſa cour aux Miniſtres ; mais il la faut faire avec dignité. Je ne vous donnerai jamais des leçons de baſſeſſe ; ce ſont vos ſervices qui doivent parler pour vous, & non pas des ſoumiſſions déplacées.

Les perſonnes de mérite qui s'attachent aux Miniſtres, les honorent : les eſclaves les aviliſſent. Rien n'eſt plus agréable que d'être ami des perſonnes élevées ; mais vous n'y parvenez que par l'envie de plaire.

Que vos liaiſons ſoient avec des perſonnes au-deſſus de vous ; par-là vous vous accoutumez au reſpect & à la politeſſe. Avec ſes égaux, on ſe néglige ; l'eſprit s'aſſoupit.

Je ne ſai ſi l'on peut eſperer de trouver des Amis à la Cour. Pour les perſonnes éminentes en dignité, leur place les diſpenſe de bien des devoirs, & couvre bien des défauts. Il eſt bon d'approcher les hommes, de les voir à découvert & avec leur mérite de tous les jours. De loin, les Favoris de la fortune vous impoſent : l'éloignement les met

met dans le point de vue qui leur eſt favorable : La Renommée exagere leur mérite, & la Flaterie les déifie. Approchez-les, vous ne trouverez que des hommes. Qu'on trouve de peuple à la Cour ! Pour ſe deſabuſer de la Grandeur, il faut la voir de près : vous ceſſerez auſſi-tôt de la deſirer & de la craindre.

Que les défauts des Grands ne vous gâtent pas ; mais qu'ils vous redreſſent. Que le mauvais uſage qu'ils font de leurs biens vous apprenne à mépriſer les richeſſes, & à vous régler. La vertu ne conduit point leur dépenſe.

Pourquoi, dans ce nombre infini de goûts inventés par la volupté & par la molleſſe, ne s'en eſt-on jamais fait un de ſoulager les malheureux ? L'humanité ne vous fait-elle point ſentir le beſoin de ſecourir vos ſemblables ? Les bons cœurs ſentent l'obligation de faire du bien, plus qu'on ne ſent les autres beſoins de la vie. MARC-AURELE remercioit les Dieux de ce qu'il avoit toujours fait du bien à ſes Amis, ſans les avoir fait attendre. Le bonheur de la Grandeur, c'eſt lorſque les autres trouvent leur fortune dans la nôtre : *Je ne puis*, diſoit ce Prince, *être touché d'un bonheur qui n'eſt que pour moi.*

Le

Le plaiſir le plus délicat eſt de faire le plaiſir d'autrui ; mais pour cela, il ne faut pas tant faire de cas des biens de la fortune. Les richeſſes n'ont jamais donné la Vertu ; mais la Vertu a ſouvent donné les richeſſes. Quel uſage auſſi la plupart des Grands font-ils de leur gloire ? ils la mettent toute en marques extérieures & en faſte. Leur dignité s'apeſantit & abaiſſe les autres ; cependant la véritable Grandeur eſt humaine : elle ſe laiſſe approcher, elle deſcend même juſqu'à vous : ceux qui la poſſedent ſont à leur aiſe, & y mettent les autres. Leur élevation ne leur coute aucune vertu, & la nobleſſe de leurs ſentimens les y avoit comme préparés & accoutumés. Ils n'y ſont point étrangers, & n'y font ſouffrir perſonne.

Les titres & les dignités ne ſont pas les liens qui nous uniſſent aux hommes, ni qui les attirent à nous. Si nous n'y joignons le mérite & la bonté, on leur échappe aiſément, & on ne cherche qu'à ſe dédommager d'un hommage qu'on eſt forcé de rendre à leur place ; & en leur abſence, on ſe donne la liberté de les juger & de les condamner. Mais ſi par envie nous aimons à diminuer leurs bon-

nes qualités, il faut combattre ce ſentiment, & leur rendre la juſtice qu'ils méritent. Nous croyons ſouvent n'en vouloir qu'aux hommes, & nous en voulons aux places : jamais ceux qui les ont occupées n'ont été au gré du monde, & on ne leur a rendu juſtice, que quand ils ont ceſſé d'y être. L'Envie malgré elle rend hommage à la Grandeur, quoiqu'elle ſemble la mépriſer ; car c'eſt honorer les places, que de les envier. Ne condamnons point par chagrin des ſituations agréables, qui n'ont que le défaut de nous manquer. Paſſons aux devoirs de la Societé.

Les Hommes ont trouvé qu'il étoit néceſſaire & agréable de s'unir pour le bien commun : ils ont fait des Loix pour reprimer les méchans : ils ſont convenus entre eux des devoirs de la Societé, & ont attaché l'idée de la gloire à la pratique de ces devoirs. Le plus honnête homme eſt celui qui les obſerve avec plus d'exactitude : on les multiplie à meſure que l'on a plus d'honneur & de délicateſſe.

Les vertus ſe tiennent, & ont entre elles une eſpece d'alliance ; & c'eſt l'union de toutes ces vertus qui fait les Hom-

Hommes extraordinaires. Après avoir preſcrit les devoirs néceſſaires à leur ſûreté commune, ils ont cherché à rendre leur commerce agréable ; ils ont établi des régles de politeſſe & de ſavoir-vivre aux perſonnes bien nées.

On n'a point de préceptes à donner contre certains défauts. Il y a des vices qui ſont inconnus aux honnêtes-gens. La probité, la fidélité à tenir ſa parole, l'amour de la vérité ; je crois n'avoir rien à vous apprendre ſur tout cela. Vous ſavez qu'un honnête-homme ne connoit point le menſonge. Quelles louanges ne donne-t-on point à ceux qui aiment la vérité? Celui-là, dit-on, eſt ſemblable aux Dieux, qui fait du bien & qui dit la vérité. Mais s'il ne faut pas toujours dire ce que l'on penſe, il faut toujours penſer ce que l'on dit. Le véritable uſage de la parole, c'eſt de ſervir la vérité. Quand un homme a acquis la réputation de vrai, on jureroit ſur ſa parole : elle a toute l'autorité des ſermens : on a pour ce qu'il dit un reſpect de Religion.

Le faux dans les actions n'eſt pas moins oppoſé à l'amour de la vérité, que le faux dans les paroles. Les honnêtes-gens

ne

ne ſont point faux ; qu'ont-ils à cacher ? Ils ne ſont pas mêmes preſſés de ſe montrer, sûrs que tôt ou tard le vrai mérite ſe fait jour.

Souvenez-vous qu'on vous pardonnera plutôt vos défauts, que l'affectation à vous parer des vertus que vous n'avez pas. La fauſſeté eſt l'imitation du vrai : l'homme faux paye de mine & de diſcours ; l'homme vray paye de conduite. Il y a longtems qu'on a dit, que l'Hypocriſie eſt un hommage que le Vice rend à la Vertu. Mais il ne ſuffit pas d'avoir les vertus principales pour plaire, il faut encore avoir les qualités agréables & liantes.

Quand on aſpire à ſe faire une grande réputation, on eſt toujours dépendant de l'opinion des autres : il eſt difficile d'arriver aux honneurs par les ſervices, ſi les manieres & les Amis ne les font valoir.

Je vous ai déja dit, que dans les Emplois ſubalternes, on ne ſe ſoutient que par ſavoir plaire : dès qu'on ſe néglige, l'on eſt d'un très petit prix. Rien ne déplait tant que de montrer un amour-propre trop dominant, de faire ſentir qu'on ſe préfere à tout, & qu'on ſe fait le centre de tout. On

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'eſprit, lorſqu'on ne s'applique qu'à chercher les défauts d'autrui, & à les expoſer au grand jour. Pour ces ſortes de gens, qui n'ont de l'eſprit qu'aux dépens des autres, ils doivent ſouvent penſer qu'il n'y a point de vie aſſez pure, pour avoir droit de cenſurer celle d'autrui.

La raillerie, qui fait une partie des amuſemens de la converſation, eſt difficile à manier. Les perſonnes qui ont beſoin de médire, & qui aiment à railler, ont une malignité ſecrete dans le cœur. De la plus douce raillerie à l'offenſe, il n'y a qu'un pas à faire. Souvent le faux Ami, abuſant du droit de plaiſanter, vous bleſſe : mais la perſonne que vous attaquez, a ſeule droit de juger ſi vous plaiſantez ; dès qu'on la bleſſe, elle n'eſt plus raillée, elle eſt offenſée.

L'objet de la raillerie doit tomber ſur des défauts ſi legers, que la perſonne intereſſée en plaiſante elle-même. La raillerie délicate eſt un compoſé de louange & de blâme. Elle ne touche legerement ſur des petits défauts, que pour mieux appuyer ſur de grandes qualités. Mr. de la ROCHEFOUCAULT dit, *Que le Deshonorant offenſe moins que le*

Ridicule. Je penſerois comme lui, par la raiſon qu'il n'eſt au pouvoir de perſonne d'en deshonorer un autre ; c'eſt notre propre conduite, & non les diſcours d'autrui, qui nous deshonorent. Les cauſes du deshonneur ſont connues & certaines ; le ridicule eſt purement arbitraire : il dépend de la maniere que les objets ſe préſentent, de la maniere de penſer & de ſentir. Il y a des gens qui mettent toujours les lunettes du ridicule ; ce n'eſt pas la faute des objets, c'eſt la faute de ceux qui les regardent : cela eſt ſi vrai, que telles perſonnes à qui on donneroit du ridicule dans certaines Societés, ſeroient admirées dans d'autres où il y aura de l'eſprit & du mérite.

C'eſt auſſi par l'humeur qu'on plait & qu'on déplait ; les humeurs ſombres & chagrines, qui panchent vers la miſantropie, déplaiſent fort.

L'humeur eſt la diſpoſition, avec laquelle l'ame reçoit l'impreſſion des objets. Les humeurs douces ne ſont bleſſées de rien, leur indulgence les ſert & prête aux autres ce qui leur manque.

La plupart des Hommes s'imaginent qu'on ne peut travailler ſur l'humeur ; ils

ils disent : *Je suis né comme cela*, & croyent que cette excuse leur donne le droit de n'avoir aucune attention sur eux. De pareilles humeurs ont assurément le droit de déplaire : les Hommes ne vous doivent qu'autant que vous leur plaisez. Les règles pour plaire sont, de s'oublier soi-même, de ramener les autres à ce qui les intéresse, de les rendre contens d'eux-mêmes, de les faire valoir, & de leur passer les qualités qui leur sont contestées. Ils croyent que vous leur donnez ce que le monde ne leur accorde pas : c'est en quelque sorte créer leur mérite, que de les rehausser dans l'idée d'autrui, mais il ne faut pas pousser cela jusqu'à l'adulation.

Rien ne plait tant, que les personnes sensibles qui cherchent à se lier aux autres.

Faites en sorte que vos manieres offrent de l'Amitié, & en demandent. Vous ne sauriez être un Homme aimable, que vous ne sachiez être Ami, que vous ne connoissiez l'Amitié. C'est elle qui corrige les vices de la Societé, elle adoucit les humeurs farouches : elle rabaisse les glorieux & les remet à leur place. Tous les devoirs de l'Honnèteté sont renfermés dans les devoirs de la parfaite Amitié.

Parmi le tumulte du monde, ayez, mon fils, quelque Ami sûr, qui faſſe couler dans votre ame les paroles de la vérité. Soyez docile aux avis de vos Amis. L'aveu des fautes ne coûte guere à ceux qui ſentent en eux dequoi les reparer. Croyez donc n'avoir jamais aſſez fait, dès que vous ſentez que vous pouvez mieux faire. Perſonne ne ſouffre plus doucement d'être repris, que celui qui mérite le plus d'être loué. Si vous êtes aſſez heureux pour avoir trouvé un Ami vertueux & fidele, vous avez trouvé un tréſor: ſa réputation garantira la vôtre: il répondra de vous à vous-même: il adoucira vos peines: il doublera vos plaiſirs. Mais pour mériter un Ami, il faut ſavoir l'être.

Tout le monde ſe plaint qu'il n'y a point d'Amis, & preſque perſonne ne ſe met en peine d'apporter les diſpoſitions néceſſaires pour en faire, & pour les conſerver. Les jeunes-gens ont des Societés; rarement ont-ils des amis: les plaiſirs les uniſſent, & les plaiſirs ne ſont pas des liens dignes de l'Amitié. Mais je ne prétends pas faire une Diſſertation: je touche légerement les devoirs de la Vie civile. Je vous renvoye à vo-

tre

tre cœur, qui vous demandera un Ami, & qui vous en fera ſentir le beſoin. Je laiſſe à votre délicateſſe à vous inſtruire des devoirs de l'Amitié.

Si vous voulez être parfaitement honnête-homme, ſongez à régler votre Amour-propre, & à lui donner un bon objet. L'Honnêteté conſiſte à ſe dépouiller de ſes droits, & à reſpecter ceux des autres. Si vous voulez être heureux tout ſeul, vous ne le ſerez jamais; tout le monde vous conteſtera votre bonheur: ſi vous voulez que tout le monde le ſoit avec vous, tout vous aidera. Tous les vices favoriſent l'Amour-propre, & toutes les vertus s'accordent à le combattre; la valeur l'expoſe: la modeſtie l'abaiſſe: la généroſité le dépouille: la moderation le mécontente: & le zèle du bien-public l'immole.

L'Amour-propre eſt une préférence de ſoi aux autres; & l'Honnêteté eſt une préférence des autres à ſoi. On diſtingue deux ſortes d'Amour-propre; l'un naturel, légitime & réglé par la juſtice & par la raiſon; l'autre, vicieux & corrompu. Notre premier objet, c'eſt nous-mêmes; & nous ne revenons à la juſtice, que par la réflexion. Nous ne ſa-

vons pas nous aimer ; nous nous aimons trop, ou nous nous aimons mal. S'aimer comme il faut, c'eſt aimer la Vertu : aimer le Vice, c'eſt s'aimer d'un amour aveugle & mal-entendu.

Nous avons vu quelquefois des perſonnes s'avancer par de mauvaiſes voyes : mais ſi le Vice eſt élevé, ce n'eſt pas pour longtems : elles ſe détruiſent par les mêmes moyens & avec les mêmes principes, qui les ont établis. Si vous voulez être heureux avec ſureté, il faut l'être avec innocence. Il n'y a d'empire certain & durable, que celui de la Vertu.

Il y a d'aimables caracteres, qui ont une convenance naturelle & délicate avec la Vertu. Pour ceux à qui la Nature n'a pas fait ces heureux préſens, il n'y a qu'à avoir de bons yeux & connoitre ſes véritables interêts, pour corriger un mauvais penchant : voilà comme l'eſprit redreſſe le cœur.

L'amour de l'eſtime eſt auſſi l'ame de la Societé ; il nous unit les uns aux autres : j'ai beſoin de votre approbation, vous avez beſoin de la mienne. En s'éloignant des hommes, on s'éloigne des vertus néceſſaires à la Societé ;

car

car quand on eſt ſeul, on ſe néglige : le monde vous force à vous obſerver.

La Politeſſe eſt la qualité la plus néceſſaire au commerce : c'eſt l'art de mettre en œuvre les manieres extérieures, qui n'aſſurent rien pour le fond. La Politeſſe eſt une imitation de l'Honnêteté, & qui préſente l'Homme au dehors, tel qu'il devroit être au dedans : elle ſe montre en tout, dans l'air, dans le langage & dans les actions.

Il y a la Politeſſe de l'eſprit, & la Politeſſe des manieres. Celle de l'eſprit conſiſte à dire des choſes fines & délicates : celle des manieres, à dire des choſes flateuſes, & d'un tour agréable.

Je ne renferme pas ſeulement la Politeſſe dans ce commerce de civilités & de complimens, que l'uſage a établi : on les dit ſans ſentiment : on les reçoit ſans reconnoiſſance : on ſurfait dans ce genre de commerce, & on en rabat par l'expérience.

La Politeſſe eſt un déſir de plaire aux perſonnes avec qui l'on eſt obligé de vivre, & de faire enſorte que tout le monde ſoit content de nous ; nos Supérieurs, de nos reſpects ; nos égaux, de notre eſtime ; & nos inférieurs, de notre bonté.

Enfin elle consiste dans l'attention de plaire, & de dire à chacun ce qui lui convient. Elle fait valoir leurs bonnes qualités : elle leur fait sentir qu'elle reconnoit leur supériorité : quand vous saurez les élever, ils vous feront valoir à leur tour ; ils vous donneront sur les autres la place que vous voulez bien leur ceder ; c'est l'intérêt de leur amour-propre.

Le moyen de plaire ce n'est point de faire sentir sa supériorité, c'est de la cacher. C'est habileté, que d'être poli : on vous en quitte à meilleur marché.

La plupart du monde ne demande que des manieres qui plaisent ; mais quand vous ne les avez pas, il faut que vos bonnes qualités doublent : il faut avoir bien du mérite, pour percer au travers des manieres grossieres. Il faut aussi ne point laisser voir trop d'attention sur vous-même ; une personne polie ne trouve jamais le tems de parler de soi.

Vous savez quelle sorte de Politesse est nécessaire avec les Femmes. A présent il semble que les jeunes gens se soient promis d'y manquer ; cela sent l'éducation négligée.

Rien n'est plus honteux que d'être gros-

ſier volontairement. Mais ils ont beau faire, ils n'ôteront point aux Femmes la gloire d'avoir formé ce que nous avons eu de plus honnêtes gens dans le tems paſſé. C'eſt à elles qu'on doit la douceur des mœurs, la délicateſſe des ſentimens, & cette fine Galanterie de l'eſprit & des manieres.

Il eſt vrai qu'à préſent la Galanterie extérieure eſt bannie : les manieres ont changé, & tout le monde y a perdu ; les Femmes, l'envie de plaire, qui eſt la ſource de leurs agrémens ; & les Hommes, la douceur & cette délicate politeſſe, qui ne s'acquierent que dans leur commerce. La plupart des Hommes croyent ne leur devoir ni probité, ni fidélité ; il ſemble qu'il ſoit permis de les trahir ſans intéreſſer ſa gloire. Qui voudroit pénétrer les motifs d'une pareille conduite, les trouveroit bien honteux. Ils ſont fideles les uns aux autres, parce qu'ils ſe craignent, parce qu'ils ſavent ſe faire rendre juſtice : mais ils manquent aux Femmes impunément & ſans remords. Leur probité n'eſt donc que forcée ; elle eſt plutôt l'effet de la crainte, que l'amour de la juſtice. Auſſi, en examinant de près ceux qui ſe

ſont un métier de la Galanterie, on les trouve ſouvent de mal-honnêtes gens; ils contractent de mauvaiſes habitudes, es mœurs ſe gâtent, l'amour de la vérité s'affoiblit, on s'accoutume à négliger ſa parole & ſes ſermens. Quel métier, où ce que vous faites de moins mal, c'eſt d'arracher les Femmes à leur devoir, de deshonorer les unes, de deſeſperer les autres; où ſouvent un malheur certain eſt toute la récompenſe d'un attachement ſincère & conſtant!

Les Hommes ne ſont pas en droit de tant blâmer les Femmes; c'eſt par eux qu'elles perdent l'innocence: hors quelques Femmes deſtinées au vice dès leur naiſſance, les autres vivroient dans l'habitude de leurs devoirs, ſi on ne prenoit pas ſoin de les en détourner; mais enfin c'eſt à elles à être en garde contre eux. Vous ſavez qu'il n'eſt jamais permis de les deshonorer; ſi elles ont eu la foibleſſe de vous confier leur honneur, c'eſt un dépôt dont on ne doit point abuſer. Vous le devez pour elles, ſi vous avez ſujet de vous en louer: vous le devez pour vous-même, ſi vous avez ſujet de vous en plaindre. Vous ſavez de plus, que par les loix de l'honneur

neur il faut combattre à armes égales : vous ne devez donc pas faire à une Femme un deshonneur de son amour, puisqu'elle ne peut jamais vous faire un deshonneur du vôtre.

Je dois encore vous avertir, qu'il ne faut pas attirer leur haine : elle est vive & implacable : il y a des offenses qu'elles ne pardonnent jamais, & on risque beaucoup plus qu'on ne pense, à blesser leur gloire : moins leur ressentiment éclate, plus il est terrible : il s'irrite en le retenant. N'ayez rien à démêler avec un Sexe qui sait haïr & se venger. D'ailleurs, les Femmes font la réputation des Hommes, comme les Hommes font celle des Femmes.

C'est une chose assez rare que de savoir manier la louange, & de la donner avec agrément & avec justice. Le Misantrope ne sait pas louer ; son discernement est gaté par son humeur. L'Adulateur en louant trop, se décrédite & n'honore personne. Le Glorieux ne donne des louanges que pour en recevoir ; il laisse trop voir qu'il n'a pas le sentiment qui fait louer. Les petits-esprits estiment tout, parce qu'ils ne connoissent pas la valeur des choses : ils ne

ſavent paſſer ni l'eſtime, ni le mépris. L'Envieux ne loue perſonne, de peur de ſe faire des égaux. Un honnête-homme loue à propos; il a plus de plaiſir à rendre juſtice, qu'à augmenter ſa réputation en diminuant celle des autres. Les perſonnes attentives & délicates ſentent toutes ces differences. Si vous voulez que la louange ſoit utile, louez par rapport aux autres, & non par rapport à vous.

Il faut ſavoir vivre avec ſes concurrens. Rien de plus ordinaire que de vouloir s'élever au-deſſus d'eux, ou de chercher à les détruire: mais il y a une conduite plus noble, c'eſt de ne les attaquer jamais, & de ne ſonger qu'à les ſurpaſſer en mérite. Il eſt beau de leur ceder la place que vous croyez leur appartenir.

L'honnête-homme aime mieux manquer à la fortune, qu'à la juſtice. Diſputez de gloire avec vous-même, & tâchez d'acquérir des vertus qui rehauſſent celles que vous avez.

Il faut auſſi être retenu ſur la vengeance; il eſt ſouvent utile de ſe faire craindre, mais preſque toujours dangereux de ſe venger. Rien de plus foible,

que

que de faire tout le mal qu'on peut faire. La meilleure maniere de ſe venger d'une injure, c'eſt de n'imiter pas celui qui vous l'a faite. C'eſt un ſpectacle digne des honnêtes-gens, que d'oppoſer la patience à l'emportement, la moderation à l'injuſtice. La haine outrée vous met au-deſſous de ceux qui vous haïſſent. Ne juſtifiez point vos ennemis; ne faites rien qui puiſſe les abſoudre: ils nous font moins de tort que nos défauts. Les petites ames ſont cruelles; les grands Hommes ont de la clémence. Céſar diſoit, *que le plus doux fruit de ſes victoires, c'étoit de pouvoir donner la vie à ceux qui auroient attenté à la ſienne.* Rien de plus glorieux & de plus délicat, que cette ſorte de vengeance: c'eſt la ſeule que les honnêtes-gens ſe permettent. Dès que votre ennemi ſe repent & ſe ſoumet, vous perdez le droit de vous venger.

La plupart des hommes ne mettent dans le commerce, que les foibleſſes qui ſervent à la Societé. Les honnêtes-gens ſe lient par les vertus; le commun des hommes, par les plaiſirs; & les ſcélerats, par les crimes.

La Table & le Jeu ont leurs excès & leurs

leurs dangers : l'Amour a les ſiens ; on ne ſe joue pas toujours avec la beauté, elle commande quelquefois impérieuſement. Rien de plus honteux, que de perdre dans le vin la Raiſon, qui doit être le guide de l'Homme. Se livrer à la Volupté, c'eſt ſe dégrader. Le plus ſûr ſeroit donc de ne pas s'apprivoiſer avec elle. Il ſemble que l'ame du Voluptueux lui ſoit à charge.

Pour le Jeu, c'eſt un renverſement de toutes les bienſéances : le Prince y oublie ſa dignité, & la Femme ſa pudeur. Le gros jeu renferme tous les défauts de la Societé. On ſe donne le mot à de certaines heures, pour ſe ruiner & pour ſe haïr. C'eſt une grande épreuve pour la probité ; peu de gens l'ont conſervée pure dans le Jeu.

La plus néceſſaire diſpoſition pour goûter les plaiſirs, c'eſt de ſavoir s'en paſſer. La Volupté eſt étrangere aux perſonnes raiſonnables. Songez qu'auprès des plus grands plaiſirs, vous attend un chagrin pour les troubler, ou un dépit pour les finir.

La ſageſſe ſe ſert de l'Amour de la gloire, pour ſe défendre des baſſeſſes où jette la Volupté. Mais il faut s'y prendre

de

de bonne heure, pour ſe préſerver des paſſions; dans les commencemens elles obéïſſent, & dans la ſuite elles commandent: elles ſont plus aiſées à vaincre, qu'à contenter.

Défendez-vous de l'Envie, c'eſt la paſſion du monde la plus baſſe & la plus honteuſe; elle eſt toujours deſavouée. L'envie eſt l'ombre de la Gloire, comme la Gloire eſt l'ombre de la Vertu. La plus grande marque qu'on eſt né avec de grandes qualités, c'eſt d'être ſans Envie.

Un Homme de qualité ne peut être aimable, ſans la Liberalité. L'Avare a droit de déplaire. Il a en lui un obſtacle à toutes les vertus: il n'a ni juſtice, ni humanité. Dès qu'on s'abandonne à l'Avarice, on renonce à la Gloire. On a dit qu'il y avoit d'illuſtres Scélérats, mais qu'il n'y avoit pas d'illuſtres Avares.

Quoique la Liberalité ſoit un don de la Nature; cependant, ſi l'on avoit de la diſpoſition au vice oppoſé, avec de l'eſprit & des réflexions on pourroit s'en corriger.

L'Avare ne jouït de rien. L'on a dit, que l'argent étoit un bon Serviteur, & un

un mauvais Maître : il n'eſt bon que par l'uſage que l'on en ſait faire.

L'Avare eſt plus tourmenté que le Pauvre. L'amour des Richeſſes eſt le commencement de tous les vices, comme le Deſintéreſſement eſt le principe de toutes les vertus.

Il s'en faut beaucoup, que dans l'ordre des biens, les Richeſſes méritent le premier rang, quoiqu'elles ſoient le premier objet des deſirs de la plupart des Hommes; cependant la Vertu, la Gloire & la grande Réputation ſont bien au-deſſus des préſens de la Fortune.

Le plaiſir le plus touchant pour les honnêtes-gens, c'eſt de faire du bien & de ſoulager les miſerables. Quelle différence, d'avoir un peu plus d'argent, ou de le ſavoir perdre pour faire plaiſir, & de le changer contre la réputation de bonté & de généroſité ! C'eſt un ſacrifice que vous faites à votre gloire. Prenez le fonds de votre liberalité ſur vous-même; c'eſt un excellent ménage, qui va à vous élever & à faire dire du bien de vous.

C'eſt un grand tréſor, qu'une grande Réputation. Il ne faut pas s'imaginer que ce n'eſt que dans les grandes fortunes

tunes qu'on peut faire du bien ; tout le monde le peut dans ſon état, avec de l'attention ſur ſoi & ſur les autres. Ayez ce ſentiment dans le cœur, vous trouverez de quoi le ſatisfaire : les occaſions naiſſent ſous vos yeux, & il n'y a que trop de malheureux qui vous ſollicitent.

La Liberalité ſe caracteriſe par la maniere de donner : le Liberal double le mérite du préſent par le ſentiment : l'Avare le gâte par le regret. La Liberalité n'a jamais ruïné perſonne. Ce n'eſt pas l'Avarice qui éleve les maiſons : elles ſe ſoutiennent par la juſtice, par la moderation & par la bonne-foi. La Liberalité eſt un des devoirs d'une grande naiſſance. Quand vous faites du bien, vous ne faites que payer une dette ; mais il faut que la prudence vous règle : les principes de la Prodigalité ne ſont pas honteux, mais les ſuites en ſont dangereuſes.

Peu de gens ſavent vivre avec leurs inférieurs. La grande opinion que nous avons de nous-mêmes, nous fait regarder ce qui eſt au-deſſous de nous comme une eſpece à part. Que ces ſentimens ſont contraires à l'humanité ! Si vous

vous voulez vous faire un grand Nom, il faut être accessible & affable. La profession des armes n'en dispense point. Germanicus étoit adoré de ses soldats : pour savoir ce qu'ils pensoient de lui, le soir il se promenoit dans le Camp, il écoutoit ce qu'ils disoient dans leurs petits repas, où ils se donnent la liberté de juger de leur Général ; *il alloit* (dit TACITE) *jouïr de sa réputation & de sa gloire.*

Il faut commander par l'exemple, & non pas par l'autorité ; l'admiration force à l'imitation, bien plus que le commandement. Vivre dans la molleſſe, & traiter rudement les soldats, c'est être leur Tyran, & non pas leur Général.

Apprenez dans quelle vue on a institué le commandement, & de quelle maniere on doit s'y conduire : c'est la Vertu, c'est le respect naturel qu'on a pour elle, qui ont fait consentir les hommes à l'obéissance. Vous êtes un usurpateur de l'autorité, dès que vous ne la possedez pas à ce prix. Dans un Empire où la Raison seroit la maîtresse tout seroit égal, & l'on ne donneroit de distinction qu'à la Vertu.

L'humanité souffre de l'extrême différence

rence que la fortune a mise d'un homme à un autre. C'est le mérite qui doit vous séparer du peuple, & non la dignité, ni l'orgueil. Ne regardez les avantages de la naissance & des rangs, que comme des biens que la fortune vous prête, & non comme des distinctions attachées à votre être, & qui fassent partie de vous-même. Si votre état vous éleve au-dessus du peuple, songez combien vous tenez au commun des hommes par vos foiblesses qui vous mêlent avec eux : que la justice arrête les mouvemens de votre orgueil, qui vous en sépare.

Sachez que les premieres Loix à qui vous devez obéir, sont celles de l'humanité : songez que vous êtes homme, & que vous commandez à des hommes. Le fils de Marc-Aurele ayant perdu son Précepteur, les Courtisans trouvoient mauvais qu'il le pleurât. MARC-AURELE leur dit : *Souffrez que mon fils soit homme, avant que d'être Empereur.*

Oubliez toujours ce que vous êtes, dès que l'humanité vous le demande : mais ne l'oubliez jamais, quand la vraye Gloire veut que vous vous en souveniez. Enfin, si vous avez de l'autorité, que ce

soit

ſoit uniquement pour le bonheur des autres. Approchez-les de vous, ſi vous êtes grand, au-lieu de les abaiſſer: ne leur faites donc jamais ſentir leur infériorité; & vivez avec eux, comme vous voulez que vos Supérieurs vivent avec vous.

La plupart des hommes ne ſavent pas vivre avec eux-mêmes: ils ne ſongent qu'à ſe ſéparer & à chercher leur bonheur au dehors. Il faut, s'il eſt poſſible, établir votre félicité avec vous-même, & trouver en vous l'équivalent des biens que la fortune vous refuſe; vous en ſerez plus libre: mais il faut que ce ſoit un principe de raiſon qui vous ramene à vous, & non pas un éloignement pour les hommes.

Vous aimez la ſolitude, on vous reproche d'être trop particulier: je ne condamne pas ce goût, mais il ne faut pas que les vertus de la Societé en ſouffrent. *Retirez-vous en vous-même*, dit MARC-ANTONIN: pratiquez ſouvent cette retraite de l'ame, vous vous y renouvellerez. Ayez quelque maxime, qui au beſoin ranime votre raiſon & qui fortifie vos principes. La retraite vous met en commerce avec les bons Auteurs. Les habiles

gens

gens n'entaſſent pas les connoiſſances, mais ils les choiſiſſent.

Faites que vos études coulent dans vos mœurs, & que tout le profit de vos lectures ſe tourne en vertu. Eſſayez de pénétrer les premiers principes des choſes, & ne vous laiſſez pas trop aſſervir aux opinions du vulgaire.

Votre lecture ordinaire doit être l'Hiſtoire ; mais joignez-y la réflexion. Quand vous ne penſerez qu'à remplir votre mémoire de faits, à orner votre eſprit des penſées & des opinions des Auteurs, vous ne ferez qu'un magaſin des idées d'autrui : un quart-d'heure de réflexion étend & forme plus l'eſprit, que beaucoup de lecture. Ce n'eſt pas la privation des connoiſſances qui eſt à craindre tant que l'erreur & les faux jugemens.

La réflexion eſt le guide qui conduit à la vérité : ne conſiderez les faits que comme des autorités pour appuyer la raiſon, ou comme des ſujets pour l'exercer.

L'Hiſtoire vous inſtruira de votre métier : mais après en avoir tiré l'utilité qui convient à votre profeſſion, il y a un uſage moral à en faire, bien plus important pour vous.

La

La premiere ſcience de l'Homme, c'eſt l'Homme. Laiſſez aux Miniſtres la Politique, & aux Princes ce qui appartient à la Grandeur. Mais cherchez l'Homme dans le Prince : obſervez-le dans le train de la vie commune : voyez dans quel aviliſſement il tombe, quand il s'abandonne à ſa paſſion. Une conduite déréglée eſt toujours ſuivie d'évenemens malheureux.

Etudier l'Hiſtoire, c'eſt étudier les paſſions & les opinions des hommes : c'eſt les approfondir : c'eſt démaſquer leurs actions, qui ont paru grandes étant voilées & conſacrées par le ſuccès ; mais qui ſouvent deviennent mépriſables, dès que le motif en eſt connu. Rien de plus équivoque, que les actions des hommes. Il faut remonter aux principes, ſi on veut les connoître. Il eſt néceſſaire de nous aſſurer de l'eſprit de nos actions, avant que de nous applaudir.

Nous faiſons peu de bien, & beaucoup de mal ; & nous avons encore trouvé le ſecret de gâter & de faire mal le peu de bien que nous faiſons.

Voyez les Princes, dans l'Hiſtoire & ailleurs, comme des perſonnages de Théatre ; ils ne vous intéreſſent que par

les

les qualités qui nous ſont communes avec eux : cela eſt ſi vrai, que les Hiſtoriens qui ſe ſont attachés à peindre les Hommes plus que les Rois, & qui nous les montrent dans leur domeſtique, plaiſent bien davantage. Nous nous retrouvons en eux, nous aimons à voir dans les Grands nos foibleſſes ; cela nous conſole en quelque façon de notre baſſeſſe, & nous éleve en quelque ſorte à leur hauteur. Enfin, regardez l'Hiſtoire comme le témoin des tems & le tableau des mœurs ; vous pourrez vous y reconnoître, ſans que votre vanité en ſoit bleſſée.

Je vous exhorterai bien plus, mon fils, à travailler ſur votre cœur, qu'à perfectionner votre eſprit : ce doit être là l'étude de toute la vie. La vraye grandeur de l'homme eſt dans le cœur ; il faut l'élever, pour aſpirer à de grandes choſes, & même oſer s'en croire digne. Il eſt auſſi honnête d'être glorieux avec ſoi-même, que ridicule de l'être avec les autres.

Ayez des penſées & des ſentimens qui ſoient dignes de vous. La Vertu rehauſſe l'état de l'Homme ; & le vice le dégrade. Si l'on étoit aſſez malheureux pour n'avoir

n'avoir

voir pas le cœur droit, il faudroit pour ſes propres intérêts le redreſſer : l'on n'eſt eſtimable que par le cœur, & l'on n'eſt heureux que par lui ; puiſque notre bonheur ne dépend que de la maniere de ſentir. Si vos ſentimens ne ſe portent qu'aux paſſions frivoles, vous ſerez le jouet de leurs vains attachemens : ils vous préſentent des fleurs ; *mais défiez-vous*, dit MONTAIGNE, *de la trahiſon de vos plaiſirs.*

Il ne faut que ſe prêter aux choſes qui plaiſent : dès qu'on s'y donne, on ſe prépare des regrets. La plupart des hommes employent la premiere partie de leur vie à rendre l'autre miſérable. Il ne faut pas auſſi abandonner la Raiſon dans vos plaiſirs, ſi vous voulez la retrouver dans vos peines.

Enfin, gardez bien votre cœur ; il eſt la ſource de l'innocence & du bonheur. Ce n'eſt pas payer trop cher la liberté de l'eſprit & du cœur, que de l'acheter par le ſacrifice des plaiſirs, comme l'a dit un homme de beaucoup d'eſprit. N'eſperez donc jamais pouvoir allier la volupté avec la gloire, le charme de la molleſſe avec la récompenſe de la vertu. Mais en abandonnant les plaiſirs, vous

vous trouverez d'ailleurs dequoi vous dédommager. Il en eſt de bien des ſortes. La Gloire & la Vertu ont leurs délices ; elles ſont la volupté de l'ame & du cœur.

Apprenez auſſi à vous craindre & à vous reſpecter. Le fondement du bonheur eſt dans la paix de l'ame, & dans le témoignage ſecret de la conſcience. Par le mot de conſcience, j'entends ce ſentiment intérieur d'un honneur délicat, qui vous aſſûre que vous n'avez rien à vous reprocher. Encore une fois, qu'on eſt heureux de ſavoir vivre avec ſoi-même, de ſe retrouver avec plaiſir, & de ſe quitter avec regret ! Le monde alors vous eſt moins néceſſaire. Mais prenez garde que cela ne vous rende trop degoûté. Il ne faut pas faire ſentir de l'éloignement pour les hommes ; ils vous échapent dès que vous leur échapez : vous en avez beſoin, vous n'êtes ni d'un âge, ni d'une profeſſion à vous en paſſer. Mais quand on ſait vivre avec ſoi-même & avec le monde, ce ſont deux plaiſirs qui ſe ſoutiennent.

Le ſentiment de la Gloire peut beaucoup contribuer à votre élevation & à votre bonheur ; mais il peut auſſi vous rendre malheureux & peu eſtimable, ſi

vous ne ſavez pas le gouverner. C'eſt le plus vif & le plus durable de tous les goûts. L'amour de la Gloire eſt le dernier ſentiment qui nous abandonne. Mais il ne faut pas le confondre avec la Vanité. La Vanité cherche l'approbation d'autrui ; la vraye Gloire, le témoignage ſecret de la conſcience. Cherchez à ſatisfaire le ſentiment de Gloire qui eſt en vous : aſſûrez-vous de ce témoignage intérieur : votre Tribunal eſt en vous-même, pourquoi le chercher ailleurs ? Vous pouvez toujours être Juge de ce que vous valez. Qu'on vous diſpute vos bonnes qualités où l'on ne vous connoit pas, conſolez-vous-en. Il eſt moins queſtion de paroitre honnête-homme, que de l'être : ceux qui ne ſe ſoucient pas de l'approbation d'autrui, mais ſeulement de ce qui la fait mériter, obtiennent l'un & l'autre.

Quel rapport entre la grandeur de l'homme, & la petiteſſe des choſes dont il ſe glorifie ? Rien de ſi mal aſſorti, que ſa dignité, & la vanité qu'il tire d'une infinité de choſes frivoles. Une Gloire ſi mal fondée marque une grande diſette de mérite ; les perſonnes qui ont une véri-

véritable grandeur, ne sont pas sujettes aux éblouissemens de la vaine gloire.

Il faut, s'il est possible, mon fils, être content de son état : rien de plus rare & de plus estimable, que de trouver des personnes qui en soient satisfaites. C'est notre faute. Il n'y a point de condition si mauvaise, qui n'ait un bon côté ; chaque état a son point de vue, il faut savoir s'y mettre ; ce n'est pas la faute des situations, c'est la nôtre. Nous avons bien plus à nous plaindre de notre humeur, que de la fortune. Nous imputons aux évenemens, les défauts qui ne viennent que de notre chagrin : le mal est en nous, ne le cherchons point ailleurs. En adoucissant notre humeur, souvent nous changeons notre fortune. Il nous est bien plus aisé de nous ajuster aux choses, que d'ajuster les choses à nous : souvent l'application à chercher le remède irrite le mal ; & l'imagination, d'intelligence avec la douleur, l'accroit & le fortifie ; l'attention aux malheurs les rapproche, & les tient présens à l'ame. Une résistance inutile retarde l'habitude qu'elle contracteroit avec son état. Il faut céder aux malheurs : renvoyez-

les à la patience, c'eſt à elle ſeule à les adoucir.

Si vous voulez vous faire juſtice, vous ſerez content de votre ſituation. J'oſe dire qu'après la perte que nous avons faite, ſi vous aviez eu une autre Mere, vous ſeriez encore plus à plaindre. Ayez de l'attention aux biens de votre état, & vous en ſentirez moins les peines. Un homme ſage, à condition égale, a plus de bien & moins de maux.

Il faut compter qu'il n'y a aucune condition qui n'ait ſes peines, c'eſt l'état de la vie humaine; rien de pur, tout eſt mêlé. C'eſt vouloir s'affranchir de la loi commune, que de prétendre un bonheur conſtant. Les perſonnes qui vous paroiſſent les plus heureuſes, ſi vous aviez compté avec leur fortune, ou avec leur cœur, ne vous le paroîtroient gueres. Les plus élevés ſont ſouvent les plus malheureux. Avec de grands emplois & des maximes vulgaires, on eſt toujours agité: c'eſt la raiſon qui ôte les ſoucis de l'ame, & non pas les places. Si vous êtes ſage, la fortune ne peut ni augmenter, ni diminuer votre bonheur.

Juge

Jugez par vous-même, & non pas par l'opinion d'autrui. Les malheurs & les déréglemens viennent des faux jugemens ; les faux jugemens, des sentimens ; & les sentimens, du commerce que l'on a avec les hommes ; vous en revenez toujours plus imparfait. Pour affoiblir l'impression qu'ils font sur vous, & pour modérer vos desirs & vos chagrins, songez que le tems emporte & vos peines & vos plaisirs ; que chaque instant, quelque jeune que vous soyez, vous enleve une partie de vous-même ; que toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé, dont elles ne sortent jamais.

Tout ce qu'il y a de plus grand, n'est pas mieux traité que vous. Ces honneurs, ces dignités, ces préséances établies parmi les hommes, sont des spectacles & des cérémonies vuides de réalité : ne croyez pas que ce soient des qualités attachées à leur être. Voilà comme vous devez regarder ceux qui sont au-dessus de vous. Mais ne perdons point de vuë un nombre infini de malheureux, qui sont au-dessous. Vous ne devez qu'au hazard, la différence qu'il y a de vous à eux. Mais l'orgueil & la haute opi-

nion que nous avons de nous-mêmes, nous fait regarder comme un bien qui nous eſt dû, l'état où nous ſommes; & comme un vol, tout ce que nous n'avons pas: rien n'eſt plus injuſte.

Jouiſſez, mon fils, des avantages de votre état; mais ſouffrez en doucement les peines. Songez que par tout où il y a des hommes, il y a des malheureux. Ayez, s'il eſt poſſible, une étenduë d'eſprit, qui vous faſſe regarder les accidens comme prévus & connus. Enfin, ſouvenez-vous que le bonheur depend des mœurs & de la conduite; mais que le comble de la félicité eſt de la chercher dans l'innocence: on ne manque jamais de l'y trouver.

AVIS

AVIS
D'UNE MERE
A SA FILLE.

ON a, dans tous les tems, négligé l'éducation des Filles; l'on n'a d'attention que pour les Hommes; & comme si les Femmes étoient une Espece à part, on les abandonne à elles-mêmes sans secours: sans penser qu'elles composent la moitié du Monde; qu'on est uni à elles nécessairement par les alliances; qu'elles font le bonheur ou le malheur des Hommes, qui toujours sentent le besoin de les avoir raisonnables; que c'est par elles que les Maisons s'élevent ou se détruisent; que l'éducation des enfans leur est confiée dans la premiere jeunesse, tems où les impressions se font

plus vives & plus profondes. Que veut-on qu'elles leur inſpirent, puiſque dès l'enfance on les abandonne elles-mêmes à des Gouvernantes, qui étant priſes ordinairement dans le peuple, leur inſpirent des ſentimens bas, qui reveillent toutes les paſſions timides, & qui mettent la ſuperſtition à la place de la Religion? Il faloit bien plûtôt penſer à rendre héréditaires certaines vertus, en les faiſant paſſer de la Mere aux Enfans, qu'à y conſerver les biens par des ſubſtitutions. Rien n'eſt donc ſi mal-entendu que l'éducation qu'on donne aux jeunes perſonnes: on les deſtine à plaire; on ne leur donne des leçons que pour les agrémens; on fortifie leur amour-propre; on les livre à la molleſſe, au Monde & aux fauſſes opinions; on ne leur donne jamais de leçons de vertu ni de force. Il y a une injuſtice, ou plutôt une folie, à croire qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elles.

Il ne ſuffit pas, ma fille, pour être eſtimable, de s'aſſujettir extérieurement aux bienſéances; ce ſont les ſentimens qui forment le caractere, qui conduiſent l'eſprit, qui gouvernent la volonté, qui répondent de la réalité & de la durée de

de toutes nos vertus. Quel ſera le principe de ces ſentimens ? La Religion, quand elle ſera gravée dans notre cœur. Alors toutes les vertus couleront de cette ſource ; tous les devoirs ſe rangeront chacun dans leur ordre. Ce n'eſt pas aſſez pour la conduite des jeunes perſonnes, que de les obliger à faire leur devoir ; il faut le leur faire aimer ; l'autorité eſt le Tiran de l'extérieur, qui n'aſſujettit point le dedans. Quand on preſcrit une conduite, il faut en montrer les raiſons & les motifs, & donner du goût pour ce que l'on conſeille.

Nous avons tant d'intérêt à pratiquer la Vertu, que nous ne devons jamais la regarder comme notre ennemie, mais comme la ſource du bonheur, de la gloire & de la paix.

Vous arrivez dans le Monde : venez-y, ma Fille, avec des principes ; vous ne ſauriez trop vous fortifier contre ce qui vous attend. Apportez-y toute votre Religion : nourriſſez-la dans votre cœur par des ſentimens : ſoutenez-la dans votre eſprit par des réflexions & par des lectures convenables.

Rien n'eſt plus heureux & plus néceſſaire, que de conſerver un ſentiment

qui nous fait aimer & eſperer, qui nous donne un avenir agréable, qui accorde tous les tems, qui aſſure tous les devoirs, qui répond de nous à nous-mêmes, & qui eſt notre garant envers les autres. De quel ſecours la Religion ne vous ſera-t-elle pas contre les diſgraces qui vous menacent? car un certain nombre de malheurs vous eſt deſtiné. Un Ancien diſoit, *qu'il s'enveloppoit du manteau de ſa Vertu*: enveloppez-vous de celui de votre Religion; elle vous ſera d'un grand ſecours contre les foibleſſes de la jeuneſſe, & un azile aſſuré dans un âge plus avancé.

Les Femmes qui n'ont nourri leur eſprit que des maximes du ſiécle, tombent dans un grand vuide: en avançant dans l'âge le Monde les quitte; & leur raiſon leur ordonne auſſi de le quitter. A quoi ſe prendre? le paſſé nous fournit des regrets; le préſent, des chagrins; & l'avenir, des craintes. La Religion ſeule calme tout, & conſole de tout; en vous uniſſant à Dieu, elle vous reconcilie avec le Monde & avec vous-même.

Une jeune perſonne qui entre dans le Monde, a une haute idée du bonheur qu'il lui prépare; elle cherche à la

la remplir : c'eſt la ſource de ſes inquiétudes ; elle court après ſon idée ; elle eſpere un bonheur parfait. C'eſt ce qui fait la légereté & l'inconſtance.

Les plaiſirs du Monde ſont trompeurs : ils promettent plus qu'ils ne donnent : ils nous inquietent dans leur recherche, ne nous ſatisfont point dans leur poſſeſſion, & nous deſeſperent dans leur perte.

Pour fixer vos deſirs, penſez que vous ne trouverez point hors de vous de bonheur ſolide ni durable. Les honneurs & les richeſſes ne ſe font point ſentir long-tems ; leur poſſeſſion donne de nouveaux deſirs ; l'habitude aux plaiſirs les fait diſparoître. Avant que de les avoir goûtés, vous pouvez vous en paſſer : au-lieu que la poſſeſſion vous a rendu néceſſaire ce qui étoit ſuperflu : vous êtes plus mal à votre aiſe que vous n'étiez auparavant : en les poſſedant, vous vous y accoutumez ; & en les perdant, ils vous laiſſent du vuide & du beſoin. Ce qui ſe fait ſentir, c'eſt le paſſage d'un état à un autre : c'eſt l'intervalle d'un tems malheureux à un tems heureux. Dès que l'habitude eſt formée, le ſentiment du plaiſir s'évanouït. On y gagneroit,

gneroit, ſi on pouvoit tout d'un coup tirer de ſa raiſon tout ce qu'il faut pour ſon bonheur; l'expérience nous renvoye à nous-mêmes: épargnez-vous ce qu'elle coûte, & dites-vous de bonne heure, d'une maniere ferme & qui vous fixe, *La vraye félicité eſt dans la paix de l'ame, dans la raiſon, dans l'accompliſſement de vos devoirs.* Ne nous croyons heureuſes, ma fille, que lorſque nous ſentirons nos plaiſirs naitre du fond de notre ame.

Ces réflexions ſont trop fortes pour une jeune perſonne, & regardent un âge plus avancé: cependant je vous en crois capable. Mais de plus, c'eſt moi qui m'inſtruis: nous ne pouvons graver trop profondément en nous des préceptes de ſageſſe. La trace qu'ils font eſt toujours légere; mais il faut convenir que ceux qui s'occupent de réflexions, & qui ſe rempliſſent le cœur de principes, ſont plus près de la Vertu, que ceux qui les rejettent. Si nous ſommes aſſez malheureuſes pour manquer à notre devoir, au moins faut-il l'aimer. Faiſons-nous donc, ma fille, de ces préceptes un aide continuel pour la Vertu.

Il y a, dit-on, deux préjugés auxquels

quels il faut obéir : la Religion, & l'Honneur. C'eſt mal parler, que de traiter la Religion de préjugé : le préjugé eſt une opinion qui peut ſervir à l'erreur, comme à la vérité. Ce terme ne doit s'appliquer qu'aux choſes incertaines ; & la Religion ne l'eſt pas.

Quoique l'Honneur ſoit l'ouvrage des hommes, rien n'eſt plus réel que les maux que ſouffrent ceux qui ont voulu s'y dérober. Il ſeroit dangereux de ſe revolter contre lui. Il faut même travailler à fortifier ce ſentiment, puiſqu'il doit régler votre vie, & que rien n'eſt plus contraire au repos, & ne nous donne une conduite plus incertaine, que de penſer d'une façon, & d'agir d'une autre. Donnez-vous autant que vous pourrez, les ſentimens de la conduite qu'il faut garder. Fortifiez donc ce préjugé de l'Honneur, & que votre délicateſſe le porte juſques au ſcrupule.

Ne vous relâchez point ſur ces principes : ne regardez pas la Vertu des Femmes comme une Vertu ordonnée par l'uſage : ne vous accoutumez pas à croire qu'il ſuffit de ſe dérober aux yeux du monde, pour payer le tribut que vous devez à vos obligations. Vous avez deux

Tri-

Tribunaux inévitables, devant lesquels vous devez passer, la Conscience, & le Monde : vous pouvez échaper au Monde ; mais vous n'échaperez pas à la Conscience : vous vous devez à vous-même le témoignage que vous êtes une honnête personne. Il ne faut pourtant pas abandonner l'approbation publique ; parce que, du mépris de la réputation, nait le mépris de la Vertu.

Quand vous aurez quelque usage du Monde, vous connoitrez qu'il n'est pas nécessaire d'être menacé par les Loix, pour vous contenir dans votre devoir. L'exemple de celles qui se sont relâchées, les malheurs qui les ont suivi de si près, suffiroient pour arrêter le panchant le plus rapide ; car il n'y a pas une Femme galante, qui, si elle veut être sincere, ne vous avoue que c'est le plus grand malheur du monde, que de s'être oubliée.

La Honte est un sentiment dont on peut tirer de grands avantages en la ménageant bien. Je ne parle point de la mauvaise honte, qui ne fait que troubler notre repos, sans tourner au profit de nos mœurs ; je veux dire celle qui nous détourne du mal par la crainte du

deshonneur. Il faut l'avouer, cette honte est quelquefois le plus fidele gardien de la Vertu des Femmes : très peu sont vertueuses pour la Vertu même.

Il y a de grandes vertus, qui, portées à un certain degré, font pardonner bien des défauts : la suprême Valeur dans les Hommes, & l'extrême Pudeur dans les Femmes. On pardonnoit tout à Agrippine, Femme de Germanicus, en faveur de sa chasteté : cette Princesse étoit ambitieuse & hautaine ; mais, dit TACITE, *toutes ses passions étoient consacrées par sa chasteté.*

Si vous êtes sensible & délicate sur la réputation, si vous craignez d'être attaquée sur les vertus essentielles, il y a un moyen sûr pour calmer vos craintes, & pour contenter votre délicatesse ; c'est d'être vertueuse. Ne songez qu'à épurer vos sentimens : qu'ils soient raisonnables & pleins d'honneur : songez à être contente de vous-même. C'est un revenu de plaisirs certains, & vous aurez encore la louange & la bonne réputation de plus. Ayez de vrayes vertus, vous trouverez assez d'approbateurs.

Les vertus d'éclat ne sont point le partage des Femmes ; mais bien les ver-

tus

tus simples & paisibles. La Renommée ne se charge point de nous. Un Ancien dit, *que les grandes vertus sont pour les Hommes ;* il ne donne aux Femmes que le seul mérite d'être inconnues. *Ce ne sont pas celles*, dit-il, *qu'on loue le plus, qui sont les mieux louées ; mais celles dont on ne parle point.* La pensée me paroit fausse ; mais pour reduire cette maxime en conduite, je croi qu'il faut éviter le monde & l'éclat, qui prennent toujours sur la pudeur, & se contenter d'être à soi-même son propre spectateur.

Les vertus des Femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi ; ne règler que soi & sa famille ; être simple, juste, & modeste ; vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures. Il faut avoir bien du mérite pour fuir l'éclat, & bien du courage pour consentir à n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. La grandeur & la réputation sont des soutiens à notre foiblesse : c'en est une, que de vouloir se distinguer & s'élever. L'ame se repose dans l'approbation publique, & la vraye gloire consiste à s'en passer. Quelle n'entre donc pas dans les motifs de vos

actions ;

actions : c'eſt bien aſſez qu'elle en ſoit la récompenſe.

Il faut, ma fille, être perſuadée que la perfection & le bonheur ſe tiennent : que vous ne ſerez heureuſe que par la Vertu, & preſque jamais malheureuſe que par le déréglement. Que chacun s'examine à la rigueur ; il trouvera qu'il n'a jamais eu de douleur vive, qu'il n'y ait donné lieu par quelque défaut, ou par le manque de quelque Vertu. Le chagrin ſuit toujours la perte de l'innocence ; mais il y a, à la ſuite de la Vertu, un ſentiment de douceur, qui paye comptant ceux qui lui ſont fideles.

Ne croyez pourtant pas que votre ſeule Vertu ſoit la Pudeur ; il y a bien des Femmes qui n'en connoiſſent point d'autre, & qui ſe perſuadent qu'elle les aquitte de tous les devoirs de la Societé : elles ſe croyent en droit de manquer à tout le reſte, & d'être impunément orgueilleuſes & médiſantes. Anne de Bretagne, Princeſſe impérieuſe & ſuperbe, faiſoit ſouffrir Louis XII ; & ce bon Prince diſoit ſouvent en lui cedant : *Il faut bien payer la chaſteté des Femmes.* Ne faites point payer la vôtre ; ſongez au contraire, que c'eſt une Vertu qui ne

ne regarde que vous, & qui perd ſon plus grand luſtre ſi les autres ne l'accompagnent.

Il faut avoir une Pudeur tendre. Le deſordre intérieur paſſe du cœur à la bouche, & c'eſt ce qui fait les diſcours déréglés. Les paſſions, même les plus vives, ont beſoin de la Pudeur pour ſe montrer ſous une forme ſéduiſante; elle doit ſe répandre ſur toutes vos actions; elle doit parer & embellir toute votre perſonne.

On dit que Jupiter en formant les paſſions, leur donna à chacune ſa demeure; la Pudeur fut oubliée, & quand elle ſe préſenta, on ne ſavoit plus où la placer: on lui permit de ſe mêler avec toutes les autres. Depuis ce tems-là, elle en eſt inſéparable: elle eſt amie de la Vérité, & trahit le Menſonge qui oſe l'attaquer: elle eſt liée & unie particulierement avec l'Amour: elle l'accompagne toujours, & ſouvent elle l'annonce & le décele: enfin l'Amour perd ſes charmes, dès qu'il eſt ſans elle. C'eſt un grand luſtre à une jeune perſonne, que la Pudeur.

Que votre premiere parure ſoit donc la Modeſtie: elle a de grands avantages:

ges : elle augmente la beauté, & ſert de voile à la laideur : la Modeſtie eſt le ſupplément de la beauté. Le grand malheur de la laideur, c'eſt qu'elle éteint & qu'elle enſevelit le mérite des Femmes : on ne va point chercher dans une figure diſgraciée, les qualités de l'eſprit & du cœur. C'eſt une grande affaire, quand il faut que le mérite ſe faſſe jour au travers d'un extérieur deſagréable.

Vous n'êtes pas née ſans agrémens, mais vous n'êtes pas une beauté : cela vous oblige à faire proviſion de mérite ; on ne vous fera grace ſur rien. La beauté a de grands avantages. Un Ancien dit, *que c'eſt une courte tyrannie, & le premier privilege de la nature ; que les belles perſonnes portent ſur le front des lettres de recommandation.* La beauté inſpire un ſentiment de douceur qui previent. Si vous n'avez point ces avances, on vous jugera à la rigueur. Qu'il n'y ait donc rien dans votre air, ni dans vos manieres, qui faſſe ſentir que vous vous ignorez : l'air de confiance revolte dans une figure médiocre. Que rien ne ſente l'art, ni dans vos diſcours, ni dans vos ajuſtemens, ou qu'il y ſoit

difficilement apperçu : l'art le plus délicat ne se fait point sentir.

Il ne faut pas négliger les talens ni les agrémens, puisque les Femmes sont destinées à plaire ; mais il faut bien plus penser à se donner un mérite solide, qu'à s'occuper de choses frivoles. Rien n'est plus court, que le régne de la beauté : rien n'est plus triste, que la fuite de la vie des Femmes qui n'ont su qu'être belles. Si l'on a commencé à s'attacher à vous par les agrémens, ramenez tout à l'amitié, & faites qu'on y demeure par le mérite.

Il est difficile de donner des règles certaines pour plaire. Les graces sans mérite ne plaisent pas longtems ; & le mérite sans graces peut se faire estimer sans toucher. Il faut donc que les Femmes ayent un mérite aimable, & qu'elles joignent les graces aux vertus. Je ne borne pas simplement le mérite des Femmes à la pudeur ; je lui donne plus d'étenduë. Une honnête Femme a les vertus des Hommes, l'amitié, la probité, la fidelité à ses devoirs. Une Femme aimable doit avoir, non-seulement les graces extérieures, mais les graces du cœur & des sentimens. Rien n'est si dif-

difficile, que de plaire ſans une attention qui ſemble tenir à la Coqueterie. C'eſt plus par leurs défauts, que par leurs bonnes qualités, que les Femmes plaiſent aux gens du monde. Ils veulent profiter des foibleſſes des perſonnes aimables ; ils ne feroient rien de leurs vertus : ils n'aiment point à eſtimer ; ils aiment mieux être amuſés par des perſonnes peu eſtimables, que d'être forcés d'admirer des perſonnes vertueuſes.

Il faut connoître le cœur humain, quand on veut plaire. Les hommes ſont bien plus touchés du nouveau, que de l'excellent : mais cette fleur de nouveauté dure peu ; ce qui plaiſoit comme nouveau, deplait bientôt comme commun. Pour occuper ce goût pour la nouveauté, il faut avoir en ſoi bien des reſſources, & des ſortes de mérites. Il ne faut pas ſe fixer aux ſeuls agrémens ; il faut préſenter à l'eſprit une variété de graces & de mérites, pour ſoutenir les ſentimens, & faire jouir dans le même objet de tous les plaiſirs de l'inconſtance.

Les Filles naiſſent avec un deſir violent de plaire. Comme elles trouvent fermés les chemins qui conduiſent à la Gloire & à l'Autorité, elles prennent

une

une autre route pour y arriver, & se dédommager par les agrémens. La beauté trompe la personne qui la possede : elle enyvre l'ame. Cependant, faites attention qu'il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle Femme, & une qui ne l'est plus. Surmontez cette envie excessive de plaire, du moins ne la montrez pas. Il faut mettre des bornes aux ajustemens, & ne s'en pas occuper : les véritables graces ne dépendent pas d'une parure trop recherchée. Il faut satisfaire à la Mode, comme à une servitude fâcheuse, & ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuser. La Mode seroit raisonnable, si elle pouvoit se fixer à la perfection, à la commodité, & à la bonne grace : mais changer toujours, c'est inconstance, plutôt que politesse & bon goût.

Le bon goût rejette la délicatesse excessive : il traite les petites choses de petites, & n'en est point occupé. La propreté est un agrément, & tient son rang dans l'ordre des choses gracieuses ; mais elle devient petitesse, dès qu'elle est outrée : il est d'un meilleur esprit de se négliger sur les choses peu importantes, que de s'y rendre trop délicate.

Les

Les jeunes perſonnes ſont ſujettes à s'ennuyer : comme elles ignorent tout, elles courent avec inquietude vers les objets ſenſibles. L'ennui eſt pourtant le moindre des maux qu'elles ayent à craindre. Les joies exceſſives ne ſont point à la ſuite des vertus. Tout ce qui s'appelle plaiſir vif, eſt danger. Quand on ſeroit aſſez retenuë pour ne point bleſſer les bienſéances & pour demeurer dans les bornes preſcrites à la pudeur, dès que le plaiſir du cœur s'eſt fait ſentir, il répand dans l'ame je ne ſai quelle douceur, qui donne du dégoût pour tout ce qui s'appelle Vertu : il vous arrête & vous rallentit ſur vos devoirs. Une jeune perſonne ne voit pas les ſuites de ce poiſon, dont le moindre effet eſt de troubler le repos de la vie, de gâter le goût, & de rendre inſipides tous les plaiſirs ſimples. Quand on établit une perſonne aſſez heureuſe pour n'avoir pas le cœur touché ; comme il y a en nous un ſentiment qui cherche à s'unir, & que ce ſentiment n'a point été employé, elle ſe porte & ſe donne naturellement à la perſonne qu'on lui deſtine.

Soyez retenuë ſur les ſpectacles. Il n'y

n'y a point de dignité à se montrer toujours. Il est, de plus, difficile que l'exacte pudeur se conserve avec l'extrême dissipation. Ce n'est pas connoître ses intérêts : si vous avez de la beauté, il ne faut pas user le goût du public en vous montrant toujours ; il faut encore être plus retenue, si vous êtes sans graces : d'ailleurs, le grand usage des spectacles affoiblit le goût.

Quand vous ne vivez que pour les plaisirs, & qu'ils vous quittent, ou parce que votre goût cesse, ou parce que votre raison vous les défend, l'Ame tombe dans un grand vuide. Si vous voulez donc faire durer vos plaisirs & vos amusemens, ne les faites servir que de délassemens à des occupations plus sérieuses. Soyez en societé avec votre raison, & que l'absence des plaisirs ne vous laisse ni vuide ni besoin.

Il faut donc ménager ses goûts ; nous ne tenons à la vie que par eux. C'est l'innocence qui les conserve, c'est le dérèglement qui les corrompt.

Quand nous avons le cœur sain, nous tirons parti de tout, & tout se tourne en plaisirs. Nous approchons des plaisirs avec un goût de malade ; souvent

vent nous croyons être délicats, que nous ne ſommes que dégoûtés. Quand on ne s'eſt pas gâté l'eſprit & le cœur par les ſentimens qui ſéduiſent l'imagination, ni par aucune paſſion ardente, la joye ſe trouve aiſément : la ſanté & l'innocence en ſont les vrayes ſources. Mais dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux plaiſirs vifs, on devient inſenſible aux plaiſirs moderés. On ſe gâte le goût par les divertiſſemens ; on s'accoutume tellement aux plaiſirs ardens, qu'on ne peut ſe rabattre ſur les ſimples.

Il faut craindre ces grands ébranlemens de l'ame, qui préparent l'ennui & le dégoût ; ils ſont plus à redouter pour les jeunes perſonnes, qui réſiſtent moins à ce qu'elles ſentent. *La tempérance*, diſoit un Ancien, *eſt la meilleure ouvriere de la volupté.* Avec cette tempérance, qui fait la ſanté de l'ame & du corps, on a toujours une joye douce & égale ; on n'a beſoin ni de ſpectacles, ni de dépenſes. Une lecture, un ouvrage, une converſation, font ſentir une joye plus pure que l'appareil des plus grands plaiſirs. Enfin, les plaiſirs innocens ſont d'un meilleur uſage ; ils ſont tou-

jours prêts : ils ſont bienfaiſans, ils ne ſe font point acheter trop cher. Les autres flatent, mais ils nuiſent ; le tempérament de l'ame s'altere & ſe gâte, comme celui du corps.

Mettez de la regle dans toutes vos vues & dans toutes vos actions. Il ſeroit heureux de n'avoir jamais à compter avec ſa fortune ; mais comme la vôtre eſt bornée, elle vous aſſujettit à la regle : ſoyez retenue ſur la dépenſe. Si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bientôt le deſordre dans vos affaires ; dès que vous n'avez plus d'œconomie, vous ne pouvez répondre de rien.

Le faſte entraîne la ruïne. La ruïne eſt preſque toujours ſuivie de la corruption des mœurs. Mais pour être réglée, il ne faut pas être avare. Songez que l'avarice profite peu, & deshonore beaucoup. On ne doit chercher dans une conduite réglée, qu'à éviter la honte & l'injuſtice attachées à une conduite déréglée : il ne faut retrancher les dépenſes ſuperflues, que pour être en état de faire mieux celles que la bienſéance, l'amitié, & la charité inſpirent.

C'eſt

C'eſt le bon ordre, & non l'attention aux petites choſes, qui fait les grands profits. PLINE en renvoyant à ſon Ami une Obligation conſidérable qu'il avoit de ſon Pere, avec une quittance générale, lui dit : *J'ai peu de bien, je ſuis obligé à beaucoup de dépenſe ; mais je me ſuis fait un fond de ma frugalité, & c'eſt d'où je tire les ſervices que je rends à mes Amis.* Prenez ſur vos goûts & ſur vos plaiſirs, pour avoir dequoi ſatisfaire aux ſentimens de généroſité, que toute perſonne qui a le cœur bien fait doit avoir.

N'écoutez pas les beſoins de la vanité. *Il faut être*, dit-on, *comme les autres* ; ce *comme* s'étend bien loin. Ayez une émulation plus noble : ne ſouffrez pas que perſonne ait plus d'honneur, de probité & de droiture que vous. Sentez le beſoin de la Vertu : la pauvreté de l'ame eſt pire que celle de la fortune.

Pendant que vous êtes jeune, formez votre réputation, augmentez votre crédit, arrangez vos affaires : dans un autre âge, vous auriez plus de peine. CHARLES-QUINT diſoit, que *la fortune aimoit les jeunes gens.* Dans la

jeuneſſe, tout vous aide, tout s'offre à vous. Les jeunes perſonnes dominent ſans y penſer. Dans un âge plus avancé, vous n'êtes ſecourue de rien : vous n'avez plus en vous ce charme ſéduiſant qui ſe répand ſur tout. Vous n'avez plus pour vous que la Raiſon & la Vérité, qui ordinairement ne gouvernent pas le Monde.

Vous allez, diſoit MONTAIGNE aux jeunes gens, *vers la réputation, vers le crédit; & moi j'en reviens.* Quand vous n'êtes plus jeune, il ne vous reſte d'acquiſition à faire que ſur les vertus. Dans toutes vos entrepriſes, & dans toutes vos actions, tendez au plus parfait : ne faites aucun projet, ne commencez rien, ſans vous dire à vous-même; NE POURROIS-JE PAS MIEUX FAIRE? Inſenſiblement vous acquerrez une habitude de Juſtice & de Vertu, qui vous en rendra la pratique plus aiſée. Faites ce que SENEQUE conſeilloit à ſon Ami Lucile : *Choiſiſſez*, lui diſoit-il, *parmi les grands-Hommes celui qui vous paroîtra le plus reſpectable : ne faites rien qu'en ſa préſence : rendez-lui compte de toutes vos actions.* Heureux celui qui eſt aſſez eſtimé pour être choiſi ! Cela

eſt

eſt d'autant plus aiſé, que les jeunes gens ont une diſpoſition naturelle à l'imitation. On hazarde moins quand on choiſit ſes modeles dans l'Antiquité, parce qu'ordinairement on ne vous y préſente que de grands exemples. Dans les Modernes, cela peut avoir ſes inconvéniens; rarement les copies réuſſiſſent. Il y a long-tems que l'on a dit, que toute copie doit trembler devant ſon original: on ne le ſuit jamais que de loin. Cela vous ôte le caractere naturel, qui d'ordinaire eſt le plus vrai & le plus ſimple. Vous vous relâchez, quand vous vous fixez à un modele. De plus, une partie de nos défauts vient de l'imitation. Apprenez donc à vous craindre & à vous reſpecter vous-même. Que votre délicateſſe ſoit votre propre Cenſeur.

Songez à vous rendre heureuſe dans votre état; mettez tout à profit: mille biens nous échapent, faute d'application. Nous ne ſommes heureux que par l'attention; & que par comparaiſon.

Plus vous avez d'habileté, plus vous tirez de votre état, & plus vous étendez vos plaiſirs. Ce n'eſt pas la poſſeſſion qui nous rend heureux, c'eſt la

jouiſſance ; & la jouiſſance eſt dans l'attention.

Si l'on ſavoit ſe renfermer dans ſon état, on ne ſeroit ni ambitieux, ni envieux, & tout ſeroit en paix : mais nous ne vivons point aſſez dans le préſent, nos deſirs & nos eſperances nous portent ſans ceſſe vers l'avenir.

Il y a deux ſortes de Fous dans le Monde. Les uns vivent toujours dans l'avenir, & ne ſe ſoutiennent que d'eſperances ; & comme ils ne ſont pas aſſez ſages pour compter juſte avec elles, ils paſſent leur vie en mécompte. Les perſonnes raiſonnables ne s'occupent que de deſirs à leur portée. Souvent ils ne ſont point trompés : quand ils le ſeroient ils s'en conſoleroient. Ils ſavent de plus que le goût des biens finit, ou par la poſſeſſion, ou par l'impoſſibilité d'obtenir la choſe deſirée : avec ces réflexions, les perſonnes ſages ſe calment. Il y a une autre eſpece de Fous qui tirent trop du préſent, & abandonnent l'avenir : ils ruinent leur fortune, leur réputation & leur goût, en ne les ménageant pas aſſez. Ceux qui ſont raiſonnables, joignent les deux tems : ils jouiſſent du préſent,

préſent, & n'abandonnent point l'avenir.

C'eſt un devoir, ma fille, que d'employer le tems. Quel uſage en faiſons-nous ? Peu de gens ſavent l'eſtimer ſelon ſa juſte valeur. *Rendez-vous compte*, dit un Ancien, *de toutes vos heures, afin qu'ayant profité du préſent, vous ayez moins beſoin de l'avenir.* Le tems fuit avec rapidité. Apprenez à vivre, c'eſt-à-dire, à en faire un bon uſage. Mais la vie ſe conſomme en eſperances vaines, à courir après la fortune, ou à l'attendre. Tous les Hommes ſentent le vuide de leur état; toujours occupés, ſans être remplis. Songez que la vie n'eſt pas dans l'eſpace du tems, mais dans l'emploi que vous en devez faire. Penſez que vous avez un eſprit à cultiver, & à nourrir de la vérité; un cœur à épurer & à conduire; & un culte de Religion à rendre.

Comme les premieres années ſont précieuſes, ſongez, ma fille, à en faire un uſage utile. Pendant que les caracteres s'impriment aiſément, ornez votre mémoire de choſes précieuſes : penſez que vous faites la proviſion de toute votre

vie. La mémoire ſe forme & s'étend en l'exerçant.

N'éteignez point en vous le ſentiment de curioſité ; il faut ſeulement le conduire & lui donner un bon objet. La curioſité eſt une connoiſſance commencée, qui vous fait aller plus loin & plus vîte dans le chemin de la vérité : c'eſt un panchant de la nature qui va au-devant de l'inſtruction ; il ne faut pas l'arrêter par l'oiſiveté & la molleſſe.

Il eſt bon que les jeunes perſonnes s'occupent de Sciences ſolides. L'Hiſtoire Grecque & Romaine éleve l'ame, nourrit le courage par les grandes actions qu'on y voit. Il faut ſavoir l'Hiſtoire de France : il n'eſt pas permis d'ignorer l'Hiſtoire de ſon Païs. Je ne blâmerois pas même un peu de Philoſophie, ſur-tout de la nouvelle, ſi on en eſt capable. Elle vous met de la préciſion dans l'eſprit, démêle vos idées, & vous apprend à penſer juſte. Je voudrois auſſi de la Morale : à force de lire CICERON, PLINE, & les autres, on prend du goût pour la Vertu. Il ſe fait une impreſſion inſenſible, qui tourne au profit des mœurs. La pente aux vices ſe corrige par l'exemple de tant

de

de vertus, & rarement trouverez-vous un mauvais naturel avoir du goût pour ces ſortes de lectures. On n'aime point à voir ce qui nous accuſe, & ce qui nous condamne toujours.

Pour les Langues, quoiqu'une Femme doive ſe contenter de parler celle de ſon Païs, je ne m'oppoſerois pas à l'inclination que l'on pourroit avoir pour le Latin : c'eſt la Langue de l'Egliſe : elle vous ouvre la porte à toutes les Sciences : elle vous met en ſocieté avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les ſiécles. Les Femmes apprennent volontiers l'Italien, qui me paroit dangereux : c'eſt la Langue de l'Amour : les Auteurs Italiens ſont peu châtiés, il regne dans leurs ouvrages un jeu de mots, une imagination ſans regle qui s'oppoſe à la juſteſſe de l'eſprit.

La Poeſie peut avoir des inconvéniens : j'aurois pourtant peine à interdire la lecture des belles Tragédies de CORNEILLE. Mais ſouvent les meilleures vous donnent des leçons de Vertu, & vous laiſſent l'impreſſion du Vice.

La lecture des Romans eſt plus dangereuſe : je ne voudrois pas que l'on en fit un grand uſage ; ils mettent du

faux dans l'esprit. Le Roman n'étant jamais pris sur le vrai, allume l'imagination, affoiblit la pudeur, met le desordre dans le cœur; & pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, hâte & précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme, ni l'illusion de l'Amour; plus il est adouci, plus il est modeste, & plus il est dangereux. Je ne voudrois point les défendre; toutes défenses blessent la liberté, & augmentent le desir. Mais il faut autant qu'on peut s'accoutumer à des lectures solides, qui ornent l'esprit, & fortifient le cœur: on ne peut trop éviter celles qui laissent des impressions difficiles à effacer.

Moderez votre goût pour les Sciences extraordinaires; elles sont dangereuses, & elles ne donnent ordinairement que beaucoup d'orgueil; elles démontent les ressorts de l'ame. Si vous avez une imagination vaste, vive & agissante, & une curiosité que rien ne puisse arrêter, il vaut mieux occuper ces dispositions aux Sciences, que de hazarder qu'elles se tournent au profit des passions. Mais songez que les filles doivent avoir sur

les

les Sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les Vices.

Soyez donc en garde contre le goût du Bel-esprit : ne vous amusez point à courir après des Sciences vaines, & après celles qui sont au-dessus de votre portée. Notre ame a bien plus dequoi jouir, qu'elle n'a dequoi connoître : nous avons les lumieres propres & nécessaires à notre bien-être ; mais nous ne voulons pas nous en tenir là : nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous.

Avant que de nous engager à des recherches qui sont au-dessus de nos connoissances, il faudroit savoir qu'elle étendue peuvent avoir nos lumieres ; quelle regle il faut avoir pour déterminer notre persuasion ; apprendre à séparer l'opinion, de la connoissance ; & avoir la force de douter, quand nous ne voyons rien clairement, & le courage d'ignorer ce qui nous passe, pour arrêter la hardiesse de l'esprit, & pour diminuer la confiance.

Songeons que les deux principes de toutes nos connoissances, la Raison & les Sens, manquent de sincerité & nous abusent. Les sens surprennent la raison,

& la raiſon les trompe à ſon tour : voilà nos deux guides, qui tous deux nous égarent. Ces réflexions dégoûtent des Sciences abſtraites. Employons donc le tems en connoiſſances utiles.

Il faut qu'une jeune perſonne ait de la docilité, peu de confiance en ſoi-même ; mais auſſi ne faut-il pas pouſſer cette docilité trop loin. En fait de Religion, il faut ceder aux autorités : mais ſur tout autre ſujet, il ne faut recevoir que celle de la raiſon & de l'évidence. En donnant trop d'étenduë à la docilité, vous prenez ſur les droits de la raiſon, vous ne faites plus d'uſage de vos propres lumieres, qui s'affoibliſſent. C'eſt donner des bornes trop étroites à vos idées, que de les renfermer dans celles d'autrui. Le témoignage des hommes ne peut avoir créance, qu'à proportion du degré de certitude qu'ils ſe ſont acquis en s'inſtruiſant des faits. Il n'y a point de preſcription contre la vérité : elle eſt pour toutes les perſonnes, & de tous les tems. Enfin, comme dit un grand-Homme, *pour être Chrétien, il faut croire aveuglément, & pour être ſage, il faut voir évidemment.*

Accoutumez-vous à exercer votre eſprit,

prit, & à en faire uſage plus que de votre mémoire. Nous nous rempliſſons la tête d'idées étrangeres, & nous ne tirons rien de notre propre fonds. Nous croyons avoir beaucoup avancé, quand nous nous chargeons la mémoire d'Hiſtoires & de faits; cela ne contribue gueres à la perfection de l'eſprit. Il faut s'accoutumer à penſer. L'eſprit s'étend & s'augmente par l'exercice; peu de perſonnes en font uſage.

C'eſt chez nous un talent qui ſe repoſe, que de ſavoir penſer. Les faits hiſtoriques, ni les opinions des Philoſophes, ne vous défendront pas contre un malheur preſſant: vous ne vous en trouverez pas plus forte. Vous arrive-t-il une affliction? vous avez recours à SENEQUE & à EPICTETE. Eſt-ce à leur raiſon à vous conſoler? n'eſt-ce pas à la votre à faire ſa charge? Servez-vous de votre propre bien: faites des proviſions dans le tems calme, pour le tems de l'affliction qui vous attend; vous ſerez bien plus ſoutenue par votre propre raiſon, que par celle des autres.

Si vous pouvez régler votre imagination & la rendre ſoumiſe à la vérité &

à la raiſon, ce ſera une grande avance pour votre perfection & pour votre bonheur. Les Femmes ſont ordinairement gouvernées par leur imagination ; comme on ne les occupe à rien de ſolide, & qu'elles ne ſont dans la ſuite de leur vie, chargées, ni du ſoin de leur fortune, ni de la conduite de leurs affaires, elles ne ſont livrées qu'à leurs plaiſirs. Spectacles, habits, Romans & ſentimens, tout cela eſt de l'empire de l'imagination. Je ſai qu'en la réglant, vous prenez ſur les plaiſirs : c'eſt elle qui en eſt la ſource, & qui met dans les choſes qui plaiſent le charme & l'illuſion qui en font tout l'agrément. Mais pour un plaiſir de ſa façon, quels maux ne vous fait-elle point ? Elle eſt toujours entre la vérité & vous : la raiſon n'oſe ſe montrer où regne l'imagination. Nous ne voyons que comme il lui plait : les gens qu'elle gouverne ſavent ce qu'elle fait ſouffrir. Ce ſeroit un heureux traité à faire avec elle, que de lui rendre ſes plaiſirs, à condition qu'elle ne vous feroit point ſentir ſes peines. Enfin rien n'eſt plus oppoſé au bonheur, qu'une imagination délicate, vive & trop allumée.

Donnez

Donnez-vous une véritable idée des choſes : ne jugez point comme le peuple : ne cedez point à l'opinion : relevez-vous des préjugés de l'enfance. Quand il vous arrive quelque chagrin, tenez la méthode ſuivante ; je m'en ſuis bien trouvée. Examinez ce qui fait votre peine, écartez tout le faux qui l'entoure, & tous les ajoutés de l'imagination : vous verrez que ſouvent ce n'eſt rien, & qu'il y a bien à rabattre. N'eſtimez les choſes que ce qu'elles valent. Nous avons bien plus à nous plaindre des fauſſes opinions, que de la fortune : ce ne ſont pas ſouvent les choſes qui nous bleſſent, c'eſt l'opinion que nous en avons.

Il faut, pour être heureuſe, penſer ſainement. On doit un grand reſpect aux opinions communes, quand elles regardent la Religion ; mais on doit penſer bien differemment du peuple ſur ce qui s'appelle Morale, & bonheur de la vie. J'appelle peuple, tout ce qui penſe baſſement, & communément ; la Cour en eſt remplie. Le Monde ne parle que de fortune & de crédit : on n'entend que, *Suivez votre route, hâtez-vous d'avancer* ; & la Sageſſe dit, *Rabattez-vous*

aux

aux choſes ſimples : choiſiſſez une vie obſcure, mais tranquille : dérobez-vous au tumulte : fuyez la foule. La récompenſe de la Vertu n'eſt pas toute dans la renommée, elle eſt dans le témoignage de votre propre conſcience. Une grande Vertu ne peut-elle pas vous conſoler de la perte d'un peu de Gloire ?

Apprenez que la plus grande ſcience eſt de ſavoir être à ſoi. *J'ai appris*, diſoit un Ancien, *à être mon ami, ainſi je ne ſerai jamais ſeul.* Il faut vous ménager des reſſources contre les chagrins de la vie, & des équivalens aux biens ſur leſquels vous aviez compté. Aſſurez-vous une retraite, un azyle en vous-même ; vous pourrez toujours revenir à vous, & vous retrouver. Le Monde vous étant moins néceſſaire, aura moins de priſe ſur vous. Quand vous ne tenez pas à vous par des goûts ſolides, vous tenez à tout.

Faites uſage de la ſolitude. Rien n'eſt plus utile, ni plus néceſſaire pour affoiblir l'impreſſion que font ſur nous les objets ſenſibles. Il faut donc de tems en tems ſe retirer du Monde, ſe mettre à part. Ayez quelques heures dans la journée pour lire, & pour faire uſage

de

de vos réflexions. *La réflexion*, dit un Pere de l'Egliſe, *eſt l'œil de l'ame, c'eſt par elle que s'introduiſent la lumiere & la vérité. Je le menerai dans la ſolitude*, dit la Sageſſe, *& là je parlerai à ſon cœur*; c'eſt là où la vérité donne ſes leçons, où les préjugés s'évanouïſſent, où la prévention s'affoiblit; & où l'opinion, qui gouverne tout, commence à perdre ſes droits. Quand on jette la vuë ſur l'inutilité, ſur le vuide de la vie, on eſt forcé de dire avec PLINE: *Il vaut mieux paſſer ſa vie à ne rien faire, qu'à faire des riens.*

Je vous l'ai déja dit, ma fille, le bonheur eſt dans la paix de l'ame. Vous ne pourrez jouïr des plaiſirs de l'eſprit, ſans la ſanté de l'eſprit: tout eſt preſque plaiſir pour un eſprit ſain. Pour vivre avec tranquillité, voici les regles qu'il faut ſuivre. La premiere, de ne ſe pas livrer aux choſes qui plaiſent, de ne faire que s'y prêter; de n'attendre pas trop des hommes, de peur de décompter; d'être ſon premier ami à ſoi-même. La ſolitude auſſi aſſure la tranquillité, & eſt amie de la Sageſſe; c'eſt au dedans de nous, qu'habitent la Paix & la Vérité. Fuyez le grand Mon-

de,

de, il n'y a point de ſureté : il y a toujours quelque ſentiment qu'on avoit affoibli, qui ſe réveille : on ne trouve que trop de gens qui favoriſent le déréglement. Plus il y a de monde, & plus les paſſions acquierent d'autorité ; il eſt difficile de réſiſter à l'effort du vice, qui vient ſi bien accompagné. Enfin on en revient plus foible, moins modeſte, plus injuſte, pour avoir été parmi les hommes. Le Monde communique ſon venin aux ames tendres. Il faut de plus fermer toutes les avenues aux paſſions ; il eſt plus aiſé de les prévenir, que de les vaincre ; & quand on ſeroit aſſez heureux pour les bannir dès qu'elles ſe ſont fait ſentir, elles font bien payer leur ſéjour. On ne peut refuſer à la nature les premiers mouvemens : mais ſouvent elle étend ſes droits bien loin ; & quand vous revenez à vous, vous trouvez bien des ſujets de repentir.

Il faut avoir des reſſources & des pis-aller : meſurez vos forces & votre courage ; & pour cela, dans les choſes que vous craignez, mettez tout au pis. Attendez avec fermeté le malheur qui peut vous arriver : enviſagez-le à face découv-

découverte : voyez-le dans toutes les circonſtances les plus terribles, & ne vous en laiſſez pas accabler.

Un Favori, parvenu au comble de la fortune, faiſoit voir ſes richeſſes à ſon ami ; en lui montrant une caſſette ; il lui diſoit : *C'eſt là qu'eſt mon tréſor.* Son ami le preſſa de le lui faire voir. Il lui permit d'ouvrir la caſſette ; elle ne renfermoit qu'un vieil habit tout déchiré. L'ami en paroiſſant ſurpris, le Favori lui dit : *Quand la fortune me renvoyera à mon premier état, je ſuis tout prêt.* Quelle reſſource, de mettre tout au pis, & de ſe ſentir de la force pour s'y ſoutenir !

Quand vous deſirez quelque choſe fortement, commencez par examiner la choſe deſirée : voyez les biens qu'elle vous promet, & les maux qui la ſuivent. Souvenez-vous du paſſage D'HORACE : *La Volupté marche devant nous, & nous cache ſa ſuite.* Vous ceſſerez de craindre, dès que vous ceſſerez de deſirer. Croyez que le Sage ne court pas après la félicité, mais qu'il ſe la donne. Il faut que ce ſoit votre ouvrage ; elle eſt entre vos mains. Songez qu'il faut peu de choſe pour les beſoins de la vie ; mais

mais qu'il en faut infiniment pour ſatisfaire aux beſoins de l'opinion : que vous aurez bien plutôt fait de mettre vos deſirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos deſirs. Si les honneurs & les richeſſes pouvoient raſſaſier, il faudroit en amaſſer : mais la ſoif augmente en les acquerant ; celui qui deſire le plus, eſt le plus pauvre.

Les jeunes perſonnes s'occupent de l'eſperance. Mr. de la ROCHEFOUCAULT dit, qu'*elle vous conduit juſqu'à la fin de la vie par un chemin agréable.* Elle ſeroit bien courte, ſi l'eſperance ne lui donnoit de l'étendue. C'eſt un ſentiment conſolant, mais qui peut être dangereux, puiſqu'il vous prépare ſouvent bien des mécomptes. Le moindre mal qui en arrive, c'eſt de laiſſer échaper ce qu'on poſſede, en attendant ce qu'on deſire.

Notre amour-propre nous dérobe à nous-mêmes, & nous diminue tous nos défauts. Nous vivons avec eux, comme avec les odeurs que nous portons : nous ne les ſentons plus ; elles n'incommodent que les autres. Pour les voir dans leur vrai point de vue, il faut les

voir

voir dans autrui. Voyez vos imperfections avec les mêmes yeux que vous voyez celles des autres : ne vous relâchez point ſur cette regle, elle vous accoutumera à l'équité. Examinez votre caractere, & mettez à profit vos défauts ; il n'y en a point qui ne tienne à quelques vertus, & qui ne les favoriſe. La Morale n'a pas pour objet de détruire la Nature, mais de la perfectionner. Etes-vous glorieuſe ? ſervez-vous de ce ſentiment-là, pour vous élever au-deſſus des foibleſſes de votre ſexe, pour éviter les défauts qui humilient. Il y a à chaque déréglement du cœur une peine & une honte attachées, qui vous ſollicitent à le quitter. Etes-vous timide ? tournez cette foibleſſe en prudence : qu'elle vous empêche de vous commettre. Etes-vous diſſipatrice ? Aimez-vous à donner ? Il eſt aiſé de la prodigalité d'en faire de la généroſité. Donnez avec choix & à propos : ne négligez pas les indifférens : prenez ſoin des pauvres : prêtez dans le beſoin ; mais donnez à ceux qui ne peuvent rendre. Par-là vous cedez à votre ſentiment, & vous faites de bonnes actions. Il n'y a pas une foibleſſe, dont

dont, ſi vous voulez, la Vertu ne puiſſe faire quelque uſage.

Dans les afflictions qui vous arrivent, & qui vous font ſentir votre peu de mérite; loin de vous irriter & d'oppoſer l'opinion que vous avez de vous-même, à l'injuſtice que vous prétendez qu'on vous fait, ſongez que les perſonnes qui vous la font, ſont plus en état de juger de vous, que vous-même; que vous devez plutôt les croire que l'amour-propre, qui n'eſt qu'un flateur; & que, ſur ce qui vous regarde, votre ennemi eſt plus près que vous de la vérité: que vous ne devez avoir de mérite à vos yeux, que celui que vous avez aux yeux des autres. L'on a trop de panchant à ſe flater, & les hommes ſont trop près d'eux-mêmes pour ſe juger.

Voilà des préceptes généraux pour combattre les vices de l'eſprit; mais votre premiere attention doit être à perfectionner votre cœur & ſes ſentimens. Vous n'avez de Vertu ſûre & durable que par le cœur. C'eſt lui proprement qui vous caracteriſe. Pour vous en rendre maitreſſe, gardez cette méthode. Quand vous vous ſentez agitée d'une paſſion

paſſion vive & forte, demandez quelque tems à votre ſentiment, & compoſez avec votre foibleſſe : ſi vous voulez, ſans l'écouter un moment, ſacrifier tout à votre raiſon, à vos devoirs, il eſt à craindre que la paſſion ne ſe revolte, & ne devienne la plus forte : vous êtes ſous ſa loi, il faut la ménager avec adreſſe. Vous tirerez plus de ſecours que vous ne penſez, d'une pareille conduite : vous trouverez des remedes sûrs, même dans votre paſſion. Si c'eſt de la haine, vous connoitrez que vous n'avez pas tant de raiſon de haïr, ni de vous venger. Si par malheur c'étoit le ſentiment contraire dont vous fuſſiez occupée, il n'y a point de paſſion qui vous fourniſſe des ſecours plus sûrs contre elle-même.

Si votre cœur a le malheur d'être attaqué par l'amour, voici les remedes pour en arrêter le progrès. Penſez que ſes plaiſirs ne ſont ni ſolides, ni fideles : ils vous quittent, & quand ils ne vous feroient que ce mal, c'en eſt aſſez. Dans les paſſions, l'ame ſe propoſe un objet : elle eſt plus intimément unie à lui par le deſir, ou par la jouiſſance, qu'elle ne l'eſt à ſon être. Elle attache

à

à ſa poſſeſſion tous ſes biens, à ſa perte tous ſes maux. Cependant ce bien de l'opinion, ce bien du choix de l'ame, n'eſt ni ſolide, ni durable. Il dépend des autres : il dépend de vous ; & vous ne pouvez répondre ni des autres, ni de vous.

L'amour, dans les commencemens, ne vous préſente que des fleurs, & vous cache le danger ; il vous trompe : il prend toujours quelque forme qui n'eſt pas la ſienne. Le cœur d'intelligence avec lui fait vous cacher ſon panchant, de peur d'allarmer la Raiſon & la Pudeur. C'eſt un ſimple amuſement ; c'eſt l'eſprit qui nous touche : enfin, juſques à ce que l'amour ſe ſoit rendu le maître, il eſt preſque toujours ignoré. Dès qu'il s'eſt fait ſentir, fuyez, n'écoutez point les plaintes de votre cœur ; l'amour ne s'arrache point de l'ame avec des efforts ordinaires, il a trop de partiſans chez nous : dès qu'il vous a ſurpris, tout eſt pour lui contre vous, & rien ne veut vous ſervir contre l'amour. C'eſt la plus cruelle ſituation où une perſonne raiſonnable puiſſe ſe trouver ; où rien ne vous ſoutient ; où vous n'avez de ſpectateur que vous-même. Il faut ſans

ceſſe

ceſſe ranimer ſon courage : ſongez qu'il vous en faudroit faire un bien plus triſte uſage, ſi vous vous relâchiez.

Faites réflexion aux funeſtes ſuites des paſſions : vous ne trouverez que trop d'exemples pour vous inſtruire ; mais ſouvent nous en ſommes deſabuſées ſans en être guéries. Supputez, s'il eſt poſſible, les maux que l'amour fait faire. Il ſurprend la raiſon ; il jette le trouble dans l'ame & dans les ſens ; il enleve la fleur de l'innocence ; il étonne la Vertu ; il ternit la réputation, la honte étant preſque toujours à la ſuite de l'amour. Rien ne vous avilit tant, & ne vous met tant au-deſſous de vous-même, que les paſſions : elles vous dégradent. Il n'y a que la raiſon qui vous conſerve votre place. Il eſt bien plus fâcheux d'avoir beſoin de ſon courage pour ſoutenir un malheur, que pour l'éviter. Le plaiſir de faire ſon devoir vous conſole. Mais ne vous applaudiſſez jamais, de peur d'être humiliée. Songez que vous portez votre ennemi avec vous. Prenez une conduite qui vous réponde de vous à vous-même : fuyez les ſpectacles, les repréſentations paſſionnées. Il ne faut point voir ce qu'on ne veut point

ſentir. La Muſique, la Poéſie, tout cela eſt du train de la volupté. Faites des lectures ſolides, qui fortifient la raiſon.

Ne ſoyez point en commerce avec votre imagination : elle vous peindra l'amour avec tous ſes charmes. Tout eſt ſéduction, illuſion, quand il paſſe par elle ; il y a bien à perdre quand vous la quittez pour venir à la réalité. Saint AUGUSTIN nous a peint ſon état, quand il a voulu quitter l'amour & les plaiſirs. Il dit, que ce qu'il aimoit ſe préſentoit à lui ſous une figure charmante. Il fait une peinture de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, ſi vive, qu'on ne ſauroit la lire ſans danger. Il faut paſſer légerement ſur les tableaux de la volupté : elle eſt à craindre dans les tems où l'on conſpire contre elle : quand on la pleure même, il s'en faut défier. La paſſion s'augmente par les retours qu'on fait ſur ſoi : l'oubli eſt la ſeule ſûreté qu'on puiſſe prendre contre l'amour. Il faut compter ſérieuſement avec vous-même, & vous dire : Que veux-je faire du ſentiment qui m'occupe ? tels & tels malheurs ne m'attendent-ils pas, ſi j'ai la foibleſſe d'y ceder ?

Tirez

Tirez des forces & du ſecours de votre ennemi, de ſon propre caractere : quand vous voudrez ne le point flater, il vous en fournira. Ecartez tous les agrémens que vous lui donnez : ne lui prêtez rien, & ne lui faites grace ſur rien, & vous verrez qu'il lui en reſte peu : après cela n'y penſez plus ; prenez une réſolution ferme de le fuir : croyez que nous ſommes auſſi forts que nous voulons l'être. La diſſipation, les amuſemens ſimples ſont néceſſaires ; mais il faut éviter tous les plaiſirs qui portent au cœur.

Ce ne ſont pas toujours les fautes qui nous perdent, c'eſt la maniere de ſe conduire après les avoir faites. L'humble aveu de nos fautes deſarme la haine, & émouſſe la colere. Les Femmes qui ont eu le malheur de ſe dérober à leur devoir, de bleſſer la bienſéance, de révolter la Vertu & la Pudeur, doivent ce reſpect à l'uſage & à l'honnêteté violée, de paroitre avec un air humilié. C'eſt une eſpece de reparation que le Public demande ; il ſe ſouvient de vos fautes, dès que vous les oubliez. Le repentir aſſure le changement. Prévenez la malignité naturelle qui eſt dans tous

les hommes : mettez-vous à la place que leur orgueil vous deſtine. Ils vous veulent humiliée ; quand vous aurez fait leur ouvrage, ils n'auront rien à vous demander. La ſuperbe après les fautes les rappelle, & les immortaliſe.

Paſſons, ma fille, aux devoirs de la ſocieté. J'ai cru qu'avant tout il faloit vous tirer de l'éducation ordinaire, & des préjugés de l'enfance ; qu'il étoit néceſſaire de fortifier votre raiſon, & de vous donner des principes certains pour vous ſervir d'appui. J'ai cru que la plupart des deſordres de la vie venoient des fauſſes opinions : que les fauſſes opinions donnoient des ſentimens déréglés, & que quand l'eſprit n'eſt pas éclairé, le cœur eſt ouvert aux paſſions : qu'il faut avoir des vérités dans l'eſprit, qui nous préſervent de l'erreur : qu'il faut avoir des ſentimens dans le cœur, qui le ferment aux paſſions. Quand vous connoitrez la vérité & que vous aimerez la juſtice, toutes les vertus ſeront en ſureté.

Le premier devoir de la Vie-civile, eſt de ſonger aux autres : ceux qui ne vivent que pour eux, tombent dans le mépris & dans l'abandon. Quand vous vou-

voudrez trop exiger des autres, on vous refuſera tout, amitié, ſentimens, ſervice. La Vie-civile eſt un commerce d'offices mutuels; le plus honnête y met davantage : en ſongeant au bonheur des autres, vous aſſurez le vôtre; c'eſt habileté que de penſer ainſi.

Rien de plus haïſſable, que les gens qui font ſentir qu'ils ne vivent que pour eux. L'Amour-propre outré fait les grands crimes; quelques degrés au-deſſous, il fait les vices : mais pour peu qu'il en reſte, il affoiblit les vertus, & les agrémens de la ſociété.

Il eſt impoſſible de ſe lier aux perſonnes qui ont un Amour-propre dominant, & qui le font ſentir; cependant, nous ne nous en dépouillerons jamais. Tant que nous tiendrons à la vie, nous tiendrons à nous.

Mais il y a un Amour-propre habile, qui ne s'exerce point aux dépens des autres.

Nous croyons nous élever, en abaiſſant nos ſemblables; c'eſt ce qui nous rend médiſans & envieux. La bonté rend bien plus que la malignité. Faire du bien quand on le peut; en dire de tout le monde; ne juger jamais à la

rigueur : ces actes de bonté & de générosité souvent repetés, vous acquierent enfin une grande & belle réputation. Tout le monde est intéressé à vous louer, à diminuer vos défauts, & à augmenter vos bonnes qualités. Il faut fonder votre réputation sur vos vertus, & non sur le démérite des autres : comptez que leurs bonnes qualités ne vous ôtent rien, & que vous ne devez imputer qu'à vous la diminution de votre réputation.

Une des choses qui nous rend plus malheureuses, c'est que nous comptons trop sur les hommes. C'est aussi la source de nos injustices : nous leur faisons des querelles, non sur ce qu'ils nous doivent, ni sur ce qu'ils nous ont promis, mais sur ce que nous avons espéré d'eux. Nous nous faisons un droit de nos esperances, qui nous fourniſſent bien des mécomptes.

Ne soyez point précipitée dans vos jugemens ; n'écoutez point les calomnies ; résistez même aux premieres apparences, & ne vous pressez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vrayes, comme

me il y en a de vrayes qui ne ſont pas vraiſemblables.

Il faudroit, dans les jugemens particuliers, imiter l'équité des jugemens ſolemnels. Jamais les Juges ne décident ſans avoir examiné, écouté, & confronté les témoins avec les intereſſés : mais nous, ſans remiſſion, nous nous rendons les arbitres de la réputation : toute preuve ſuffit, toute autorité paroit bonne, quand il faut condamner. Conſeillés par la malignité naturelle, nous croyons nous donner ce que nous ôtons aux autres. De-là viennent les haines, & les inimitiés : car tout ſe ſait.

Mettez donc de l'équité dans vos jugemens ; cette même juſtice que vous ferez aux autres, ils vous la rendront. Voulez-vous qu'on penſe & qu'on diſe du bien de vous ? ne dites jamais de mal de perſonne.

L'Honnêteté, qui eſt une imitation de la Charité, eſt auſſi une des vertus de la ſocieté. Elle vous met au-deſſus des autres quand vous l'avez à un degré plus éminent ; mais elle ne ſe pratique & ne ſe ſoutient qu'aux dépens de l'Amour-propre : l'Honnêteté prend toujours ſur vous, & tourne au profit des

autres. Elle eſt un des grands liens de la ſocieté, & la ſeule qualité qui mette de la ſureté & de la douceur dans le commerce.

Nous aimons naturellement à dominer ; c'eſt un ſentiment injuſte. Où ſont nos droits, pour vouloir nous élever au-deſſus des autres ? Il n'y a qu'une domination permiſe & légitime ; c'eſt celle que vous donne la Vertu. Ayez plus de bonté & de généroſité que les autres : ſoyez en avances de ſervices & de bienfaits ; c'eſt le moyen de vous élever. Le grand deſintéreſſement vous rend auſſi indépendant & vous éleve plus que la fortune même : rien ne nous abaiſſe tant que l'amour du bien.

Ce ſont les qualités du cœur qui entrent dans le commerce ; l'eſprit ne lie point aux autres, & vous voyez ſouvent des gens fort haïſſables avec beaucoup d'eſprit. Ils vous donnent bonne opinion d'eux-mêmes ; veulent dominer & abaiſſer les autres.

Quoique l'Humilité n'ait été regardée comme une Vertu Chrêtienne, il pourtant convenir qu'elle eſt une tu de la ſocieté, & ſi néceſſaire, que s elle vous êtes d'un commerce difficile.

ficile. C'eſt l'idée que vous avez de vous-même, qui vous fait ſoutenir vos droits avec tant de hauteur, & prendre ſur ceux d'autrui.

Il ne faut jamais compter à la rigueur avec perſonne. L'exacte honnêteté ne demande point tout ce qui vous eſt dû. Avec vos Amis, ne craignez point d'être en avance. Si vous voulez être une Amie aimable, n'exigez rien avec trop de rigueur. Mais afin que les manieres ne ſe démentent point, comme elles expriment les diſpoſitions du dedans, faites ſouvent de ſérieuſes réflexions ſur vos foibleſſes, & vous montrez vous-même à découvert. Vous tirerez de cet examen, des ſentimens d'humilité pour vous, & d'indulgence pour les autres.

Soyez humble, ſans être honteuſe. La honte eſt un orgueil ſecret. L'orgueil eſt une erreur ſur ce que l'on vaut, & une injuſtice ſur ce que l'on veut paroître aux autres.

La réputation eſt un bien très deſirable: mais c'eſt foibleſſe de la rechercher avec trop d'ardeur, & de ne rien faire que pour elle; il faut ſe contenter de la mériter. Il ne faut pas rejetter l'

ſentiment de la Gloire, c'eſt l'aide le plus sûr que nous ayons pour la Vertu ; mais il eſt queſtion de choiſir la bonne Gloire.

Accoutumez-vous à voir ſans étonnement & ſans envie ce qui eſt au-deſſus de vous, & ſans mépris ce qui eſt au-deſſous. Que le faſte ne vous impoſe pas : il n'y a que les petites ames qui ſe proſternent devant la Grandeur ; l'admiration n'eſt dûe qu'à la Vertu.

Pour vous accoutumer à eſtimer les Hommes par leurs qualités propres ; conſiderez l'état d'une perſonne comblée d'honneurs, de dignités & de richeſſes, à qui il ſemble que rien ne manque ; mais à qui tout manque effectivement, faute d'avoir les vrais biens. Elle ſouffre autant que ſi ſa pauvreté étoit réelle, puiſqu'elle a le ſentiment de la pauvreté. *Rien n'eſt pire*, dit un Ancien, *que la pauvreté dans les richeſſes, parce que le mal tient à l'ame.* Celui qui ſe trouve dans cet état, a tous les maux de l'opinion, ſans jouir des biens de la fortune. Il eſt aveuglé par l'erreur, & déchiré par les paſſions, pendant qu'une perſonne raiſonnable, qui n'a rien, mais qui, à la place des faux biens, ſubſtitue

de

de ſages & de ſolides réflexions, jouït d'une tranquilité que rien n'égale. Le bonheur de l'un, & le malheur de l'autre, ne viennent que de la maniere differente de penſer.

Si vous êtes ſenſible à la haine & à la vengeance, oppoſez-vous à ces ſentimens; rien n'eſt ſi bas que de ſe venger. Si on vous a offenſé, vous ne devez que du mépris, & c'eſt une dette aiſée à payer. Si on ne vous a manqué qu'en choſes légeres, vous devez de l'indulgence. Mais il y a des tems d'injuſtice à eſſuyer dans la vie; des tems où les Amis pour qui vous avez le plus fait, s'acharnent à vous blâmer. Après avoir tout mis en uſage pour les deſabuſer, il ne faut point s'opiniâtrer à combatre contre eux. On doit courir après l'eſtime de ſes Amis; mais quand vous trouvez des gens qui ne vous voyent qu'aux travers de la prévention; quand vous avez affaire à ces imaginations ardentes & allumées, qui n'ont d'eſprit que pour ſoutenir leurs injuſtices, il faut ſe retirer & ſe calmer. Quelques choſes que vous fiſſiez, vous n'obtiendriez que de l'improbation. C'eſt alors qu'il faut oppoſer à leur injuſtice &

à la honte de se dedire, le rempart de votre innocence & la certitude de n'avoir point failli. Songez que si dans les tems que l'on vous élevoit, vous n'en valiez pas davantage ; à présent que l'on vous abaisse, vous n'en valez pas moins. Il faut, sans en être plus humiliée, avoir pitié d'eux, ne se point irriter, s'il est possible, & dire : *Ils ont de mauvais yeux.* Faites réflexion, qu'avec de bonnes qualités on surmonte la haine & l'envie. Que les espérances qu'on tire de la Vertu vous soutiennent & vous consolent.

Ne songez à vous venger, qu'en mettant dans votre conduite plus de modération que ceux qui vous attaquent n'ont de malice. Il n'y a que les ames élevées qui soient touchées de la Gloire de pardonner.

Songez à vous estimer à bon titre, pour vous consoler de l'estime qu'on vous refuse. Vous ne pouvez vous permettre qu'une seule vengeance, c'est celle de faire du bien à ceux qui vous ont offensée. C'est la vengeance la plus délicate & la seule permise ; vous satisfaites à votre ressentiment, & vous ne prenez point sur les vertus. CESAR nous

nous en donne l'exemple. Son Lieutenant Labienus l'abandonna dans le tems qu'il avoit le plus besoin de lui, & passa dans le Camp de Pompée : il laissa dans celui de César de grandes richesses. César les lui renvoya, & lui manda : *Voilà comme César se venge.*

Il est de la prudence de profiter des fautes des autres, quand même elles nous blessent. Mais souvent ils commencent les torts, & nous les achevons. Nous usons mal des droits qu'ils nous donnent sur eux ; nous voulons tirer trop d'avantage de leurs fautes : c'est une injustice & une violence, qui met les spectateurs contre nous. Si nous souffrions avec moderation, tout seroit pour nous, & les fautes de ceux qui nous attaquent doubleroient par notre patience.

Quand vous savez que vos Amis vous manquent, dissimulez. Dès que vous faites sentir que vous vous en apercevez, leur malignité augmente, & vous mettez leur haine en liberté. En dissimulant, vous flatez leur Amour-propre : ils jouissent du plaisir de vous imposer. Ils se croyent supérieurs, dès qu'ils ne sont point démêlés : ils triomphent de votre

votre erreur, & jouïssent du plaisir de ne vous point perdre. En ne leur faisant point sentir que vous les connoissez, vous leur donnez le tems de se repentir, de revenir à eux. Il ne faut qu'un service rendu à propos, ou une autre maniere d'envisager les choses, pour vous les rendre plus attachés.

Soyez inviolable dans vos paroles : mais pour leur acquérir une entiere confiance, songez qu'il faut une extrême délicatesse à la garder. Respectez la Vérité, même dans les choses indifférentes : songez que rien n'est si mépriſable que de la blesser. On a dit que le Mensonge fait voir que l'on méprise les Dieux, & qu'on craint les hommes ; que celui-là est semblable aux Dieux, qui dit la vérité, & qui fait du bien. Il faut aussi éviter les sermens ; la seule parole d'une honnête personne doit avoir toute l'autorité des sermens.

La Politesse est une envie de plaire. La Nature la donne, l'Education & le Monde l'augmentent. La Politesse est un supplément de la Vertu. On dit qu'elle est venue dans le Monde, quand cette fille du Ciel l'a abandonné. Dans les tems les plus grossiers, où la Vertu régnoit

gnoit davantage, on connoiſſoit moins la Politeſſe : elle eſt venue avec la Volupté : elle eſt la fille du Luxe & de la Délicateſſe. On a douté ſi elle tenoit plus du Vice, que de la Vertu. Sans oſer décider, ni la définir, m'eſt-il permis de dire mon ſentiment ? Je croi qu'elle eſt un des plus grands liens de la ſocieté, puiſqu'elle contribue le plus à la paix. Elle eſt une préparation à la Charité, une imitation même de l'Humilité. La vraye Politeſſe eſt modeſte ; & comme elle cherche à plaire, elle ſait que les moyens pour y réuſſir ſont de faire ſentir qu'on ne ſe préfere point aux autres ; qu'on leur donne le premier rang dans notre eſtime.

L'Orgueil nous ſépare de la ſocieté : notre Amour-propre nous donne un rang à part, qui nous eſt toujours diſputé. L'eſtime de ſoi-même, qui ſe fait trop ſentir, eſt preſque toujours punie par le mépris univerſel. La Politeſſe eſt l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres, & ce qu'on ſe doit à ſoi-même ; car ces devoirs ont leurs limites, leſquelles paſſées, c'eſt flaterie pour les autres, & orgueil pour vous : c'eſt la qualité la plus ſéduiſante.

Les

Les perſonnes les plus polies ont ordinairement de la douceur dans les mœurs, & des qualités liantes ; c'eſt la Ceinture de Venus : elle embellit, elle donne des graces à tous ceux qui la portent : avec elle vous ne pouvez manquer de plaire.

Il y a bien des degrés de Politeſſe. Vous en avez une plus fine, à proportion de la délicateſſe de l'eſprit ; elle entre dans toutes vos manieres, dans vos diſcours, dans votre ſilence même.

L'exacte Politeſſe défend qu'on étale avec hauteur ſon eſprit & ſes talens. Il y a auſſi de la dureté à ſe montrer heureux, à la vue de certains malheurs. Il ne faut que du Monde, pour polir les manieres ; mais il faut beaucoup de délicateſſe pour faire paſſer la Politeſſe juſqu'à l'eſprit. Avec une Politeſſe fine & délicate, on vous paſſe bien des défauts, & on étend vos bonnes qualités. Ceux qui manquent de manieres, ont plus beſoin de qualités ſolides, & leur réputation ſe forme lentement. Enfin, la Politeſſe coûte peu, & rend beaucoup.

Le ſilence convient toujours à une jeune perſonne : il y a de la modeſtie & de la dignité à le garder. Vous jugez

gez les autres, & vous ne hazardez rien. Mais gardez-vous d'avoir un ſilence fier & inſultant; il faut qu'il ſoit l'effet de votre retenue, & non pas de votre orgueil. Mais comme on ne peut pas toujours ſe taire, il faut ſavoir que la premiere regle pour bien parler, c'eſt de bien penſer.

Quand vos idées ſeront nettes & démêlées, vos diſcours ſeront clairs. Qu'ils ſoient remplis de pudeur & de bienſéance: reſpectez dans vos diſcours les préjugés & les coutumes. Les expreſſions marquent les ſentimens, & les ſentimens ſont les expreſſions des mœurs.

Il faut ſur-tout éviter le caractere plaiſant: c'eſt toujours un mauvais perſonnage, & rarement en faiſant rire ſe fait-on eſtimer. Ayez attention aux autres, bien plus qu'à vous: ſongez plutôt à les faire valoir, qu'à briller. Il faut ſavoir bien écouter, & ne montrer ni dans ſes yeux, ni dans ſes manieres, un air diſtrait. Contez peu: narrez d'une maniere fine & ſerrée: que ce que vous direz ſoit neuf, ou que le tour en ſoit nouveau. Le Monde eſt rempli de gens qui portent des ſons à l'oreille, ſans rien dire à l'eſprit. Il faut,

faut, quand on parle, plaire, ou inſtruire. Quand vous demandez de l'attention, il faut la payer par l'agrément. Un diſcours médiocre ne ſauroit être trop court.

Approuvez, mais admirez rarement; l'admiration eſt le partage des ſots. Eloignez de vos diſcours l'art & la fineſſe. La principale prudence conſiſte à parler peu, & à ſe défier plus de ſoi-même que des autres. Une conduite droite, la réputation de probité, attire plus de confiance & d'eſtime, & à la longue plus d'avantages de la fortune, que les voyes détournées. Rien ne vous rend digne des plus grandes choſes & ne vous met au-deſſus des autres, que l'exacte probité.

Accoutumez-vous à avoir de la bonté & de l'humanité pour vos Domeſtiques. Un Ancien dit, *qu'il faut les regarder comme des Amis malheureux.* Songez que vous ne devez qu'au hazard l'extrême difference qu'il y a de vous à eux: ne leur faites point ſentir leur état; n'appeſantiſſez point leur peine. Rien n'eſt ſi bas, que d'être haut à qui vous eſt ſoumis.

N'uſez point de termes durs: il en eſt d'une eſpèce qui doivent être ignorés

rés d'une perſonne polie & délicate. Le ſervice étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir. Sommes-nous en droit de vouloir nos Domeſtiques ſans défauts, nous qui leur en montrons tous les jours? Il faut en ſouffrir. Quand vous vous faites voir pleine d'humeur & de colere, (car ſouvent on ſe démaſque devant ſon domeſtique) quel ſpectacle n'offrez-vous point à leurs yeux? ne vous ôtez-vous pas le droit de les reprendre? Il ne faut pas avoir avec eux une familiarité baſſe: mais vous leur devez du ſecours, des conſeils, & des bienfaits proportionnés à votre état & à leur beſoin.

Il faut ſe conſerver de l'autorité dans ſon domeſtique, mais une autorité douce. Il ne faut pas auſſi toujours menacer ſans châtier, de peur de rendre les menaces mépriſables: mais il ne faut appeller l'autorité, que quand la perſuaſion manque. Songez que l'Humanité & le Chriſtianiſme égalent tout. L'impatience & l'ardeur de la jeuneſſe, jointes à la fauſſe idée qu'on vous donne de vous-même, vous font regarder les Domeſtiques comme des gens d'une autre nature que la vôtre. Que ces ſentimens ſont contraires à la modeſtie que

vous

vous vous devez, & à l'humanité que vous devez aux autres !

N'ayez point de goût pour la flaterie des Domeſtiques ; & pour empêcher l'impreſſion que leurs diſcours flateurs, & ſouvent repétés, peuvent faire ſur vous, ſongez que ce ſont des gens payés pour ſervir vos foibleſſes & votre orgueil.

Si par malheur, ma fille, vous ne ſuivez pas mes conſeils, s'ils ſont perdus pour vous, ils ſeront utiles pour moi. Par ces préceptes, je me forme de nouvelles obligations. Ces réflexions me ſont de nouveaux engagemens pour travailler à la Vertu. Je fortifie ma Raiſon, même contre moi, & me mets dans la néceſſité de lui obéir ; ou je me charge de la honte d'avoir ſu la connoître, & de lui avoir été infidele.

Rien de plus humiliant, ma fille, que d'écrire ſur des matieres qui me rappellent toutes mes fautes. En vous les montrant, je me dépouille du droit de vous reprendre : je vous donne des armes contre moi ; & je vous permets d'en uſer, ſi vous voyez que j'aye les vices oppoſés aux vertus que je vous recommande : car les conſeils ſont ſans autorité, dès qu'ils ne ſont pas ſoutenus par l'exemple.

TRAI-

TRAITÉ
DE
L'AMITIÉ
Par Madame la Marquise
DE LAMBERT.

TRAITÉ

DE

L'AMITIÉ.

VOUS me devez, MONSIEUR, une consolation pour la perte de notre amie. J'appelle perte, toute diminution dans l'amitié; puis qu'ordinairement tout sentiment qui s'affoiblit, tombe. Je m'examine à la rigueur, & je crois mettre dans l'amitié plus qu'une autre. Cependant, tout échape. Je vous prie donc de me dire sans menagement à qui je dois m'en prendre; car il faut que mes plaintes ayent un objet. Est-ce de moi? Est-ce de mes amies, ou des mœurs du tems? Enfin, corrigez moi, où je manque; consolez moi si je perds.

Plus on avance dans la vie, & plus on

on ſent le beſoin que l'on a de l'amitié. A meſure que la raiſon ſe perfectionne, que l'eſprit augmente en délicateſſe, & que le cœur s'épure, plus le ſentiment de l'amitié devient néceſſaire. Voici ce que le loiſir de ma ſolitude m'a fait penſer ſur ce ſujet.

Dans tous les tems on a regardé l'amitié comme un des premiers biens de la vie. C'eſt un ſentiment qui eſt né avec nous; le premier mouvement du cœur a été de s'unir à un autre cœur. Cependant, c'eſt une plainte générale: tout le monde dit qu'il n'y a point d'amis. Tous les ſiécles enſemble fourniſſent à peine trois ou quatre exemples d'une amitié parfaite. Puiſque tous les hommes conviennent des charmes de l'amitié, pourquoi dans un intérêt commun tous ne s'entendent-ils pas, ne s'uniſſent-ils pas pour en jouïr? C'eſt un effet du déréglement des hommes de s'aveugler ſur leurs véritables intérêts. La Sageſſe, & la Vérité en nous éclairant rendent notre amour-propre plus habile, & nous apprennent que nos véritables intérêts ſont de nous attacher à la vertu, & que la vertu amene les doux plaiſirs de l'amitié. Voyons donc quels

quels ſont les charmes, & les avantages de l'amitié, pour les chercher; quel eſt le véritable caractere de l'amitié, pour la connoitre; & quels ſont les devoirs de l'amitié, pour les remplir.

Les avantages de l'amitié ſe préſentent aſſez d'eux-mêmes : toute la nature n'a qu'une voix pour dire qu'ils ſont de tous les biens les plus deſirables. Sans elle, la vie eſt ſans charme : l'homme eſt plein de beſoins; renvoyé à lui-même il ſent un vuide que l'amitié ſeule eſt capable de remplir; toujours inquiet & toujours agité, il ne ſe calme, & ne ſe repoſe que dans l'amitié. Un ancien dit, que l'amour eſt fils de la pauvreté, & du Dieu des richeſſes; de la pauvreté, parce qu'il demande toujours; du Dieu des richeſſes, parce qu'il eſt liberal. L'amitié ne pourroit-elle pas auſſi avoir la même origine? Quand elle eſt vive, elle demande des ſentimens; les ames tendres & délicates ſentent les beſoins du cœur plus qu'on ne ſent les autres néceſſités de la vie. Mais, comme elle eſt généreuſe, elle mérite auſſi qu'on la reconnoiſſe pour fille du Dieu des richeſſes; car il n'eſt pas permis de ſe parer du beau

du beau nom d'amitié dès que l'on manque à ſes amis dans le beſoin. Enfin, les caracteres ſenſibles cherchent à s'unir par les ſentimens ; le cœur étant fait pour aimer, il eſt ſans vie dès que vous lui refuſez le plaiſir d'aimer, & d'être aimé. Comblez les hommes de biens, de richeſſes, & d'honneurs, & privez-les des douceurs de l'amitié, tous les agrémens de la vie s'évanouiſſent. Les perſonnes raiſonnables ſe refuſent à l'amour : les femmes, par l'attachement à leur devoir, & les hommes, par la crainte d'un mauvais choix. Vous êtes attiré dans l'amitié, vous êtes entrainé dans l'amour. L'amitié s'enrichit des pertes de l'amour ; elle en devient plus tendre, plus vive, & plus empreſſée. Toutes les délicateſſes de l'amour ſe trouvent dans les engagemens dont je parle. L'amitié naiſſante eſt ſujette à l'illuſion, la nouveauté plait & promet, & tout ce qui reveille l'eſpérance eſt d'un grand prix. L'illuſion eſt un ſentiment qui nous tranſporte au-delà de la vérité, & qui obſcurcit nos lumieres. Vous voyez dans les perſonnes qui commencent à vous plaire, tout ce qu'il y a de bon ; & l'ima-

gination, qui toujours agit au gré du cœur, prête à la personne aimée le mérite qui lui manque. On aime ses amis bien plus par les qualités qu'on devine, que par celles qu'on connoit. Il y a aussi des amitiés d'étoile & de simpathie, des liens inconnus qui nous unissent, & qui nous serrent; nous n'avons besoin ni de protestation ni de serment; la confiance va au devant des paroles. Quand MONTAIGNE, nous peint ses sentimens pour son ami: „ Nous nous cherchions, dit-il, & nos „ noms s'embrassoient avant que de „ nous connoître. Ce fut un jour de „ fête que je le vis pour la premiere „ fois; nous nous trouvames tout d'un „ coup si liés, si unis, si connus, si „ obligés, que rien ne nous fut plus „ cher que l'un à l'autre. Et quand „ je me demande d'où vient cette joye, „ cette aise, ce repos que je sens lorsque je le vois; c'est que c'est lui; „ c'est que c'est moi: c'est tout ce que „ je puis dire. " Nous jouissons dans l'amitié de tout ce que l'amour a de plus doux; du plaisir de la confiance, du charme d'exposer son ame à son ami, de lire dans son cœur, de le voir à découvert

découvert, de montrer ſes propres foibleſſes ; car il faut penſer tout haut devant ſon ami. Il n'y a que ceux qui ont joui du doux plaiſir de l'amitié, qui ſachent quel charme il y a à paſſer les journées enſemble. Que les heures ſont légeres, qu'elles ſont coulantes avec ce qu'on aime !

Quelle reſſource que l'azile de l'amitié ! Par elle, vous échapez aux hommes qui ſont preſque tous trompeurs, faux, & inconſtans. Mais un des grands avantages de l'amitié, c'eſt le ſecours des bons Conſeils. Quelque raiſonnable qu'on ſoit, on a beſoin d'être conduit ; il faut ſe défier de ſa propre raiſon, que la paſſion fait ſouvent parler comme il lui plait. C'eſt un grand ſecours que de ſavoir que l'on a un guide pour ſe conduire & ſe redreſſer.

Les anciens ont connu tous les biens qu'apporte l'amitié ; mais ils en ont fait des portraits ſi chargés, qu'on les a regardés comme de belles idées, & qui n'étoient point dans la nature. Comme les hommes aiment à ſe ſouſtraire aux grands modeles, & à rejetter les grands exemples, parce qu'ils exigent beaucoup de nous, ils s'accordent à les

traiter de chimeres ; c'eſt mal connoitre nos intérêts. En nous derobant aux obligations de l'amitié, nous perdons tous ſes avantages. C'eſt une ſocieté, c'eſt un commerce, enfin ce ſont des engagemens reciproques, où l'on ne compte rien, où l'on n'exige rien, où le plus honnête homme met davantage, & ſe trouve heureux d'être en avance. On partage ſa fortune avec ſon ami ; richeſſes, crédit, ſoins, ſervices, tout eſt à lui excepté notre honneur. Il m'a paru, à la honte de notre ſiécle, que d'offrir ſon bien à ſon ami, c'eſt le dernier effort de l'amitié. Il y a bien des témoignages au-deſſus de celui-là : mais le plus grand avantage de l'amitié, c'eſt de trouver dans ſon ami un vrai modele ; car on deſire l'eſtime de ce qu'on aime, & ce deſir nous porte à imiter les vertus qui y conduiſent.

SENEQUE recommande à ſon ami de choiſir entre les grands hommes le plus reſpectable ; d'agir comme ſi l'on étoit en ſa préſence ; de lui rendre compte de toutes ſes actions : ce grand homme qui nous tient en reſpect, c'eſt notre ami. Rien ne répond tant de nous à nous-mêmes, & n'eſt d'une plus ſûre cau-

caution envers les autres, qu'un ami eſtimable. Il ne nous eſt pas permis d'être imparfaits à ſes yeux ; auſſi ne voyez vous gueres le vice ſe lier avec la vertu. L'on n'aime point à voir ce qui nous juge & nous condamne toujours. Il faut être ſûr de ſoi pour oſer ſe donner de certains amis. PYRRHUS dit, *ſauvez-moi de mes amis, je ne crains qu'eux.* PLINE ayant perdu ſon ami : *Je crains bien*, dit-il, *de me relâcher dans le chemin de la vertu ; j'ai perdu mon guide, & le témoin de ma vie.* Enfin, la parfaite amitié nous met dans la néceſſité d'être vertueux. Comme elle ne ſe peut conſerver qu'entre perſonnes eſtimables, elle nous force à leur reſſembler pour les garder. Vous trouvez donc dans l'amitié la ſûreté du bon conſeil, l'émulation du bon exemple, le partage dans vos douleurs, le ſecours dans vos beſoins, ſans être demandé, attendu, ni acheté. Voyons à préſent quels ſont les véritables caracteres de l'amitié pour la connoître.

Le premier mérite qu'il faut chercher dans votre ami, c'eſt la vertu ; c'eſt ce qui nous aſſure qu'il eſt capable d'amitié, & qu'il en eſt digne. N'eſperez

rien, de vos liaiſons lorſqu'elles n'ont pas ce fondement. Aujourd'hui ce n'eſt pas le goût qui unit; ce ſont les beſoins: ce n'eſt pas l'union des cœurs ni de l'eſprit qu'on cherche dans les engagemens; auſſi les voyons-nous finir auſſi-tôt que ſe former. Il n'y a jamais de rupture qui ne nous accuſe; c'eſt toujours la faute de l'un des deux; on ne peut éviter la honte de s'être mépris, & d'avoir à ſe dédire. On s'unit ſans examiner, & on rompt ſans déliberer; rien n'eſt ſi mépriſable. Choiſiſſez votre ami entre mille; rien n'eſt plus important qu'un tel choix, puiſque le bonheur en dépend. Rien de plus triſte que de tomber en de mauvaiſes mains, d'avoir à eſſuyer la honte d'une rupture, ou les chagrins d'une liaiſon avec des perſonnes ſans mérite. Il faut ſonger de plus que nos amis nous caracteriſent; on nous cherche dans eux; c'eſt donner au public notre portrait, & l'aveu de ce que nous ſommes. On trembleroit, ſi on faiſoit attention ſur ce que l'on hazarde en avoüant un ami. Voulez vous être eſtimé? Vivez avec des perſonnes eſtimables. Il faut donc bien connoître avant que de s'engager. La premiere mar-

marque qui nous assure le plus qu'on est digne d'amitié, c'est la vertu; après quoi, il faut chercher des amis libres, affranchis des passions. Ceux que l'ambition possede, sont incapables de sentir ce doux sentiment; encore moins ceux qui sont dans les liens de l'amour. L'amour emporte avec soi toute la vivacité de l'amitié; c'est une passion turbulente; & l'amitié est un sentiment doux, & réglé. L'amour donne à l'ame une joye d'yvresse, qui quelquefois est suivie de violens chagrins; l'autre est une joye de raison, toujours pure & toujours égale; rien ne peut l'arrêter ni la lasser; elle nourrit l'ame. De plus, si vous êtes attaché à une personne de mérite, n'a-t-elle pas toute votre confiance? L'amitié d'un amant est trop seche. Il peut vous donner des soins, & des services, mais il n'a plus de sentiment à vous offrir. La récompense de l'amour vertueux, c'est l'amitié: mais ce n'est pas l'amour ordinaire qui nous y conduit, c'est l'amour épuré. Les personnes frivoles & dissipées ne sont pas propres à l'amitié; chaque objet enleve une portion de sentiment & d'attention qui appartient à l'amitié. Quoique l'on ait

toujours dit qu'il faut donner à l'amitié des fondemens plus solides que la simple sensibilité ; cependant, si le goût ne s'en mêle, on n'est point entraîné, l'esprit ne peut être convaincu. Si le cœur n'est pas touché, l'on ne va ni bien vite ni bien loin. La vertu & le goût ont formé les amitiés dont la mémoire est venue jusques à nous.

MONTAIGNE qui nous peint la naissance de ses sentimens pour son ami, dit, qu'il fut frappé comme on l'est en Amour. Il étoit dans une situation propre à jouir de l'amitié : dégagé des passions, voué à la raison, il ne lui restoit plus de jouissance que celle de l'amitié. Les personnes revenues des passions violentes, & que la connoissance du peu de valeur des choses ramene à elles-mêmes, conviennent mieux à la véritable amitié. Celles qui sont libres & dégagées de mille amusemens frivoles, se lient à vous par sentiment ; mais, quoiqu'insensibles à leurs propres besoins, elles ne laissent pas de sentir & de soulager ceux de leurs amis. Jamais nous ne vivons dans une telle indépendance, que nous puissions nous passer les uns des autres ; mais les services doivent être

être à la suite de l'amitié, & non pas l'amitié à la suite des services. Il faut aussi dans l'amitié, de la conformité, des rapports, des âges à peu près semblables, que les mêmes goûts unissent. Les personnes élevées à des postes brillans, enyvrées de leur bonheur, ces esprits déréglés que la fortune caresse, ne sont gueres propres à l'amitié. Les Rois sont aussi privés de ce doux sentiment. Ils ne sauroient jamais jouïr de la certitude d'être aimés pour eux-mêmes; c'est toujours le Roi, & rarement la personne. Je ne voudrois pas avoir la premiere place à ce prix; tout est trop pesant sans le secours de l'amitié. Il n'y a eu de Roi qu'AGESILAÜS qui fut puni pour avoir sû se trop faire aimer. C'est une belle domination que de regner sur tous les cœurs. Les personnes en place ont plus de soin d'amasser des richesses que d'aquerir des amis. Qui est celui qui pense à s'attacher les cœurs par des bienfaits, à chercher les personnes de mérite, à les secourir, à se préparer un azile dans le cœur d'un ami pour le tems de la disgrace? La plûpart des biens que nous aquerons, sont pour

les autres ; celui-là seul est pour nous. Il faut aussi dans l'amitié des mœurs pures ; vous courez trop de risque de vous unir avec une personne de mœurs déreglées.

Vous voyez bien que toutes les vertus deviennent nécessaires à la parfaite amitié. La retraite est propre à cultiver ce sentiment ; la solitude est amie de la sagesse ; c'est au dedans de nous qu'habite la paix & la vérité. De plus, *c'est la marque d'un esprit bien fait*, dit un ancien, *que de savoir demeurer avec soi-même : Qu'il est doux d'y rester, quand on s'en est rendu la jouïssance agréable !* L'amitié demande une personne toute entiere ; dans la retraite ce sentiment-là devient plus nécessaire, & moins partagé. D'ailleurs nous sommes d'ordinaire avec les autres, comme nous sommes avec nous-mêmes. Les personnes sages savent établir la paix chez eux, & la communiquent aux autres. SENEQUE dit, *j'ai assez profité pour apprendre à être mon ami.* Quiconque sait vivre avec soi-même, sait vivre avec les autres. Les caracteres doux & paisibles répandent de l'onction sur-tout ce qui les approche. La retraite assure l'innocence,

&

& nous rend l'amitié plus néceſſaire. Il nous faut un témoin de ce que nous valons ; ſans cela nous marchons mollement dans le chemin de la vertu. Quand vous eſtimez votre ami à un certain degré, vous mettez toute votre gloire dans ſon eſtime ; ſi vous êtes heureux, vous voulez partager votre bonheur avec lui. De plus la poſſeſſion du bien devient inſipide ſans témoins.

Je crois que la grande jeuneſſe n'eſt gueres propre aux plaiſirs de la parfaite amitié. Nous voyons aſſez de jeunes gens ſe croire & ſe dire amis ; mais le lien de leurs unions c'eſt les plaiſirs, & les plaiſirs ne ſont pas des nœuds dignes de l'amitié. *Vous êtes dans l'âge*, dit SENEQUE à ſon ami, *où vos paſſions violentes ſont éteintes, vous n'en avez plus que de douces ; nous allons jouir du noble plaiſir de l'amitié.* Ce qui la rend plus ſûre & plus ſolide, c'eſt la vertu, l'éloignement du monde, l'amour de la ſolitude, la pureté des mœurs, une vie qui nous ramene à la ſageſſe, & à nous-mêmes, un eſprit élevé, (car il y a un goût & un degré dans la parfaite amitié où ne peuvent atteindre les caracteres mediocres) mais ſur tout un

cœur droit. Les qualités du cœur sont beaucoup plus nécessaires que celles de l'esprit; l'esprit plaît, mais c'est le cœur qui lie. Les gens en qui l'amour-propre domine, n'en sont pas dignes; ils ne pensent qu'à prendre sur le fonds de l'amitié; & les personnes vertueuses ne sont pressées que d'y mettre. Les avares ne connoissent point un si noble sentiment; la véritable amitié est opulente. L'avarice oppose à toutes les vertus un obstacle insurmontable. Le sentiment de l'avarice arrête, ou pour mieux dire, étouffe tous les bons mouvemens; il n'y a pas une vertu qui ne prenne sur nous; & ils veulent toujours prendre sur les autres. Il faut savoir donner en pure perte, il faut avoir le courage de faire des ingrats. Mais passons aux devoirs de l'amitié.

Il y a trois tems dans l'amitié; le commencement, la durée, & la fin. Comme tous les commencemens de l'amitié sont pleins de sentimens, & que les amitiés naissantes sont soutenues d'un peu d'illusion, rien ne coute dans ces premiers momens, & tout est plaisir. Mais il arrive souvent que le goût s'use, que cette pointe de sentiment s'émousse par

par l'habitude. L'Illuſion diſparoit, & vous êtes réduit à ſoutenir l'amitié par raiſon ; qualité qui eſt toujours ſeche. En amitié, comme en amour, il faudroit menager ſes gouts ; c'eſt une œconomie permiſe. Mais fait-on s'arrêter ſur un plaiſir permis, & innocent ? Cependant, comme rien n'eſt ſi doux dans la vie qu'une ſenſible amitié, on devroit prendre de concert des meſures pour faire durer un état ſi deſirable ; car la vie heureuſe conſiſte à ſentir, & à imaginer agréablement. L'on ſent les choſes préſentes, on imagine les futures. L'amitié remplit ces deux tems, ſoutient ces deux ſentimens ; puiſqu'elle nous fait ſentir agréablement dans le préſent, & eſperer dans l'avenir. Mais enfin, comme il eſt écrit que toute ſenſibilité périt, & que les cœurs les mieux faits ne peuvent pas répondre de garder toujours cette chaleur d'une amitié naiſſante, ils peuvent donc quelquefois être inconſtans, mais jamais infideles. La vivacité du gout ſe perd ; mais l'amour du devoir ſubſiſte. Il faut les plaindre ; ils avoient un ſentiment agréable, il leur a échapé ; que n'avions-nous dequoi le retenir ! Donnons donc à l'amitié un fonde-

fondement plus solide. L'estime, appuyée sur la connoissance du mérite, ne se dément point. Le bandeau qu'on donne à l'amour, on l'ôte à l'amitié. Elle est éclairée, elle examine avant que de s'engager, elle ne s'attache qu'aux mérites personnels; car ceux là seuls sont dignes d'être aimés qui ont en eux-mêmes la cause pourquoi on les aime.

Après avoir fait un bon choix, il faut se fixer, estimer ses amis, non d'une estime variable, mais de sentiment; car quand la sensibilité échaperoit, & voudroit emporter l'estime, par justice il faut la conserver. Il ne faut pas se permettre d'examiner les défauts de nos amis, encore moins d'en parler. Il faut respecter l'amitié; mais, comme elle nous est donnée pour être une aide à la vertu, & non pas la compagne du vice, il faut les avertir quand ils s'égarent; s'ils résistent, armez-vous de la force & de l'autorité que donne la prudence des sages conseils, & la pureté des bonnes intentions. Il faut avoir le courage de leur déplaire en leur disant la vérité; on doit pourtant adoucir les termes selon leurs besoins. Peu de personnes ont la force de se laisser humilier

milier par la vérité qui les redreſſe ; mais en même tems qu'on les avertit en particulier, il faut les défendre en public, & ne point ſouffrir, s'il eſt poſſible, qu'ils ayent une réputation incertaine.

On demande quel eſt le terme de l'amitié ? On dit qu'il faut ſervir ſes amis juſques aux Autels. Dieu & l'honneur ſont les ſeules bornes qu'on doit donner à l'amitié ; mais il y a bien des choſes qu'un honneur délicat vous défendroit pour vous-même, qu'il vous ſeroit permis & honnête de faire pour vos amis. Sur le reſte je ne connois point de bornes ; tout, & ſans ſe faire valoir, doit être ſacrifié à l'amitié. DIOGENE diſoit : *Quand j'emprunte de mon ami, c'eſt mon argent que je lui demande.* Une pareille confiance fait l'éloge de l'un & de l'autre.

Ne faites jamais ſentir à vos amis aucune ſupériorité ; & ſi vous êtes plus avancé qu'eux dans la poſſeſſion de la vertu, dans le partage de l'eſprit, & dans les bonnes graces de la fortune, cela ne vous donne aucun droit de vous élever.

On demande ſi l'on peut confier à un autre le ſecret de notre ami ? Il n'y a pas

pas à déliberer ; le ſecret eſt un dépôt, nous n'en pouvons diſpoſer ; ce n'eſt pas notre bien. Reſte à ſavoir de quelle maniere nous devons nous conduire, quand l'amitié s'affoiblit & s'altere.

Comme ce ſont des hommes qui s'uniſſent, il faut compter ſur les défauts de l'humanité ; il faut ſe paſſer l'un & l'autre bien des choſes, ſi l'on veut que l'amitié ſubſiſte. Le plus vertueux excuſe, & pardonne davantage. *Vous rendrez votre ami fidele*, dit un Ancien, *ſi vous croyez qu'il le ſoit.* On met en droit de commettre une faute celui que l'on croit capable de la faire. L'amitié ordinaire ne veut jamais ſe charger d'aucun tort ; l'amitié délicate les met ſur ſon compte : contens de pouvoir épargner une peine à notre ami, nous lui laiſſons le plaiſir de nous pardonner, & lui épargnons la honte & le beſoin du pardon ; mais pour cela il faut avoir affaire à une ame forte, qui ait le courage de ſoutenir la vuë de ſes fautes, & d'avouer même celles qu'elle n'a pas faites. Si votre ami a beſoin d'être conduit & gouverné pour ſon propre intérêt, il faut avoir la main légere, & ne lui pas faire ſentir ſa dépendan-

pendance. Rien n'eſt plus oppoſé à l'amitié que ces caracteres ſuperbes, qui cherchent à vous accuſer, & ſe font un plaiſir de vous convaincre : c'eſt une victoire pour eux de vous trouver des défauts : cela fortifie leur domination, & augmente votre dépendance. Derobez-vous aux occaſions de vous irriter, & dans les éclairciſſemens gardez-vous d'employer des termes durs ; il en eſt dont il ne faut jamais uſer, & qui font dans les cœurs des playes qui ne ſe ferment jamais. Dès que vous ſentez que vous vous allumez, ſoyez en garde contre vous-même ; ſongez que la paſſion prend toujours quelque choſe ſur la juſtice ; mais il y a des gens, qui, lorſqu'ils ont un tort, en ont cent, & qui ne ſavent point s'arrêter : ils vous puniſſent de leurs propres fautes, & ne vous pardonnent jamais. Quand ils ont manqué, il ne faut pas croire qu'on puiſſe les convaincre ; leur eſprit eſt au ſervice de leur injuſtice. Il ne faut point leur faire de reproches ; mais ſi vous voulez les punir, & vous vanger avec dignité, ayez une conduite plus exacte ; cherchez les occaſions de leur faire plaiſir ; c'eſt votre propre conduite qui leur doit

être

être un reproche, & non pas vos discours. Quelqu'habile que soit l'amour propre à nous cacher nos foiblesses, il y a des momens consacrés à la vérité, où elle se fait voir. Les plaisirs qu'on a fait dans le tems de l'amitié, doivent être oubliés dans la rupture; & quand on ne se croit pas payé de son bienfait par le plaisir qu'on a eu à le faire, on n'a point donné, on n'a fait que prêter ou vendre. Enfin il faut courir après l'amitié & l'estime de ses amis, & ne pas craindre d'en trop faire. Mais si on est assez malheureux pour avoir fait un mauvais choix, il faut le soutenir, & par là se punir de son imprudence & de sa légereté à s'engager. Il y a toujours à perdre pour tout le monde dans les ruptures. Après avoir fait tout ce qui est en vous pour les prévenir, comme souvent on a affaire à des gens entêtés, qui ne vous voyent qu'au travers de leur prévention, tout est inutile. Rien n'est plus triste que de combattre contre ces imaginations ardentes & allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leur tort; quelque chose que vous fassiez, vous n'en aurez que de l'improbation. Ne mettez pas votre gloire à

les

les reduire, mais à vous vaincre; il faut vous retirer, & que votre innocence vous calme, & vous console. Il ne faut pas croire qu'après les ruptures vous n'ayez plus de devoirs à remplir; ce sont les devoirs les plus difficiles, & où l'honnêteté seule vous soutient. On doit du respect à l'ancienne amitié. Il ne faut point appeller le monde à vos querelles, & jamais n'en parler que quand vous y êtes forcé pour votre justification. Il faut éviter même de trop charger l'ami infidele. C'est un mauvais spectacle, pour le public, & un mauvais rôle pour vous, que de rompre avec éclat. Songez que tout le monde a les yeux ouverts sur vous; que vos juges sont tous vos ennemis, ou par ignorance de ce que vous valez, ou par envie s'ils le connoissent, ou par prévention & malignité naturelle. Pour les choses qui ont été confiées dans le tems de l'amitié, il ne faut jamais les reveler; songez que le secret est une dette de l'ancienne amitié, que vous vous devez à vous-même. Enfin les devoirs que vous rempliſſez dans le tems de l'amitié, c'est pour la personne aimée; dans les ruptures c'est pour vous-même. Dans le tems du senti-

ment

ment tout le monde ſait ſe conduire, on n'a qu'à ſe laiſſer aller à ſes mouvemens; mais dans les ruptures, c'eſt le devoir, c'eſt la raiſon, qu'il faut écouter & ſuivre. Peu de gens ſavent être en colere; la plus part ne gardent plus de meſures. Qu'il eſt triſte d'avoir à donner des préceptes ſur un pareil malheur, d'avoir à enviſager dans les tems de l'amitié la perte de l'amitié! Songez cependant qu'un pareil malheur vous menace peut-être, & que l'ami le plus eſtimable peut avoir en lui des diſpoſitions prochaines à une rupture. Il faut paſſer légerement ſur de pareilles idées; elles gâteroient les plaiſirs de l'amitié la plus parfaite.

Quelques perſonnes croyent qu'il n'y a plus de devoirs à remplir au delà du tombeau; très peu ſavent être amis des morts. Quoique la plus magnifique pompe funebre ſoit les larmes & la douleur de nos amis, & que la plus honorable ſépulture ſoit dans leurs cœurs; cependant il ne faut pas croire que des larmes, que vous répandez par ſenſibilité, quelquefois par retour ſur vous-même, vous aquittent envers eux: vous devez à leur nom, à leur gloire, & à leur famil-

famille : ils doivent vivre dans votre cœur par les ſentimens, dans votre mémoire par le ſouvenir, dans votre bouche par des éloges, & dans votre conduite par l'imitation de leurs vertus.

Si j'ai donné des préceptes pour ſe conduire quand les Amitiés ſe rompent ou ſe dénouent, je ſuis cependant bien éloignée de croire que nous devons aimer comme devant haïr un jour. Mon cœur n'a jamais écouté les leçons de MACHIAVEL ; il eſt bien éloigné de ſe conduire par ſes maximes : ceux qui me connoiſſent, ſavent que dans l'Amitié je me livre trop ; jamais mes ſentimens ne m'avertiſſent de me défier de mes Amis : ceux qui penſent d'une façon vulgaire, me regardent comme une eſpece de duppe ; je ne m'en ſauve qu'en voulant bien l'être. Ainſi la prudence dont j'ai ici raſſemblé quelques maximes, n'a pas encore paſſé juſqu'à mon cœur ; mais l'uſage, le monde, & ma propre expérience, ne m'ont que trop appris, que dans l'Amitié la mieux aquiſe & la plus méritée, il faut faire un fonds de conſtance, & de vertu, pour en pouvoir ſoutenir la perte.

On

On demande ſi l'Amitié peut ſubſiſter entre perſonnes de ſexe différent ? Cela eſt rare & difficile ; mais c'eſt l'Amitié qui a le plus de charmes. Elle eſt plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu & de retenue. Les femmes qui ne connoiſſent que l'amour d'uſage, n'en ſont pas dignes ; & les hommes qui ne veulent trouver dans les femmes que le bonheur du ſexe, & qui n'imaginent pas qu'elles peuvent avoir des qualités dans l'eſprit & dans le cœur plus liantes que celles de la beauté, ne ſont pas propres à l'Amitié dont je parle. Il faut donc chercher à s'unir par la vertu & par le mérite perſonnel. Quelquefois de pareilles unions commencent par l'amour, & finiſſent par l'Amitié. Quand les femmes ſont fideles à la vertu de leur ſexe, l'Amitié étant la récompenſe de l'amour vertueux, elles peuvent s'en flatter. De la maniere dont l'amour ſe traite aujourd'hui, il eſt ſouvent ſuivi de ruptures d'éclat ; la honte étant toujours la punition du vice. Les femmes qui oppoſent leurs devoirs à l'amour, & qui vous offrent les charmes & les ſentimens de l'Amitié, quand d'ailleurs vous leur trouvez le même mérite qu'aux hommes, peut

peut-on mieux faire que de ſe lier à elles ? Il eſt sûr que de toutes les unions c'eſt la plus délicieuſe. Il y a toujours un degré de vivacité qui ne ſe trouve point entre les perſonnes du même ſexe : de plus, les défauts qui deſuniſſent, comme l'envie & la concurrence, de quelque nature que ce ſoit, ne ſe trouvent point dans ces ſortes de liaiſons. Les femmes ont le malheur de ne pouvoir compter entre elles ſur l'Amitié ; les défauts dont elles ſont remplies y forment un obſtacle preſque inſurmontable : elles s'uniſſent par néceſſité, & jamais par goût. Que faire des ſentimens qui ſont en elles ? Pour celles qui ſe défendent de l'amour, cela les renvoye à l'Amitié, & les hommes en profitent. Quand elles n'ont point uſé le cœur par les paſſions, leur Amitié eſt tendre & touchante ; car il faut convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui ſavent tirer d'un ſentiment tout ce qu'elles en tirent. Les hommes parlent à l'eſprit, les femmes au cœur. De plus, comme la nature a mis des rapports & des liens inviſibles entre les perſonnes de ſexe différent, on trouve tout préparé à l'Amitié. Les ouvrages

de

de la nature ſont toujours plus parfaits : ceux où elle n'a pas la principale part, ont moins d'agrémens. Dans l'Amitié dont je parle, ont ſent que c'eſt ſon ouvrage : ces nœuds ſecrets, ces ſympathies, ce doux penchant auquel on ne peut reſiſter, tout s'y trouve ; un bien ſi deſirable eſt toujours la recompenſe du mérite. Mais il faut être en garde contre ſoi-même, de peur qu'une vertu ne devienne paſſion dans la ſuite.

Fin du Traité de l'Amitié.

TRAITE'

TRAITÉ

DE LA

VIEILLESSE

Par Madame la Marquise

DE LAMBERT.

A Mademoiselle sa Fille.

TRAITÉ DE LA VIEILLESSE.

ON a donné aux Hommes tous les ſecours néceſſaires pour perfectionner leur raiſon, & leur apprendre la grande Science du bonheur dans tous les tems de leur vie. CICERON a fait un *Traité de la Vieilleſſe*, pour les mettre en état de tirer parti d'un âge où tout ſemble nous quitter. On ne travaille que pour les Hommes ; mais pour les Femmes, dans tous les âges, on les abandonne à elles-mêmes : on néglige leur éducation dans la jeuneſſe : dans la ſuite de leur vie, on les prive de ſoutien & d'appui pour leur vieilleſſe ; auſſi la plupart des Femmes vivent ſans attention & ſans re-

tour

tour sur elles-mêmes : dans leur jeunesse elles sont vaines & dissipées ; & dans la vieillesse elles sont foibles & délaissées. Nous arrivons à chaque âge de la vie sans savoir nous y conduire ni en jouir ; quand il est passé nous voyons l'usage qu'on en pouvoit faire : mais comme les regrets sont inutiles, à moins qu'ils ne servent à nous redresser, voyons à profiter du tems qui nous reste. Je m'aide de mes réflexions ; & comme j'approche de cet âge où tout nous échape, je veux retrouver dans ma raison la valeur des choses que je perds.

Tout le monde craint la vieillesse : on la regarde comme un âge livré à la douleur & au chagrin, où tous les plaisirs & les agrémens disparoissent. Chacun perd en avançant dans l'âge ; & les femmes plus que les hommes. Comme tout leur mérite consiste en agrémens extérieurs, & que le tems les détruit ; elles se trouvent absolument dénuées : car il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté. Voyons s'il n'est pas possible de les remplacer ; & comme il n'y a point de si petit bien qui ne vaille quelque chose entre les mains d'une personne habile, mettons à

profit le tems de la vieilleſſe, & ſongeons à en faire uſage pour notre perfection & pour notre bonheur.

Examinons les devoirs de la Vieilleſſe, le reſpect & la décence qui ſont dûs à cet âge; & connoiſſons auſſi les avantages qu'on en peut tirer, pour en jouir.

La Vie n'eſt pas dans l'eſpace du tems; mais dans l'uſage qu'on en ſait faire. Il faut faire un plan, & le ſuivre avec fermeté: car enfin, changer de deſſein & de conduite, c'eſt couper notre vie; nous l'abrégeons par notre légereté, & nous l'allongeons par une conduite uniforme.

Ces réflexions, ma fille, qui ſont à préſent pour moi, ſeront un jour pour vous. Préparez vous une vieilleſſe heureuſe par une jeuneſſe innocente. Souvenez-vous que le bel âge n'eſt qu'une fleur que vous verrez changer: les graces vous abandonneront: la ſanté s'évanouira: la vieilleſſe viendra éfacer les fleurs de votre viſage: quelque jeune que vous ſoyez, ce qui vient avec tant de rapidité, n'eſt pas loin de vous.

Nous avons en vieilliſſant les maux communs à l'humanité. Les maux du

corps

corps & de l'esprit sont à la suite d'un certain âge : *La vieillesse*, dit MONTAIGNE, *attache plus de rides à l'esprit qu'au visage.* Les passions nous attendent dans le cours de la vie ; & il semble que ce soient des gîtes où il faut passer nécessairement : *Des passions ardentes*, dit MONTAIGNE, *nous passons aux passions frileuses.* Les sentimens tristes sont à la suite de la Vieillesse : elle tarit dans notre cœur la source de la joye & des plaisirs : elle dégoute du présent, & craint l'avenir : elle rend insensible à tout, excepté à la douleur.

Tous ces maux sont communs aux deux sexes ; mais il y en a qui ne sont que pour les femmes : comme il en est de differens caracteres, il y a differentes sortes de peines à souffrir, & de conduites à suivre. Les Femmes sont ou galantes, ou vertueuses : ces deux caracteres sont variés d'une infinité de differences ; il y a bien des nuances & des degrés dans l'un & dans l'autre. Pour celles qui sont nées sans tendresse & sans agrémens, & qui n'ont fait ni reçu aucune impression ; elles jouissent de la tranquillité & de l'uniformité de la vie ; elles perdent moins en avançant en âge,

que celles qui ſont capables de prendre des ſentimens, & d'en inſpirer : cependant elles auront encore bien des maux à ſouffrir, & des imperfections à combattre. Elles doivent être en garde contre la triſteſſe. Nous devenons ennemies de la joye que nous avons interêt de conſerver en nous, & que nous ne devons pas condamner dans les autres. Mais il faut choiſir ſes plaiſirs, ou plûtôt ſes amuſemens : ce qui eſt permis & honnête dans un certain âge, eſt indécent dans un autre.

L'Avarice eſt encore un des foibles du dernier âge. Comme tout manque, on veut tenir à quelque choſe ; & on s'attache aux Richeſſes comme à ſon ſoutien. Cependant, ſi on ſavoit raiſonner, on verroit qu'on n'en a que faire, & qu'on s'aſſure plus de bonheur en les partageant qu'en les gardant.

Mais revenons aux Femmes galantes : elles ont plus à perdre en vieilliſſant, & plus à travailler. Comme il en eſt de bien des ſortes, il y a auſſi differentes conduites à garder. Pour celles qui n'ont rien menagé, qui ont été infideles aux préjugés & aux vertus de leur ſexe ; elles perdent infiniment : les plaiſirs,

sirs, le seul lien qui les uniſſoit aux hommes, venant à manquer; elles ne tiennent plus à eux, ni eux à elles. Pour celles qui se sont respectées, qui ont sû joindre la probité & l'amitié à l'amour; elles tiennent aux hommes par les vertus de la societé: car la vertu seule a droit de nous unir. Les caracteres sensibles ont plus à souffrir; le cœur ne s'use pas comme les sens. La fidelité à vos devoirs est souvent suivie d'une longue & pénible sensibilité: l'amour se dédommage sur les sentimens du cœur de ce que les sens lui ont refusé. Plus les sentimens sont retenus, & plus ils sont vifs.

Les goûts s'affoibliſſent en les exerçant; & les passions des femmes s'usent comme celles des hommes. Enfin, il y a un tems dans la vie des femmes, qui devient une crise: c'est la conduite qu'elles gardent, & le parti qu'elles prennent qui donnent la derniere forme à leur réputation, & d'où dépend le repos de leur vie.

Dans la jeuneſſe les femmes se soutiennent par l'ardeur du sang, qui les entraîne vers les objets sensibles, qui les livre aux Passions permises ou dé-

fanques : la nouveauté des objets qui excite & nourrit leur curioſité ; tout cela les ſoûtient. Pour celles qui ont de la beauté & des agrémens, elles jouiſſent des avantages de leur propre figure & de l'impreſſion qu'elles font ſur les autres : l'amour-propre eſt toujours nourri de ce qu'elles voyent en elles, ou de ce qu'elles inſpirent. Quelle domination eſt plus prompte, plus douce & plus abſolue que celle de la Beauté ? La Majeſté & l'Autorité n'ont droit que ſur les choſes extérieures ; la Beauté en a ſur l'ame : il n'y a gueres de femme aimable qui n'ait joüi de ces triomphes ſecrets. De plus, quelle ſource d'amuſemens ne fournit pas l'envie de plaire ! tout l'appareil de la galanterie permiſe à une jeune perſonne, la parure, les ſpectacles, tous ſes plaiſirs ; ſont l'occupation d'un certain âge. Quels mouvemens ne donnent point les paſſions ! Peut-on être plus vivement & plus fortement remuée que par elles ? Les événemens de la vie des femmes en dépendent ; & de grands établiſſemens ont été ſouvent la ſuite & la recompenſe d'un ſentiment. Toutes ces choſes ſont enchaînées, & rélatives au

cœur ;

cœur ; & font une vie pleine & occupée, même pour celles qui n'ont pas fait un mauvais uſage de leur liberté.

Tout cela échape dans un certain âge, où, ſi vous voulez faire quelque uſage de votre cœur, vous ne ſentez plus que pour la douleur. Il vient un tems où il faut mener une ſorte de vie convenable aux bienſéances & à la dignité de ſon âge : il faut renoncer à tout ce qui s'appelle plaiſir vif. Souvent vous avez perdu le goût pour les amuſemens ; ils ne peuvent plus occuper ni remplir vos heures : vous avez perdu même vos véritables amis ; & le tems eſt paſſé d'en faire d'autres. Le revenu de la beauté, c'eſt l'amour ; & la récompenſe de l'amour vertueux, c'eſt l'amitié : & vous êtes bienheureuſe quand toutes vos belles années vous ont aquis un ou deux amis véritables. Enfin, vous quittez chaque âge de la vie quand vous commencez à le connoitre, & vous arrivez toute neuve dans un autre. Toutes les choſes extérieures ne vous ſoutiennent plus, ou vous ſont interdites. Chez vous, vous ne trouvez plus qu'infirmité dans votre corps, que réflexions triſtes dans l'eſprit, que dégoûts. Il faut

rompre tout commerce avec vos sentimens : on sent ses liens quand il les faut rompre.

On a dit que la Dévotion étoit le foible de la Vieillesse ; pour moi je crois qu'elle en est le soutien ; c'est un sentiment décent, & le seul nécessaire : le joug de la Religion n'est pas un fardeau, mais un soutien.

Mais passons aux devoirs de la Vieillesse. Dans tous les tems de la vie nous devons aux autres, nous nous devons à nous-mêmes. Les devoirs envers les autres doublent en vieillissant. Dès que nous ne pouvons plus mettre d'agrémens dans le commerce, on nous demande de vrayes vertus : dans la jeunesse, on songe à vous ; dans la Vieillesse, il faut penser aux autres. On nous demande du partage, & on ne nous pardonne rien. En perdant la jeunesse, vous perdez aussi le droit de faillir ; il ne vous est plus permis d'avoir tort. Nous n'avons plus en nous ce charme séduisant ; & on nous juge à la rigueur. Les premieres graces de la jeunesse ont un lustre qui couvre tout : les fautes de jugement sont pardonnées, & ont le mérite de l'ingénuité.

En

En vieillissant il faut s'observer surtout, & mettre dans ses discours & dans ses habits de la décence. Rien de plus ridicule que de faire sentir par des parures recherchées, qu'on veut rappeller des agrémens qui nous quittent : une vieillesse avouée est moins vieille, le grand inconvénient des femmes qui ont été aimables, est d'oublier qu'elles ne le sont plus. Il faut aussi se donner une forme de vie convenable : ce n'est pas vivre comme l'on doit, que de vivre au gré de ses passions & de ses fantaisies ; & nous ne vivons comme nous devons, que quand nous vivons selon la raison ; car ce qui s'appelle NOUS, c'est notre raison.

Il faut aussi avoir attention à ses Societés, & ne s'unir qu'à des personnes de mœurs & d'âge semblables. Les spectacles, les lieux publics doivent être interdits ; ou du moins, il faut y aller rarement : rien de moins décent que d'y montrer un visage sans grace : dès qu'on ne peut plus parer ces lieux-là, il faut les abandonner. Les avantages de l'esprit se soutiennent mal au milieu d'une jeunesse brillante ; ils vous font trop sentir ce que vous avez perdu. Rien

ne convient mieux que d'être chez soi ; l'amour-propre y souffre moins qu'ailleurs. Il y a cependant des amusemens permis ; & tout ce qui s'appelle plaisir honnête, n'est point interdit.

Voyons ce que nous nous devons à nous-mêmes. Nos sentimens & notre conduite doivent être differens de ce qu'ils ont été dans nos premieres années. Vous devez au monde des devoirs de bienséance ; mais vous vous devez des sentimens permis & innocens par dignité pour vous : car il faut vivre respectueusement avec soi-même : il le faudroit aussi pour votre propre repos ; mais on doit convenir qu'il y a des sentimens dont le divorce coute à l'ame ; vous n'en connoissez le prix, & vous n'en savez faire usage que quand il faut les abandonner. Dans un âge plus avancé le goût devient plus delicat sur ce qui blesse, & plus exquis sur ce qui plaît. L'Amour est le premier des plaisirs, & la plus douce des erreurs ; mais dès que vous avez perdu la jeunesse, les peines doublent & les plaisirs diminuent. Ce qui fait les malheurs d'un certain tems, c'est que vous voulez conserver & porter des sentimens

dan

dans un âge où ils ne doivent point être : eſt-ce la faute de l'âge ? n'eſt-ce pas la nôtre ? Ce ſont les mœurs qui font les malheurs, & non pas la vieilleſſe ; tout âge eſt à charge à qui n'a pas au dedans de ſoi-même ce qui peut rendre la vie heureuſe. Il faut avec docilité ſe ſoumettre aux peines de ſon âge & de ſon état : la nature fait une eſpece de traité avec les hommes ; elle ne leur donne la vie qu'à des conditions ; elle ne nous donne rien en proprieté, elle ne fait que nous prêter. Il ne faut pas ſe revolter contre les ſuites naturelles de l'humanité. On demandoit à un Philoſophe qui avoit vécu cent ſept ans, s'il ne trouvoit pas la vie ennuyeuſe ? *Je n'ai pas à me plaindre de ma vieilleſſe*, dit-il, *parce que je n'ai pas abuſé de ma jeuneſſe.*

Quand les mœurs ſont pures & innocentes dans le premier âge, la Vieilleſſe eſt douce & tranquille. Le ſoutien & la conſolation d'un âge avancé, c'eſt une longue habitude de vertu ; quand on l'a pratiquée dans la jeuneſſe on en recueille le fruit dans les derniers tems : mais nous nous prenons à elle des maux que nous donne notre déré-

gle-

glement. La plûpart de nos malheurs viennent de notre imagination. Les beſoins du cœur ſont infinis ; ceux de la nature ſont bornés : heureuſe la vieilleſſe dont le cœur ſe tourne vers Dieu !

La Dévotion eſt un ſentiment décent dans les femmes, & convenable à tous les ſexes. La Vieilleſſe ſans Religion eſt peſante. Tous les plaiſirs de dehors nous abandonnent ; nous nous quittons nous-mêmes. Les meilleurs biens, la ſanté & la jeuneſſe, ont diſparu : le paſſé vous fournit des regrets ; le préſent vous échape ; & l'avenir vous fait trembler. Pour un Chrêtien infidele, ce ſont des peines qui nous attendent ; & pour un Philoſophe, c'eſt le néant. Voilà ce qui termine la plus belle vie du monde ; le dernier acte eſt toujours tragique : il y a bien à gagner de changer l'idée de ſon néant contre l'idée de l'Eternité ! Si nous vivons de maniere à la rendre heureuſe, c'eſt un beau point de vue qu'une éternité de bonheur ; mais la plûpart du monde vit ſans penſer jamais à s'éclaircir de ſon état. Qui croiroit que ces mêmes hommes, qui ſont ſi ardens ſur ce qui regarde leur gloire ou leur fortune, quand

ils

ils la croyent en péril, ſont tranquilles & indolens ſur la connoiſſance de leur être; qu'ils ſe laiſſent mollement conduire à la mort, ſans s'inſtruire ſi ce qu'on leur dit ſont des chimeres ou des réalités; qu'ils s'acheminent & voyent venir vers eux la mort, l'éternité, les peines & les récompenſes éternelles, ſans penſer que ces grandes vérités les regardent & les intereſſent? Peut-on ſans prévoyance & ſans crainte, aller tenter un ſi grand événement? C'eſt cependant l'état où vivent la plûpart des hommes; & pour quelques-uns qui ont pris parti du bon, ou du mauvais côté, combien y en a-t-il qui n'y penſent pas?

Pour ceux qui ſont aſſez heureux pour être touchés de la Religion, la Pieté les conſole; elle eſt auſſi plus aiſée à pratiquer. Tous les liens qui attachent à la vie ſont preſque rompus; c'eſt l'ouvrage de la nature de nous détacher, plus que celui de la raiſon: le bandeau de l'illuſion eſt tombé, & nous voyons les choſes ce qu'elles ſont. On a connu le monde à ſes dépens; & qui le connoit bien, ſait qu'il n'eſt bon qu'à quitter; il a toujours manqué de biens ſolides,

ſolides, ce monde trompeur : & nous trouvons ſouvent qu'il manque de biens périſſables.

Nous ne tirons pas tant du monde que de la Dévotion : elle a bien d'autres reſſources. Il faut de la réſignation dans tous les âges de la vie ; mais l'uſage en eſt plus néceſſaire dans la Vieilleſſe, parce que nous faiſons des pertes continuelles. Mais comme le ſentiment eſt moins vif, nous tenons moins aux choſes. Il faut ſe laiſſer inſenſiblement aller à la nature, ſans ſe revolter contre elle ; c'eſt le meilleur guide que nous puiſſions avoir.

Nous ne vivons que pour perdre & pour nous détacher. Nous devons compter ſur notre changement & ſur celui des autres, & nous conduire, quand ils changent, comme nous voudrions qu'ils ſe conduiſiſſent ſi c'étoit nous qui euſſions changé. Mais ſouvent il n'y a qu'à gagner dans nos pertes : les honnêtes gens regardent comme un bien d'être affranchis des liens de la volupté. C'eſt donc aux mœurs, & non à l'âge qu'il ſe faut prendre ſi nous ſouffrons.

Il faut ſe ſoumettre doucement aux loix

loix de notre condition : nous ſommes tous faits pour affoiblir, vieillir & mourir. Rien de ſi inutile que de ſe revolter contre les effets du tems ; il eſt plus fort que nous.

Dans la Jeuneſſe nous vivons tout dans l'avenir : l'on paſſe ſa vie à deſirer, & l'on renvoye à l'avenir ſon repos & ſes joyes. Dans la Vieilleſſe il faut ſe ſaiſir du préſent.

MONTAIGNE dit, qu'il met tout à profit. „ Je ſens, dit-il, comme les „ autres hommes ; mais ce n'eſt pas en „ paſſant & en gliſſant : à meſure que „ la poſſeſſion de la vie eſt plus cour„ te, je veux la rendre plus vive, plus „ pleine & plus profonde. Je veux ar„ rêter la légereté de ſa fuite par la „ promptitude de ma ſaiſie. Il faut ſe„ courir la vieilleſſe ; il faut l'étayer. „ Je m'aide de tout ; & la Sageſſe & la „ Folie auront aſſez à faire à m'aider „ par offices alternatives en ce dernier „ âge. "

Un des devoirs de la Vieilleſſe eſt de faire uſage du tems : moins il nous en reſte, plus il doit nous être précieux. Le tems des Chrêtiens eſt le prix de l'Eternité ; & ſans l'employer à courir après

après des Sciences vaines & au-dessus de nous, tirons parti de notre situation, & connoissons une fois la portée de notre esprit.

Nous avons en nous dequoi jouïr; mais nous n'avons pas dequoi connoitre. Nous avons les lumieres propres & nécessaires à notre bien-être; mais nous ne voulons pas nous en tenir là: nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous. Mais avant que de nous engager à des recherches au-dessus de notre portée, il faudroit savoir quelle étendue peuvent avoir nos lumieres, quelle est la regle qui doit déterminer notre persuasion? il faudroit apprendre à séparer l'opinion de la connoissance; avoir la force de nous arrêter & de douter quand nous ne voyons rien clairement; & avoir le courage d'ignorer ce qui est au-dessus de nous. Mais pour arrêter notre hardiesse, & pour affoiblir notre confiance, songeons que les deux principes de notre connoissance, la Raison & les Sens, manquent de sincerité & nous abusent. Les sens surprennent la raison, & la raison les trompe à son tour: voilà nos deux guides, qui tous deux nous égarent.

Ces

Ces réflexions degoutent des vérités abſtraites. Employons donc le tems en connoiſſances utiles à notre perfection & à notre bonheur.

Il n'y a nul âge qui n'ait en ſa diſpoſition une certaine portion de biens : le premier âge, les plaiſirs vifs des ſens & de l'imagination : le ſecond âge, les plaiſirs de l'ambition & de l'opinion : le dernier, les plaiſirs de la raiſon & de la tranquillité.

La paix de l'ame eſt la plus néceſſaire diſpoſition aux plaiſirs. Quand l'ame n'eſt pas ébranlée par un grand nombre de ſenſations, elle eſt bien plus propre à tirer parti des biens qui ſe préſentent, & elle retrouve dans ſon goût ce qui manque dans les objets.

On a regardé comme un devoir du dernier âge de penſer à la Mort. Je crois qu'il eſt utile d'y ſonger pour regler ſa vie & s'en détacher ; mais il n'eſt pas néceſſaire de l'avoir toujours préſente pour nous affliger. L'idée du dernier Acte eſt toujours triſte ; quelque belle que ſoit la Comédie, la toile tombe : les plus belles vies ſe terminent toutes de même : on jette de la terre ; & en voila pour une éternité.

MON-

MONTAIGNE penſoit autrement : il diſoit, *qu'il vouloit ôter à la mort ſon étrangeté, & ſe la domeſtiquer à force d'y penſer.*

Il faut eſperer que le Ciel aura ſoin du dernier Acte ; il faut ſeulement l'intereſſer par une vie vertueuſe & innocente. Il ne faut pas auſſi regarder la vie comme un ſi grand bien : il y a toujours aſſez dequoi nous y attacher, & aſſez de maux pour nous conſoler de ſa perte.

Un Philoſophe répondoit à un homme qui lui demandoit, s'il ſe feroit mourir ? *tu ne déliberes pas de ſi grande choſe.*

Les grands hommes ne meſurent pas la vie par la durée du tems, mais par la durée de la gloire. La bonne mort donne du relief à la vie, & la mauvaiſe la deshonore. Pour juger de quelqu'un, il faut lui avoir vu jouer le dernier role.

La vie eſt déja très courte ; & nous l'abrégeons encore par notre légereté, & par le déreglement. Le peu que nous vivons, nous le vivons moins à nous qu'aux paſſions qui nous tourmentent. Qui ôteroit de la vie le tems du ſommeil,

meil, celui qu'on donne aux autres néceſſités, celui des maladies du corps & de l'eſprit; il nous en reſteroit peu pour le bonheur; & d'une longue vie, à peine en tirerions nous quelques années.

Il faut, dit-on, achever ſa vie avant ſa mort, c'eſt-à-dire ſes projets: achever ſa vie, c'eſt avoir uſé ſon goût pour la vie; car pour les projets, tant que nous vivons nous nous amuſons d'eſperances; & nous vivons moins dans le préſent que dans l'avenir. La vie ſeroit courte ſi l'eſperance ne lui donnoit pas d'étendue. *Le préſent*, dit PASCAL, *n'eſt jamais notre but; le paſſé & le préſent ſont nos moyens: le ſeul avenir eſt notre objet: ainſi nous ne vivons pas, mais nous eſperons de vivre.* Il faut cependant ſe dépêcher de vivre: il n'eſt pas ſage de dire, *je vivrai*; c'eſt vivre trop tard que de dire, *je vivrai demain.* Les Philoſophes diſent, *apprenez à vivre*; & les Chrétiens diſent, *apprenez tous les jours à mourir.*

Un des avantages de la Vieilleſſe, c'eſt la liberté. PISISTRATE demandoit à SOLON qui le traverſoit, ſur quoi étoit appuyée ſa liberté? *ſur ma*

ma vieilleſſe, qui n'a plus rien à craindre, lui répondit-il. Le dernier âge nous affranchit de la tirannie de l'opinion. Quand on eſt jeune, on ne ſonge qu'à vivre dans l'idée d'autrui : il faut établir ſa réputation, & ſe donner une place honorable dans l'imagination des autres ; & être heureux même dans leur idée : notre bonheur n'eſt point réel ; ce n'eſt pas nous que nous conſultons, ce ſont les autres. Dans un autre âge, nous revenons à nous ; & ce retour a ſes douceurs : nous commençons à nous conſulter, & à nous croire : nous échapons à la fortune & à l'illuſion : les hommes ont perdu le droit de nous tromper ; nous avons appris à les connoître, & à nous connoître nous-mêmes ; à profiter de nos fautes, qui nous inſtruiſent autant que celles des autres : nous commençons à voir notre erreur d'avoir fait tant de cas des hommes ; ils nous apprennent ſouvent à nos dépens à ne compter ſur rien : les infidélités nous dégagent : la fauſſeté des plaiſirs nous deſabuſe.

La Vieilleſſe nous affranchit auſſi de la tirannie des paſſions, & nous fait éprouver que c'eſt un grand plaiſir que

de

de ſavoir s'en paſſer, & une grande volupté que de ſe ſentir au-deſſus d'elles.

La nature nous donne des deſirs & des goûts conformes à l'état préſent. Dans la jeuneſſe on ſe fait une fauſſe idée de la vieilleſſe : ce ſont des craintes que nous nous donnons, ce n'eſt pas la nature qui nous les donne ; parce que nous craignons, dans l'état où nous ſommes, les paſſions de l'état où nous ne ſommes pas.

La nature a des reſſources admirables : elle nous conduit & nous gouverne preſque à notre inſû : elle ſait nous donner des ſecours dans les inconvéniens.

Les privations ne ſont point ſenſibles quand le deſir eſt éteint. Tous les goûts paſſent, même juſqu'au goût de la vie. Il eſt à ſouhaiter que toutes les paſſions meurent avant nous ; alors c'eſt *avoir achevé ſa vie avant ſa mort.*

Dans cet âge la raiſon nous eſt rendue ; elle reprend tous ſes droits : nous commençons à vivre quand nous commençons à lui obéir.

Pour ceux dont les penſées, les eſperances & la raiſon même ſont à la merci

merci de la fortune & de leurs fantaisies, ils ne peuvent s'assurer sur rien, n'étant apppuyés sur rien. Il est triste d'arriver à la fin de la vie, sans avoir fait provision de vrais biens qui ne périssent jamais. Cependant les hommes l'employent toute entiere à amasser des biens qu'ils perdront nécessairement; sans songer que les biens que nous pouvons perdre malgré nous, ne sont pas à nous.

L'expérience est aussi un des avantages du dernier âge. Le passé nous instruit; les fautes même nous redressent, & nous rendent souvent la raison que l'on conserve rarement dans les bons succès: car les personnes qui ont été toujours heureuses, sont rarement dignes de l'être. Mais il y a des malheurs de la fortune & du hazard, & des malheurs du déréglement des mœurs; ceux-ci corrompent l'esprit & la santé; car la suite d'une jeunesse déréglée, est une vieillesse malheureuse; & souvent nous employons la premiere partie de la vie à rendre l'autre misérable.

La servitude des passions est une prison où l'ame diminue & s'affoiblit: quand nous en sommes affranchis, l'ame

me s'agrandit & s'étend. Dans un certain âge nous ne ſommes plus en priſe avec les plaiſirs de l'imagination : nous ſavons combien elle eſt trompeuſe, & que toutes les paſſions promettent plus qu'elles ne donnent. Celles qui ne ſont ſoutenues que par l'illuſion, ſont déplacées & odieuſes dans un certain âge. L'Ambition trop pouſſée dégénere en folie : l'Amour qui ſe montre & ſe donne en ſpectacle, ſe charge de ridicule.

Il vient un tems dans la vie qui eſt conſacré à la vérité, qui eſt deſtiné à connoître les choſes ſelon leur juſte valeur. La jeuneſſe & les paſſions fardent tout. Alors nous revenons aux plaiſirs ſimples ; nous commençons à nous conſulter & à nous croire ſur notre bonheur.

Il faut ſe prêter aux uſages de la vie ; mais il ne faut pas y engager ſon opinion, ni ſa liberté.

Rien de plus glorieux que de faire une honorable retraite, & de mettre un eſpace entre la vie & la mort. *La Mort*, dit MONTAIGNE, *n'eſt pas un Acte de la Societé, c'eſt l'acte d'un ſeul.* Dans la Vieilleſſe il faut plutôt être avare, que prodigue de ſoi. On a dit d'un grand Homme, *qu'il prit conſeil de ſa vieilleſſe & ſe retira.* Nous devons le premier

& le second âge à la patrie ; & le dernier à nous-mêmes.

Vivre dans l'embarras, c'est vivre à la hâte : le repos allonge la vie. Le monde nous dérobe, à nous-mêmes, & la solitude nous y rend. Le monde n'est qu'une troupe de fugitifs d'eux-mêmes.

La solitude, dit un grand homme, *est l'infirmerie des ames. Retirez-vous donc en vous-même*, dit-il, *mais préparez-vous à vous bien recevoir : ayez honte & respect de vous-même : cessez de vous aimer, & apprenez à vous respecter.* Mais on fait tout le contraire. C'est une chose bien triste de s'aimer tant, & de se voir mourir à tous momens. Il faut pour notre interêt nous détacher de nous-mêmes ; rompre tous les jours quelque lien, afin d'être plus libres ; fermer toutes les avenues au retour du monde, & ne point tourner la tête vers lui.

O vie heureuse, qui se trouve affranchie de toutes servitudes ; où on renonce à tout, non par un dégoût passager, mais par un goût constant qui vient de la connoissance du peu de valeur des choses ! C'est cette connoissance qui nous reconcilie avec la sagesse ; qui nous assaisonne la vieillesse, si l'on peut hazarder ce terme. Il n'appartient

tient qu'aux ames libres, de peſer la vie & la mort : il n'apartient qu'aux ames pleines de reſſources, de jouir de ces dernieres années ; les ames foibles les ſouffrent, les ames fortes en tirent parti.

On a dit, *qu'il n'y avoit point de ſpectacle plus digne d'un Dieu, qu'un homme vertueux en priſe avec la fortune* : on en doit dire autant d'un homme ſeul avec lui-même, & aux priſes avec la vieilleſſe, l'infirmité & la mort. Dans la retraite, qui eſt l'azile de la vieilleſſe, on jouit d'un calme ſans interruption ; des jours innocens vous donnent des nuits tranquilles ; & en ſocieté avec les morts ils vous inſtruiſent, vous guident & vous conſolent ; ce ſont des amis ſurs & conſtans ſans légéreté & ſans jalouſie : enfin on a dit, *que ce qu'il y avoit de plus délicieux dans la vie de l'homme, étoit dans ſa fin.*

En avançant, on apprend auſſi à ſe ſoumettre aux Loix de la néceſſité : cette volonté libre, forte & indomptable s'émouſſe & s'éteint inſenſiblement : nous avons trop éprouvé que la réſiſtance eſt inutile, & ne nous laiſſe que la honte de la revolte : nous voulons quelquefois ce qui nous eſt contraire ; & ſouvent ce que nous avons crû contraire a tourné à notre profit. Nous ne ſavons plus

ce que nous devons vouloir ; nous n'avons plus la force de desirer : on a bien plutôt fait de se soumettre, que de changer l'ordre du monde.

La paix intérieure reside, non dans les sens, mais dans la volonté ; on la conserve au milieu de la douleur, tant que la volonté demeure ferme & soumise. La paix ne consiste pas à ne pas souffrir, mais à se soumettre doucement à ces mêmes souffrances.

Il faut regarder tous les biens qui sont hors de notre pouvoir comme étrangers. C'est parce que nous regardons les choses comme propres, & comme dues, que nous souffrons de leur privation ; la seule impossibilité fixe l'esprit de l'homme : les personnes sages s'occupent à considerer les bornes qui leur sont prescrites par la raison & la nature.

Enfin les choses sont en repos, lorsqu'elles sont à leur place ; la place du cœur de l'homme est le cœur de Dieu : lors que nous sommes dans sa main, & que notre volonté est soumise à la sienne, nos inquiétudes cessent ; la soumission & l'ordre nous donnent la paix que notre revolte nous avoit ôtée : il n'y a point d'azile plus sûr pour l'homme, que l'amour & la crainte de Dieu.

REFLE-

REFLEXIONS DIVERSES

Par Madame la Marquiſe

DE LAMBERT.

I. Sur les FEMMES.
II. Sur le GOUT.
III. Sur les RICHESSES.

REFLEXIONS NOUVELLES SUR LES FEMMES.

IL a paru depuis quelque tems des Romans faits par des Dames, dont les Ouvrages ſont auſſi aimables qu'elles : l'on ne peut mieux les louer. Quelques perſonnes, au-lieu d'en examiner les graces, ont cherché à y jetter du ridicule. Il eſt devenu ſi redoutable, ce Ridicule, qu'on le craint plus que le Deshonorant. Il a tout déplacé, & met où il lui plait la honte & la gloire. Le laiſſerons-nous le maître & l'arbitre de notre reputation ? Je demande ce qu'il eſt ? On ne l'a point encore défini. Il

eſt

eſt purement arbitraire, & dépend plus de la diſpoſition qui eſt en nous, que de celle des objets. Il varie & releve, comme les Modes, du ſeul caprice. Il a pris le Savoir en averſion. A peine le pardonne-t-il à un petit nombre d'Hommes ſupérieurs en eſprit; mais pour ce qui eſt des perſonnes du grand monde, s'ils oſent ſavoir, on les appelle Pédans. La Pédanterie cependant eſt un vice de l'Eſprit, & le Savoir en eſt l'ornement. Si l'on paſſe aux Hommes l'amour des Lettres, on ne le pardonne pas aux Femmes. On dira que je prens un ton bien ſérieux pour défendre les Enfans de la Reine de Lydie: mais qui ne ſeroit bleſſé de voir attaquer des Femmes aimables qui s'occupent innocemment, quand elles pourroient employer leurs tems ſuivant l'uſage d'à préſent? J'attaquerai les mœurs du tems, qui ſont l'ouvrage des Hommes. La honte n'eſt plus pour les Vices, elle ſe garde pour ce qui s'appelle le Ridicule. Son pouvoir s'étend plus loin qu'on ne penſe. Il eſt dangereux de le répandre ſur ce qui eſt bon. L'imagination une fois frappée ne voit plus que lui.

Un Auteur Eſpagnol diſoit que le Livre de DON QUICHOTTE avoit perdu la Monarchie d'Eſpagne, parce que le ridicule qu'il a répandu ſur la valeur que cette Nation poſſedoit autrefois dans un degré ſi éminent, en a amolli & énervé le courage.

MOLIERE en France a fait le même deſordre, par la Comédie des *Femmes ſavantes*. Depuis ce tems-là, on a attaché preſque autant de honte au Savoir des Femmes, qu'aux vices qui leur ſont le plus défendus. Lors qu'elles ſe ſont vues attaquées ſur des amuſemens innocens, elles ont compris, que honte pour honte, il faloit choiſir celle qui leur rendoit davantage; & elles ſe ſont livrées au plaiſir.

Le déſordre s'eſt accru par l'exemple, & a été autoriſé par les Femmes en dignité; car la licence & l'impunité ſont les privileges de la Grandeur: ALEXANDRE nous l'a appris. On vint un jour lui dire que ſa Sœur aimoit un jeune-homme, que leur intrigue étoit publique; & qu'elle ſe reſpectoit peu: *Il faut bien*, dit-il, *lui laiſſer ſa part de la Royauté, qui eſt la* liberté & *l'impunité.*

La

La Societé a-t-elle gagné dans cet échange du goût des Femmes ? Elles ont mis la Débauche à la place du Savoir ; le Précieux qu'on leur a tant reproché, elles l'ont changé en Indécence. Par-là elles ſe ſont degradées, & ſont déchues de leur dignité : car il n'y a que la Vertu qui leur conſerve leur place ; & il n'y a que les Bienſéances qui les maintiennent dans leurs droits. Mais plus elles ont voulu reſſembler aux Hommes de ce côté-là, & plus elles ſe ſont avilies.

Les Hommes, par la force plutôt que par le droit naturel, ont uſurpé l'autorité ſur les Femmes ; elles ne rentrent dans leur domination, que par la Beauté & par la Vertu. Si elles peuvent joindre les deux, leur empire ſera plus abſolu. Mais le regne de la Beauté eſt peu durable : on l'appelle une courte tyrannie ; elle leur donne le pouvoir de faire des malheureux, mais il ne faut pas qu'elles en abuſent.

Le regne de la Vertu eſt pour toute la vie : c'eſt le caractere des choſes eſtimables, de redoubler de prix par leur durée, & de plaire par le degré de perfection qu'elles ont, quand elles ne plaiſent

ſent plus par le charme de la nouveauté. Il faut penſer qu'il y a peu de tems à être belle, & beaucoup à ne l'être plus; que quand les graces abandonnent les Femmes, elles ne ſe ſoutiennent que par les parties eſſentielles, & par les qualités eſtimables. Il ne faut pas qu'elles eſperent allier une jeuneſſe voluptueuſe, & une vieilleſſe honorable. Quand une fois la Pudeur eſt immolée, elle ne revient pas plus que les belles années: c'eſt elle qui ſert leur véritable interêt; elle augmente leur beauté, elle en eſt la fleur; elle ſert d'excuſe à la laideur; elle eſt le charme des yeux, l'attrait des cœurs, la caution des vertus, l'union & la paix des familles.

Mais ſi elle eſt une ſureté pour les mœurs, elle eſt auſſi l'aiguillon des deſirs: ſans elle, l'Amour ſeroit ſans gloire, & ſans goût; c'eſt ſur elle que ſe prennent les plus flateuſes conquêtes; elle met le prix aux faveurs. La Pudeur, enfin, eſt ſi néceſſaire aux plaiſirs, qu'il faut la conſerver, même dans les tems deſtinés à la perdre. Elle eſt auſſi une coqueterie rafinée, une eſpece d'enchere que les belles perſonnes met-

mettent à leurs appas, & une maniere délicate d'augmenter leurs charmes en les cachant. Ce qu'elles derobent aux yeux, leur eſt rendu par la liberalité de l'imagination. PLUTARQUE dit qu'il y avoit un Temple, dédié à VENUS la *Voilée*. *On ne ſauroit*, dit-il, *entourer cette Déeſſe de trop d'ombres, d'obſcurité, & de myſteres.* Mais à préſent l'indécence eſt au point de ne vouloir plus de voile à ſes foibleſſes.

Les Femmes pourroient dire; Quelle eſt la tyrannie des Hommes! Ils veulent que nous ne faſſions aucun uſage de notre eſprit, ni de nos ſentimens. Ne doit-il pas leur ſuffire de régler tout le mouvement de notre cœur, ſans ſe ſaiſir encore de notre intelligence? Ils veulent que la bienſéance ſoit auſſi bleſſée quand nous ornons notre eſprit, que quand nous livrons notre cœur. C'eſt étendre trop loin leurs droits.

Les Hommes ont un grand interêt à rapeller les Femmes à elles-mêmes, & à leurs premiers devoirs. Le divorce que nous faiſons avec nous-mêmes, eſt la ſource de tous nos égaremens. Quand nous ne tenons pas à nous par des goûts ſolides, nous tenons à tout. C'eſt

dans la solitude que la Vérité donne ses leçons, & où nous apprenons à rabatre du prix des choses que notre imagination fait nous surfaire. Quand nous savons nous occuper par de bonnes lectures, il se fait en nous insensiblement une nourriture solide qui coule dans les mœurs.

Il y avoit autrefois des maisons où il étoit permis de parler & de penser; où les Muses étoient en société avec les Graces. On y alloit prendre des leçons de politesse & de délicatesse: les plus grandes Princesses s'y honoroient du commerce des gens d'esprit.

Madame HENRIETTE d'Angleterre, qui auroit servi de modele aux Graces, donnoit l'exemple. Sous un visage riant, sous un air de jeunesse qui ne sembloit promettre que des jeux, elle cachoit un grand sens, & un esprit sérieux. Quand on traitoit, ou qu'on disputoit avec elle, elle oublioit son rang & ne paroissoit élevée que par sa raison. Enfin l'on ne croyoit avancer dans l'agrément & dans la perfection, qu'autant qu'on avoit su plaire à Madame. Un Hôtel de *Rambouillet*, si honoré dans le siécle passé, seroit le ridicule du nôtre.

nôtre. On ſortoit de ces maiſons comme des repas de PLATON, dont l'ame étoit nourrie & fortifiée. Ces plaiſirs ſpirituels & délicats ne coutoient rien aux mœurs, ni à la fortune; car les dépenſes d'eſprit n'ont jamais ruiné perſonne. Les jours couloient dans l'innocence & dans la paix. Mais à préſent, que ne faut-il point pour l'emploi du tems, pour l'amuſement d'une journée? Quelle multitude de goûts ſe ſuccedent les uns aux autres! La Table, le Jeu, les Spectacles. Quand le luxe & l'argent ſont en crédit, le véritable honneur perd le ſien.

On ne cherche plus que ces maiſons où regne un luxe honteux. Ce Maître de la maiſon, que vous honorez, ſongez, en l'abordant, que ſouvent c'eſt l'Injuſtice & le Larcin que vous ſaluez. Sa table, dites-vous, eſt délicate; le goût regne chez lui. Tout eſt poli, tout eſt orné, hors de l'ame du Maître. Il oublie, dites-vous, ce qu'il eſt: Eh, comment ne l'oublieroit-il pas! Vous l'oubliez vous-même. C'eſt vous qui tirez le rideau de l'oubli & de l'orgueil devant ſes yeux. Voilà les inconvéniens pour les deux Sexes, où conduit l'éloi-

l'éloignement des Lettres & du Savoir ; car les Muses ont toujours été l'azile des mœurs.

Les Femmes ne peuvent-elles pas dire aux Hommes ; Quel droit avez-vous de nous défendre l'étude des Sciences & des beaux Arts ? Celles qui s'y sont attachées, n'y ont-elles pas réussi, & dans le sublime, & dans l'agréable ? Si les Poësies de certaines Dames avoient le mérite de l'antiquité, vous les regarderiez avec la même admiration que les Ouvrages des Anciens à qui vous faites justice.

Un Auteur, très-respectable *, donne au Sexe tous les agrémens de l'imagination : *Ce qui est de goût, est*, dit-il, *de leur ressort ; & elles sont Juges de la perfection de la Langue.* L'avantage n'est pas médiocre.

Or que ne doit-on pas aux agrémens de l'imagination ? C'est elle qui fait les Poëtes, & les Orateurs : rien ne plaît tant que ces imaginations vives, délicates, remplies d'idées riantes. Si vous joignez la force à l'agrément, elles domine, elle force l'ame & l'entraine ; car nous

* Le Pere MALEBRANCHE.

nous cedons plus certainement à l'agrément, qu'à la vérité. L'imagination eſt la ſource & la gardienne de nos plaiſirs. Ce n'eſt qu'à elle qu'on doit l'agréable illuſion des paſſions. Toujours d'intelligence avec le cœur, elle ſait lui fournir toutes les erreurs dont il a beſoin : elle a droit auſſi ſur le tems ; elle ſait rappeller les plaiſirs paſſés, & nous fait jouïr par avance de tous ceux que l'avenir nous promet : elle nous donne de ces joyes ſérieuſes qui ne font rire que l'eſprit ; toute l'ame eſt en elle, & dès qu'elle ſe refroidit, tous les charmes de la vie diſparoiſſent.

Parmi les avantages qu'on donne aux Femmes, on prétend qu'elles ont un goût fin pour juger des choſes d'agrément. Beaucoup de perſonnes ont défini le Goût. Une Dame ; * d'une profonde érudition, a prétendu que c'eſt *une harmonie, un accord de l'eſprit, & de la raiſon ;* & qu'on en a plus ou moins, ſelon que cette harmonie eſt plus ou moins juſte. Une autre perſonne a prétendu que le Goût eſt une union du ſentiment & de l'eſprit, & que

* Me. DACIER.

que l'un & l'autre, d'intelligence, forment ce qu'on appelle le *Jugement*. Ce qui fait croire que le Goût tient plus au ſentiment qu'à l'eſprit, c'eſt qu'on ne peut rendre raiſon de ſes goûts, parce qu'on ne ſait point pourquoi on ſent: mais on rend toujours raiſon de ſes opinions & de ſes connoiſſances. Il n'y a aucun rapport, aucune liaiſon néceſſaire entre les goûts. Ce n'eſt pas la même choſe entre les vérités. Je croi donc pouvoir amener toute perſonne intelligente à mon avis. Je ne ſuis jamais ſure d'amener une perſonne ſenſible à mon goût: je n'ai point d'attrait pour l'attirer à moi. Rien ne ſe tient, dans les goûts; tout vient de la diſpoſition des organes, & du rapport qui ſe trouve entre eux & les objets. Il y a cependant une juſteſſe de goût, comme il y a une juſteſſe de ſens. La juſteſſe de goût juge de ce qui s'appelle agrément, ſentiment, bienſéance, délicateſſe, ou fleur d'eſprit, (ſi on oſe parler ainſi,) qui fait ſentir dans chaque choſe la meſure qu'il faut garder. Mais comme on n'en peut donner de regle aſſurée, on ne peut convaincre ceux qui y font des fautes. Dès que leur ſentiment ne les avertit

avertit pas, vous ne pouvez les inſtruire. De plus, le goût a pour objet des choſes ſi délicates, ſi imperceptibles, qu'il échape aux regles. C'eſt la Nature qui le donne; il ne s'aquiert pas. Le Goût eſt d'une grande étendue; il met de la fineſſe dans l'eſprit, & vous fait appercevoir d'une maniere vive & prompte, ſans qu'il en coute rien à la Raiſon, tout ce qu'il y a à voir dans chaque choſe. C'eſt ce que veut dire MONTAIGNE, quand il aſſure que les Femmes ont un *eſprit Plein-ſautier*: Dans le cœur, le Goût donne des ſentimens délicats; & dans le commerce du monde, une certaine politeſſe attentive, qui nous apprend à menager l'amour-propre de ceux avec qui nous vivons. Je croi que le Goût dépend de deux choſes; d'un ſentiment très-délicat dans le cœur, & d'une grande juſteſſe dans l'eſprit. Il faut donc avouer que les Hommes ne connoiſſent pas la grandeur du préſent qu'ils font aux Dames, quand ils leur paſſent l'eſprit du Goût.

Ceux qui attaquent les Femmes, ont prétendu que l'action de l'eſprit, qui conſiſte à conſiderer un objet, étoit bien moins parfaite dans les Femmes, parce que

que le ſentiment qui les domine, les diſtrait & les entraine. L'attention eſt néceſſaire ; elle fait naître la lumiere, pour ainſi dire, approche les idées de l'eſprit, & les met à ſa portée : mais chez les Femmes, les idées s'offrent d'elles-mêmes, & s'arrangent plutôt par ſentiment que par réflexion : la Nature raiſonne pour elles, & leur en épargne tous les fraix. Je ne croi donc pas que le ſentiment nuiſe à l'entendement ; il fournit de nouveaux eſprits, qui illuminent de maniere, que les idées ſe préſentent plus vives, plus nettes & plus démêlées ; & pour preuve de ce que je dis, toutes les paſſions ſont éloquentes. Nous allons auſſi ſûrement à la vérité par la force & la chaleur des ſentimens, que par l'étendue & la juſteſſe des raiſonnemens ; & nous arrivons toujours par eux, plus vîte au but dont il s'agit, que par les connoiſſances. La perſuaſion du cœur eſt au-deſſus de celle de l'eſprit, puiſque ſouvent notre conduite en dépend : c'eſt à notre imagination & à notre cœur, que la Nature a remis la conduite de nos actions, & de ſes mouvemens.

La Senſibilité eſt une diſpoſition de l'ame

l'ame qu'il eſt avantageux de trouver dans les autres. Vous ne pouvez avoir ni humanité, ni généroſité, ſans Senſibilité. Un ſeul ſentiment, un ſeul mouvement du cœur a plus de crédit ſur l'ame, que toutes les Sentences des Philoſophes. La Senſibilité ſecourt l'eſprit, & ſert la vertu. On convient que les agrémens ſe trouvent chez les perſonnes de ce caractere, les graces vives & ſoudaines, dont parle PLUTARQUE, ne ſont que pour elles. Une Dame, qui a été un modele d'agrément, * ſert de preuve à ce que j'avance. On demandoit un jour à un homme d'eſprit de ſes amis, *ce qu'elle faiſoit & ce qu'elle penſoit dans ſa retraite. Elle n'a jamais penſé*, répondit-il; *elle ne fait que ſentir.* Tous ceux qui l'ont connue, conviennent que c'étoit la plus ſéduiſante perſonne du monde, & que les goûts, ou plutôt les paſſions, ſe rendoient maîtres de ſon imagination & de ſa raiſon; de maniere que ſes goûts étoient toujours juſtifiés par ſa raiſon, & reſpectés par ſes amis. Aucun de ceux qui l'ont connue n'a oſé la condamner qu'en ceſſant

* Made. DE LA SABLIERE.

ceſſant de la voir, parce que jamais elle n'avoit tort en préſence. Cela prouve que rien n'eſt ſi abſolu que la ſupériorité de l'eſprit, qui vient de la ſenſibilité, & de la force de l'imagination; parce que la perſuaſion eſt toujours à ſa ſuite.

Les Femmes, d'ordinaire, ne doivent rien à l'art. Pourquoi trouver mauvais qu'elles ayent un eſprit qui ne leur coute rien? Nous gâtons toutes les diſpoſitions que leur a donné la Nature : nous commençons par négliger leur éducation : nous n'occupons leur eſprit à rien de ſolide, & le cœur en profite : nous les deſtinons à plaire, & elles ne nous plaiſent que par leurs graces, ou par leurs vices. Il ſemble qu'elles ne ſoient faites que pour être un ſpectacle agréable à nos yeux. Elles ne ſongent donc qu'à cultiver leurs agrémens, & ſe laiſſent aiſément entrainer au penchant de la Nature; elles ne ſe refuſent pas à des goûts qu'elles ne croyent pas avoir reçus de la Nature pour les combattre.

Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'en les formant pour l'Amour, nous leur en défendons l'uſage. Il faudroit pren-

prendre parti : ſi nous ne les deſtinons qu'à plaire, ne leur défendons pas l'uſage de leurs agrémens : ſi vous les voulez raiſonnables & ſpirituelles, ne les abandonnez pas quand elles n'ont que cette ſorte de mérite. Mais nous leur demandons un mêlange & un ménagement de ces qualités, qu'il eſt difficile d'attraper & de réduire à une meſure juſte. Nous leur voulons de l'eſprit ; mais pour le cacher, l'arrêter, & l'empêcher de rien produire. Il ne ſauroit prendre l'eſſor, qu'il ne ſoit auſſi-tôt rappellé par ce qu'on nomme *Bienſéance.* La gloire, qui eſt l'ame & le ſoutien de toutes les productions de l'eſprit, leur eſt refuſée. On ôte à leur eſprit tout objet, toute eſperance : on l'abaiſſe ; &, ſi j'oſe me ſervir des termes de PLATON, *on lui coupe les aîles.* Il eſt bien étonnant qu'il leur en reſte encore.

Les Femmes ont pour elles une grande autorité : c'eſt S. EVREMONT. Quand il a voulu donner un modele de perfection, il ne l'a pas placé chez les Hommes. *Je croi*, dit-il, *moins impoſſible de trouver dans les Femmes la ſaine raiſon des Hommes, que dans les Hom-*

Hommes les agrémens des Femmes. Je demande aux Hommes, de la part de tout le Sexe; Que voulez-vous de nous? Vous ſouhaitez tous de vous unir à des perſonnes eſtimables, d'un eſprit aimable, & d'un cœur droit: permettez-leur donc l'uſage des choſes qui perfectionnent la raiſon. Ne voulez-vous que des graces qui favoriſent les plaiſirs? ne vous plaignez donc pas ſi les Femmes étendent un peu l'uſage de leurs charmes.

Mais pour donner aux choſes le rang & le prix qu'elles méritent, diſtinguons les qualités eſtimables, & les agréables. Les eſtimables ſont réelles, & ſont intrinſeques aux choſes; &, par les loix de la Juſtice, ont un droit naturel ſur notre eſtime. Les qualités agréables, qui ébranlent l'ame, & qui donnent de ſi douces impreſſions, ne ſont point réelles, ni propres à l'objet; elles ſe doivent à la diſpoſition de nos organes, & à la puiſſance de notre imagination. Cela eſt ſi vrai, qu'un même objet ne fait pas les mêmes impreſſions ſur tous les hommes; & que ſouvent nos ſentimens changent, ſans qu'il y ait rien de changé dans l'objet.

Les

Les qualités extérieures ne peuvent être aimables par elles-mêmes ; elles ne le ſont que par les diſpoſitions qu'elles trouvent en nous. L'Amour ne ſe mérite point : il échape aux plus grandes qualités. Seroit-il donc poſſible que le cœur ne pût dépendre des loix de la Juſtice, & qu'il ne fût ſoûmis qu'à celles du Plaiſir ? Quand les Hommes voudront, ils réuniront toutes ces qualités, & ils trouveront des Femmes auſſi aimables que reſpectables. Ils prennent ſur leur bonheur & ſur leur plaiſir, quand ils les dégradent. Mais de la maniere dont elles ſe conduiſent, les mœurs y ont infiniment perdu, & les plaiſirs n'y ont pas gagné.

Tout le monde convient qu'il eſt néceſſaire que les Femmes ſe faſſent eſtimer : mais n'avons-nous beſoin que d'eſtime, & ne nous manquera-t-il plus rien ? Notre raiſon nous dira que cela doit ſuffire ; mais nous abandonnons aiſément les droits de la raiſon, pour ceux du cœur. Il faut prendre la Nature comme elle eſt. Les qualités eſtimables ne plaiſent qu'autant qu'elles peuvent nous devenir utiles : mais les aimables nous ſont auſſi néceſſaires pour occu-

occuper notre cœur. Car nous avons autant de beſoin d'aimer, que d'eſtimer. On ſe laſſe même d'admirer, ſi ce qu'on admire n'eſt auſſi fait pour plaire. Ce n'eſt pas même aſſez que le Sexe nous plaiſe ; il ſemble qu'il ſoit obligé de nous toucher. Le merite n'eſt pas brouillé avec les graces : lui ſeul a droit de les fixer : ſans lui elles ſont legeres & fugitives. De-plus, la Vertu n'a jamais enlaidi perſonne ; & cela eſt ſi vrai, que la beauté, ſans mérite & ſans eſprit, eſt inſipide ; & que le mérite fait pardonner la laideur.

Je ne mets pas l'aimable Sentiment dans les qualités extérieures ; je l'étens plus loin. Les Eſpagnols diſent, que *la beauté eſt comme les odeurs, dont l'effet eſt de peu de durée* : on s'y accoutume, & on ne les ſent plus. Mais des mœurs, un eſprit juſte & fin, un cœur droit & ſenſible, ce ſont des beautés raviſſantes & toujours nouvelles. A préſent nos plaiſirs ſont moins délicats, parce que nos mœurs ſont moins pures. Examinons à qui on doit s'en prendre.

On attaque depuis long-tems la conduite des Femmes ; on prétend qu'elles n'ont

n'ont jamais été ſi déréglées qu'à préſent ; qu'elles ont banni la pureté de leur cœur, & les bienſéances de leur conduite. Je ne ſai ſi on n'a pas quelque raiſon. Je pourrois cependant dire, qu'il y a longtems qu'on ſe plaint des mêmes choſes ; qu'un Siécle peut être juſtifié par un autre ; & pour ſauver le préſent, je n'ai qu'à vous renvoyer au paſſé. Les mœurs ſe reſſemblent dans tous les tems, mais elles ſe montrent ſous des formes differentes. Comme l'Uſage n'a droit que ſur les choſes extérieures, & qu'il ne s'étend point ſur les ſentimens, il ne redreſſe pas la Nature ; il n'ôte point les beſoins du cœur, & les paſſions ſont toujours les mêmes.

Les Hommes ſe ſont-ils acquis, par la pureté de leurs mœurs, le droit d'attaquer celles des Femmes ? En vérité, les deux Sexes n'ont rien à ſe reprocher : ils contribuent également à la corruption de leur Siécle. Il faut pourtant convenir que les manieres ont changé. La Galanterie eſt bannie, & perſonne n'y a gagné. Les Hommes ſe ſont ſéparés des Femmes, & ont perdu la politeſſe, la douceur, & cette fine délicateſſe qui ne s'acquiert que dans

leur commerce. Les Femmes auſſi, ayant moins de commerce avec les Hommes, ont perdu l'envie de plaire par des manieres douces & modeſtes; & c'étoit pourtant la véritable ſource de leurs agrémens.

Quoique la Nation Françoiſe ſoit déchue de l'ancienne Galanterie, il faut pourtant convenir qu'aucune autre Nation ne l'avoit ni plus pouſſée, ni plus épurée. Les Hommes en ont fait un Art de plaire; & ceux qui s'y ſont exercés, & qui y ont acquis une grande habitude, ont des regles certaines, quand ils ſavent s'adreſſer à des caracteres foibles. Les Femmes ſe ſont donné des regles pour leur réſiſter. Comme elles jouïſſent d'une grande liberté en France, & qu'elles ne ſont gardées que par leur pudeur & par les bienſéances, elles ont ſû oppoſer leur devoir aux impreſſions de l'Amour. C'eſt des deſirs & des deſſeins des Hommes, de la pudeur & de la retenue des Femmes, que ſe forme le commerce délicat qui polit l'eſprit, & qui épure le cœur: car l'Amour perfectionne les ames bien nées. Il faut convenir qu'il n'y a que la Nation

tion Françoiſe, qui ſe ſoit fait un Art délicat de l'Amour.

Les Eſpagnols & les Italiens l'ont ignoré. Comme les Femmes y ſont preſque enfermées, les Hommes ne mettent leur application qu'à vaincre les obſtacles extérieurs; & quand ils les ont ſurmontés, ils n'en trouvent plus dans la perſonne aimée. Mais l'Amour qui s'offre n'eſt gueres piquant: il ſemble que ce ſoit l'ouvrage de la Nature, & non pas celui de l'Amant. En France, l'on ſait faire un meilleur uſage du tems. Comme le cœur eſt de la partie, & que ſouvent même, chez les honnêtes perſonnes, on n'a de commerce qu'avec lui, il eſt regardé comme la ſource de tous les plaiſirs. C'eſt auſſi aux Sentimens à qui nous devons tous nos *Romans*, ſi pleins d'eſprit, & ſi épurés, & qui ſont ignorés des Nations dont je parle. Une Eſpagnole, en liſant les *Converſations de Clélie*, diſoit; *Voilà bien de l'eſprit mal employé!* Dès qu'on ne ſait faire qu'un uſage de l'Amour, le Roman eſt court: en retranchant la Galanterie, vous paſſez ſur la délicateſſe de l'eſprit & des ſentimens. Les Eſpagnoles ſont vives & emportées: elles

ſont à l'uſage des ſens & ne ſont point à celui du cœur. C'eſt dans la réſiſtance que les ſentimens ſe fortifient, & acquierent de nouveaux degrés de délicateſſe. La paſſion s'éteint dès qu'elle eſt ſatisfaite ; & l'Amour, ſans crainte & ſans deſirs, eſt ſans ame.

L'Amour eſt le premier plaiſir, la plus douce & la plus flateuſe de toutes les illuſions : puiſque ce ſentiment eſt ſi néceſſaire au bonheur des humains, il ne le faut pas bannir de la Societé ; il faut ſeulement apprendre à le conduire, & à le perfectionner. Il y a tant d'Ecoles établies pour cultiver l'eſprit ; pourquoi n'en pas avoir pour cultiver le cœur ? C'eſt un Art qui a été négligé. Les paſſions cependant ſont des cordes, qui ont beſoin de la main d'un grand Maître pour être touchées. Echape-t-on à qui ſait remuer les reſſorts de l'ame par ce qu'il y a de plus vif & de plus fort ?

L'Amour n'étoit pas décrié chez les Anciens, comme il l'eſt à préſent. Pourquoi l'aviliſſons-nous ? Que ne lui laiſſons-nous toute ſa dignité ? PLATON a un grand reſpect pour ce ſentiment : quand il en parle, ſon imagination s'échauffe,

chauffe, ſon eſprit s'illumine, & ſon ſtile s'embellit : quand il parle d'un homme touché ; *Cet Amant*, dit-il, *dont la perſonne eſt ſacrée &c.* Il appelle les Amans, *des Amis divins & inſpirés par les Dieux.*

Les Anciens ne croyoient pas que le Plaiſir dût être le premier objet de l'Amour. Ils étoient perſuadés que la Vertu devoit en être le ſoutien. Nous en avons banni les mœurs & la probité ; & c'eſt la ſource de tous les malheurs. La plupart des hommes d'à préſent croyent, que les ſermens que l'Amour a dictés n'obligent à rien. La morale & la reconnoiſſance ne défendent point les ſens contre les amorces de la nouveauté. La plupart aiment par caprice, & changent par temperament.

Ce que l'Amour fait ſouffrir, ſouvent n'apprend pas à s'en paſſer ; il n'apprend qu'à le déplorer. Voyons ce que nous en pouvons faire. Examinons la conduite des Femmes dans l'Amour, & leurs differens caracteres.

Il en eſt de bien des ſortes. Il y a des Femmes qui ne cherchent & ne veulent que les plaiſirs de l'Amour ; d'autres, qui joignent l'Amour & les plai-

fen ; & quelques-unes qui ne reçoivent que l'Amour, & qui rejettent tous les plaiſirs. Je paſſerai legerement ſur le premier caractere. Celles-là ne cherchent dans l'Amour que les plaiſirs des ſens, que celui d'être fortement occupées, & entraînées, & que celui d'être aimées. Enfin elles aiment l'Amour, & non pas l'Amant. Ces perſonnes ſe livrent à toutes les paſſions les plus ardentes. Vous les voyez occupées du Jeu, de la Table : tout ce qui porte la livrée du Plaiſir eſt bien reçu.

J'ai toujours été étonnée qu'ont pût aſſocier d'autres paſſions à l'Amour, qu'on laiſsât du vuide dans ſon cœur, & qu'après avoir tout donné on ne fût pas uniquement occupé de ce qu'on aime. Ordinairement, les perſonnes de ce caractere perdent toutes les vertus en perdant l'innocence ; & quand leur gloire eſt une fois immolée, elles ne ménagent plus rien. On faiſoit des reproches à Madame de COURCELLES, qui violoit toutes les loix de la bienſéance : *je veux jouïr*, diſoit-elle, *de la perte de ma réputation*. Celles qui ſuivent de pareilles maximes, rejettent les vertus de leur Sexe. Elles les regardent comme

comme un uſage de politique, auquel elles veulent échaper. Quelques-unes croyent qu'il ſuffit de donner quelque dehors pour ſatisfaire à leur obligation, & dérober leur foibleſſe. Mais il eſt dangereux de croire que ce qui eſt ignoré ſoit innocent. Elles rejettent les principes pour éluder les remords, & appellent du décret de tous les hommes. Toute leur vie, elles paſſent de foibleſſe en foibleſſe, & ne ſentent jamais.

Dès qu'une Femme a banni de ſon cœur cet honneur tendre & délicat, qui doit être la regle de ſa vie, tremblez pour les autres vertus. Quel privilege auront-elles pour être reſpectées? Leur doit-on plus qu'à ſon propre honneur? Ces caracteres-là ne ſont jamais des caracteres aimables. Vous ne trouvez en elles ni pudeur, ni délicateſſe. Elles ſe font une habitude de Galanterie; elles ne ſavent point joindre la qualité d'Amie à celle d'Amante. Comme elles ne cherchent que les plaiſirs, & non pas l'union des cœurs, elles échapent à tous les devoirs de l'amitié. Voilà l'Amour d'uſage & d'à préſent, & où les conduit une vie frivole & diſſipée.

Il eſt une autre ſorte de Femmes galantes, qui ſe livrent au plaiſir d'aimer, qui ont ſu conſerver les principes de l'honneur, qui n'ont jamais rien pris ſur les bienſéances, qui ſe reſpectent; mais que la violence de la paſſion entraîne. Il en eſt qui ne ſe prêtent pas à leur foibleſſe, qui y réſiſtent; mais enfin l'Amour eſt le plus fort. J'ai connu une Femme de beaucoup d'eſprit, à qui je faiſois quelquefois de petits reproches, par l'interêt que j'y prenois. „ N'avez-vous jamais ſenti, *me* „ *diſoit-elle*, la force de l'Amour ? Je „ me ſens liée, garottée, entraînée: ce „ ſont les fautes de l'Amour : ce ne ſont „ plus les miennes ". MONTAIGNE nous peint ces diſpoſitions, quand il étoit touché. C'eſt un Philoſophe qui parle..... *Je me ſentois*, dit-il, *enlevé tout vivant, & tout voyant. Je voyois ma raiſon & ma conſcience ſe retirer, ſe mettre à part; & le feu de mon imagination me tranſportoit hors de moi-même.* J'ai toujours cru qu'il n'y a point d'honnête perſonne, qui ne doive craindre de ſe trouver dans cet état.

Il y a des Femmes qui ont une autre ſorte d'attachement. On ne peut les

les dire galantes ; cependant elles tiennent à l'Amour par les ſentimens. Elles ſont ſenſibles & tendres, & elles reçoivent l'impreſſion des paſſions. Mais comme elles reſpectent les vertus de leur Sexe, elles rejettent les engagemens conſiderables. La Nature les a faites pour aimer. Les principes arrêtent les mouvemens de la Nature. Mais comme l'uſage n'a des droits que ſur la conduite, & qu'il ne peut rien ſur le cœur, plus leurs ſentimens ſont retenus, plus ils ſont forts.

Ceux des Femmes galantes ne ſont ni vifs, ni durables : ils s'uſent, comme ceux des Hommes, en les exerçant. On trouve bien-tôt la fin d'un ſentiment, dès qu'on ſe permet tout. L'habitude au plaiſir les fait diſparoitre. Les plaiſirs des ſens prennent toujours ſur la ſenſibilité des cœurs, & ce que vous en retranchez retourne aux plaiſirs de la tendreſſe.

Mais ſi vous voulez trouver une imagination ardente, une ame profondément occupée, un cœur ſenſible & bien touché : cherchez-le chez les Femmes d'un caractere raiſonnable. Si vous ne trouvez de bonheur & de repos que

dans l'union des cœurs : si vous êtes sensible au plaisir d'être ardemment aimé, & que vous vouliez jouir de toutes les délicatesses de l'Amour, de ses impatiences, & de ses mouvemens si purs & si doux ; soyez bien persuadé qu'ils ne se trouvent que chez les personnes retenues, & qui se respectent.

De plus, ne sentez-vous pas le besoin d'estimer ce que vous aimez ? Quelle paix cela ne met-il pas dans un commerce ? Dès qu'on a su vous persuader qu'on vous aime, & que vous voyez, à n'en pas douter, que c'est à la Vertu seule qu'on sacrifie les desirs de son cœur ; cela n'établit-il pas la confiance de tout le reste ? *Les refus de chasteté*, dit MONTAIGNE, *ne déplaisent jamais.*

Les Hommes ne connoissent pas leurs interêts, quand ils cherchent à gagner l'esprit & le cœur des personnes qu'ils aiment. Il y a un plaisir plus touchant & plus durable que la liaison des sens : c'est l'union des cœurs ; ce panchant secret qui vous porte vers ce que vous aimez, cet épanchement de l'ame, cette certitude qu'il y a une personne au monde qui ne vit que pour vous, & qui

qui feroit tout pour vous ſauver un chagrin. *L'Amour*, dit PLATON, *eſt entrepreneur de grandes choſes : il vous conduit dans le chemin de la Vertu, & ne vous ſouffrira aucune foibleſſe.* Voilà la marque du véritable Amour. A Lacédémone, quand un homme avoit manqué, ce n'étoit pas lui qu'on puniſſoit, mais la perſonne qui l'aimoit : on la croyoit coupable des fautes de la perſonne aimée. Ils ſavoient que l'Amour dont je parle, eſt l'appui le plus ſûr de la Vertu. Tous les exemples le confirment. Combien d'Amans ont demandé à combattre devant leur Maîtreſſe, & ont fait des choſes incroyables ? Voilà le motif par lequel les honnêtes perſonnes ſe permettent d'aimer. Elles ſavent que, ſe liant à un homme de mérite, elles ſeront ſoutenues & conduites dans le chemin de la Vertu, par des principes & par des préceptes. Les Femmes entre elles ne peuvent jouir du doux plaiſir de l'Amitié. Ce ſont les beſoins qui les uniſſent, & non point les ſentimens : la plûpart ne la connoiſſent pas, & n'en ſont pas dignes.

Il y a un goût dans la parfaite Amitié, où ne peuvent atteindre les carac-

teres médiocres. Les Femmes ne peuvent pas ne point ſentir leur cœur. Que faire de ce fonds de ſentimens, & de ce beſoin qu'on a d'aimer, & d'être aimée? Les Hommes en profitent. Mais rien n'eſt ſi précieux ni ſi durable que cette ſorte d'Amour, quand vous y avez aſſocié la Vertu. Il met de la décence dans les penſées, dans la conduite, & dans les ſentimens. Le TASSE nous donne un modele de délicateſſe en la perſonne d'Olynde; il dit * que *cet Amant deſire beaucoup, eſpere peu, & ne demande rien.* Cet Amour peut ſe ſuffire à lui-même: il eſt ſa propre récompenſe.

La plupart des Hommes n'aiment que d'une maniere vulgaire: ils n'ont qu'un objet. Ils ſe propoſent un terme dans l'Amour, où ils eſperent d'arriver: après bien des myſteres, ils ne ſe repoſent que dans les plaiſirs. Je ſuis toujours ſurpriſe qu'on ne veuille pas rafiner ſur le plus délicieux ſentiment que nous ayons. Ce qui s'appelle *le terme de*

* Brama aſſai, poco ſpera, nulla chiede. CANT. 2.

de l'Amour, eſt peu de choſe. Pour un cœur tendre il y a une ambition plus élevée à avoir : c'eſt de porter nos ſentimens, & ceux de la perſonne aimée, au dernier degré de délicateſſe, & de les rendre tous les jours plus tendres : plus vifs & plus occupans. De la maniere dont on ſe conduit, l'Amour meurt avec les deſirs, & diſparoit quand il n'y a plus d'eſperance. Ce qu'il y a de plus touchant eſt ignoré. La tendreſſe ordinaire s'affoiblit & s'éteint. Il n'y a rien de borné dans l'Amour, que pour les ames bornées ; mais peu d'Hommes ont l'idée de ces engagemens, & peu de Femmes en ſont dignes.

L'Amour agit ſelon les diſpoſitions qu'il trouve : il prend le caractere des perſonnes qu'il occupe. Pour les cœurs qui ſont ſenſibles à la gloire & au plaiſir, comme ce ſont deux ſentimens, qui ſe combattent, l'Amour les accorde : il prépare, il épure les plaiſirs pour les faire recevoir aux ames fieres, & il leur donne pour objet la délicateſſe du cœur & des ſentimens. Il a l'art de les élever & de les ennoblir. Il inſpire une hauteur dans l'eſprit, qui les ſauve des abaiſſemens de la volupté. Il les juſti-

fie

fie par l'exemple, il les déifie par la Poésie; enfin il fait si bien que nous les jugeons dignes d'estime, ou tout au moins d'excuse.

Ces caracteres fiers coûtent plus à l'Amour pour les assujettir. Les personnes qui ont de la gloire dans le cœur, souffrent dans les engagemens : il y a toujours une image de servitude attachée à l'Amour; la tendresse prend sur la gloire des Femmes. Pour celles qui ont été bien élevées, & à qui on a inspiré des principes, les préjugés se sont profondément gravés; quand il faut déplacer de pareilles idées, ce n'est pas le travail d'un jour. Rarement sont-elles heureuses. Entraînées par le cœur, déchirées par leur gloire, l'un de ces sentimens ne subsiste plus qu'aux dépens de l'autre. Celui-là prend toujours sur elles, & ce sont ordinairement les plus aimables conquêtes. Vous sentez l'effort & la résistance que le devoir oppose à leur tendresse. Un Amant jouit du plaisir secret de sentir tout son pouvoir. La conquête est plus grande & plus pleine; elles ont plus à perdre : vous leur coûtez davantage.

Il y a toujours une sorte de cruauté dans

dans l'amour. Les plaiſirs de l'Amant ne ſe prennent que ſur les douleurs de l'Amante. *L'Amour ſe nourrit de larmes.*

Ce qui rend ces caracteres plus aimables, c'eſt qu'il y a plus de ſûreté. Quand une fois elles ſe ſont engagées, c'eſt pour la vie, à moins que les mauvais procedés ne les dégagent. Elles ſe font un devoir de leur Amour; elles le reſpectent: elles ſont fideles & délicates; elles ne manquent à rien. Le ſentiment de gloire qui les occupe tourne au profit de l'Amour, puiſqu'elles en ſont plus tendres, plus vives, & plus appliquées. Une Amante aimable, & qui a de la gloire dans le cœur, ne ſonge qu'à ſe faire eſtimer, & l'Amour la perfectionne. Il faut convenir que les Femmes ſont plus délicates que les Hommes en fait d'attachement. Il n'appartient qu'à elles de faire ſentir par un ſeul mot, par un ſeul regard, tout un ſentiment.

Les inconvéniens des caracteres fiers, ſont d'être abſolus, & aiſés à bleſſer. Comme elles ſentent leur prix, elles exigent plus. Les caracteres ſenſibles & melancoliques trouvent des charmes

&

& des agrémens infinis dans l'Amour, & en font ſentir. Il y a des plaiſirs à part pour les ames tendres & délicates. Ceux qui ont vécu de la vie de l'Amour, ſavent combien leur vie étoit animée; & quand il vient à leur manquer, ils ne vivent plus. L'amour fait tous les biens & tous les maux; il perfectionne les ames bien-nées: car l'Amour dont je parle eſt un Cenſeur ſévere & délicat, qui ne pardonne rien. Les caracteres mélancoliques y ſont plus propres. Qui dit amoureux, dit triſte; mais il n'appartient qu'à l'Amour de donner des triſteſſes agréables.

Les perſonnes mélancoliques ne ſont occupées que d'un ſentiment; elles ne vivent que pour ce qu'elles aiment. Desoccupées de tout, aimer eſt l'emploi de tout leur loiſir. A-t-on trop de toutes ſes heures, pour les donner à ce qu'on aime?

Oppoſez à ce caractere, pour en connoître le prix, celui qui lui eſt contraire. Voyez les Femmes du monde, qui ſont livrées au Jeu, aux Plaiſirs, & aux Spectacles; que ne leur faut-il pas pour l'emploi du tems? Si elles ſavent bien trouver la fin de la journée,

née, ſans qu'elles aiment, n'eſt-ce pas autant de pris ſur le goût principal ? Nous n'avons qu'une portion d'attention & de ſentiment ; dès que nous nous livrons aux objets extérieurs, le ſentiment dominant s'affoiblit : nos deſirs ne ſont-ils pas plus vifs & plus forts dans la retraite ?

Il y a des plaiſirs qui ne ſont faits que pour des gens délicats & attentifs. L'Amour eſt un Dieux jaloux, qui ne ſouffre aucune rivalité. La plûpart des Femmes prennent l'Amour comme un amuſement : elles s'y prêtent, & ne s'y donnent pas : elles ne connoiſſent point ces ſentimens profonds qui occupent l'ame d'une tendre Amante.

Mademoiſelle SCUDERI dit, „ que „ la meſure du mérite ſe tire de l'é„ tendue du cœur & de la capacité „ qu'on a d'aimer ". Avec une pareille regle, le mérite des Femmes d'à préſent ſera leger.

Enfin, celles qui ſont deſtinées à vivre d'une vie de ſentiment, ſentent que l'Amour eſt plus néceſſaire à la vie de l'eſprit, que les alimens ne le ſont à celle du corps. Mais notre Amour ne ſauroit être heureux, qu'il ne ſoit réglé.

glé. Quand il ne nous coute ni vertu, ni bienſéance, nous jouiſſons d'un bonheur ſans interruption ; nos ſentimens ſont profonds, nos joyes ſont pures, nos eſperances ſont flatteuſes, l'imagination eſt agréablement remplie, l'eſprit vivement occupé, & le cœur touché. Il y a dans cette ſorte d'Amour des plaiſirs ſans douleur, & une eſpece d'*immenſité* de bonheur qui anéantit tous les malheurs, & les fait diſparoître. L'Amour eſt à l'ame, ce que la lumiere eſt aux yeux : il écarte les peines, comme la lumiere écarte les ténebres. Madame de LONGUEVILLE diſoit „ que les beaux jours que „ donne le Soleil, n'étoient que pour „ le peuple ; mais que la préſence de „ ce qu'on aimoit faiſoit les beaux „ jours des honnêtes-gens ". Ceux qui ſont deſtinés à une vie ſi heureuſe, ſont dans le monde comme s'ils n'y étoient pas, & ne s'y prêtent que pour des inſtans. Rien ne les intereſſe, que ce qu'ils ſentent : rien ne les peut remplir, que l'Amour.

L'eſprit que l'Amour donne, eſt vif & lumineux : il eſt la ſource des agrémens

mens. Rien ne peut plaire à l'eſprit, qu'il n'ait paſſé par le cœur.

La difference de l'Amour aux autres plaiſirs eſt aiſée à faire à ceux qui en ont été touchés. La plupart des plaiſirs ont beſoin, pour être ſentis, de la préſence de l'objet. La Muſique, la bonne-chere, les Spectacles, il faut que ces plaiſirs ſoient préſens pour faire leur impreſſion, pour rappeller l'ame à eux, & la tenir attentive. Nous avons en nous une diſpoſition à les goûter; mais ils ſont hors de nous, ils viennent du dehors. Il n'en eſt pas de même de l'Amour; il eſt chez nous, il eſt une portion de nous-mêmes; il ne tient pas ſeulement à l'objet, nous en jouïſſons ſans lui. Cette joye de l'ame que donne la certitude d'être aimée, ces ſentimens tendres & profonds, cette émotion de cœur vive & touchante, que vous donnent l'idée & le nom de la perſonne que vous aimez; tous ces plaiſirs ſont en nous, & tiennent à notre propre ſentiment. Quand votre cœur eſt bien touché, & que vous êtes ſure d'être aimée, tous vos plus grands plaiſirs ſont dans votre Amour: vous pouvez donc être heureuſe par votre

votre ſeul ſentiment, & aſſocier enſemble le bonheur & l'innocence.

On me dira; Voilà un terrible écart. J'en conviens. Ne puis-je pas le juſtifier? Un Ancien diſoit que les penſées étoient les promenades de l'Eſprit. J'ai cru avoir le privilege de me promener de cette maniere. Les Idées ſe ſont offertes aſſez naturellement à moi, & de proche en proche elles m'ont mené plus loin que je ne devois, ni ne voulois. Voici le chemin quelles m'ont fait faire. J'ai été bleſſée que les Hommes connuſſent ſi peu leur interêt, que de condamner les Femmes qui ſavent occuper leur eſprit. Les inconvéniens d'une vie frivole & diſſipée, les dangers d'un cœur qui n'eſt ſoutenu d'aucun principe, m'ont auſſi toujours frappée. J'ai examiné ſi on ne pouvoit pas tirer un meilleur parti des Femmes. J'ai trouvé des Auteurs reſpectables, qui ont cru qu'elles avoient en elles des qualités qui les pouvoient conduire à de grandes choſes; comme l'Imagination, la Senſibilité, le Goût: ce ſont des préſens qu'elles ont reçus de la Nature. J'ai fait des réflexions ſur chacune de ces qualités. Comme la ſenſibilité les domine,

mine, & qu'elle les porte naturellement à l'Amour; en paſſant par ſon Temple il a bien falu lui payer tribut, & jetter quelques fleurs ſur ſon Autel. J'ai cherché ſi on ne pouvoit point ſe ſauver des inconvéniens de l'Amour, en ſéparant les Vices des Plaiſirs, & jouir de ce qu'il a de meilleur. J'ai donc imaginé une Métaphyſique d'Amour; la pratiquera qui pourra.

Voilà l'Hiſtoire de mes idées; ſi vous voulez, de mes égaremens. Je ſerai bien-heureuſe, ſi ayant les défauts qu'on reproche à MONTAIGNE, je pouvois comme lui conduire ceux qui liront ce petit Ecrit, dans le Païs de la Raiſon & du Bon-ſens, quelquefois même dans celui des Fleurs & des Zéphirs.

REFLEXIONS

SUR LE

GOÛT. *

TOUT le monde parle du Goût : on ſait que l'Eſprit de Goût eſt au-deſſus des autres ; on ſent donc tout le beſoin qu'on a d'en avoir ; cependant rien de moins connu que le Goût. Une Dame d'une profonde érudition, a prétendu que c'étoit une harmonie, un accord de l'Eſprit

* Quoique ces Réflexions ſoient en partie une répetition de ce qui eſt contenu dans les pages 183-185. des REFLEXIONS SUR LES FEMMES ; on a crû que cet inconvénient étoit encore moindre, que de ſe donner la liberté de retrancher quelque choſe dans les Manuſcrits qui ont été fournis.

prit & de la Raiſon ; qu'on en a plus ou moins, ſelon que cette harmonie eſt plus juſtes. D'autres perſonnes ont crû, que le Goût étoit une union du ſentiment & de l'Eſprit ; que le ſentiment, averti par les objets ſenſibles, faiſoit ſon rapport à l'Eſprit, (car tout parle à l'Eſprit) ; & que l'un & l'autre d'intelligence, formoient leurs Jugemens. Ce qui fait croire que le Goût tient plus au ſentiment qu'à l'Eſprit, c'eſt qu'on ne peut rendre raiſon de ſon Goût, parce qu'on ne ſait point pourquoi l'on ſent ; mais on rend toujours raiſon de ſes connoiſſances.

Le Goût eſt le premier mouvement & une eſpece d'inſtinct qui nous entraine, & qui nous conduit plus ſurement que tous les raiſonnemens. Il n'y a nulle liaiſon néceſſaire entre les Goûts ; ce n'eſt pas la même choſe entre les Vérités. Il eſt ſûr que quiconque conviendra de mes Principes, conviendra auſſi de mes Conſéquences. On peut donc amener une perſonne intelligente à ſon avis, & on n'eſt jamais ſûr d'amener une perſonne ſenſible à ſon Goût : on n'a point de liens, d'attraits, pour l'attirer à ſoi : rien ne ſe tient dans les

Goûts ;

Goûts ; tout vient de la disposition des Organes, & du rapport qui se trouve entr'eux & les objets.

Ce sentiment est appuyé par Monsieur PASCAL : „ Il y a, dit-il, un „ modele d'agrément & de beauté, qui „ consiste dans le rapport que nous avons „ avec la chose qui nous plait ; tout ce „ qui est formé sur ce modele, nous „ donne un sentiment agréable ; c'est „ ce qui s'appelle Goût. Quel est ce „ modele ; & à quoi le connoitre ? C'est „ ce que l'on ignore. "

Il y a cependant une justesse de Goût, comme il y a une justesse de Sens. La justesse de Goût, juge de tout ce qui s'appelle Agrémens, Sentimens, Bienséance, Délicatesse ou fleurs de l'Esprit, (si l'on ose parler ainsi) : c'est je ne sai quoi de sage & d'habile, qui connoit ce qui convient, & qui fait sentir dans chaque chose, la mesure qu'il faut garder. Comme on ne peut donner de regle assurée, on ne peut aussi convaincre ceux qui font des fautes ; dès que leur sentiment ne les avertit pas, vous ne pouvez plus les instruire. De plus, le Goût a pour objets des choses si délicates, si imperceptibles, qu'ils

qu'ils échappent aux regles ; c'eſt la Nature qui le donne ; il ne s'aquiert pas ; le monde délicat ſeulement le perfectionne.

La juſteſſe de Sens a pour objet la vérité : elle conſiſte a bien établir ſes Principes ; à en tirer des Conſéquences juſtes ; à ſentir les rapports qu'il y a d'une choſe à une autre, ſoit qu'on les aſſemble, où qu'on les ſépare. Cette juſteſſe vient du bon ſens, & de la droite Raiſon : pour peu qu'on y manque, ceux qui ont le ſens juſte le connoiſſent.

Comme il n'y a dans chaque choſe qu'une ſeule vérité ; quand vous l'avez attrapée, vous avez acquis le sûr & le facile : il n'y a auſſi dans chaque choſe, qu'un bon Goût, ſans quoi rien ne peut plaire à un certain degré.

Le Goût a pour objet l'Agréable : la Beauté a des regles, l'Agréable n'en a point. Le Beau ſans l'Agréable ne peut plaire, il tient au Goût ; voila pourquoi il plait plus que le Beau ; il eſt arbitraire & variable comme lui. Le Goût, eſt ce je ne ſai quoi qu'on ſent & qu'on ne peut dire, qui vous attire, & qui vous unit ſi intimément. Le

Goût a un empire bien étendu, puis qu'il s'étend ſur tout.

Juſqu'à préſent on a défini le bon Goût, *un uſage établi par les perſonnes du grand monde, poli, & ſpirituel.* Je croi qu'il dépend de deux choſes : d'un ſentiment très-délicat dans le Cœur, & d'une grande juſteſſe dans l'Eſprit.

REFLE-

REFLEXIONS
SUR LES
RICHESSES.

Les Richeſſes dans les mains du ſage, ſont ſon bonheur & celui des autres, & le couronnent de gloire. Les Richeſſes dans les mains de l'inſenſé, ſont ſa honte & ſa perte, par le mauvais uſage qu'il en ſait faire (*).

DEpuis que l'homme eſt tombé de cet état de grandeur & de bonheur où l'avoit élevé le premier Etre, il a perdu par ſa chûte toute l'autorité qu'il avoit

(*) Ceci eſt une paraphraſe des paroles de SALOMON dans ſes *Proverbes Ch. XIV. ℣. 24. & XVII. ℣. 16.*

ſur lui-même, & ſur tout ce qui l'environne. Déchu de tous ſes avantages, toutes les créatures l'éblouiſſent, le tentent & le ſéduiſent ; plus dangereuſes par leur ſéduction, que par le mal qu'elles peuvent lui faire. Quand il poſſédoit l'empire de lui-même, & qu'il ſavoit regler ſes paſſions & ſes ſentimens, il jouiſſoit d'un calme ſans interruption : ſes ſens ſoumis à ſa raiſon le ſervoient en eſclaves : ſes paſſions préſentoient des plaiſirs ſans le forcer : toutes les créatures s'offroient à lui & ne penſoient qu'à lui plaire. A préſent l'homme dégradé de tous ces avantages, il ne lui eſt reſté que le Deſir d'être heureux, mais il ne ſait où placer ſon bonheur ; il cherche, il s'agite, & ſe méprend ſans ceſſe. Il croit trouver dans les honneurs, dans les plaiſirs & dans les richeſſes, des appuis & des repos qui lui échapent. Par tout il trouve des plaiſirs inſuffiſans, des vuides renaiſſans qui ne peuvent ſe remplir, & un bonheur fugitif qui lui eſt montré & apperçu, où il n'arrive jamais.

Dans l'ordre des biens qui font le deſir des hommes, les Richeſſes tiennent un grand rang. Elles ont oſé croire

croire qu'elles rétabliroient l'homme dans ſa premiere dignité : qu'elles ſeroient un équivalent à tout ce qu'il a perdu ; qu'elles remplaceroient, par leur faſte, la véritable grandeur dont il eſt déchu ; qu'elles ſubſtitueroient au bien réel de l'ame, les biens extérieurs ; qu'elles remplaceroient par les dehors tous les avantages du dedans, dont il s'eſt privé par ſon infidelité.

Il eſt vrai que les Richeſſes ont uſurpé une certaine ſupériorité qui n'étoit duë qu'aux grandes qualités. Elles inſpirent à la plupart des hommes une certaine hauteur ; mais ce n'eſt pas une hauteur de dignité ; ce n'eſt qu'une hauteur d'illuſion. Elles occupent une place dans notre eſprit & dans notre cœur qui ne leur eſt pas duë. Elles degradent l'homme & l'anéantiſſent. Le Chrêtien qui ſe livre à l'amour des Richeſſes, doit renoncer à la gloire. On a vu d'illuſtres ſcélerats, mais l'on n'a jamais vu d'illuſtres avares. Le deſintereſſement nous ouvre la porte à toutes les vertus ; l'amour du Bien prépare l'ame à bien des vices : elle occupe dans notre cœur les biens du Souverain Etre ; elle nous fait oublier nos pré-

miers devoirs, & échaper aux loix de notre dépendance. Nous croyons tout trouver dans les richeſſes : elles favoriſent nos deſſeins ; elles ſatisfont à tous nos beſoins ; elles calment nos craintes ; les vices ſont en ſureté & à leur aiſe avec elles. La licence & l'impunité étant un des grands privileges de la Richeſſe ; l'homme puiſſant s'eſt fait une citadelle dans ſon cœur, qui le met en ſureté contre les approches de la vérité, & contre les reproches de ſa raiſon & de ſa conſcience. Les grandes fortunes ne ſont pas ſeulement l'aliment à notre amour-propre ; elles ſont auſſi l'appui à notre foibleſſe, & les lits où notre ame ſe repoſe : elle eſt foible & languiſſante ſans elles. Mais ſouvent ces appuis ſont trop forts, puis qu'ils nous font oublier notre ſoumiſſion & notre dépendance.

Les Richeſſes ſont vaines dans leur uſage, inſatiables dans leur poſſeſſion. Vaines, par la fauſſe idée qu'elles nous donnent de nous-mêmes : idée qui n'eſt pas fondée ſur notre être réel, mais ſur notre être imaginaire. Tout ce qui entoure ces favoris de la fortune ſert leurs illuſions. Ces vils adulateurs qui les

les approchent, & qui deshonorent la louange par l'emploi qu'ils en font; ces Poëtes illuſtres, ces Orateurs, miniſtres de la renommée, s'abaiſſent quelquefois juſqu'à ſervir leur amour-propre. La Renommée même les favoriſe; elle ne ſe charge que des actions d'éclat, & préſque jamais des actions vertueuſes. Tout contribue à ſoutenir cette fauſſe idée qu'ils ont d'eux-mêmes. Ils ſentent que toute la nature ne travaille que pour eux: l'on ouvre les entrailles de la terre pour en tirer l'or & les pierreries: les pierreries qui renferment toute la majeſté de la nature, ne ſont qu'à leur uſage. Entrez chez eux, tout eſt en proportion avec cette idée de grandeur: Maiſon ſuperbe, Table délicate, Equipage magnifique. Tout ce qui les approche ne ſauroit être trop haut, trop élevé. Mais les regles de la proportion ceſſent, dès qu'ils ſe tournent vers les autres: ils ne mettent leur gloire, ni leur bonheur à faire celui des autres. Fauſſe idée de Grandeur! Elle n'eſt pas dans le faſte; elle n'eſt pas auſſi dans notre imagination: ce n'eſt pas elle qui vous fait grands, mais bien ce que vous êtes dans l'idée des autres; & pour

y être bien placés, il faut leur faire voir des qualités réelles & qui nous ſoient propres, & ſavoir leur être utiles. Rien de ſi grand, & ne nous donne une place ſi illuſtre dans l'imagination des hommes, que de contribuer par ſon bien au bonheur public; que de faire paſſer ſes richeſſes ſur tant de malheureux : c'eſt leur donner un nouvel être que de les tirer de leur état. L'homme riche ne tourne point ſes regards vers les autres, que pour comparer, que pour jouïr de leur abaiſſement; & preſque jamais pour les ſecourir : ſon cœur ne ſent pas le beſoin de faire des heureux.

L'Amour des Richeſſes vient de la pauvreté de l'Ame; ſi elle avoit les biens réels que donne la vertu, elle ne courroit pas après elles. Mais empêcheront-ils que la Vérité ne vienne quelquefois tirer le rideau, ne leur montre la fauſſeté de leur opinion, & ne leur diſe : „ vous vous meprenez; le bonheur n'eſt „ pas où vous le placez; apprenez que „ ces richeſſes, en ſatisfaiſant à tous vos „ deſirs, les multiplient, & augmentent „ vos beſoins; vous étendez les paſſions „ par leur uſage ? "

Les

Les deux paſſions qui gouvernent les hommes ; les deux ſentimens de l'ame, l'Amour & l'Ambition, que les Richeſſes favoriſent & en même tems dégradent ; quel parti en tirons-nous ? Et ſavons-nous les employer ? Elles nous ont été données, l'une pour notre bonheur, & l'autre pour notre élevation. Les ſentimens du cœur font la félicité de l'homme ; l'amour de la gloire en fait la dignité. Mais la Vanité, la gloire des petites ames, eſt devenue le reſſort des eſprits médiocres ; & la vraie grandeur eſt ignorée. Les hommes qui mettent tant de délicateſſe dans l'amour, en mettent ſi peu dans l'ambition ; & ils ſont auſſi flatés d'une place achetée, que d'une place méritée. Les hommes ne veulent qu'être élevés ; ils ne ſe ſoucient pas d'être grands. Ce n'eſt pas la vraie gloire que l'on cherche, mais les diſtinctions établies parmi les hommes. Les grandes places ſont autant de retranchemens où les paſſions ſe fortifient ; & nous vivons dans cette erreur de Vanité, que l'amour-propre incorpore dans notre ame.

Nous ne voulons que l'appareil de la gloire, & le bruit pour nous dérober à nous-mêmes. Car tous ces favoris de la

fortune ne ſont que des fugitifs, & des déſerteurs d'eux-mêmes. L'homme ſe cache ſous le perſonnage, & ſe perd de vue. Une vie de ſpectacle eſt vuide de bien réel; mais la vie privée devient l'écueil de ces réputations brillantes & dérobées; elle les démaſque, & fait voir qu'elles ne ſont fondées que ſur la Vanité. Rien de plus aiſé, que d'impoſer avec des Richeſſes : elles parent, elles ornent tout. Que de félicité elle nous offrent au dehors, que d'ennemis au dedans, ſi la Sageſſe ne vient à notre ſecours pour en regler l'uſage !

Toutes les paſſions ſont inſatiables; la plus difficile à contenter, c'eſt l'amour du Bien : toujours inquiette & agitée, & toute dans l'avenir. Il faut s'arrêter, & ſéjourner ſur les goûts & ſur les plaiſirs pour en jouïr : il faut des repos pour le bonheur. Il n'y a point de préſent pour une ame agitée : la ſoif des richeſſes ne laiſſe jamais aſſés de calme pour ſentir ce que l'on poſſéde. Le bonheur des gens agités n'eſt qu'un bonheur de paſſage, & tout au dehors; mais ſouvent, en donnant trop de valeur à ces plaiſirs paſſagers, on les achete communément tous trop cher, & plus qu'ils ne valent. Ils paſſent leur

vie

vie en desirs, & en esperances : ainsi ils ne vivent pas, mais ils esperent de vivre. La connoissance de la fausseté des biens présens, le desir & l'esperance de la réalité des biens absens, fait la legereté & l'inconstance, qui lui tiennent lieu de bonheur, par l'agitation qu'elles donnent : voïla pourquoi l'on a un si grand goût pour la nouveauté. La nouveauté plait parce qu'elle promet, & qu'elle donne une grande étendue à nos esperances.

Les hommes ne font pas un meilleur usage de l'Amour, qui leur a été donné pour leur propre bonheur. Ce Sexe aimable, qui leur est destiné pour adoucir les amertumes de la vie, pour épurer leur joye & leur plaisir, n'est plus le prix du cœur : il n'est que le prix de l'argent. Nous le dégradons nous-mêmes contre notre propre interêt. Nous plaçons mal notre estime, & nos sentimens ; nous ne les donnons qu'aux graces. Si nous les accordons au mérite, & aux vertus, comme elles veulent avoir notre considération, elles travailleront à les aquerir par des qualités estimables. Nous avons tort de nous plaindre d'elles ; c'est nous qui les formons. De plus, nous ne pouvons nous

en paſſer : nous tenons à elles par des liens inconnus & néceſſaires. Mais nous ne tirons parti ni des mouvemens de l'ame, ni des ſentimens du cœur.

Toutes les créatures nous appellent, & nous trompent en nous diſant : JE SUIS VOTRE FELICITE'. Dans l'Ecriture, l'homme abuſé par l'objet qui l'a ſéduit, parle ainſi (*) : *J'ai dit au rire & à la joye, pourquoi m'avez-vous abuſé ?* A qui ces reproches ne s'adreſſent-ils pas ? Forcée d'en dire autant, Honneurs, Dignités & Richeſſes, vous n'êtes que des ſpectacles vuides de réalité. Que de mécompte dans vos promeſſes ! Illuſion de mon imagination, plaiſir ſéducteur, charmes du cœur, qui m'aſſuriez tant de félicités, qu'êtes-vous devenus ? Encore ſi vous me rendiez à moi-même tel que j'étois quand vous m'avez pris. Mais quel deſordre dans l'eſprit, quel vuide dans le cœur ne me laiſſez-vous pas ! Vous m'avez donc trompé.

Voila l'état d'un homme que les Richeſſes & les plaiſirs on ſéduit. Qu'a-t-il trouvé ? Un fantome de vanité, qui n'a pu le remplir ; & des plaiſirs inſuffiſans pour ſon bonheur.

PSY-

(*) Eccléſiaſte II. 2.

PSYCHÉ

EN GREC,

L'AME.

LA Fable de Pſyché repréſente l'Ame humaine : elle eſt dans le corps, comme Pſyché dans le Palais de l'Amour : elle y eſt ſervie par un Etre qu'elle ne connoit pas ; qui exécute ſes ordres avec une fidelité & une promptitude admirable.

L'Ame eſt miſe dans le corps pour jouïr, & non pas pour connoître. Ses ſens, ce ſont les portes & les canaux par leſquels elle ſe répand, ſe communique & ſe mêle avec tous les objets ſenſibles ; ce ſont les miniſtres de ſes plaiſirs. Tout ce qui l'environne reſſemble aux Nymphes deſtinées à ſervir l'Epouſe de l'Amour, & qui lui préparent des amuſemens. La volupté la ſert : les ſpectacles, la ſymphonie, les ſaiſons même ont l'intendance de ſes plaiſirs ;

plaisirs ; & toute la nature en a soin. Tout est pour elle, dès qu'elle ne voudra que jouir ; tout se refuse à elle dès qu'elle voudra connoître. L'Etre des Etres, qui a pris pour attribut, L'INCONNU, veut être ignoré ; il ne veut pas qu'on lui dérobe son secret. Les plaisirs, l'amour même ne veulent pas être examinés ; & l'on est forcé à leur passer bien des choses.

Mais l'Ame s'ennuye de son propre bonheur ; & comme Psyché, elle veut avoir des spectateurs : Elle appelle ses deux Sœurs, qui la précipitent dans le malheur ; & nous, nous appellons les deux ennemis de notre repos, la curiosité & la vanité. La Curiosité nous inquiete, nous agite, & nous fait acheter bien cher le peu de connoissance qu'elle nous donne. Pour la Vanité, le bonheur n'habite point avec elle : un galant homme a dit, qu'*elle nous fait faire bien plus de choses contre notre goût, que la Raison.* Ainsi *nous sommes vains*, comme dit MONTAIGNE, *aux dépens de notre aise.*

POR-

PORTRAITS

DE

DIVERSES PERSONNES

Par Madame la Marquise

DE LAMBERT.

PORTRAIT

DE Mr. DE.....

QUoique je n'aime pas à peindre pour les yeux, mais ſeulement pour l'eſprit; il faut vous dire un mot de ſa figure. Il eſt bien fait : il a la taille fine & aiſée, le viſage agréable ; de la délicateſſe, de la bienſéance dans l'eſprit; du goût & du ſentiment. Il y a une galanterie répandue dans ſes manieres & dans ce qu'il écrit, qui fait ſentir que les graces & les amours ont pris ſoin du commencement de ſa vie : ce fut ſous de tels maîtres qu'il apprit à ſentir, à toucher & à plaire.

L'uſage qu'il a fait de ſon cœur n'a ſervi qu'à le perfectionner ; & l'amour, qui gâte aſſés ſouvent les hommes, a reſpecté ſes mœurs, & lui a appris à ſéparer les plaiſirs des vices : ſa galanterie a augmenté ſa douceur & ſa délicateſſe naturelle.

Il n'a pas ſeulement la politeſſe des manieres ; il a auſſi celle de l'Eſprit.

Avec

Avec quelle fineſſe n'examine-t-il pas les choſes les plus délicates ? Que d'agrémens ne répand-il pas ſur les plus ſtériles ? Il s'amuſe quelquefois à faire de jolis vers. Quoique ſa Poëſie ſoit douce & galante, elle eſt ſage : il eſt le maître de ſon imagination : il met un accord & une liaiſon entre les termes & les idées : & ſon cœur répand ſur tout ce qu'il fait, les graces du ſentiment.

Il ne s'eſt pas contenté d'aſſurer dans ſes premieres années ſa réputation ſur la valeur : il en a ſouvent donné des marques aux dépens de ſa ſoumiſſion à nos loix : c'eſt la ſeule infidélité qu'il leur ait jamais faite.

La Paix étant faite, ſa famille voulut l'établir. Rendu à la vie privée, il pratiqua toutes les vertus paiſibles, & devint ce que les autres veulent paroître ; choſe plus difficile que de s'élever par les vertus d'éclat, où la gloire ſoutient : il faut être bien grand pour avoir la force de ne l'être qu'à ſes propres yeux.

Dans cette vie retirée il contracta des habitudes de modeſtie, qui acheverent de former ſon Caractere ; & ſon Humeur n'y perdit aucun de ſes agrémens. Il l'a aimable & liante : il ſait que le meilleur

leur uſage qu'on puiſſe faire de l'Eſprit eſt de ſe faire aimer. Il ne laiſſe point appercevoir d'amour-propre : il ſemble qu'il s'oublie lui-même, & qu'il ne vit que pour les autres. Très délicat ſans être difficile, il ſait mettre dans le commerce toutes les vertus de la ſocieté : liberal par goût : rangé par gloire, & par juſtice. Il a un excellent ſavoir vivre : il n'a pas ſeulement le ſavoir vivre des manieres ; il a auſſi celui du procédé : il ſait jouïr & ſe paſſer des choſes.

Il eſt dans l'âge où les ſentimens deviennent plus délicats, parce qu'on échape à l'empire des ſens ; dans cet âge où l'on vit encore pour ce qui plait, & où l'on ſe retire pour ce qui incommode : il jouït des plaiſis purs.

Enfin on ne l'eſtime jamais tant que lors qu'on le connoit davantage. Il doit ſouhaiter ce que les autres ont à craindre, qui eſt l'attention & la délicateſſe des bons Juges ; & il n'a rien à redouter, que la malice du ſilence.

POR-

PORTRAIT

DE Mademoiſelle DE.....

A La mort du LUCRECE (*) tout l'Olympe ſe réjouit : les Dieux s'aſſemblerent pour punir cet illuſtre impie dont les graces avoient ſéduit les mortels ; tous de concert le condamnerent aux plus cruels ſupplices que l'on ſouffre dans le Tartare. La ſeule Venus gardoit le ſilence : elle avoit été ſenſible à la priere qu'il lui avoit faite, & aux graces avec leſquelles il lui rappelloit les ſentimens & les plaiſirs de ſon amant. Elle leur dit : „ Vous vous „ méprenez dans vos ſentimens ; il faut „ choiſir une ſorte de vengeance, qui, „ en le puniſſant, nous juſtifie, & le „ force à ſe dedire. Mon avis eſt de le „ ren-

(*) LUCRECE, en latin *Titus Lucretius Carus*, Poëte latin, du tems de Ciceron, de la ſecte d'Epicure, dont il a chanté la Doctrine dans ſes ſix Livres *de Rerum Natura*. Jamais homme ne nia plus hardiment, que ce Poëte, la Providence divine.

„ renvoyer ſur la terre pour reparer „ notre gloire. Il faut lui former un „ corps qui lui donne d'autres ſenti- „ mens. Vous ſavez que par les loix „ de l'union que vous avez établies, „ l'ame eſt dépendante des organes : ren- „ voyez celle-ci dans ces corps foibles, „ livrés à l'erreur & aux fauſſes opi- „ nions, qui croyent en nous ſans ſa- „ voir pourquoi : & puiſque Lucrece „ nous a donné pour origine l'ignoran- „ ce & la crainte, que cette même paſ- „ ſion ſerve à le punir & à nous ven- „ ger. Il faut mettre ſon ame dans le „ corps d'une femme ; alors vous n'au- „ rez plus à redouter la force de ſon „ génie : ne craignez plus ſes ſaillies har- „ dies ; ce ne ſera plus de ces ames „ faites pour les ſiſtèmes ". Tous les Dieux applaudirent au deſſein de Venus, & lui laiſſerent le ſoin de leur vengeance, & celui de former la priſon du coupable.

Venus & l'Amour, depuis long-tems, avoient parmi les mortels une race cherie, qu'ils avoient priſe ſous leur protection : c'étoit un ſang privilégié, & qui étoit tributaire à l'Amour & à ſa Mere : la beauté & les graces préſidoient toujours à leur naiſſance : les amours

amours ; & les jeux les accompagnoient dans la ſuite de leur vie. Ce fut de ce ſang cheri des Dieux dont elle forma le Corps où elle enferma l'ame de Lucrece ; ſa priſon fut aimable. Elle lui donna de ces graces finies qui ne ſont que pour les délicats, une phyſionomie ſpirituelle.

Mais elle a bien négligé les preſens de Venus, & loin d'être enchainée par ſes organes, elle a rompu tous ſes liens : nul préjugé ne l'aſſujettit : nulle autorité ne la gêne. Elle fait ſentir qu'elle eſt de ces ames originales, faites pour donner la loi, & non pour la recevoir : elle n'a conſervé de ſon ſexe que les agrémens, & en a éloigné toutes les foibleſſes. Venus a pourtant conſervé un droit ſur ſon cœur ; elle l'a ſenſible & tendre pour ſes amis : tout eſt ſentiment en elle, ou ſenti, ou inſpiré. Elle a du goût pour la délicate volupté, qui eſt ſi éloignée de la débauche. Enfin Venus en a fait une perſonne à part, & ſeule ſemblable à elle-même : elle la fit naître dans l'opulence & dans la molleſſe. Elevée dans les bras d'une mere qui l'aimoit trop pour ne la pas gâter, tous les défauts qui ſont à la

ſuite

ſuite d'une grande naiſſance l'attendoient, pour l'accompagner dans le cours de ſa vie.

Mais elle ſentit bien-tôt, que rien n'eſt plus mal aſſorti qu'un grand nom & un petit mérite : elle en a écarté tous les défauts, & n'en a conſervé que les ſentimens & la gloire ; mais une gloire qui n'incommode point les autres, & qui n'eſt que pour elle : ne ſe ſouvenant jamais de ce qu'elle eſt, que quand les autres l'oublient : n'étendant point ſes droits ; la modeſtie les contient, & les arrête.

Sa ſituation ayant changé, elle s'eſt trouvée aux priſes avec ſa mauvaiſe fortune : elle a oublié que ſa naiſſance la devoit mettre à couvert de pareils malheurs : ſon indépendance lui a fait oublier tous les beſoins de ſon état : elle ne s'eſt plus ſouvenue que de la part que lui donne l'humanité aux malheurs communs de tous les hommes ; elle n'en a point murmuré : jamais vous n'entendez ces plaintes d'amour-propre ſi ordinaires. Elle a accepté la portion des malheurs qui lui eſt deſtinée ; & la force de ſon ame lui a donné la patience & la paix que les autres n'aquierent

que

que par une longue habitude. Le paſſage d'un état heureux à un malheureux, qui ſe fait ſentir, a été adouci par ſon courage. Sa Philoſophie l'a fait paſſer de l'opulence à la frugalité ſans peine.

Comme PETRONE, ſon loiſir eſt voluptueux. Elle ſe dérobe à ſes affaires & à ſes amuſemens pour être en bonne fortune avec les Muſes. Elle lit tout, & veut avoir les choſes dans leur ſource; car ſa raiſon ne peut être abuſée. Elle aime la diſpute; elle n'a jamais tant d'eſprit que quand elle a tort: elle la ſoutient ſouvent avec raiſon, & toujours avec véhémence, aſſez pour réduire les petites poitrines au ſilence. On pourroit ſouhaiter que ſes expreſſions reſpectaſſent aſſez ſes penſées pour être dignes d'elle; mais elle veut toujours jouïr du plaiſir de la négligence.

Enfin l'on trouve dans Madem..... la liberté & les agrémens de LUCRECE, la philoſophie & la frugalité d'EPICURE, les graces dont Venus ſait combler les perſonnes qu'elle favoriſe; & je dirai d'elle ce qu'un amant Eſpagnol diſoit de ſa maîtreſſe: *Elle plaît par tout, parce que ſes traits, ſon eſprit & ſon cœur, ont chacun leur Venus.*

POR-

PORTRAIT

DE Mr. DE S.

SI la pureté des mœurs eſt la premiere & la plus ſure diſpoſition à l'Eloquence, Mr. de S. a une grande avance pour parvenir à la perfection de cet art, qui demande trois choſes : de prouver, de toucher, & de plaire. Qui ſait mieux perſuader que celui qui ſe fait eſtimer ? La confiance ne va-t-elle pas au devant de l'eſtime pour introduire la vérité ?

A cette eſtime que Mr. de S. s'eſt aquiſe, il ſait joindre l'art de s'emparer de notre intelligence ; il ſe ſaiſit auſſi de nos ſentimens : il ſait que l'homme eſt plus ſenſible que raiſonnable ; qu'avec de la ſenſibilité on reveille des idées dans l'eſprit, & qu'on excite des mouvemens dans le cœur.

Mais pour perſuader, & pour toucher, il faut plaire ; & l'on ne plait que par les graces. Son Eſprit a été formé par elles : il l'a fin & délicat : ſes idées ſont

ſont claires, vives & nettes. Il met dans ce qu'il fait de la varieté, & de la nouveauté dans les tours & dans les peintures; des termes propres attachés à chaque idée; point de paroles qui ne parent ſes penſées, & qui n'inſpirent des ſentimens.

Dans ce qu'il compoſe, les ornemens ſont placés & ménagés : il ſeme des fleurs ſur ſa route avec une main ſage & ménagere : enfin il répand ſur tout ce qu'il fait, un agrément qui lui eſt propre; & l'on peut dire de lui ce qu'on a dit d'un grand Poete, que *ſi les graces avoient voulu parler aux hommes, elles auroient emprunté ſon langage.* On a comparé l'Eloquence à la valeur; mais il eſt bien plus flatteur d'aſſujettir les hommes par la perſuaſion, que de les vaincre par la force.

Les Grecs appelloient les Orateurs, *les Conducteurs des Peuples*; & les Romains ont dit, que *toutes les fois que les grands hommes ont monté à la Tribune, ils ont regné.* Des talens auſſi flateurs ne coutent rien à la modeſtie de M. de S. . . : de bonne heure il a ſû aquerir cette fleur de réputation, qui répand une bonne odeur ſur le reſte

de la vie ; il a fait taire l'envie, & l'a fait consentir, pour la premiere fois, que le mérite ait cours.

Il rend un bon compte au Public de son loisir. Il a traduit PLINE, qui est un Auteur aussi aimable que lui. Il a fait les Traités de l'Amitié & de la Gloire ; par l'un & par l'autre il inspire & fortifie deux sentimens si nécessaires à la societé : l'honneur & la vraie gloire sont le soutien de tous les devoirs ; & l'amitié met dans la vie, tout le charme & toute la douceur, qui nous sont nécessaires pour supporter nos malheurs.

Mr. de S. peint son cœur & ses mœurs dans tout ce qu'il fait. Il aime la vertu ; il la médite & en nourrit son ame : il est difficile que la vertu rempliſſe nos connoissances, sans se saisir de nos sentimens ; après avoir occupé l'esprit, elle descend au cœur.

Mr. de S. écrit parfaitement bien. Il ne touche à rien qu'il ne l'orne : les graces vives & légeres sont répandues par tout, même dans les matieres les plus seches, & les procès, qui par ses mains changent de forme. Personne n'a plus que lui le talent de la parole : son

ſon Eloquence eſt vive & forte : ſes levres ſont au ſervice de la vérité. Mais il fait plus ſentir que penſer. Enfin il plait, il ſoutient, il conſole : par lui la vérité ſe dévelope, & la bonne cauſe eſt protegée : jamais il n'a prêté ſes talens à l'injuſtice ; ſa probité eſt un heureux préſage pour la cauſe qu'il ſoutient.

Il eſt fidele à ſa raiſon : ſi quelques paſſions ont pû l'amuſer, aucune ne l'a aſſujetti. Cette heureuſe obéiſſance, jointe à l'innocence de ſes mœurs, lui donne la paix de l'ame, la joye & la ſanté de l'eſprit, & une égalité qui a pour fondement le calme de ſon ame. Il a toutes les vertus du cœur, probité, fidelité à ſes amis : la douceur & la modeſtie forment ſon caractere.

Enfin, je crois que l'on peut dire de lui ce que l'on a dit d'un Poëte infiniment aimable : que *les Graces ayant été longtems errantes chercher un Temple pour ſe placer, & qu'ayant trouvé le cœur d'*ARISTOPHANE ; *elles s'y repoſerent, y firent leur habitation, & le comblerent de toutes leurs faveurs.*

Il eſt bien flatteur pour mon amour propre, de trouver toutes les vertus & tous les agrémens dans les perſonnes que j'aime.

PORTRAIT

DE MR. DE F....

JE n'entreprendrai pas de peindre Mr. de F. : je connois ma portée & l'étendue de mes lumieres. Je vous dirai ſeulement comme il s'eſt montré à moi.

Vous connoiſſez ſa figure : il l'a aimable. Perſonne n'a donné une ſi haute idée de ſon caractere : eſprit profond & lumineux, qui voit où les autres s'arrêtent : eſprit original, qui s'eſt fait une route toute nouvelle, ayant ſecoué le joug de l'autorité : enfin, de ces hommes deſtinés à donner le ton à leur ſiécle.

A tant de qualités ſolides, il joint les agréables : eſprit maniéré, ſi j'oſe hazarder ce terme, qui penſe finement, qui ſent avec délicateſſe, qui a un goût juſte & ſûr, une imagination remplie d'idées riantes ; elle pare ſon eſprit & lui donne du tour ; il en a l'agrément ſans en avoir l'illuſion ; il l'a ſage & châ-

châtiée ; il met les choſes a leur juſte valeur ; l'opinion ni l'erreur ne prennent point ſur lui. C'eſt un eſprit ſain, dépouillé d'ambition, plein de moderation ; un favori de la raiſon ; un Philoſophe fait des mains de la nature : car il eſt né ce que les autres deviennent.

Je lui crois le cœur auſſi ſain que l'eſprit : jamais il n'eſt agité de ſentimens violens, de fievres ardentes : ſes mœurs ſont pures : ſes jours ſont égaux, & coulent dans l'innocence. Il eſt plein de probité & de droiture : il eſt sûr & ſecret : on jouit avec lui du plaiſir de la confiance ; & la confiance eſt la fille de l'eſtime. Il a les agrémens du cœur, ſans en avoir les beſoins ; nul ſentiment ne lui eſt néceſſaire. Les ames tendres & ſenſibles ſentent les beſoins du cœur plus qu'on ne ſent les autres néceſſités de la vie : pour lui, il eſt libre & dégagé ; auſſi ne s'unit-on qu'à ſon eſprit, & on échape à ſon cœur.

Il peut avoir pour les femmes un ſentiment machinal, la beauté faiſant ſur lui une aſſez grande impreſſion ; mais il eſt incapable de ſentimens vifs & profonds. Il a un comique dans l'eſ-

prit qui paſſe juſqu'à ſon cœur, qui fait ſentir que l'amour n'eſt par lui ni ſérieux, ni reſpecté. Il ne demande aux femmes que le mérite de la figure : dès que vous plaiſez à ſes yeux, il ne vous demande plus rien, & tout autre mérite eſt perdu.

Il ſait faire un bon uſage de ſon loiſir & de ſes talens. Comme il a de tous les eſprits, il écrit ſur tous les ſujets : mais la plûpart de ce qu'il fait doit être l'objet de nos reſpects, & non pas de nos connoiſſances. Il fait des vers en homme d'eſprit, & non pas en Poëte : il y a des morceaux de lui au-deſſus de ceux des plus grands maîtres. Des grands ſujets il paſſe aux bagatelles avec un badinage noble & léger. Il ſemble que les Graces vives & riantes l'attendent à la porte de ſon Cabinet, pour le conduire dans le monde & le montrer ſous une autre forme.

Sa converſation eſt amuſante & aimable. Il a une maniere de s'énoncer ſimple & noble ; des termes propres ſans être recherchés. Il montre auſſi de la ſageſſe & de la retenue : de ſa retenue on en fait aiſément du dédain. Il donne l'impreſſion d'un caractere dégouté.

par

par délicateſſe. Peu bleſſé des injuſtices qu'on peut lui faire, la connoiſſance de lui-même le raſſure, & ſa propre eſtime lui ſuffit.

Je ſuis de ſes amies depuis longtems; je n'ai jamais connu perſonne d'un commerce ſi aiſé. Comme l'imagination ne le gouverne point, il n'a pas la chaleur des amitiés naiſſantes; auſſi n'en a-t-il pas le danger. Il connoit parfaitement les caracteres; il vous donne le degré d'eſtime que vous méritez: il ne vous éleve pas plus qu'il ne faut, il vous met à votre place; mais auſſi il ne vous en fait pas deſcendre.

Vous voyez bien, Madame, qu'un pareil caractere n'eſt fait que pour être eſtimé. Vous pouvez donc badiner & vous amuſer; mais ne lui en donnez, & ne lui en demandez pas davantage.

Fin des Portraits.

DIALOGUE

ENTRE

ALEXANDRE ET DIOGENE.

Sur l'Egalité des Biens.

ALEX. A Quelle vie vous êtes vous condamné, DIOGENE? Ne valoit-il pas mieux vous mettre à la ſuite de quelque Prince, pour vous ſauver de l'indigence, que de mener une vie miſérable, ſans maiſon, ſans habits, & ſouvent ſans pain?

DIOG. Croiez-vous qu'on puiſſe être pauvre avec la Science & la Vertu? Vous voyez les maux de mon état, ALEXANDRE, & vous n'en connoiſſez pas les biens. Ma pauvreté me met à couvert de l'Envie; elle ne m'expoſe qu'aux inſultes des hommes, que je mépriſe, & dont vous recherchez les applaudiſſemens, aux dépens de votre ſang, de votre repos, & de la vie

des

des fous qui vous ſuivent. Par elle je jouis de ma liberté & de mon indépendance. La différence qu'il y a de vous à moi, c'eſt que tous vos Biens ſont ſous les yeux, & ſont l'objet des deſirs des hommes; mais vos Maux ſont cachés, & les miens ſont apparens. Vous excitez des Paſſions, qui revoltent & qui bleſſent l'Amour propre des hommes; votre Grandeur les abaiſſe & meſure leur petiteſſe. Pour moi je ne leur inſpire que de la Pitié; & la Pitié leur fait ſentir leur ſupériorité, & les conduit à la Tendreſſe. On croit que tout eſt preſque égal dans le monde; qu'aux fous l'illuſion, que la Raiſon aux Sages fait l'équilibre de leurs Biens & de leurs Maux. Cependant l'illuſion aux fous agrandit leurs Maux, & anéantit ſouvent leurs Biens; leur orgueil les double quelquefois; leur délicateſſe prend ſur leur ſentiment & le diminue: car il ne faut rien pour gâter un Plaiſir; & le Bonheur eſt dans le Sentiment, & non pas dans les choſes. La Raiſon aux Sages affoiblit leurs Maux & double leurs Biens, ou les réduit les uns & les autres à leur juſte valeur. Quand

vous voudrez, nous compterons vos Biens & vos maux avec les miens ; & vous verrez que tout eſt égal, ou que l'avantage eſt de mon côté.

ALEX. Vous comptez donc pour rien les premieres Places, la Gloire des Conquérans, & la Fortune qu'ils mênent à leur ſuite ? N'eſt-ce pas un bien réel, & l'objet de tous les deſirs des hommes ?

DROG. Des biens réels ? Je n'en conviens pas. Il eſt vrai qu'ils ſont l'objet des deſirs de preſque tous les hommes ; mais examinons vos Biens. Il y a des Princes de Naiſſance ; il y a des Princes de Fortune ; il n'y a gueres de Prince de mérite, c'eſt-à-dire, à qui le mérite donne la premiere place. Heureuſement pour notre amour propre nous aurions trop à ſouffrir, s'il falloit convenir que c'eſt le mérite qui vous a mis au-deſſus de nous : nous nous conſolons, quand nous penſons que vous ne devez qu'au hazard, ou au caprice de l'aveugle Fortune, cette extrême différence qu'il y a de vous à nous.

ALEX. Si on ne doit pas me ſavoir gré de ma Naiſſance, au moins doit-on compter pour quelque choſe mes Con-

quêtes, & la Gloire que je me ſuis acquiſe.

DIOG. Encore moins. Je vous pardonnerois d'être né Prince, ſi vous ne penſiez qu'à faire le bonheur des hommes; mais je ne puis vous ſavoir gré, de faire la déſolation univerſelle. Vous avez uni toute votre Raiſon à votre épée, qui eſt toute votre loi. Vous appellez l'ambition Grandeur; car il ne vous coûte rien de donner de beaux noms à vos égaremens. Je ne m'en étonne pas; les hommes s'accordent à annoblir les foibleſſes qui leur ſont communes. Mais je vous dis moi, que ce que vous appellez *Grandeur*, n'eſt qu'une violente fermentation de votre ſang, qui vous allume l'imagination. Quoi! parce que votre ſang a acquis un certain degré de chaleur & de viteſſe, il faut que toute l'*Aſie* périſſe? Hé! quelle part avez-vous à ces grandes Conquêtes, dont vous vous glorifiez tant? Si vous rendiez à vos Soldats & à vos Généraux la part qu'ils y ont, qu'il vous en reſteroit peu! Vous n'êtes qu'un Héros de Fortune, vous n'êtes pas un Héros de Mérite; & vous avez été ſi peu ſage, que quand la Fortune a tout

fait pour vous, vous n'avez pas eu la prudence de vous borner ; toujours en extravagant, préſumant tout de vous-même. Il ne ſuffit pas d'avoir de grandes qualités pour être un grand homme ; il en faut avoir l'œconomie. Mais qu'avez-vous gagné à franchir toutes les bornes du vraiſemblable ? Qu'à vous faire rayer de l'Hiſtoire, & vous faire renvoyer aux Romans : il falloit meſurer vos actions, & les mettre au niveau & à la portée de la créance des hommes.

ALEX. Quoi ! la Gloire, & la Gloire ſupérieure, n'eſt donc pas un Bien ?

DIOG. Ce qui s'appelle *Gloire* eſt très-arbitraire. Il faut convenir de ce qui a droit de porter ce nom-là.

ALEX. J'appelle *Gloire*, ce qui eſt reçu pour tel parmi les hommes.

DIOG. L'erreur ; pour être univerſelle, n'en eſt pas moins erreur. Rien de plus contagieux qu'une imagination comme la vôtre. Elle a tellement ébranlé celle des hommes, que ſon action agit encore ſur la nôtre ; & nous vous devons la folie de tous les Héros.

ALEX. Cela marque la Grandeur de ma Gloire, & les diſpoſitions qu'ont les hom-

hommes, à en recevoir l'impreſſion & les deſirs.

DIOG. Non, ce n'eſt point l'ouvrage de la Nature, c'eſt le vôtre. Vous avez tellement ébranlé les eſprits, qu'ils ſe ſont faits des routes nouvelles dans le cerveau; & l'habitude de penſer comme vous, les a tenues toujours ouvertes.

ALEX. Dites-moi donc ce qui mérite ſelon vous le nom de Bien; puiſque la Royauté qui nous eſt donnée par la Naiſſance, la Gloire acquiſe, & la Fortune, n'en ſont pas?

DIOG. Je ne vous dis point que ce ne ſoient pas des Biens, mais je vous dis que ce ne ſont pas les premiers Biens; qu'ils ne ſont pas ſi grands qu'on les croit, & qu'ils ont ſouvent de grands Maux à leur ſuite. La Fortune ne traite même avec ſes Amis qu'à des conditions dures; elle leur fait achetter bien cher ſes préſens. La Pauvreté auſſi n'eſt pas un ſi grand Mal que vous penſez. Les privations ne ſont pas ſenſibles quand les deſirs ſont éteints; & je jouïs de beaucoup de biens qui vous ſont inconnus. Les premiers Biens, ſelon moi, ſont les Vertus; & toutes les diſtinctions établies parmi les hommes n'en ont été, ou n'en doi-

doivent être que la récompenſe. Je mets après elles l'Indépendance, la Tranquillité, la Joye de l'eſprit, & le Repos de la bonne conſcience : Biens dont on jouit ordinairement, quand on poſſede les premiers. Vous-même avez ſi bien ſenti que toute la Grandeur de l'homme eſt au dedans, que vous diſiez de PARMENION: „ Il eſt ſimple & négli„ gé au dehors; mais il eſt tout pourpre „ au dedans, par les Vertus de ſon Ame." Ce qui devroit faire votre félicité, c'eſt de rendre les hommes heureux, plutôt que de les aſſujettir & de les rendre miſérables. Tous ceux qui ont occupé les premieres places, ont avoué dans des momens de ſincérité, que la premiere étoit la pire de toutes. Il n'y a point de Félicité humaine qui puiſſe ſoutenir l'homme, ſans le ſecours de la Philoſophie; & vous-même, preſſé du poids de votre orgueil, ne vous écriates-vous pas ? *O* ATHENIENS, *qu'il m'en coûte pour être loué de vous !* Mais vous n'avez voulu être qu'un Héros, & non pas un grand homme. Le Héros n'a que la bravoure d'un Pyrate, qui par la circonſtance ſe rend un Conquérant; & cette Vertu en ſoi ſi noble, ceſſe

ceſſe d'être Vertu par l'uſage que vous en faites. Le grand homme réunit toutes les Vertus, & les a pures. Jamais vous n'avez penſé, que la premiere & la plus noble conquête étoit celle des Cœurs; toujours hors de vous-même, raſſaſié de Gloire & de Fortune, ennuïé de votre propre Félicité, cette Gloire qui vous paroit charmante quand vous courez après, ne vous paroit plus rien quand vous l'avez acquiſe. Si les hommes n'avoient été dans l'erreur, ſi l'Opinion ne vous avoit ſervi, on vous auroit regardé comme un furieux. Vous ne vous êtes ſoutenu que d'illuſions, que vous vous êtes faites à vous-même, ou que vous avez trouvé dans les autres: & la prévention a fermé toutes les avenues à la Vérité. Vous avez étendu l'idée que vous aviez de vous-même, & vous avez tout ſacrifié à cette Idole.

ALEX. Il faut prendre des Juges entre nous, pour ſavoir qui eſt le fou de nous deux. Pour moi je penſe comme tous les hommes; je ne fais qu'étendre l'erreur commune, ſi c'en eſt une, que de s'illuſtrer par de grandes Conquêtes.

DIOG. Je ſai bien que vous aurez pour

pour vous la multitude. Le nombre des Sages eſt très petit; & tout Prince que vous êtes, vous êtes un homme du peuple par votre maniere de penſer. Toujours dans la dépendance de l'opinion des hommes, vous mettez votre Bonheur dans les jugemens d'autrui. Vous n'êtes heureux qu'autant qu'il leur plaît. Vous n'avez j'amais ſû vous reſpecter, ni vous ſuffire. Vous ne vous croiez pas digne de votre propre eſtime; mais les ſuffrages publics quoique illuſoires vous dédommagent. Cette grande Renommée eſt un ſoutien à votre foibleſſe. Votre Amour propre & les Reſpects des hommes, vous tiennent des voiles devant les yeux. Mais il y a des momens où la Verité les tire, & vous montre à découvert. Vous ne pouvez alors ſoutenir cette vue de vous-même; & c'eſt pour vous fuir, que vous vous êtes embarqué dans vos Conquêtes. L'inconſtance, par l'agitation qu'elle donne, eſt le ſupplément du Bonheur. Ce n'eſt pas des choſes dont vous jouïſſez, c'eſt de leur recherche. La Modération & le Repos ont quelque choſe de grand, qui marque l'indépendance. Pour moi j'ai eu aſſez de fonds & de fermeté pour me paſſer

paſſer de tout l'attirail de la Gloire. J'ai ſu conſentir à demeurer inconnu. Vous n'avez pas eu aſſez de mérite pour jouer ce role ; ni aſſés de fonds d'eſprit pour remplir les vuides du tems.

ALEX. Votre Orgueil me révolte. Avez-vous oublié que toutes mes grandes actions ont été louées par les Orateurs, célébrées par les Poëtes, publiées dans les Hiſtoires, & admirées de tous les hommes.

DIOG. Ce n'eſt point Orgueil, c'eſt connoiſſance. On a loué en vous, non ce qu'on y voyoit, mais ce qu'on y ſouhaitoit. Jamais vous n'avez tiré votre Conſidération de vos Vertus ni de vos Mœurs, mais de votre Dignité. Permettez-moi de vous faire une queſtion. Croiez-vous que ce ſoit votre mérite qui vous attache les hommes ? Ce ſont leurs beſoins. S'ils étoient ſans paſſions, les Cours ſeroient déſertes. Qu'eſt-ce que des Courtiſans ? Des glorieux qui font des baſſeſſes, ou des mercenaires qui ſe font payer. Voilà vos Spectateurs ; & Spectateurs ſi néceſſaires, que ſi vous étiez ſans témoins, vous ſeriez ſans bonheur. Vos grandeurs ne plaiſent pas comme telles, mais comme

me utiles pour nous. Si quelqu'un s'attache à moi, c'eſt par ſentiment, ou pour mon mérite. Ces liens-là ne ſont pas faits pour vous. Qui goûte mieux que nous la pureté de l'Amitié ? Pour qui ſes marques ſont-elles moins équivoques ? Les gens heureux ne ſavent point s'ils ſont aimés : ainſi ces premiers Biens, qui ſont ceux des Sentimens, vous ſont interdits. La plus douce des Erreurs, l'illuſion la plus flatteuſe, ce Plaiſir qui a ſa ſource dans le Cœur, qui flatte ſi agréablement notre amour-propre, vous ne le pouvez goûter : votre Ame n'eſt jamais préparée par l'attente : on ne vous fait point paſſer par l'Eſperance : vos deſirs ne ſont point irrités par les difficultés ; ainſi vous faites l'Amour ſans en jouir.

ALEX. Qui a fait un meilleur uſage de ſes ſentimens que moi quand je reſpectai la Femme de DARIUS ; & que je ſacrifiai mes mouvemens, à la Modération & à la Juſtice ?

DIOG. C'eſt un acte de Vertu ; mais cela ne prouve pas que les ſentimens ayent un prix égal pour vous & pour nous. C'eſt pourtant le ſentiment qui eſt l'arbitre des Biens & des Maux. Les biens les plus réels ne ſont

Biens,

Biens, que par l'impreſſion qu'ils font ſur notre Ame. Un ſeul mouvement du Cœur, une ſeule réflexion de l'Eſprit, a plus de crédit ſur la mienne, pour me rendre heureux, que toute votre Fortune n'en a ſur la vôtre.

ALEX. A force de raiſonner vous anéantiſſez tout. Vertus, grandes qualités, tout diſparoit devant vous; & vous changez la nature des choſes.

DIOG. Cela eſt vrai; ma Philoſophie a changé pour moi tous les objets. Ce que vous appellez *Renommée*, & à quoi vous ſacrifiez tout, je l'appelle un ſon vain, tributaire du caprice de la Fortune; & je ne puis comprendre, qu'on faſſe tant de cas de l'opinion générale de ceux qu'on mépriſe particulierement. Apprenez que le chemin de l'Immortalité eſt celui de la Vertu. Qu'eſt-ce que votre Puiſſance? La liberté de faire des choſes qu'il eſt bon ſouvent de ne pouvoir faire: vos Richeſſes ne ſont que des beſoins multipliés & renaiſſans: vos Deſirs, un aviliſſement de la Grandeur & de la Dignité de l'homme; mais le plus grand de vos Plaiſirs, eſt de jouïr de ceux dont les autres ne jouïſſent pas; c'eſt un plaiſir de Malignité qui a ſa ſource

ſource dans l'Orgueil. Quand je ſais diminuer tous les avantages, que la plûpart des hommes croient que vous avez au-deſſus de nous, que j'ai le ſecret d'agrandir mes Biens, & de diminuer mes Maux; tout devient égal entre nous. Peut-être vous le ſuis-je auſſi en mérite; & vous l'avez ſi bien ſenti, que vous dites un jour : *Si je n'étois pas* ALEXANDRE, *je voudrois être* DIOGENE. Quand votre amour-propre conſent à me donner la ſeconde place, je pourrois bien mériter la premiere.

DISCOURS

Sur le ſentiment d'une Dame, qui croyoit que l'Amour convenoit aux Femmes, lors même qu'elles n'étoient plus jeunes.

JE n'attaquerai point les opinions D'ISMENE; elle les a très délicatement & trop ſolidement établies pour les combattre : j'aime à penſer comme elle; & j'étois preſque vaincue avant qu'elle eût parlé. Je ſoutiendrois donc très mal une cauſe, que j'ai quelque interêt à perdre : ſon Eloquence ne porteroit

teroit point ſur moi, qui ſuis à demi rendue : ainſi je veux lui donner un Ennemi plus digne d'elle : je vais la mettre aux mains avec le Public : lui donner à combattre un préjugé, une opinion reçue dans tous les tems : c'eſt encore une victoire digne d'elle, que de la détruire. Je prends le monde comme il eſt, & non point comme il devroit être ; qu'elle le faſſe penſer plus ſainement, c'eſt ſon affaire ; car je crois que mon Amie a, auſſi bien que la Maîtreſſe D'ANACREON, les levres de la perſuaſion.

ISMENE a parfaitement bien établi ma propoſition ; elle ne l'a point affoiblie : mais elle veut bien que je la rende, & qu'elle paſſe par moi. *L'uſage a établi que l'Amour, qui eſt défendu aux Femmes dans tous les tems, l'eſt infiniment davantage dans un Age un peu avancé.* L'uſage eſt plus fort que moi ; je n'entreprends point de le combattre ; & nous avons contre nous le conſentement de tous les Siécles.

Sous quelle forme les Poëtes peignent-ils l'Amour des Femmes qui ont paſſé les premieres années ? Il ne faut point ſe flatter ; la Jeuneſſe eſt le tems des Amours : des

dès que vous voulez paſſer ce tems preſcrit, les peines doublent & les plaiſirs diminuent. La regle eſt, qu'il faut ceſſer d'aimer dès qu'on ceſſe de plaire. Vous me demandez, quel terme, quel âge a-t-on marqué? C'eſt aux hommes à en décider : ils ſont bons Juges de ce qui plait; il faut les en croire; ils ſentent l'effet que nous faiſons ſur eux; mais ils nous ont impoſé la loi d'être belles & ne nous ont donné que cela à faire : ils nous ont deſtiné à être un ſpectacle agréable à leurs yeux; & dès que nous ne montrons rien qui plait, nous n'avons ni leurs regards, ni leurs attentions.

La Jeuneſſe a de grands avantages; le Public lui pardonne tout; il lui prête des excuſes; & ces mêmes excuſes que lui fournit le Public, elle ſe les donne à elle-même, & en eſt moins coupable à ſes yeux. Quand vous avez paſſé la premiere jeuneſſe, comment ſe permettre des foibleſſes dans un tems conſacré à la Raiſon, & où elle doit reprendre tous ſes droits? Si vous vous dérobez à vos devoirs, vous n'échaperez pas aux remords. Nous avons des Juges indiſpenſables devant leſquels il faut paſſer : la

la Conſcience & le Monde. La Conſcience en avançant devient plus inſtruite & plus ſévere : elle augmente en connoiſſance, & en délicateſſe. (J'entens par le terme de Conſcience, ce *Sentiment intérieur d'un Honneur délicat, qui ne ſe pardonne rien pour le Monde.*) Or quand une Femme a perdu ſa Beauté, elle n'a plus dequoi corrompre ſes Juges ; ils reprennent leur ſévérité naturelle : le Monde ne vous pardonne plus rien : on a perdu pour vous ces diſpoſitions favorables, qu'on a pour les jeunes perſonnes : il n'eſt plus permis d'avoir tort ; & nous avons perdu le droit de faillir.

ISMENE me dira, pourquoi appeller le monde dans un myſtere où il ne doit point entrer ? Dérobez-vous à lui ; & elle conviendra, que toute la Galanterie extérieure doit être interdite dans ce tems-là. St. EVREMONT eſt de ſon avis. Il dit, que les avantages de l'Eſprit ſe ſoutiennent mal dans la foule, contre les Graces du corps ; qu'il faut s'en tirer ; & qu'il ne faut pas mettre les Amours en vue. Mais le peut-on ? N'eſt-on pas toujours deviné ou ſoupçonné ? J'ai donc beſoin du Public, puiſ-

puiſqu'il eſt mon Juge, & que je paſſe en ſpectacle devant lui? ISMENE fera plaiſir à bien du monde de compoſer avec ce Public, & de le rendre plus traitable.

J'ai avancé que dans le tems où il eſt moins permis d'aimer, les Peines doublent & les Plaiſirs diminuent. Le Plaiſir de l'Amour eſt ſoutenu de deux ſentimens; de ceux de la perſonne aimée, & des nôtres. Je crois que les Femmes aiment auſſi fortement, dans le tems où il leur eſt le plus défendu; mais elles courent riſque d'aimer ſeules, qui eſt un état triſte: elles ne peuvent jouir de la Confiance d'être aimées: & c'eſt pourtant de cette ſureté, dont ſe tire le grand charme de l'Amour. Les Infidelités, les Sacrifices dont vous devenez le ſujet, enfin tous les Maux de l'Amour vous attendent, dès que vous ne ſavez pas vous arrêter; & que vous voulez jouir de ce ſentiment là, dans un tems où il ne vous eſt plus permis. Le Cœur, la Gloire, tout pâtit. La Gloire, qui n'étoit point faite pour être aſſociée à l'Amour, en fait le plus grand charme, quand elle eſt contente, & la plus grande douleur, quand elle ſe plaint.

ISMENE a fort bien établi les avantages qu'il y a d'aimer, dans un âge où l'on échape à la Jeuneſſe. Il eſt ſûr que l'Eſprit eſt plus formé & plus orné, pour ceux à qui l'Eſprit fait impreſſion. Pour le mérite des Sentimens, il ne ſe trouve gueres chez les jeunes perſonnes; & ils ſont bien plus délicats & plus touchans, dans l'âge dont nous parlons. Si vous avez exercé vos ſentimens, le cœur en eſt plus inſtruit: ſi vous les avez retenus, ils en ſont plus forts & plus vifs. OVIDE, qui eſt une autorité en Amour, dit que nous ceſſons d'aimer, dans le tems que nous l'avons appris; & St. EVREMONT ne le défend dans aucun tems. „ Dans la jeuneſſe, dit-il, nous vivons pour aimer; „ dans un âge plus avancé, nous aimons „ pour vivre ". Mais les hommes, qui ont toujours fait leur partage entre nous avec inégalité & injuſtice, ont étendu leurs droits & reſerré les nôtres; puiſque dans tous les tems, ils ſe permettent les ſentimens & nous les défendent.

Il eſt donc certain, que pour toutes ces délicateſſes qui font le charme de l'Amour, il ne faut pas les chercher

avec les jeunes perſonnes. Elles ſont remplies d'elles-mêmes, occupées de leur beauté & de leur parure, & livrées à la bagatelle. Le mérite de l'Eſprit ne s'augmente, & ne ſe perfectionne que par la réflexion, & les jeunes perſonnes en ſont incapables. Comme elles ignorent tout, & que tous les objets ont pour elles le charme de la nouveauté, elles courent à tout : c'eſt autant de pris ſur le goût principal ; car un ſentiment ne ſauroit être vif & fort, qu'il ne ſoit unique : dès qu'il ſe partage, il s'affoiblit.

Quand une Femme a paſſé la premiere jeuneſſe, qu'elle a parcouru les objets, qu'elle a uſé ce goût pour des choſes frivoles, & que par la ſolidité de ſon caractere elle eſt renvoyée à elle-même, ſi elle permet à ſon cœur un ſentiment, elle en ſera bien plus occupée ; & elle vivra pour un ſeul objet. De telles perſonnes, l'Amour les perfectionne ; l'envie de plaire & d'être eſtimées de ce qu'elles aiment, fait qu'elles ſe reſpectent ; car l'Amour eſt un cenſeur ſévere & délicat, qui ne pardonne rien.

Toutes ces délicateſſes échapent à une jeune

jeune perſonne. Sûre de plaire par ſes charmes, pleine de confiance en ſa beauté, elle n'emprunte rien ſur le mérite du cœur ni de l'eſprit; & ſouvent le mot de Vertu lui eſt inconnu. Dans l'âge où l'on ſent qu'on perd du côté des agrémens, comme on veut plaire, on ſonge à remplacer par les qualités ſolides, ce qui échappe de graces : ce qu'on perd du côté de la ſenſibilité de ce qu'on aime, on veut le regagner ſur l'eſtime, en acquérant des qualités qui en ſoient l'objet, mais qui ne ſauroient être la ſource des illuſions de l'Amour.

Il y a très peu d'hommes capables d'être touchés du vrai mérite des Femmes; on ne leur en demande pas même; on les tient quittes pour les agrémens : les ſentimens ſont un tribut qu'on paye à la beauté, & l'eſtime à la Vertu. J'entends par le mot de *Beauté* tout *ce qui plaît aux Sens*. Les qualités de l'Ame n'échauffent gueres l'imagination, & elles ne ſont point l'objet de l'enivrement des paſſions. Ainſi, ce que vous pouvez faire de mieux quand vous avez paſſé la premiere jeuneſſe, c'eſt que ſi la figure ſe ſoutient enco-

re, & qu'elle puiſſe faire quelque impreſſion, de profiter de ces mouvemens pour porter tout à l'eſtime ; de ramener tout à elle ; afin que ſi l'on s'eſt attaché à vous par les agrémens, vous faſſiez que l'on y reſte par le mérite de l'eſprit & du cœur : mais ne vous fiez gueres à ces légeres impreſſions des ſens ; ou ne vous en ſervez, que pour introduire des ſentimens plus ſolides & plus durables. L'Amour ne ſe doit pas traiter dans un certain âge comme dans la jeuneſſe : il doit ſe montrer ſous une autre forme à ce qu'il aime. Mais ce n'eſt pas des préceptes pour l'Amour que je veux donner ; c'eſt des peintures de ſes malheurs pour les fuir.

ISMENE a rapporté, pour appuyer ſon ſentiment, l'exemple d'une perſonne qui a conſervé tous ſes agrémens, quoi qu'elle ait paſſé la premiere jeuneſſe : elle me ſervira auſſi de preuve, pour faire voir combien une Femme eſt aimable par les qualités ſolides, quand elle a ſu les cultiver.

ISMENE n'a prétendu parler que du mérite de la beauté : pour moi qui la vois de plus près, je ſuis bien plus touchée de ſes autres qualités. Elle a une figure

figure unique : c'eſt un aſſemblage de tous les agrémens ; un mérite aſſorti : ſon Corps étoit fait pour loger le plus aimable Eſprit du monde ; & ſon Eſprit étoit deſtiné pour animer la figure la plus parfaite : cela fait la plus jolie alliance du monde. Mais elle ne s'en eſt pas tenue au léger mérite des agrémens ; elle a ſu en acquerir un plus durable. St. EVREMONT dit : „ Qu'il y a des „ Femmes qui ont fait infidelité à leur „ Sexe, en prenant le mérite des hommes :" elle eſt de ce nombre. Elle eſt née une des plus belles femmes de la Cour, du conſentement du Public ; toujours ſure de plaire, il ne lui en coûte que de ſe montrer ; née pour le Monde délicat, & ſure d'un tribut de ſentimens & de louanges, dès qu'elle ſe fait voir. J'entends de ces louanges naturelles qui ſe marquent par la ſurpriſe ; que ſes agrémens enlevent ſans peine, ſe faiſant toujours deſirer quand on ne la voit point ; laiſſant des regrets quand on la perd.

Je n'ai jamais connu une perſonne plus généralement approuvée : je crois qu'on lui auroit volontiers fait un procès, pour la forcer à ſe montrer, com-

me la Ville de *Toulouſe* en fit un à la belle PAUCO. Comme toutes les fois qu'on la voyoit en public, on ſe preſſoit pour la voir & qu'il en arrivoit des accidens, il fut ordonné par Arrêt du Parlement, qu'elle ſe montreroit deux fois la ſemaine ; & elle ſatisfit à cette obligation.

Le Public croit avoir droit de jouir comme ſpectateur des beaux objets ; & il auroit volontiers demandé la même choſe à mon Amie ; mais c'eſt une dette qu'elle auroit fort mal payée. Perſonne n'étoit plus propre qu'elle à parer la Cour ; elle y étoit née ; elle y tenoit un haut rang ; ſa Famille y occupoit les premieres places ; le Roi étoit plus jeune ; la Cour étoit galante : que d'appas pour une jeune perſonne ! Mais quoique faite pour la Societé, pouvant plus y mettre, & plus en retirer qu'une autre, elle s'eſt dérobée au Monde. La ſolidité de ſon caractere lui a fait ſentir le vuide de ces vains applaudiſſemens ; elle s'eſt appliquée à cultiver quelque choſe de mieux ; elle a beaucoup lu, & ſu en profiter. Sa mémoire s'eſt meublée de choſes précieuſes ; ſon Eſprit eſt devenu plus fort & plus

plus étendu ; ſes ſentimens ont augmenté en délicateſſe : elle s'eſt donnée un caractere de dignité qui la fait reſpecter : elle s'eſt fait un ſtile & une maniere de parler qui n'eſt que pour elle ; il eſt ſimple, noble, & léger : elle a des termes convenables & choiſis, ſans être recherchés : elle ne parle de rien, qu'elle ne l'orne ; & l'art ne s'y fait point ſentir : elle a une facilité d'expreſſion, mais qui vient de la clarté & de la netteté de ſes idées. Si ſure de ne rien produire qui ne plaiſe, elle ne fait point ſentir de confiance en elle ; elle montre de la timidité ; il ſemble qu'elle ignore ſon prix, & qu'elle ait beſoin d'être raſſurée. Elle voit peu de monde ; elle eſt uniquement appliquée à ſes devoirs, & très unie avec Madame ſa Sœur, qui eſt à peu près du même caractere : je n'ai que celà à dire pour la faire connoître, & pour la louer. Elle n'eſt point répandue ; jamais on ne la voit ni aux ſpectacles, ni aux promenades publiques ; elle ne ſe permet pas la diſſipation des Femmes de ce païs-ci, qui ne ſauroit s'accorder avec l'exacte pudeur. Je ne ſais pas ſi la rareté en augmente le prix, mais je n'ai jamais connu un ſi aimable caractere.

Ce seul exemple suffiroit, pour appuyer l'opinion d'ISMENE, & pour faire connoître que les Femmes sont plus aimables à l'âge qu'elle soutient ; mais aussi il faut convenir que cet exemple est unique, & ne fait rien pour nous. Où sont les Femmes qui ayent su mettre à profit leurs années ? Qui, en perdant du côté des agrémens, ayent su se dédommager par le mérite de l'Esprit ? Nous ne fournissons point de ces supplémens-là. Si cela étoit, peut-être qu'on nous pardonneroit de n'être plus jeunes ; mais la plûpart des Femmes perdent tout en perdant leur beauté. Cependant rien n'est plus triste, que la suite de la vie des Femmes qui n'ont su qu'être belles ; elles tombent dans un vuide à faire pitié, quand la beauté leur échappe. Comme c'est le propre de l'illusion de nous abuser, & qu'elle se met toujours entre nous & la vérité pour nous la dérober, dès que l'enivrement des hommes a cessé, on voit les choses à découvert ; & l'on ne se trouve plus rien. L'objet de la passion des hommes c'est la Beauté ; quand on la perd, tout échappe. Mais quand les Femmes seroient capables de se donner

un

un mérite ſolide, il eſt à craindre, que peu d'hommes ſeroient capables d'en être touchés.

ISMENE a donné une infinité d'exemples qu'elle a pris dans l'Antiquité, pour prouver qu'il y a des engagemens heureux & durables, dans l'âge qu'elle ſoutient. Pour moi je n'emprunte rien du paſſé, je m'en tiens au préſent; & je renvoye à toutes les Femmes ſenſibles, & qui ont pouſſé ce goût-là plus loin qu'elles ne devoient: il n'y en a pas une qui n'ait la ſincerité de vous dire, que c'eſt le plus grand malheur du monde. Il ne ſeroit pas néceſſaire d'être menacée par les loix de l'uſage pour nous retenir dans notre devoir; le ſeul aviliſſement où tombent celles qui ſe ſont oubliées, ſuffiroit pour arrêter le penchant du monde le plus rapide. Nous ne pouvons faire pour le bonheur aucun uſage des liaiſons avec les hommes: l'uſage les a ſi bien ſervi, que tout eſt pour eux, & contre nous. Quelque indignité qu'ils mettent dans leur conduite, nous ne pouvons nous en plaindre; notre témoignage ne porte point contre eux; & c'eſt par une ſuite de l'injuſtice de leurs loix, que

nous ne pouvons faire avec eux aucun traité où l'égalité soit observée. Ils ont étouffé notre droit sous la force. Je m'en tiens donc à dire : que les Femmes doivent s'interdire l'Amour dans tous les tems ; mais infiniment davantage, quand elles ont passé la premiere Jeunesse.

DISCOURS

SUR

La Délicatesse d'Esprit & de Sentiment.

IL est de l'ordre de la Nature, & peut-être de la Justice de son œconomie, qu'elle charge ses bienfaits de conditions proportionnées à leur valeur. Honneurs, Richesses, Sentimens, Repos même, tout est à prix ; & nous reconnoissons toujours, qu'elle nous a vendu bien cher, ce que nous avions cru obtenir de sa pure libéralité.

Celle de ses faveurs qui paroit la plus douce, c'est la *Délicatesse*. Elle découvre mille beautés, & rend sensible

ble à mille douceurs qui échapent au vulgaire : c'eſt un microſcope, qui groſſit pour certain tems ce qui eſt imperceptible aux autres : elle fait l'aſſaiſonnement de tous les plaiſirs ; ſe pourroit-il, que nous procurant tant d'avantages, elle ne fût pas ſouhaitable ?

Il eſt pourtant aiſé de remarquer, combien la délicateſſe d'Eſprit cauſe de dégouts. Rarement content des autres, jamais content de ſoi-même, avec ce faux tréſor on paſſe ſa vie dans une idée de perfection, qu'on ne trouve pas chez autrui, & qu'on ne peut attraper ſoi-même : outre que qui n'eſt pas content des autres, ne les rend gueres contens de ſoi. Quelle ſource de brouillerie avec l'Amour propre ! Que de ſechereſſe dans la Societé, qui demande toujours des applaudiſſemens ! Qu'il en coûte à la ſincerité pour ſe rendre ſuportable ; & que la politeſſe en ſouffre !

Mais ces malheurs ne ſont rien, ſi on les compare avec ceux que cauſe la Délicateſſe des Sentimens. Quelle ſource de querelles entre deux cœurs qui n'en ſont pas également touchés ! Quel crime ne fait-elle pas d'un manque d'attention ou de ſincerité ! Quelle peine

d'accuſer la perſonne qu'on aime, & dont on voudroit payer l'innocence de ſa propre vie ! On ne veut pas ſe fier à elle-même du ſoin de ſa juſtification : on cherche en ſecret à l'excuſer : quelle douleur quand on n'y peut pas réuſſir ! Quelle contrainte ! Quelle violence, pour lui cacher tous ces mouvemens !

Eſt-on forcé de découvrir un mal ſi preſſant ? Qu'il paroît dans un point de vue différent ! C'eſt foibleſſe ; c'eſt bizarrerie : les torts ſe multiplient d'une part, & les malheurs de l'autre. On a beau en appeller au tribunal de l'Amour ; la ſeule juſtice qu'on y trouve, c'eſt celle qui établit de plus rudes peines, pour qui a goûté de plus doux plaiſirs.

DISCOURS

Sur la différence qu'il y a de la Réputation à la Conſidération.

LA CONSIDERATION vient de l'effet que nos qualités perſonnelles font ſur les autres. Si ce ſont des

des

qualités grandes & élevées, elles excitent l'Admiration : ſi ce ſont des qualités aimables & liantes, elles font naître le ſentiment de l'Amitié. L'on jouït mieux de la Conſidération que de la Réputation : l'une eſt plus près de nous, & l'autre s'en éloigne : quoique plus grande, celle-ci ſe fait moins ſentir ; & ſe convertit rarement dans une poſſeſſion réelle. Nous obtenons la Conſidération de ceux qui nous approchent, & la Réputation de ceux qui ne nous connoiſſent pas. Le mérite nous aſſure l'Eſtime des honnêtes-gens, & notre étoile celle du Public. La Conſidération eſt le revenu du mérite de toute une vie, & la Réputation eſt ſouvent donnée à une action faite au hazard : elle eſt plus dépendante de la Fortune. Savoir profiter de l'occaſion qu'elle nous préſente, une action brillante, une victoire, tout cela eſt à la merci de la Renommée ; elle ſe charge des actions éclatantes ; mais en les étendant & les célebrant, elle les éloigne de nous. La Conſidération qui tient aux qualités perſonnelles eſt moins étendue, mais comme elle porte ſur ce qui nous entoure, la jouïſſance

ce en eſt plus ſentie & plus repétée : elle tient plus aux mœurs que la Réputation, qui ſouvent n'eſt dué qu'à des vices d'uſage, bien placés, & bien préparés ; ou quelquefois à des crimes heureux, & illuſtres. La Conſidération rend moins, parce qu'elle tient à des qualités moins brillantes ; mais auſſi la Réputation s'uſe, & a beſoin d'être renouvellée. Les actions d'éclat, inſpirent plus d'envie que d'admiration : les hommes ſe revoltent contre ce qui les abbaiſſe : auſſi l'admiration eſt un état violent pour la plûpart des hommes ; & elle ne demande qu'à finir. Ce qui donne le plus de Conſidération c'eſt l'Amour de nos citoyens ; mais elle ne s'acquiert ainſi que par les qualités du cœur. Parce qu'elle tourne alors au profit des hommes, ils nous accordent du mérite ; non pas comme mérite, mais comme une choſe qui leur eſt utile : ſans ce biais il en faudroit beaucoup, pour ſe faire pardonner ſa ſupériorité.

La POLITESSE eſt une qualité aimable, qui contribue le plus à nous donner de la Conſidération : c'eſt un ménagement de l'amour-propre des autres,

tres, qui contribue le plus à établir la paix entre les hommes : elle bannit de la Societé ce MOI si blessant pour les autres ; une personne polie ne trouve jamais le tems de parler d'elle ; elle s'oublie, & ne pense qu'à faire valoir le prochain.

La MODESTIE met le mérite, & la Considération que le Monde nous donne, en sureté : elle fait taire l'envie ; & l'on ne se repent point des suffrages que l'on a donné, quand on voit qu'ils ne tourneront point contre nous. Ce qui nuit le plus à la Considération, c'est de vouloir l'avoir trop en détail ; parce qu'à tout moment vous la faites sentir à ce qui vous entoure.

Il y a de plus une conduite à garder pour conserver la Considération. GRATIEN dit, faites vous connoître & non comprendre : ne conduisez pas l'intelligence des hommes jusqu'à l'extrémité de votre mérite : car tout ce qui leur est connu leur impose moins. Le même Auteur dit, si votre mérite est au-dessus de votre Réputation, montrez vous ; & qu'on connoisse votre prix : si votre Réputation est au-dessus de ce que vous valez, cachez vous ;

& jouiſſez de l'erreur des hommes : placez-vous bien dans leur imagination. Monſieur le Cardinal de RETZ dit, „ que dans certaine occaſion il ſentit, „ qu'il occuperoit encore longtems une „ grande place dans l'imagination du „ Peuple ; & qu'il pourroit tout entre- „ prendre ſur la foi de leurs illuſions ".

Le RIDICULE s'attache à la Conſidération parce qu'il en veut aux qualités perſonnelles. Il pardonne aux Vices parce qu'ils ſont en commun : les hommes s'accordent à les laiſſer paſſer : ils ont beſoin de leur faire grace. Dans chaque ſiécle il y a un Vice dominant ; & il y a toujours quelqu'homme, qu'on appelle galant-homme, qui donne le ton à ſon ſiécle ; qui fixe le ridicule, & qui met en crédit les vices de la Societé. On fait grace à l'Amour, à l'Ambition ; mais la malignité s'attache aux qualités perſonnelles.

La CONSIDERATION PERSONNELLE nous fournit plus d'agrément que la Naiſſance, que les Richeſſes, que les Places même ſans mérite : rien de ſi triſte au fond qu'un grand Seigneur ſans Vertus ; accablé d'honneurs & de

ref-

reſpects ; & à qui l'on fait ſentir à tout moment qu'on ne les doit qu'à ſa Dignité, & rien à ſa Perſonne. Heureuſement l'Amour-propre qui eſt le plus grand des flatteurs, ſait ordinairement lui cacher ſon inſuffiſance.

Il y a des mérites qui portent à l'émulation, & qui ne ſont pas au-deſſus de l'exemple ; mais l'envie auſſi ſait bien élever des hommes médiocres, pour affoiblir le mérite d'un grand homme. Le Prince EUGENE a fait de grands Généraux en *Eſpagne*. L'envie vous ſert quelquefois, & vous illuſtre au-deſſus de vos qualités propres. Il y a auſſi des mérites ſupérieurs, que la malignité laiſſe paſſer ſans rien dire : tel étoit celui de Monſieur de TURENNE. Le mérite qui nous approche ordinairement nous incommode ; mais la Réputation ſe forme loin de nous. Il eſt difficile d'acquérir de grandes Richeſſes ſans qu'il en coûte à la Réputation, à moins qu'on n'ait fait auparavant proviſion de beaucoup de Mérite, d'Honneurs, & de Dignités ; & que les Richeſſes viennent d'elles-mêmes, comme inſéparables des grandes places : on n'envie alors les Richeſſes des grands hom-

hommes pas plus que l'or que l'on voit dans les Temples des Dieux.

Rien de ſi heureux qu'un homme qui jouit d'une Conſidération méritée, attachée à ſa perſonne, & non à la place qu'il occupe. C'eſt un plaiſir qui ſe fait ſentir à tout moment, & par tous ceux qui nous approchent. Tous ces complimens vuides de réalités, & où la vérité n'a point de part, ſont pour lui des marques de l'eſtime publique. Tous ces égards, tous ces riens ſont relevés par là : ſon bonheur double par le contentement intérieur ; & les autres plaiſirs même en ſont plus rians.

La FAVEUR aſſure ou détruit la Réputation : elle nous expoſe à un grand jour ; & il faut avoir un grand fond de mérite, pour ſe ſoutenir dans une place où tant de gens aſpirent, & d'où ils ont interêt de vous faire deſcendre ; où enfin l'on ne vous fait grace ſur rien.

Ceux qui n'apportent à leurs emplois, d'autres mérites ni d'autres diſpoſitions que de les deſirer, ne s'y ſoutiennent pas longtems.

Dans la diſgrace l'homme ſe manifeſte, & montre ce qu'il eſt : le rideau eſt tiré :

tiré : le petit mérite étoit ſoutenu par la faveur qui le couvroit : dès qu'elle tombe il eſt à découvert ; & il n'a plus d'appui.

Les diſgraces pârent les grands hommes. FLORUS dit, que MARIUS devint plus grand par ſes malheurs ; que ſon Exil & ſa Priſon avoient jetté ſur ſa perſonne, une eſpece d'horreur ſacrée qui le rendoit reſpectable.

Il n'y a point de Vertu que le Peuple n'accorde à ceux qu'il plaint, ou qu'il regrette. Le grand homme eſt haut & élevé dans la proſpérité, & il eſt grand dans l'adverſité. Mais comme la plûpart des hommes ne ſont pas aſſez élevés pour être outragés de la Fortune, une ſage retraite fait en leur faveur le même effet que la diſgrace. On demande, quand doit-elle ſe faire? Car il n'y a point d'action dans la vie, où il n'y ait un *à propos*. Eſt-ce après quelque action brillante, pour mettre notre Gloire en ſureté, & conſerver la place qu'elle nous a donné dans l'idée des hommes ? Mais pourquoi donner à la retraite le tems deſtiné à jouir ? Celui de la vieilleſſe lui eſt propre : tous les gouts ſont uſés : il n'y a plus qu'à perdre

dre à se montrer, & à faire voir sa décadence : on ne se transportera point à ce que vous avez été : c'est un travail : les hommes ne vous l'accorderont point ; & l'on s'arrêtera au moment présent. Mais est-il sage de tant consulter les hommes ? Faut-il être toujours dans leur dépendance ? N'aurons-nous jamais le courage, de nous rendre heureux selon nos goûts, s'ils sont innocens ? Faut-il toujours vivre d'Opinion, & doit-elle nous servir de regle pour la conduite de notre vie ? Enfin, rien de si difficile que de bien entrer dans le monde, & d'en bien sortir.

LA
FEMME HERMITE

Nouvelle nouvelle.

ADELAÏDE & ſes Amies, qui étoient venues voir BELLAMIRE à ſa Campagne, lui propoſerent un jour, de faire mettre les chevaux au caroſſe pour aller ſe promener. On étoit dans la ſaiſon où l'on peut ſortir de bonne heure. Elles allerent dans une Prairie, qui eſt ſur le bord de l'eau; & au bout de laquelle eſt un grand bois. D'un côté du bois, eſt un rocher aſſez eſcarpé, ſur lequel il y a un Hermitage, & le rocher eſt bordé d'un ruiſſeau aſſez large, qui ſemble en défendre l'entrée. Ce ruiſſeau ſe forme d'un torrent, qui tombe de la montagne ſur les rochers. Il y fait un bruit, & forme une caſcade naturelle, qui, dans le ſombre du bois, offre aux yeux le même agrément, que les lieux les plus cultivés par l'art.

C'eſt

C'eſt ici ma promenade ordinaire, dit BELLAMIRTE; j'aime cette ſecrette horreur; ce lieu eſt propre à nourir une douce mélancolie; & j'y viens ſouvent ſeule, & ſans autre compagnie que mes réflexions.

N'y voyez-vous point *l'Hermite?* dit une des Dames; & n'êtes-vous jamais entrée chez lui? Je ne l'ai pas encore aperçu.

J'aime les *Hermites*, dit ADELAIDE; & je voudrois bien l'entretenir. Cette ſorte de vie, ſi fort au-deſſus de l'uſage ordinaire, me fait croire, qu'il faut qu'ils ſoient fort au-deſſus des autres hommes, ou fort au-deſſous.

Les Dames deſcendirent de caroſſe, & ſe promenerent ſur une Pelouſe, qui étoit tout le long du ruiſſeau. En avançant, elles trouverent des arbres fort courbés, car le ruiſſeau étoit bordé de grands Peupliers: ces arbres par leur courbure faiſoient une eſpece de pont, au bout duquel paroiſſoit dans le Rocher un petit chemin par où on pouvoit monter aſſés aiſément. Soit qu'il fût fait des mains de la Nature, ou de celles des hommes, c'eſt ce que j'ignore.

Les Dames curieuſes ſe mirent en route

route, & ſuivant ce petit ſentier, elles arriverent devant la porte de l'Hermitage. Elles virent une Femme grande & bien faite, qui entroit bruſquement dans cette demeure champêtre, & qui ferma la porte après elle. Puis qu'il y entre des Femmes, dirent-elles, nous ſommes auſſi en droit d'y entrer. Elles frapperent à la porte, mais perſonne ne répondit. Elles firent un grand bruit, & faiſant entendre qu'elles vouloient abſolument entrer; la même perſonne qu'elles avoient vue, vint au devant d'elles, & leur dit, que le lieu qu'elle habitoit, n'étoit pas digne de la curioſité de perſonnes comme elles. Les Dames répondirent, qu'elles ſouhaitoient voir *l'Hermite* qui habitoit ces lieux. Elle crut, qu'il n'étoit plus tems de faire réſiſtance; elle ouvrit la porte, & leur dit qu'elles n'y trouveroient qu'elle. Elles entrerent bruſquement; & ayant en peu de tems parcouru toute cette petite habitation, qui étoit ſimple, propre, & modeſte, elles furent très étonnées de n'y trouver perſonne, que celle qui leur parloit.

Notre curioſité augmente, lui dit BELLAMIRTE, & comment eſt-il poſſible

ble que vous soyez ici seule ? Quel parti pour une femme ; & qui peut vous l'avoir fait prendre ? Plus je vous examine, & plus mon étonnement augmente. Vous me paroissez peu faite, par votre âge, & par votre figure, pour habiter une demeure aussi sauvage. Vous êtes propre à être l'ornement des Villes. Avec un air abatu, & une contenance douce & modeste, elle leur parut une grande Beauté.

Je ne puis répondre à un discours si flatteur, leur dit-elle ; j'ai perdu l'habitude de la parole ; & depuis quatre ans que je suis dans cette Solitude, je n'ai vu ni parlé à personne. Mais qui vous fournit les besoins de la vie, lui demanda-t-on ? Une Fille qui s'étoit attachée à moi, voulut me suivre dans ces lieux, repliqua-t-elle ; mais ayant une Famille, elle ne put la quitter. Elle s'est retirée dans la Ville la plus voisine ; & deux fois la semaine, elle m'apporte plus qu'il ne m'en faut, pour le soutien d'une vie, que je voudrois, & devrois avoir perdue.

Elle accompagna ce discours d'un torrent de larmes. Sa figure & ses malheurs interesserent bientôt les Dames

pour

pour elle. L'on ne peut en vous voyant, lui dirent-elles, vous refuſer de la pitié; & nous ſommes ſi ſenſibles à vos malheurs, que cela nous rend dignes de les entendre. De quelque cauſe qu'ils viennent, nous vous plaindrons toujours. Si vous êtes malheureuſe par la faute d'autrui, nous partagerons avec vous votre haine: ſi c'eſt par la vôtre, ce ſera la faute du Deſtin; & vous ne ſerez jamais coupable à nos yeux.

Vos bontés, MESDAMES, & votre indulgence, ne me raccommoderont pas avec moi-même, dit-elle. J'ai quitté le Monde pour me fuir; & je me ſuis toujours préſente: j'ai cru, que quand je n'aurois plus des témoins de mes foibleſſes, je pourrois les oublier, & me les pardonner; mais impitoyable à moi-même, je me condamne, & me punis toujours. Le ſilence des bois me les rend plus préſens & plus ſenſibles: déſoccupée de tout, c'eſt l'occupation de tout mon loiſir. Apparemment, MADAME, c'eſt votre délicateſſe, qui vous rend ſi cruelle à vous-même, dit ADELAIDE: Mais enfin, vous ne pouvez refuſer le récit de vos infortunes, à des perſonnes qui s'y intereſſent.

Elle fit tout ce qu'elle put pour s'en défendre ; mais les Dames, dont elle avoit excité la curioſité, l'aſſurerent, qu'elles ne la quitteroient pas, qu'elle ne leur eût appris ſes malheurs.

Puiſque vous le voulez, MESDAMES, dit-elle, je vais vous dire ſimplement l'Hiſtoire de ma vie. Si je n'ai pas le mérite de paroître innocente à vos yeux, j'aurai du moins celui de me montrer ſincere. Je ſuis d'une Naiſſance aſſés illuſtre. Mon Pere avoit eu le bonheur, de rendre de grands ſervices à ſon Roi : il avoit de grands emplois à la Cour : mais ayant eſſuyé injuſtement, la préférence d'un de ſes concurrens, pour une Charge qu'il croioit mériter, il en fut vivement offenſé. Dans le même tems, il rendit un ſervice très-conſidérable au Roi de S*** : Par l'injuſtice qu'on lui avoit faite, il ſe crut quitte envers ſa Patrie, & envers un Prince ingrat ; & entra dans la revolte qui ſe fit contre lui. Il commandoit une grande Province ; & il ne lui fut pas difficile, de faire changer de Maître, les Peuples qui lui étoient ſoumis. Il ne prit pas grand ſoin de faire ſon traité : les ſervices qu'il rendoit,

doit, & une grande Province qu'il assujettissoit, devoient être une sûreté & un otage, des paroles qu'on lui donnoit. Nous perdîmes toutes nos terres, & nos établissemens : il ne nous resta, que les paroles qu'on nous donna, qui ont été mal exécutées. J'étois fort jeune ; j'avois perdu ma Mere ; & j'étois chere à mon Pere. Je n'avois qu'un Frere, qui étoit mon ainé de quelques années ; il servoit auprès de mon Pere, & apprenoit son métier sous un tel Maître.

On m'alloit mettre dans ces Maisons destinées à l'Education des jeunes personnes, quand la Princesse ZELIE, dont le mari avoit commandé dans la Province, & qui étoit amie de mon Pere, le pria de me laisser avec elle. Elle aimoit les enfans ; elle s'en amusoit ; & elle n'avoit qu'un Fils. Je fus élevée avec le même soin, que si j'avois été sa fille : on me donna des Gouvernantes, & des maitres convenables ; & l'on cultiva toutes les dispositions que je pouvois avoir au bien. J'étois toujours auprès de la Princesse ; elle s'amusoit à ma parure ; elle donnoit de petites fêtes aux enfans de mon âge ; j'avois l'avantage d'y réussir ; & je m'é-

forçois de faire mieux que ce qu'on trouvoit bien dans les autres.

Le Prince CAMILLE, c'eſt le nom du fils de la Princeſſe, avoit quelques années plus que moi; il avoit une figure noble & gracieuſe; nous paſſions notre vie enſemble; & dès qu'il n'étoit plus avec ſes maîtres, il venoit me trouver avec un grand empreſſement. Dans toutes ſes actions, il me donnoit une préférence très marquée, ſur mes compagnes : on diſoit qu'en avançant en âge les graces ne négligerent pas de prendre ſoin de moi : & ſon goût augmentoit tous les jours. De bonne heure j'ai ſenti le plaiſir d'être aimée; & en ai été touchée : il eſt malheureux de contracter dès l'enfance, une pareille habitude.

Le Prince CAMILLE étoit deſtiné par ſa Famille, à épouſer la Fille du Duc de ***. Elle s'appelloit VALERIE; elle étoit héritiere de ſa maiſon; ainſi, de grands Biens & de grandes Dignités, la rendoient un parti digne de lui. On le menoit ſouvent lui faire ſa Cour; elle venoit auſſi voir la Princeſſe; & nous nous trouvions ſouvent enſemble, dans nos Jeux & dans nos Fêtes.

Fêtes. Elle étoit bien faite, & elle ſouffroit impatiemment qu'on me donnât une ſi grande préférence ; elle s'en vengeoit, par le mépris & le dedain qu'elle donnoit à ma Fortune ; mais les louanges du Prince & mon miroir me raſſuroient ; & j'étois dans l'âge où l'on eſt ſenſible à la Beauté.

On remarqua bientôt la peine qu'il avoit d'aller chez VALERIE. Juſques-là nous avions vécu ſans contrainte ; & on avoit regardé ſon attachement pour moi, comme étant ſans conſéquence ; mais comme il augmentoit tous les jours, on commença à craindre, & on lui défendit d'entrer dans mon appartement.

L'Amour augmenta par la défenſe : il devint chagrin & rêveur ; & comme il eſt d'un temperament vif & ſenſible, la contrainte dans laquelle il vivoit, prit ſur ſa ſanté, de maniere qu'il tomba malade. La Princeſſe ſa Mere en fut allarmée. VALERIE venoit quelquefois le voir ; mais il recevoit ſes ſoins avec tant de froideur, qu'elle en fut bleſſée. Son mal augmentoit : on oublia tout autre intérêt ; & on ne penſa qu'à celui de ſa vie : on lui permit

de me voir. Je fus menée chez lui, par les femmes qui avoient ſoin de moi. Ma vue eut un effet plus prompt que tous les remedes ; & ſa ſanté revenoit à proportion de la liberté qu'on lui donnoit. La Princeſſe ſa Mere ſe vengeoit ſur moi, de la néceſſité où on la mettoit, de conſentir à une liaiſon, dont on appréhendoit les ſuites : elle n'avoit plus pour moi cette amitié tendre : les louanges qu'on me donnoit, & qui lui faiſoient autrefois tant de plaiſir, la bleſſoient ; & elle me puniſſoit ſouvent de trop plaire.

La ſanté du Prince s'étant affermie, il devint en peu de tems, le Seigneur de la Cour le mieux fait. Il ſe fit voir, fier & indépendant. Il commençoit à négliger les ſecours des Maîtres : il avoit un reſpect infini pour Madame ſa Mere ; mais j'étois les bornes de ſon dévouement : il faiſoit ce qu'elle vouloit, hors ſur ce qui me regardoit.

Un jour elle s'expliqua avec lui & lui demanda, ce qu'il vouloit faire de l'attachement qu'il avoit pour moi. Tout, lui répondit-il, MADAME ; & quand je trouve de la Naiſſance, de la Vertu,

tu, & de la Beauté, je crois que ſans rougir je puis avouer ma paſſion, & mes intentions. Un diſcours ſi ferme & ſi hardi la fit trembler. Elle lui repréſenta la diſtance qu'il y avoit de lui à moi : les malheurs de ma Maiſon : nos Charges perdues : nos Terres confiſquées. Ce ſont les fautes de la Fortune, dit *le Prince* ; ce ne ſont point les ſiennes. N'eſt-ce point auſſi un peu la vôtre, MADAME, de faire tant de cas de ces ſortes de biens, qui ne dépendent point de nous ? Mais vous trouvez dans la Princeſſe VALERIE, reprit-elle, tous ceux dont vous êtes touché ; & ceux dont vous me reprochez que je fais trop de cas. Les jugemens de mon cœur, MADAME, & ceux de vos yeux, ſont bien differens, répondit-il : vous voyez, & je ſens ; & quelque inégalité qu'il y ait entre les perſonnes, l'Amour les rapproche toutes.

La Princeſſe vit qu'il n'y avoit plus de tems à perdre ; & qu'il falloit m'éloigner. On me mit dans une Maiſon deſtinée à la retraite. Le *Prince* l'ayant ſu, courut au lieu où j'étois ; & menaça ceux qui devoient me gar-

der, de ſe porter aux dernieres extrémités, ſi on ne me laiſſoit voir. Ils lui reſiſterent, & lui dirent; qu'il ne me feroient voir à perſonne, ſans les ordres de la Princeſſe ſa Mere. Il fut chez elle; & lui parla avec un emportement, dont elle ſe ſentit outrée. Il lui dit, qu'il ne lui étoit gueres obligé, de lui avoir donné une vie, qu'elle vouloit rendre ſi malheureuſe; que le bonheur de ſes jours, étoit d'unir ſa deſtinée à la mienne; & que ſon pouvoir ne s'étendoit pas ſur les ſentimens. Quand elle voulut lui oppoſer ſon autorité, & ſes devoirs, il lui dit, que le cœur avoit ſes droits & ſes devoirs à part.

Comme la Princeſſe étoit ſage, elle crut, qu'il étoit inutile de s'oppoſer au torrent. Elle lui dit, qu'elle ſacrifioit ſon vif reſſentiment, à l'amitié qu'elle avoit pour lui; qu'elle le regardoit comme une perſonne malade, dont elle avoit pitié; mais qu'il ne pouvoit lui refuſer d'être ſix mois ſans me voir; que celà lui devoit d'autant moins coûter, que la Campagne s'approchoit; qu'il falloit qu'il partît, pour commander les Troupes, que le Roi avoit bien voulu

voulu lui confier ; & qu'elle s'étoit perſuadée, que la paſſion dont il étoit occupé, n'avoit pas éteint celle de la Gloire. Celà étoit vrai, perſonne n'a jamais eu ces deux ſentimens en un plus haut degré ; & ils ne s'affoibliſſoient pas l'un par l'autre.

Il ne put refuſer à Madame ſa Mere ce qu'elle exigeoit : il l'aſſura, que ſa paſſion n'étoit pas ſujette au pouvoir du tems : & que les réflexions, qui guériſſent les paſſions communes, ne feroient qu'augmenter la ſienne.

Quelque choſe qu'il pût dire, elle eſpéra du ſecours du tems, & elle ſongea, à faire diverſion d'un ſentiment par un autre. Elle lui fit faire un Equipage magnifique ; elle fit chercher ce qu'il y avoit de Gentils-hommes les mieux faits ; d'anciens Officiers qui avoient le mieux ſervi le Roi, pour lui apprendre le métier des grands hommes. Elle ne négligea rien, pour lui inſpirer l'amour de la Gloire : & comme il avoit un fond d'Honneur, il ne balança pas à prendre un parti, qui convenoit à un homme de ſa Naiſſance. Il ſe diſpoſa donc à partir pour la guerre ; & la Gloire s'y fit ſentir, com-

me elle se montra à lui, avec tout son éclat.

Un jeune homme de mérite qu'il avoit auprès de lui, étoit devenu son Confident. Il étoit très bien né; il lui parloit souvent de sa situation présente; & le plaignoit d'être livré à une passion, qui, en désespérant Madame sa Mere, terniroit sa réputation. Il lui dit, que l'on ne pardonnoit l'Amour aux grands Hommes, que quand ils avoient payé le tribut à la Gloire; que l'Amour pouvoit être un état passager dans la vie d'un Héros; mais qu'il falloit que la Gloire fût un état permanent. Du sang dont vous êtes sorti, disoit-il, & du mérite dont vous êtes, vous avez à remplir une grande attente de fermeté & de courage.

Le tems n'étoit pas venu d'être écouté: le Prince étoit livré à un désespoir, qui faisoit tout craindre: il avoit couru plusieurs fois au lieu où j'étois; & ne pouvant me voir, il avoit voulu se porter aux dernieres violences. *Timandre* son Confident, qui adoucissoit ses maux, par sa douceur & par sa confiance, lui promit enfin qu'il me porteroit une Lettre. Il alla voir la Princesse,

ceſſe, & lui dit : qu'il falloit compoſer avec la douleur du Prince ; que ſi elle vouloit ſoutenir ſes ordres, & ſe faire obéir avec trop de rigueur, elle le porteroit à de grandes extrémités ; qu'il ne falloit pas meſurer ſon pouvoir avec celui de l'amour, ni ſes droits contre ceux du cœur ; que l'un & l'autre ne ſe gouvernoient pas par autorité, qu'il falloit plaindre le Prince, & le diſtraire ; lui donner quelque grand objet pour le guérir, ſans lui faire ſentir qu'on en avoit le deſſein ; qu'il y avoit de grandes reſſources dans les Ames fieres & élevées ; enfin, que le Prince l'avoit prié de m'apporter une lettre ; qu'il venoit pour cet effet demander un ordre pour me voir ; & qu'elle n'avoit rien à craindre de la confiance que ſon Fils avoit en lui.

Elle lui permit de me venir voir. Je lui parus triſte & modeſte. Votre Beauté, me dit-il, fait déja bien du bruit MADEMOISELLE ; ſont-ce là vos coups d'eſſai ? Je ne lui répondis que par de l'embarras, & par un regard timide. Voilà, pourſuivit-il, une Lettre du Prince, qu'il me charge de vous donner. Je ne dois point la prendre,

lui dis-je ; je ſuis bien fachée des effets que ce que vous appellez Beauté a fait ſur lui ; je ſais ce que je ſuis, & combien les malheurs de ma Maiſon m'éloignent de lui ; je tiens par reſpect & par reconnoiſſance à Madame ſa Mere ; & ſi mes yeux ont pu lui plaire, ce n'eſt point par les ordres de mon cœur. Ainſi dites lui, que je le prie de m'oublier. Ne voulez-vous pas recevoir cette Lettre qu'on m'a permis de vous donner, repliqua-t-il ? Une perſonne qui avoit ſoin de moi, me dit de la prendre, & de la lire. Je l'ouvris.

Rien n'eſt au-deſſus de ma Douleur, MADEMOISELLE, *que la Paſſion que vous m'avez inſpiré : Toutes les Expreſſions ne ſont pas dignes de ce que je ſens : Vous êtes perſécutée pour moi ; & je ne ſouffre plus que de vos maux. Je vous montre mon Amour ſans menagement, & ſans retenuë : Je prends cette hardieſſe dans l'innocence de mes intentions : & comme tout s'oppoſe à mes deſſeins, mes deſirs s'en irritent, & mes réſolutions s'en affermiſſent. Etes-vous faite,* MADEMOISELLE, *pour n'être pas aimée ?*

Je

Je trouve en vous toutes mes excuſes. Quand on aime autant que je fais, le plus grand plaiſir, eſt de ſentir qu'on a raiſon d'aimer ; & ce plaiſir-là je vous le dois, MADEMOISELLE, *à tous les momens de ma vie.*

N'Y répondez-vous pas, me dit *Timandre ?* Il n'eſt pas ſéant d'y répondre, lui dis-je. On ne vous le défend pas, répondit-il. Je lui repliquai, Monſieur, mes devoirs me le défendent.

Après une heure de converſation, il me quitta, en me demandant ce qu'il diroit au Prince. Dites lui, Monſieur, que je ſuis touchée de reconnoiſſance, & de ſa douleur ; que dans la ſituation où nous ſommes, il n'y a rien de mieux à faire pour lui, que de ne plus penſer à moi ; & pour moi, que de l'oublier, s'il m'eſt poſſible. Il fit cette réponſe au Prince, dont il ne fut pas mécontent.

Je rentrai dans ma chambre ; & je relus la Lettre du Prince avec un attendriſſement dont il auroit été ſatisfait. J'appris qu'il ſe préparoit à partir. Madame ſa Mere lui fit faire l'Equipage du monde le plus brillant : elle lui avoit

voit achetté une des premieres Charges de l'armée : par là elle lui ouvrit la porte aux Honneurs ; & il entroit avec éclat dans le chemin de la Gloire. TIMANDRE vint me revoir avant le départ du Prince ; & m'apporta la lettre que voici.

JE parts pour l'Armée, MADEMOISELLE. *Il faut ſatisfaire la Gloire pour aller à l'amour, & pour être digne de vous. Je m'imagine donc, que je vais vous conquérir. Mais hélas ! l'Amour ne ſe mérite point. Je vais m'abandonner à une douleur digne de votre abſence & de mon cœur. Songez*, MADEMOISELLE, *que je ſuis ſans vous, en voilà aſſés pour mériter votre pitié. Je ſacrifierois ma vie à mes malheurs, ſi je ne ſavois qu'elle vous eſt conſacrée, & que j'en dois compte à l'amour.*

TIMANDRE me fit une peinture très-vive, de l'état où étoit le Prince. J'en fus touchée : j'étois agitée d'une infinité de mouvemens : je croyois lui devoir beaucoup ; je craignois ; j'eſpérois ; je deſirois même. Tous ces mouvemens n'étoient pas bien démêlés dans mon ame. J'étois flattée de l'amour du Prince ; mais on me faiſoit trop ſentir la diſtance

distance qu'il y avoit de lui à moi : Ma fierté en étoit soulevée ; & quand mon amour-propre prenoit la balance pour peser nos mérites, je ne me trouvois pas si loin de lui. J'étois capable de renoncer à un établissement qu'on me faisoit trop achetter ; mais quand je le voulois faire, l'amour du Prince & sa douleur m'arrêtoient : il me faisoit un sacrifice de sa grandeur, & je lui en faisois un de ma fierté.

Il ne fut pas longtems à l'armée sans montrer sa valeur. Il joignoit à son courage, un grand sens, & beaucoup de prudence ; mais la prudence restoit dans sa tête, & n'avoit pas passé jusqu'à son Cœur. Ses lectures & ses réflexions, lui tenoient lieu d'Expérience : ce qui faisoit croire qu'il seroit un jour un grand Général.

Il se donna peu de tems après son arrivée une grande bataille. Les ennemis s'étant trouvés pressés dans le poste qu'ils occupoient, & craignant d'être attaqués dans leurs retranchemens, se résolurent à nous prévenir. Ils se mirent en état de donner Bataille & nous attaquerent, quand, par la situation où ils étoient, on auroit cru qu'ils

ne

ne devoient être que ſur la défenſive. Ils attaquerent en gens déſeſperés, qui vouloient vendre chérement leur vie ; & la Victoire demeura quelque tems incertaine : quand l'aile gauche, que mon Pere commandoit, alloit plier, le Prince, qui étoit à la tête de l'Infanterie, vola à ſon ſecours. Il le trouva bleſſé ; abattu ſous ſon cheval ; & tous ceux qui étoient auprès de lui, ou morts ou fuyans. Il courut à mon Pere ; le fit relever ; lui fit donner un cheval qu'on tenoit en reſerve ; prit un mouchoir pour bander ſa playe ; & ralliant ſes troupes, chargea les Ennemis ; les mit en déroute ; & obtint une victoire complette. Ils laiſſerent leur Artillerie, leurs Equipages ; & l'on fit beaucoup de priſonniers.

Mon Pere ſentit ſon mal quand il fut hors de la chaleur du combat : on le mena dans ſa tente ; & les Chirurgiens, après avoir viſité ſa bleſſure, la trouverent très conſidérable.

Son premier ſoin fut de s'informer de celui à qui il devoit la vie. On lui dit que c'étoit au Prince ; faut-il tant lui devoir, s'écria-t-il !

Dans toute ſa maladie, le Prince ne ceſſa

ceſſa point de lui rendre des ſoins : il fit chercher les meilleurs Chirurgiens : le fit ſervir par les Officiers de ſa Maiſon ; & lui offrit pluſieurs fois de l'argent, qu'il ne prit point.

J'appris la bleſſure de mon Pere : on me fit ſavoir que je devois ſa vie au Prince, & tous les ſoins qu'il lui avoit donné pendant ſa maladie. Comme je tenois à mon Pere par un reſpect & un attachement infini, je crus, que ſans bleſſer la bienſéance, je pouvois faire des remercimens au Prince. Sans conſulter perſonne, je lui écrivis la Lettre qui ſuit.

JE ne crois pas bleſſer les Bienſéances, MONSIEUR, *quand je vous marquerai la Reconnoiſſance que je vous ai, d'avoir conſervé une Vie auſſi précieuſe, que m'eſt celle d'un Pere, que j'honore au delà de toute expreſſion. Ah ! faut-il que l'Eſtime, la Reconnoiſſance & les Sentimens naturels, viennent forcer un cœur, qui n'auroit voulu ſe rendre qu'à ſon Goût, & à votre Tendreſſe ? La Renommée,* MONSIEUR, *ne parle plus que de vous. Dois-je n'en remercier que la Gloire, & n'en devrai-je rien à l'Amour ?*

J'appré-

J'appréhendai longtems pour la vie de mon Pere ; mais enfin on eſpéra pour ſa guériſon. Il ſe fit mener à une Maiſon de campagne : j'allai l'y trouver ; & donner mes ſoins à une ſanté qui m'étoit ſi précieuſe.

Le Prince revint chargé de gloire : il venoit ſouvent avec amitié voir mon Pere : & je le retrouvai avec les mêmes ſentimens, qu'il avoit en me quittant. Je lui parlai des obligations que je lui avois, & de ma reconnoiſſance : ce terme le bleſſoit : Je ne veux rien devoir qu'à votre Cœur, me diſoit-il. La Délicateſſe eſt un préſent de l'Amour, qui aſſaiſonne ſes Plaiſirs, quoiqu'elle nous prépare ſouvent bien des peines. Que deviendrai-je, ſi, avec des ſentimens ſi naturels, auſſi vifs, & auſſi forts que les miens, vous n'y répondez pas ; & que je ne puiſſe vous inſpirer que de la reconnoiſſance ? Je ne puis m'en permettre d'autres, lui répondis-je.

On parla de la Paix ; & le Prince, tout jeune qu'il étoit, tenoit un ſi haut rang, qu'il fut appellé dans tous les Conſeils. La Paix générale fut conclue. Il eut une grande attention à faire entrer mon Pere dans le Traité : il y eut

eut une Amniſtie générale, & un article pour notre Maiſon, par lequel on devoit nous rendre nos Terres, les Charges de mon Pere; & il étoit maître d'y rentrer, ou l'on devoit rendre l'équivalent.

La ſanté de mon Pere revenoit avec le plaiſir de voir ſa Maiſon floriſſante. La Paix donna une joye univerſelle; & l'on ne penſa à la Cour, qu'à la célébrer par des fêtes, & des plaiſirs.

Mon Pere quitta enfin la Campagne: il prit une maiſon à la Ville; & un train digne de ſa Naiſſance. Comme je n'étois plus dans l'enfance, il me garda auprès de lui; & il ſe contenta de prier une de ſes Amies, qui avoit perdu ſon mari & ſa fortune, de vouloir bien venir loger avec lui: il la pria d'avoir quelqu'inſpection ſur ma conduite: elle s'appelloit ELEONOR; & il m'ordonna de lui obéir comme à ma Mere. Cette Dame avoit beaucoup d'eſprit: elle ſavoit le Monde; & je ne faiſois aucun pas ſans elle.

Peu de tems après on me préſenta à la Reine. Elle me reçut avec beaucoup de bonté; me traita avec diſtinction; & me dit ſur ma figure, des choſes très-flatteuſes.

L'Hiver

L'Hiver ſe paſſa en fêtes. La Reine étoit jeune ; & les plaiſirs étoient de ſon goût. Il n'y eut point d'aſſemblée, dont elle n'eut la bonté de me mettre ; & j'y parus avec aſſés de ſuccès. Le Prince CAMILLE étoit auſſi de tous les Bals ; il danſoit parfaitement bien ; ſa figure étoit au-deſſus de celle de tous les Seigneurs de la Cour ; & il ſembloit, que la gloire qu'il s'étoit acquiſe à la derniere Campagne, répandit un nouveau luſtre ſur ſa perſonne. J'avois le plaiſir de l'entendre louer ; & il avoit celui de ſavoir, qu'on applaudiſſoit à ſon choix. Quelquefois même, quand nous danſions enſemble, on entendoit un ſecret murmure derriere nous ; & tout le monde convenoit, que nous étions faits l'un pour l'autre.

La Princeſſe VALERIE ſouffrit impatiemment les ſuccès que j'avois à la Cour, & les bontés de la Reine ; mais plus que tout cela, les empreſſemens du Prince. Elle tomba dans une mélancolie ſi profonde, que j'eus pitié de ſon état. Sa paſſion étoit peinte dans ſes yeux : une langueur ſecrete étoit répandue ſur toute ſa perſonne : la triſteſſe empêchoit les progrès de ſa beauté : & ſi la Nature

ture la fit pour être belle, l'Amour en avoit ordonné autrement. Elle avoit de beaux traits ; mais la maigreur & la pâleur leur déroboient tous leurs Agrémens.

Elle ſe conſoloit avec une jeune Parente, qui étoit auprès d'elle, & qui avoit ſa confiance. Un jour, comme j'allois me promener dans les Jardins du Palais avec ELEONOR, nous apperçumes la Princeſſe avec ſa Confidente, qui entroit dans un Bois aſſés ſombre. Je dis à mon Amie, ſuivons la Princeſſe VALERIE. Nous allions ſur ſes pas : & nous entrâmes dans une contre-allée, qui répondoit à celle où elle étoit aſſiſe. On parloit avec vivacité. Que voulez-vous, diſoit-elle, que je devienne ? Je ne vis que pour lui ; & je n'en ſerai jamais aimée. Pardonnez lui cette légéreté, MADAME, dit la Confidente, il reviendra à vous. Vous voulez que je lui pardonne, reprit-elle ; & vous appellez une légéreté, une paſſion naturelle & dont il ne peut ſe défendre ? Car il ſacrifie à ſon amour, ſa fortune, ſa gloire, & tout ce qu'il doit à une Mere auſſi eſtimable. Mon cœur lui a ſouvent prêté des excuſes ;

on

on pardonne longtems, lors que l'on aime; mais vous ne le voyez pas avec des yeux auſſi intereſſés que les miens. Quelle inſenſibilité n'eut-il point pour mes malheurs! Il y a un aviliſſement à ſentir & à ſouffrir, pour qui ne ſent rien pour nous. Je ne puis ſoutenir les tourmens de mon cœur, & les reproches de ma fierté: il faut l'appaiſer, & prendre un parti digne de moi. Et quel eſt-il ce parti, MADAME, demanda ſa Parente? De me retirer de la Cour pour toujours, repliqua-t-elle: mais elle ne put achever; un torrent de larmes interrompit ſon diſcours. Quel deſſein, lui dit ſa Confidente! Parce qu'il eſt coupable, vous vous en puniſſez? La nuit approchant, elles ſe retirerent.

Je fus ſi vivement touchée du malheur de la Princeſſe, que mon amie en fut étonnée. A-t-on de la ſenſibilité pour les maux d'une rivale, me dit-elle? Je ne l'ai jamais craint répondis-je; je n'ai rien eu à diſputer avec elle; & je ne jouis point par conſéquent du plaiſir du triomphe. Le cœur du Prince s'eſt offert à moi, ſans l'avoir ni deſiré, ni demandé: comme elle ne me donne,

donne ni crainte, ni défiance, je ne puis la haïr; je ſuis humaine; & j'ai pitié de ſon état.

En arrivant chez mon Pere, je trouvai un Gentilhomme de la chambre de la Reine, qui me dit de ſa part, qu'elle me mettoit d'une Fête, que le Roi donnoit pour le Mariage de la Princeſſe ORIMANTE, Parente de la Reine: que ſi je n'avois pas aſſés de Pierreries, elle m'en enverroit; & il me demanda ce que je ſouhaitois. Je lui dis, que j'avois un habit de velours vert brodé d'or, & que ſi je pouvois avoir une Garniture de Rubis, cela me conviendroit fort. Je me retirai pour mettre ordre à ma parure; & afin de plaire à la Reine, j'y donnai plus d'attention.

Le jour deſtiné à une Fête ſi magnifique, fut rempli de tous les plaiſirs. L'après-dinée il y eut Comédie, qui fut ſuivie d'un ſoupé ſuperbe: jamais on ne vit de Fête plus galante. La Princeſſe ORIMANTE y parut charmante; & quoi qu'elle ne ſoit pas une Beauté dans les formes, elle a une ſi grande jeuneſſe, tant d'éclat, & de ſi belles couleurs, qu'elle a droit d'en défaire de plus belles.

Comme

Comme le Bal étoit un peu avancé, il y eut un grand bruit à la porte; & tout le monde fit attention à ce que c'étoit. Le Duc de PRAXEDE arrivoit de l'Armée : on ne l'attendoit pas : il avoit fait un Campagne très brillante ; & ayant battu les ennemis, il parut avec un air de Confiance, paré de ſa valeur & de ſa bonne mine. Je ne l'avois jamais vu : je lui étois auſſi inconnue : & j'entendis qu'il dit, en me regardant, des choſes très flatteuſes. Ses diſcours, ſes regards, & le ſon de ſa voix, jetterent dans mon ame un trouble que je n'avois jamais ſenti. Le Prince & lui avoient eu quelques démêlés enſemble : ils couroient l'un & l'autre la même carriere; ils étoient rivaux de gloire & de mérite; c'eſt pourquoi on les avoit ſéparés; & l'on n'avoit pas voulu, qu'ils ſerviſſent dans la même Armée.

La Princeſſe ORIMANTE le prit à danſer dès qu'il arriva : il me prit enſuite : j'en fus troublée; & ſi je n'avois craint, je l'aurois refuſé.

Pendant le Bal ſes yeux ſe tournerent toujours ſur moi : je détournai les miens, & lui refuſai mes regards, comme

comme une faveur qui ne lui appartenoit pas. Il me prit plusieurs fois à danser : & celà fut si marqué, que l'on crut qu'il vouloit deplaire au Prince. Vous jugez bien que je n'étois pas de moitié : aussi le Bal étoit-il fini à peine, que je me sauvai pour aller chez moi ; & le Prince quitta pour me donner la main.

Vos graces, me dit-il, font leur effet sur tout le monde, MADEMOISELLE ; & le Duc est du nombre de vos conquêtes. L'affectation qu'il a eu à me prendre à danser, & à me regarder, m'a fait beaucoup de peine, lui répondis-je. Pourquoi, reprit-il, MADEMOISELLE ? Tant d'attention à ne jamais l'envisager, marque que vous avez craint vos regards & les siens. Quand on ne sent rien, on est simple ; & trop faire dans de certaines occasions, fait voir qu'on ne fait pas toujours, tout ce qu'on doit. Mais je ne l'ai jamais vu, lui dis-je ; quelle querelle me faites-vous ? Il vous a vuë, & vous étiez plus belle aujourd'hui qu'à votre ordinaire, repliqua-t-il : il vous aime : quand même vous ne seriez pas coupable, c'est assés pour me rendre malheureux.

Depuis ce tems, le Prince eut pour moi une attention bleſſante ; le Duc me ſuivoit par tout, & je le trouvois toujours ſous mes yeux, dans tous les lieux publics. Le Prince étoit inſtruit de toutes ſes démarches : il devint chagrin & ſoupçonneux ; & quoi qu'il ne pût rien m'imputer, cependant il n'étoit pas content de moi. Il trouvoit que le Duc étoit bien inſolent, de penſer à une perſonne à qui il étoit attaché depuis longtems. De mon côté je crus, qu'il ne vouloit que chagriner le Prince, & l'allarmer ; & que ſi je n'étois pas à l'uſage de ſon cœur, j'étois au moins à celui de ſa vanité. Une pareille idée me déplaiſoit fort ; & je l'évitois avec ſoin. Le Prince même le remarquoit. Je m'en expliquai un jour avec lui, & je lui dis : je ne puis croire que j'aye part à votre triſteſſe ; ſi celà étoit, vous ſeriez bien injuſte. Vous ne paroiſſez pas être de moitié avec le Duc, me répondit-il ; vous le fuyez ; vous avez même plus d'attention pour moi, que vous n'en avez jamais eu ; cependant vous êtes coupable, & vous l'êtes ſans le ſavoir : vous voulez reparer le tort que vous

me

me faites, par des ſoins. Quel eſt donc mon crime? lui dis-je. Vous aimez le Duc, me répondit-il; vous l'aimez, MADEMOISELLE, & c'eſt moi qui vous l'apprends. Je vais vous paroître bizarre, ridicule, & juſtifier tous vos torts; je vous donne des armes contre moi, & vous en uſerez; je vois & je ſens tous mes malheurs; mais j'y ſuis forcé. Son diſcours fut ſuivi de beaucoup de larmes; & il me quitta en me diſant, qu'il vouloit me cacher ſon deſordre & ſon deſeſpoir.

Je reſtai plus troublée que je ne puis vous le dire; je me fuyois moi-même; & je n'avois encore oſé convenir, quelle étoit la cauſe de mes agitations & de mes divers mouvemens; lorſque m'étant jettée ſur un lit de repos, ELEONOR entra dans ma chambre.

Je fus ſurpriſe & honteuſe, qu'elle fût témoin de mon deſordre. Remettez-vous, me dit-elle: Vous voulez me cacher votre trouble & vos ſentimens, vous avez tort. Ne me regardez point comme une perſonne ſévère, qui veuille condamner tous vos mouvemens; mais comme une Amie, ſur laquelle vous pouvez compter; capable de vous con-

ſoler & de vous conduire, dans la ſituation la plus délicate de votre vie. Ne croyez pas que je vous faſſe un crime d'un ſentiment ; un cœur peut être ſenſible & innocent ; & pour vous donner de la confiance par mon exemple, je veux vous faire l'Hiſtoire du mien. Elle s'arrêta, & parut ſe repentir de ſa confiance ; mais je la preſſai avec tant de tendreſſe, qu'elle continua.

Je connois l'Amour, me dit-elle ; & je n'ai que trop payé le tribut que nous devons à ce Dieu. Vous ſavez les malheurs de ma Maiſon, & comme à peu près dans le même tems, je perdis mon Mari & mon Frere. L'un étoit le ſoutien de ma Famille, & l'autre en étoit l'eſpérance. Mon Frere fut pris les armes à la main contre ſon Roi, & porta ſa tête ſur un échafaut. Peu de tems après, mon Mari perdit la vie dans une Bataille, qu'il gagna contre les ennemis de l'Etat. Ainſi dans un moment je perdis tout ; & les biens préſens, & les eſpérances à venir : je fus réduite, à regretter un Mari en place & très eſtimable, & à ſolliciter pour l'honneur & la vie de mon Frere.

Il

Il perdit l'un & l'autre, & ſes biens furent confiſqués; de ſorte que je reſtai ſans aucune fortune. Les idées de Grandeur diſparurent en un moment: tous les agrémens, qui ſont à la ſuite des grands établiſſemens, s'évanouirent: je reſtai ſeule ſans Bien & ſans appui; & ma ſeule eſpérance, c'étoit qu'ayant été l'objet de la mauvaiſe fortune, je ſerois au moins oubliée par l'Amour: mais tous deux ſe réunirent pour me perſécuter. Diſpenſez-moi, MADEMOISELLE, continua-t-elle, de vous en dire davantage.

Quoique ce quelle me dit me ſoit très-préſent, étant ſenſible à la marque de confiance qu'elle me donna, (ce qu'elle fit en habile perſonne, pour ſe rendre maîtreſſe de mon cœur & de mon ſecret) comme elle vous eſt inconnue, MESDAMES, cela vous intéreſſeroit peu; ainſi je laiſſe là ſon Hiſtoire. Non, lui dîmes-nous, nous vous prions de nous inſtruire des avantures d'ELEONOR; & alors elle pourſuivit.

On aime à ſavoir les foibleſſes des perſonnes eſtimables: nous eſpérons de leur reſſembler par quelque endroit; ſi leurs qualités éminentes nous abaiſſent,

leur foibleſſe les rapproche de nous, celà nous conſole; & il m'étoit trop important de trouver une amie, dans une perſonne qu'on m'avoit donnée pour veiller ſur ma conduite. La confiance qu'elle alloit avoir en moi, me répondoit d'elle; & j'étois dans ces momens, où le ſecret peſe tant à un cœur : je voulois lui parler de ce que je ſentois; & j'étois trop heureuſe de trouver en elle, non ſeulement des conſeils, mais de ces foibleſſes aimables qui nous rendent plus indulgens pour celles d'autrui. Je la preſſai donc de m'en dire davantage.

Vous voulez, me dit-elle, jouïr de mon ſecret dans toute ſon étendue : je crains bien qu'un pareil récit ne r'ouvre toutes mes playes, & ne donne à ma paſſion un nouveau degré de vivacité; néanmoins j'y conſens. Mes ſentimens étant le ſeul plaiſir qui me reſte : laiſſons les aller leur cours. Ils ſont d'une nature toute nouvelle, ma chere amie. On donne dans le TASSE, pour modelle de délicateſſe, les ſentimens d'OLINDE : il dit, qu'il deſire beaucoup; qu'il eſpere peu; & qu'il ne demande

mande rien. Pour moi, je n'espere, ne desire, ni ne demande : ma passion n'est appuyée sur rien : elle subsiste, se nourit, & s'accroit toute seule ; & il y a un tems infini, que je suis occupée d'un sentiment unique en son espece.

Je vis il y a quelques années chez une de mes amies, le Comte ***, dispensez-moi de vous dire son nom. Il me parut d'une figure aimable ; mais avec beaucoup d'esprit, on a moins besoin de figure. Il me rendit d'abord plus attentive ; (c'est beaucoup faire, que de me la rendre) & je continuai à le voir chez mon amie & chez moi.

J'avois dans ce tems-là un Ami qui s'interessoit à moi par le cœur : il avoit pensé m'épouser ; mais ma Famille ayant disposé de ma liberté en faveur de mon Mari ; il en eut une douleur au-dessus de toute expression. Il avoit pour moi un de ces goûts d'étoile ; il ne pouvoit se resoudre à m'abandonner ; & il amusa sa douleur par l'idée de croire, que mon cœur ne s'étoit pas donné avec ma main. L'estime & le respect qu'il avoit pour moi, avoient arrêté & retenu ses sen-

timens ; mais il veilloit sur les miens ; & me disoit tous les jours, que si j'en disposois pour quelque autre, il en mourroit de douleur.

Il remarqua bientôt, que l'attention que j'avois pour le Comte, se tournoit en tendresse ; mes yeux me décélerent, & revélerent mon secret ; &. il m'en fit des reproches, dont je fus très blessée.

Tout cela échappoit à l'intéressé. Il me parut cependant avoir de légers sentimens pour moi ; & je me préparois, s'il me les montroit, à les rejetter. Il a été bien vengé de mes vains projets. S'il a eu des sentimens, ils se sont arrêtés ; & les miens ont eu leur progrès. Je fus très-longtems sans convenir avec moi-même, de ce que je sentois. Quel art le cœur n'a-t-il point dans ces commencemens, pour cacher son panchant, & ne pas allarmer la raison & la pudeur ! c'est un simple amusement : c'est l'esprit qui nous touche : enfin, jusqu'à ce que l'amour se soit rendu le maître, il est presque toujours ignoré. Il ne fut pas longtems sans se faire sentir à moi avec tout son pouvoir ; & le trouble où je me trouvois

quand

quand le Comte venoit chez moi, ne m'annonça que trop ma défaite.

Dans ce tems-là je fus accablée de tous mes malheurs; & je perdis, comme je vous l'ai dit, mon Mari & mon Frere. Ce fut la disgrace du monde la plus complette & la mieux sentie. Mon amie, qui venoit souvent pour me consoler, amenoit le Comte avec elle dans le tems que je ne voyois personne; & je m'apperçus à la honte de ma douleur, que lui seul la suspendoit.

Je me trouvai dans la suite accablée d'affaires: ma Maison perduë: mon Frere qui périssoit avec les apparences du crime & de la revolte; qui n'avoit que moi pour le secourir, & pour sauver ce que je pouvois, du débris de notre Maison. J'espérois, que tant de peines useroient au moins le sentiment que j'avois dans le cœur; mais il fut toujours respecté par mes malheurs.

Après bien des années de persécution, le tems fit sans le secours de ma raison, ce qu'elle n'avoit pû faire; car il faut convenir à la honte de notre douleur, qu'elle n'est pas éternelle. Enfin, ayant tiré tout le parti que je pus de ma mauvaise fortune, je crus jouir de

quelque calme ; mais j'avois perdu le repos du cœur, & dès que je fus rendue à moi-même, je me trouvai livrée à l'amour. La vie dissipée avoit pris sur ses droits ; mais il s'en est bien vengé : je ne pouvois plus ignorer mon état : il fallut en convenir, & compter avec moi-même.

La plûpart des Femmes, sans plan & sans dessein, se laissent entrainer au sentiment qui leur plait. Pour moi j'examinai ce qu'il y avoit à faire ; & après avoir réfléchi sur le caractere du Comte & le mien, je trouvai que je n'avois qu'à le fuir. Et pour vous montrer que mon dessein étoit appuyé sur des connoissances, je vais vous faire son Portrait. Mais non, je ne suis pas en état de vous le peindre ; l'amour conduiroit le pinceau ; & je ne pourrois consentir, qu'il manquât quelque mérite à ce que j'aime.

Je lui dis, comment est-il possible, qu'avec une aussi grande passion dans le cœur, vous n'ayez rien fait, ou pour lui en inspirer, ou pour lui en montrer ? Je vais vous répondre, me dit-elle.

Je suis née avec un cœur fort sensible,

sible, mais en même tems avec beaucoup de gloire. L'un ne peut s'oublier qu'aux dépens de l'autre. Pour me rendre heureuse il faudroit les accorder tous deux, ce qui est difficile; & je me trouve encore plus malheureuse quand ma gloire se plaint, que quand mon cœur souffre. J'ai donc pris le parti de la contenter. Si j'avois montré mes sentimens, & qu'ils eussent été négligés, je serois morte de douleur: voilà pourquoi je le fuyois. J'étois sûre de ma bouche, mais je craignois mes yeux; & en évitant ses regards je les cherchois toujours. Quel trouble ne jettoient-ils point dans mon ame, quand je le voyois! Il y a toujours entre lui & moi, ma tendresse & ma gloire. L'une me porte vers lui, & l'autre me retient; & ces divers mouvemens me donnent un embarras & une timidité, que je crains qui ne m'accusent. Il n'y a cependant aucun instant dans ma vie, où mon cœur ne me le demande; & où je ne le refuse à son empressement. Mes sentimens sont aussi vifs que s'ils étoient nouveaux; & un redoublement de tendresse use quelquefois la provision de courage, que j'avois amassée à for-

ce de réflexion. Je penſe à lui ſans interruption : il eſt toujours entre tous les objets & moi : je ne forme aucun projet que je ne l'aye en vue : je crois que ſon eſtime doit être le prix de tout ce que je fais de bien ; & je fais encore plus grand cas d'elle, que de tous les ſentimens les plus tendres que je pourrois lui ſuppoſer. Je me ſuis impoſé la conduite du monde la plus ſévere : je me ſuis défendu tous les plaiſirs de l'imagination ; mais ſur tout, je me ſuis promis de le fuir ; & je me tiens parole.

Un ſeul cœur n'eſt point fait pour tant de violence ; & un Ami que je voyois ſouvent, me voyant triſte & rêveuſe, arracha mon ſecret. Cet aveu couta autant à ma pudeur, que ſi c'avoit été celui d'un crime. Il voulut raſſurer ma timidité, & me dit : penſez-vous, que l'on doive autant de fidelité à cet Honneur impoſé par l'uſage, qu'à l'Honneur de la probité ? croyez moi, le monde eſt traitable : vous ne lui devez que des dehors de bienſéance ; & il ne vous en demande pas davantage. Je ne penſe point comme vous, lui dis-je : je n'ai point vu de femme, avoir

rejet-

rejetté tout-à-fait le préjugé de l'Honneur, & qui valut quelque chose. Mais d'ailleurs, je me respecte plus que le monde : j'ai besoin de ma propre estime ; & le témoignage de ma conscience m'est plus nécessaire, que les suffrages du public. Mais voulez-vous, me dit-il, être la victime d'un sentiment ? Il faut vous en rendre maîtresse, ou y céder. Si mon cœur avoit su m'obéir, il y a longtems que j'en serois quitte, repliquai-je ; mais je n'en puis rien obtenir ; à peine puis-je me pardonner de sentir ; & c'est vous qui m'avez rappellé l'attention que je me dois.

Mais après tout, les goûts ne dépendent pas de nous, MADEMOISELLE : ils entrent dans notre cœur sans nous en demander permission : les passions nous prennent & nous gardent tant qu'il leur plait ; & nous ne sommes coupables que de l'usage que nous en savons faire. Que n'ai-je point fait pour me l'arracher du cœur ! Je voulus quiter mon Pais, & passer dans une Cour étrangere : je crus, que le changement de lieux & d'objets, pourroit déranger mes idées ; mais l'Amour plus dili-

diligent que moi, vola, & me ratrappa ſur la route. Voyant que mes ſoins étoient inutiles, & mes affaires me rappellant dans ma Patrie, je revins. J'eſſaïai de me donner du goût pour quelques perſonnes qui s'étoient attachées à moi; eſpérant d'affoiblir un ſentiment par un autre, afin d'échaper à tous les deux. Mais hélas! J'ai tout ſacrifié à mon idée; & je lui garde une fidelité à toute épreuve. Il eſt étonnant ce que j'ai fait de cette idée: je l'ai perſonnifiée de maniere que je fuis en ſocieté avec elle: nous avons nos querelles & nos racommodemens: d'autres fois je ſuis plus en paix; & ma mélancolie étant plus douce, je ne la changerois pas pour les plus grands plaiſirs. Il n'appartient qu'à l'Amour, de nous donner des triſteſſes dont on le remercie. J'ai les idées ſi vives, qu'il y a des momens où je le crois auprès de moi, & mon amour uſe l'eſpace qui nous ſepare.

Savez-vous ce qui m'a conduit à cet excès de paſſion? C'eſt l'extrême rigueur que j'ai eu pour moi-même. Ce ne ſont pas ceux qui cédent qui aiment le plus, ce ſont ceux qui reſiſtent.

tent. Tout ce que vous refuſez aux ſens, tourne au profit de la tendreſſe. J'étois livrée aux exagérations de mon eſprit; & comme il eſt rare, que la poſſeſſion fourniſſe tous les agrémens que lui prêtent nos deſirs, j'ai aimé, non pas ſelon le mérite que j'avois trouvé, mais ſelon celui que j'ai imaginé.

J'appris dans ce tems-là qu'il avoit un engagement; & ce fut un redoublement de douleur pour moi. Mes ſentimens me donnoient des droits ſur les ſiens, à ce qu'il me ſembloit: quand on aime bien on veut être aimée, & l'on ſe croit toujours digne de l'être. Je fus auſſi bleſſée de ſon engagement, que s'il m'avoit fait une infidelité; & ſa paſſion pour une autre, mit une barriere entre lui & moi. D'un engagement il paſſa à un autre. Cela me fit croire qu'il étoit léger: que l'Amour n'étoit pour lui ni ſérieux ni reſpecté; & je compris, que j'étois deſtinée au pénible exercice, d'effacer de mon cœur un ſentiment qui y étoit profondément gravé. Je dis cent fois le jour que je veux l'oublier; & je le dis pour y penſer davantage. Que faire de tout l'amour

que

que j'ai dans mon cœur ? Les Amantes se guériſſent ſouvent à force de reflexions : les miennes me rendent plus malade ; & ma raiſon ne m'aide point contre ma paſſion.

Mais c'eſt trop, MADEMOISELLE, vous entretenir de ce que je ſens. Que penſerez-vous de moi ? Quelle impreſſion vous font mes égaremens ?

C'eſt une choſe bien conſolante, MADAME, lui répondis-je, qu'une perſonne auſſi eſtimable que vous, tienne à nous par quelque foibleſſe.

Après cela permettez-moi, MADEMOISELLE, me dit-elle, de faire ma charge ; car il faut bien quelquefois la faire ; en vous priant de faire réflexion, que je ne ſuis point tombée dans les grands malheurs de l'Amour ; & que j'ai pourtant été infiniment malheureuſe. Avec une conduite aſſés eſtimable, que me reſte-t-il ? Je n'ai eu que moi pour témoin de tant de peines & de combats : tout eſt perdu dans l'Amour. Outre que le cœur n'eſt jamais tranquille, dès qu'il s'eſt vu agité de cette paſſion. Que la vertu eſt aimable & deſirable ! Quand ce ne ſeroit

que

que par rapport à notre repos. Dans les passions les plus heureuses, supputez, s'il est possible, toutes les allarmes, les troubles, les craintes, & les jalousies : mettez à part toutes ces choses, & laissez à l'Amour ce qu'il a de joyes pures : qu'il lui en restera peu ! Cependant pour l'ombre de quelques plaisirs, on se gâte le goût, & l'on perd celui des vrais Biens pour toute sa vie. Pardonnez-moi, MADEMOISELLE, ce petit trait de morale. Si après m'être montré à vous comme j'ai fait, je me suis ôté le droit de donner des avis, j'espere regagner par la confiance d'autres droits sur votre cœur ; & me faire croire comme une Amie non suspecte.

J'allois en liberté lui parler de ma situation, mais on vint nous dire de la part de mon Pere, qu'il nous demandoit. Je fus le trouver. Il me dit d'un ton sec & fâché : qu'avez-vous donc fait au Prince CAMILLE ? Madame sa Mere vient de me dire qu'il est dans un chagrin horrible ; & l'on s'en prend à vous. Il est bien triste, m'a-t-elle dit, de souffrir avec tant de peine, la passion que mon Fils a pour MADEMOI-

MOISELLE votre Fille, & que cette paſſion ne ſerve qu'à le rendre malheureux. Je vous crois trop de mes amis, pour ne pas m'aider à rompre un engagement qui ne me convient pas; & vous êtes trop honnête-homme, pour ne pas penſer plûtôt à remplir les devoirs de la reconnoiſſance, qu'à travailler à l'agrandiſſement de votre Maiſon, aux dépens de l'Amitié que vous me devez. Ainſi, puiſque MADEMOISELLE votre Fille nous aide par ſes mauvais traitemens pour mon Fils, achevons de rompre des liaiſons, que nous n'oſerions jamais attaquer ſans ſon ſecours; & pour cet effet, je vous prie de la mener, ou de la faire aller à la Campagne. Je lui ai répondu, que je la priois d'être perſuadée, que mes plus chers intérêts étoient les ſiens: que je n'avois rien de plus preſſé que de lui plaire; & que j'allois vous faire partir. Préparez-vous donc, MADEMOISELLE, me dit-il, à vous en aller dans ma Terre dans deux jours. La fidelité & la reconnoiſſance que je dois à la Princeſſe, m'empêchent de vous parler en Pere irrité; & j'aime mieux la ſervir que vous. Rien n'approche, dit-il,

en

en ſe tournant vers ELEONOR, qui m'avoit ſuivie, de l'ingratitude de ma Fille à l'égard d'un Prince aimable ; qui a pour elle une grande paſſion ; qui ſacrifie de grands établiſſemens à ſon amour ; & qui ſoutient notre Maiſon qui alloit périr. Quand la Princeſſe ſa Mere, qui a de l'indulgence pour lui, & par bonté pour moi, alloit donner un conſentement qui lui coûte tant, c'eſt elle qui met obſtacle à une affaire, qu'elle devroit achetter de la moitié de ſa vie. Ah ! je ſens que malgré moi ma colere reprend ſes droits ; qu'elle va éclater : ôtez-vous ; & ne vous montrez jamais devant moi. J'aurois voulu répondre ; mais il étoit trop irrité ; & je trouvai que le meilleur parti étoit de me retirer dans ma chambre. ELEONOR reſta quelque tems avec lui pour l'appaiſer ; mais ſa colere éclata tellement contre moi, & elle étoit ſi forte, qu'elle auroit eu de la peine à lui dire quelque choſe pour le calmer.

Dans ce moment le Prince entra chez mon Pere, & le trouvant ſi agité, il lui en demanda la raiſon. Ma Fille a le malheur de vous déplaire, lui dit mon Pere ; je ne ſaurois trop la punir ; &

& je viens de lui ordonner de ſe retirer à la Campagne. Le Prince ſe jetta à ſes pieds, pour lui demander en grace que je ne partiſſe pas. Je l'ai trop promis à la Princeſſe, diſoit mon Pere, & je ne puis me dédire. Le Prince l'aſſura que je n'étois point coupable. Eſt-ce aux Peres & aux Meres, lui dit-il, d'entrer dans la querelle des Amans, qui n'eſt ſouvent fondée que ſur leur délitateſſe? C'eſt moi qui ai tort : l'amour n'eſt jamais content; & il eſt ſouvent injuſte. Mais au moins permettez-moi de voir Mademoiſelle votre Fille. Vous le pouvez, lui dit mon Pere. Je vais prier ma Mere, continua le Prince, de vous demander de rompre ce cruel voyage. Quand elle me l'ordonneroit, repliqua mon Pere, cela ſeroit inutile. Madame votre Mere croiroit que je ſuis d'intelligence avec vous, & je dois plus à ma probité qu'à tout autre conſidération.

Eleonor ayant vu le Prince entrer dans le cabinet de mon Pere, s'étoit retirée : elle entendit pourtant une partie de leur converſation ; & elle vint enſuite dans ma chambre, où elle me trouva dans un accablement que je ne puis vous exprimer. Je ſuis au deſeſpoir, lui dis-je, de la colere

lere de mon Pere ; mais ce qui me fâche le plus, c'eſt qu'il a raiſon. Hélas ! il n'y a qu'un moment, que vous me parliez des malheurs de l'amour, aurois-je cru être deſtinée à en ſervir d'exemple ! Elle me répéta ce que le Prince avoit dit à mon Pere ; mais ſa généroſité & ſes vertus, ne me rendoient que plus coupable & plus triſte.

Le Prince entra dans ce moment dans ma chambre, & me trouva toute en larmes. Quoique j'ignore la cauſe de vos pleurs, me dit-il, que je n'oſe me flatter qu'elles me regardent, vous êtes affligée, & cela ſuffit Mademoiſelle, pour l'être avec vous. Abandonnez Prince, lui dis-je, une infortunée qui met le trouble dans votre Maiſon ; n'ajoutez point à mes malheurs votre conſtance ; vous avez trop fait pour moi ; & il eſt tems que vous ſongiez à vous, & à ce que vous devez à Madame votre Mere. Pourquoi, Mademoiſelle, me répondit-il, vous charger du ſoin de mes devoirs ? Il ne vous ſied plus d'être généreuſe. Mais quel ton prenez-vous, lui dis-je, & de quoi peut-on m'accuſer ? Je ne vous accuſe de rien, reprit-il, & vous ne trouverez jamais en moi un perſécuteur. Dans la querelle des Amans,

la

la délicateſſe de celui qui manque nous venge toujours ſuffiſamment ; je n'en demande point d'autre ; mais au moins aidez moi, Mademoiſelle, à ne vous point perdre. Je n'ai rien pu gagner ſur Monſieur votre Pere ; voila la premiere fois de ma vie que je l'ai vu irrité contre moi ; & je mourrai de douleur, ſi ſa colere dure davantage.

Dans ce moment on vint me dire, qu'un Gentilhomme de la Princeſſe Orimante me demandoit. Je le fis entrer. Il me dit, que la Princeſſe m'avoit mis d'une partie de Chaſſe, qu'elle faiſoit le lendemain. Je priai Eleonor de ſavoir de mon Pere, ce qu'il ſouhaitoit que je fiſſe. Il répondit : elle doit obéir à la Princeſſe : puis qu'elle lui a fait l'honneur de la mettre d'une partie, elle doit y aller. Je remerciai donc la Princeſſe, & dis au Gentilhomme que je lui obéirois.

Il falut enſuite ſe préparer, ſonger à mes habits ; & je n'étois pas en des diſpoſitions propres à la joie. Ce qu'il y a d'incommode à la Cour, c'eſt qu'il faut avoir les ſentimens du Maître, ou faire tout comme ſi on les avoit ; & ſouvent ſous des apparences de joie, on a le cœur déchiré.

J'arrivai donc le lendemain très-abattue,

& cachai mon changement, en disant que j'avois eu une migraine très-violente. C'étoit la Chasse du monde la plus galante, & elle devoit finir par une Fête à une Maison de plaisance. Les Dames parurent très bien à cheval. Mon Pere, qui n'avoit rien négligé de tout ce qui forme le corps pour les graces, m'avoit fait apprendre à y monter; j'avois un habit bleu brodé d'or; je fus trouvée mieux qu'il ne convenoit; & la Princesse qui étoit très obligeante, me dit là-dessus les choses du monde les plus gracieuses. Les premieres personnes que j'apperçus, ce fut le Prince & le Duc, qui faisoient leur Cour très-régulierement à la Princesse. Mon embarras fut extrême: je ne savois où placer mes yeux: le Prince m'observoit; & cela redoubloit mon trouble.

La Chasse enfin commença, & le Duc fit si bien qu'il trouva le moyen de m'approcher. A son abord, je lui marquai une si grande peine de le voir, qu'il se retira très-respectueusement, en me disant: tenez-moi compte, Mademoiselle, de tous les soins que je ne vous rends pas.

Après que la Chasse fut finie, on se rendit à une Maison de Campagne qu'on trouva toute illuminée; & d'abord que l'on fut arrivé,

arrivé, les Dames allerent dans leurs apartemens, ſe rafraichir & changer d'habit. En prenant un mouchoir, je trouve dans ma poche une Lettre, ſans ſavoir qui l'y avoit miſe; & juſtement pendant que je la liſois, le Prince vint me voir dans ma chambre. Je la cachai bruſquement; mais il s'apperçut de mon trouble, & me dit: je vois bien que je vous embarraſſe, Mademoiſelle, & je me retire. Le tems étoit venu que ma mauvaiſe fortune alloit s'emparer de ma vie.

Quand j'eus changé d'habit, il fallut deſcendre chez la Princeſſe. Quelle peine de prendre un air riant, quand on a le cœur navré! Dans la converſation je lui dis, que j'allois à la Campagne. Elle me demanda, pourquoi ce voyage? Mon Pere, lui répondis-je, ſouhaite d'aller paſſer quelques ſemaines du Printems à ſa Maiſon; & je l'aſſurai, que j'emportois tous les ſentimens de reconnoiſſance que je devois à ſa bonté. Elle me demanda encore ſi la Terre étoit éloignée. Je lui dis, qu'elle ne l'étoit que de deux ou trois lieues, & elle eut la complaiſance de me promettre qu'elle m'y viendroit voir. Je reçus ces marques de diſtinction comme je devois. Le Duc étoit préſent quand je parlai de

mon

mon voyage, & il en parut triſte : mais le Prince ne ſe montra point de toute la ſoirée, ce qui augmenta mon chagrin. On joua : il y eut Concert dans les appartemens ; & j'y ſuivis la Princeſſe, parce que je trouvois plus mon compte avec la Muſique : je n'avois qu'à ſentir & me taire. L'on ſervit le Souper ; tout y fut magnifique ; & il y eut grand Bal après.

Le Duc parut à cette Fête d'une maniere fort brillante, & le plus aimable du monde : auſſi je vous avouerai, que je me trouvois avec des ſentimens tout nouveaux ; que je m'apperçus bien, que c'étoient ceux que le Prince me demandoit depuis long-tems, & qui juſques-là m'avoient été inconnus. Quoique je fuſſe très fachée de ne le point voir, parce que cela me marquoit qu'il étoit mécontent ; cependant je ne pus m'empêcher de me ſentir, pour un moment, plus à mon aiſe ; mes regards & mes ſentimens ſe trouvoient plus en liberté ; & je vis avec douleur & avec joye dans les yeux du Duc, la plus grande paſſion du monde. Quand je danſois avec lui, on trouvoit qu'il danſoit mieux qu'à ſon ordinaire ; & la Princeſſe nous fit recommencer quel-

ques danſes que nous exécutions mieux que les autres. Enfin, il cherchoit à plaire, & peut-être voyoit-il bien qu'il plaiſoit.

Le Bal fini, j'allai très-vite dans mon appartement; & ELEONOR qui avoit eu la bonté d'être toujours avec moi, vint m'y trouver. Je fis retirer mes femmes en la voyant. Vous payerez bien cher, me dit-elle, le moment de plaiſir que vous venez d'avoir. Je lui rendis compte de tout ce qui s'étoit paſſé; mais elle le ſavoit mieux que moi; m'ayant toujours obſervée. Je lui montrai la Lettre que j'avois reçue; je lui dis, que le Prince m'avoit ſurpriſe en la liſant; & qu'il ſe doutoit ſelon toute apparence qu'elle venoit du Duc. Je vous plains, dit-elle: mais que faire à préſent? Après avoir paſſé une partie de la nuit, agitées ſur les differens partis que je pouvois prendre, le jour parut ſans nous être déterminées à rien; & nous nous mîmes au lit.

Le Prince dès le matin alla trouver ELEONOR. Il eſt indiſcret, MADAME, lui dit-il, d'éveiller ſi matin une perſonne qui s'eſt couchée au jour. Il avoit paſſé la nuit ſur une terraſſe qui étoit vis-à-vis de ma chambre; & avoit vu juſqu'à quelle heure

heure elle avoit été avec moi : il ſavoit outre cela tout ce qui s'étoit paſſé au Bal, & y avoit été déguiſé. Il montra à ELEONOR une douleur vive & profonde, & lui dit : qu'il m'avoit ſurpris liſant une Lettre, que j'avois caché avec un trouble qui m'accuſoit. Elle fit ce qu'elle put pour le déſabuſer ſur les idées qu'il avoit de cette Lettre. Je ne cherche point à l'accuſer, répondit-il ; & je ſerai bien fâché d'avoir raiſon de le faire. Hélas ! elle auroit pu tout entreprendre ſur la confiance que j'avois en elle. ELEONOR lui demanda, mais de quoi vous plaignez-vous ? Qu'a-t-elle fait que les bienſéances ne lui permettent ? Car pour la Lettre, elle lui fit croire qu'il s'étoit trompé : on eſt bien crédule quand on aime. Je ne puis, lui dit-il, appuyer mes ſoupçons ni mes chagrins ſur rien de certain ; mais un preſſentiment ſecret me trouble ; je ne ſuis point raſſuré par ſon amour ; & je crois voir dans ſes yeux, quand elle eſt devant le Duc, ce qu'elle ne m'a jamais montré. Elle fit tout ce qu'elle put pour le remettre. Il la pria d'obtenir de mon Pere, qu'il me pût voir à ſa Campagne ; & l'aſſura en la quittant, que ſes chagrins ni ſes ſoupçons n'iroient

jamais juſqu'à lui ; qu'il ne vouloit rien devoir à l'autorité paternelle ; & qu'il ne voudroit pas de ma main, ſi le cœur ne la lui offroit pas.

Le Prince ayant obtenu de mon Pere la liberté de me voir, je partis ſans avoir oſé prendre congé de lui, & dans ſa diſgrace.

Je fus ſoulagée de me trouver à la Campagne. C'étoit un très beau Château, mais qui n'étoit point bâti à la moderne ; un grand Parc, de beaux Bois & de belles Eaux. La nature paroiſſoit par tout à ſon aiſe, & l'art ne la gênoit pas. Je crus que le calme qui étoit répandu dans ces lieux, pourroit paſſer dans mon ame ; mais hélas ! les paſſions ſont amies de la ſolitude ; elles s'augmentent, & ſe fortifient dans le ſilence. Je me trouvois dans des diſpoſitions qui m'étoient inconnues ; dans un trouble & une agitation, qui avoient pourtant un charme ſecret.

ELEONOR venoit ſouvent me trouver pour m'arracher à mes rêveries ; & me reprochoit avec amitié que je la fuyois. Je me fuis donc moi-même, lui diſois-je, car vous êtes ma ſeule conſolation ; mais c'eſt que je n'ai pas aſſés de toutes mes heures, pour donner à ce que je ſens depuis

puis quelques jours. Vos réflexions, me disoit-elle, seroient mieux employées, à penser aux malheurs que vous prépare l'amour. Je sais que mes avis seroient inutiles contre les charmes d'une passion naissante : mais quoiqu'inutiles, je vous les dois ; car pensez, MADEMOISELLE, que vous manquez à tout ce qu'il y a de plus sacré, à vous-même, à Monsieur votre Pere, mais plus que tout cela, au plus aimable Prince du monde, & à la passion la plus vraye & la mieux prouvée ; pour qui ? Pour ce que vous ne connoissez point, & qui fera sûrement le malheur de votre vie. Il ne faut pas croire, MADEMOISELLE, que toutes les passions portent leurs excuses avec elles. . . . Nous fumes interrompues dans ce moment, & nous nous séparames. Je voyois bien qu'elle avoit raison ; mais sa raison & la mienne étoient impuissantes ; elle me présageoit des malheurs ; & elle troubloit ma vie sans me préserver de rien.

Je ne sais pas par quel enchantement, tout ce qui s'offroit à moi servoit le Duc. J'ignore s'il avoit gagné quelqu'un de mes domestiques, mais tous les jours & dans tous les lieux, je trouvois des marques de sa passion. Tantôt je trouvois une Lettre

ſur ma toilette ; tantôt c'étoient des Vers qui s'offroient à moi dans les Bois, & les endroits les plus reculés où j'aimois à me retirer. Voici la Lettre dont je viens de parler. Je me fis dabord quelque ſcrupule de l'ouvrir ; & ſi j'avois pu la lui renvoyer toute fermée, je l'aurois fait ; mais on ne refuſe gueres un plaiſir qui s'offre, & qui doit être ignoré. Je l'ouvris donc, & je trouvai ces mots :

Je tremble, MADEMOISELLE, *de paroître devant vous, & je crains de vous déplaire : Cependant ce qui fait mon Crime doit être mon Excuſe. Ce que je voudrois que vous ſuſſiez, c'eſt que vous m'avez appris à aimer ſans ſavoir ce que vous m'avez appris. Oui, quand vous ne jugeriez de vous, que par la Paſſion que vous m'avez inſpirée, il n'eſt pas poſſible que vous ne connoiſſiez, que vous êtes la plus adorable perſonne du monde. Mais à force de ſentir ce que vous valez,* MADEMOISELLE, *il me ſemble que je vous éloigne de moi ; & que j'ai pour vous une ſorte d'Amour & de reſpect, qui ne peut être inſpiré que par vous, & jamais ſenti que par moi.*

Le lendemain, étant aſſiſe auprès d'une grande piéce d'eau, entourée de grands arbres très épais, & ſur un ſiége

ge de Gazon, où j'avois accoutumé de me mettre, je trouvai celle-ci.

N'ayez point peur de moi, MADEMOISELLE; *les Sentimens que vous m'avez inſpiré ont toute la vivacité de la Paſſion, & toute l'innocence de la Vertu : J'oſe m'en pârer, & je crois qu'ils font tout mon mérite. Que le déſintéreſſement de ma Tendreſſe, me la faſſe pardonner ; puiſque la plus grande marque d'Amour que l'on puiſſe donner, c'eſt d'être plus preſſé d'aimer que d'être aimé. Pour moi ma Paſſion me paye de la ſentir : Je reſpecte mes Sentimens : Jugez donc*, MADEMOISELLE, *ſi je puis manquer de vous reſpecter vous-même.*

Un autre jour, dans un cabinet où j'étois accoutumée de me retirer, cette autre s'offrit à mes yeux.

Je paſſe les jours & les nuits, MADEMOISELLE, *autour de vos murailles ; je ne puis quitter les lieux où vous êtes ; je ne ſais par où vous aborder ; & toutes les routes pour aller à vous, me paroiſſent difficiles. Tant mieux*, MADEMOISELLE, *vous me ſaurez gré du chemin que je trouverai. Je ne puis retourner à la Cour : Je n'ai pas la force de remplir aucun devoir ; & il me ſemble que dans les endroits où vous n'êtes plus, je ne dois rien qu'aux regrets de votre*

absente : J'y chercherois encore moins le Plaisir ; en est-il, MADEMOISELLE, dans les lieux où vous n'êtes plus ? Je sens qu'il n'y en a pour moi d'autre au monde que vous ; l'Amour a réüni en vous tous mes devoirs, tous mes desseins, & tous mes Plaisirs. Ne soulagerez-vous point par Pitié, MADEMOISELLE, ce que je souffre par Amour ?

Ainsi, tout me faisoit souvenir, & me parloit de ce que je ne pouvois oublier. Je crus aisément des vérités si douces, & qui étoient d'accord avec mes desirs. Peu à peu il s'accoutuma à m'entretenir de son Amour ; il aprivoisoit insensiblement ma délicatesse & ma pudeur ; & moi je me permis & me pardonnai de l'aimer.

Quelques jours après que je fus arrivée à la campagne, la Comtesse EMILIE me vint voir ; elle étoit Amie de notre Maison, & m'avoit toujours marqué beaucoup d'amitié. Elle avoit avec elle une Fille très-aimable, & qui me dit fort naïvement, après que nous eumes fait connoissance : Vous êtes seule ici, MADEMOISELLE ; si vous voulez, je demeurerai quelques jours avec vous ; demandez moi à ma Mere, & je resterai. Dans un autre tems cela m'auroit fait grand

plaisir ;

plaisir ; mais j'étois si triste, & si occupée de mon Amour, que quoique je vouluſſe quelquefois m'en distraire, j'y retombois toujours. D'autrefois, ma délicatesse me faisoit croire, que je me devois à mes sentimens, & que c'étoit leur faire une infidélité, que de m'en éloigner. Cependant je ne pus honnêtement lui refuſer de la demander à Madame sa Mére : ainsi je le fis, & elle me l'accorda.

Je la divertis le mieux qu'il me fut poſſible : nous avions l'une pour l'autre assés de confiance ; néanmoins elle ne me parloit pas, & elle paroiſſoit rêveuſe & occupée. Je ne voulus pas lui faire sentir que je m'en appercevois, de peur de lui faire de la peine ; ni la presser pour savoir ses diſpoſitions, parce que j'étois bien aise que sa reserve pour moi, me mit en droit d'en avoir pour elle. De plus, j'étois occupée, & j'avois de quoi penser : elle restoit assés souvent seule : j'en étois bien aise ; & cela me laiſſoit la liberté de l'être auſſi.

Je fus très surprise un jour en entrant dans son appartement, d'y trouver le Duc ; & je crois qu'ils s'appercurent tous deux de mon embarras. Je fus tentée de faire une querelle à mon Amie : mais

je me retins ; & je penſai que n'ayant pas mon ſecret, elle n'étoit point dans le tort. Je ne pouvois pas empêcher qu'elle ne vit ſes amis chez moi ; & le Duc qui n'étoit pas inſtruit de ce que je ſouffrois pour lui, ne croyoit point me commettre, en venant voir ſon Amie. Ces raiſons me calmerent ; je fis une viſite très courte ; & j'allai auſſi-tôt trouver ELEONOR. Je lui dis, que je venois de voir le Duc dans l'appartement de mon Amie, & la douleur que j'en avois ; que mon Pere & le Prince croiroient que j'étois de moitié & que je la priois de me dire ce qu'il y avoit à faire. Elle me connoiſſoit trop pour me ſoupçonner : ma timidité lui repondoit de moi ; & elle ſavoit que je pouvois ſentir, mais rien de plus : ainſi elle me dit, qu'elle alloit trouver mon Pere ; qu'elle lui rendroit compte de tout ; qu'elle feroit ſur cela ce qu'il ordonneroit ; mais qu'elle avoit aſſés de confiance, pour croire qu'il ne ſoupçonneroit rien.

Cela arriva ainſi. Il fut perſuadé que c'étoit un hazard ; & que ne pouvant chaſſer mon Amie, qui étoit une Fille de grande qualité, on ne pouvoit pas non plus empêcher, qu'elle ne reçût des

des visites dans son appartement ; mais qu'il prioit ELEONOR de me suivre toujours. Mon Pere & elle convinrent aussi, qu'il iroit quelquefois à sa Terre ; afin de dérober au monde la connoissance de ma disgrace auprès de lui, & me sauver la conséquence qu'on auroit pu en tirer.

Le retour d'ELEONOR me donna un peu de calme pour ce qui regardoit mon Pere, mais j'étois assurée que cela ne me sauveroit rien auprès du Prince ; & qu'il n'entendroit pas raison comme lui. En entrant dans ma chambre, je trouvai sur un lit de repos une lettre. Il n'y avoit gueres de jours que je n'en reçusse. Je l'ouvris, & je trouvai ce qui suit.

Je ne me montre plus à la Cour, MADEMOISELLE, *par discrétion pour mon Amour : Je crois que ma Passion est écrite dans mes yeux ; & qu'en me voyant on peut deviner, que c'est vous que j'adore. Pourquoi faut-il me cacher de vous aimer ! C'est le seul mérite dont je voudrois me parer, que de savoir ce que vous valez, & de vous respecter selon votre prix. Ce que je sens,* MADEMOISELLE, *n'est fait que pour être senti ; je n'ai point de paroles pour l'exprimer.*

J'évitai depuis d'aller dans l'appartement de mon Amie ; mais elle me cherchoit avec plus d'empreſſement que jamais. Vous me fuyez, me dit-elle un jour ; vous avez deviné les ſentimens du Duc pour vous ; & vous me croyez d'intelligence avec lui ſur votre compte ; mais faites-moi la juſtice de croire, que quoique le Duc ſoit infiniment de mes amis, je ne fais point faire de perſonnage, qui ne ſoit digne de vous & de moi. Mais où l'avez-vous connu, je ne l'ai jamais vu chez vous ; lui dis-je ? Il y a longtems qu'il eſt de mes amis, répondit-elle, & vous ne l'avez point vu parce qu'il étoit à l'Armée. Je l'ai connu chez Madame la Marquiſe de ***, je vous dirai un jour l'Hiſtoire de notre Amitié ; mais à préſent, vous me permettrez ſeulement de vous dire, qu'il ſent la paſſion la plus vive pour vous. Quel rôle voulez-vous que je faſſe en ceci ? Cela vous feroit-il plaiſir, que je reçoive ſes ſentimens, & que je vous les rende ? Dites-moi ce qui vous convient. Si cela ne vous plaît pas, ſi ſon amour vous bleſſe, je ne le recevrai plus. Elle en ſavoit plus que moi ; elle vouloit ſavoir les diſpoſitions de mon ame ; & l'on eſt fort porté à la con-

confiance quand on aime : ce ſont deux ſentimens qui ſe ſuivent. Dailleurs, elle me convenoit mieux pour Confidente qu'ELEONOR ; elle étoit plus près de moi, étant plus jeune ; ainſi je lui ouvris mon ame, & lui dis mon ſecret, avec ſerment qu'elle n'en diroit rien au Duc. Elle me le promit, & je veux croire qu'elle m'a tenu parole. Je lui contai donc ſans aucune reſerve, tout ce que je viens de vous rapporter ; elle en fut ſurpriſe & touchée ; & m'aſſura qu'elle ne feroit rien que ce que je voudrois.

Le lendemain nous allames nous promener, à une maiſon à quelque diſtance de la Terre où j'étois. C'étoit un très beau lieu. Pendant que nous étions ſorti, le Prince me vint chercher ; mais on lui dit que je n'y étois pas. Il croioit apparemment qu'à la Campagne on devoit toujours me trouver, & ne pouvoit comprendre, qu'ayant un Parc auſſi grand & auſſi beau, on allât chercher de la promenade ailleurs. S'il avoit pourtant voulu, il s'en ſeroit éclairci ; il pouvoit demander à mes gens : on lui auroit dit où j'étois ; mais ſans s'informer de rien, il s'en retourne bruſquement

quement ; & le lendemain je reçus une Lettre conçue en ces termes :

L'Amour me conduisit hier dans votre solitude, MADEMOISELLE, *mais vous avez trompé l'Amour. Je n'y ai trouvé qu'un ennui affreux, & vous aviez emmené avec vous tout ce qui peut y plaire. Ne craignez pas que mes Plaintes viennent y troubler vos Plaisirs : Je les respecte. Quoique je n'en puisse gouter où vous n'êtes pas, goutez-en beaucoup où je ne suis point.*

Les témoignages d'amour blessent, dès qu'on n'est plus dans la disposition d'y répondre.

Le soir après souper nous allames nous promener seules. Mon Amie me fit beaucoup de protestations d'amitié : elle me parla de tout ce que je lui avois confié avec attendrissement ; notre conversation fut longue & touchante ; mais enfin il se fit tard, & il fallut nous retirer.

Comme nous prenions le chemin du Château, j'entendis du bruit ; & je fus très surprise, de me sentir arrêter par quelqu'un qui étoit à mes pieds. Je fis dabord un grand cri, & j'entendis ensuite une voix, que je connus bientôt

pour

pour être celle du Duc. N'ayez point de peur, me dit-il, MADEMOISELLE, je ne suis point votre ennemi. Et c'est l'être, lui répondis-je, que de me commettre si cruellement. Non, MADEMOISELLE, vous ne serez point commise, repliqua-t-il; personne ne peut savoir que je suis ici, & vos bienséances me sont plus cheres que ma passion; mais que voulez-vous que je fasse, MADEMOISELLE, de tout l'amour que vous m'ayez donné? Je me tournai vers mon Amie, & je lui dis: seriez-vous de moitié de cette trahison? Non, MADEMOISELLE, continua-t-il, elle n'a nulle part à ce que je fais; & j'ai pris cette hardiesse, dans l'innocence & dans la pureté de mes sentimens. Il se jetta ensuite de nouveau à mes pieds, & me dit les choses du monde les plus passionnées. Je voulus échapper, & appeller mon Amie; mais je ne fis rien de tout ce que je voulois faire; un sentiment inconnu, & qui étoit plus fort que moi, s'empara de mon Ame; & mes jambes me refuserent leur secours. Heureusement je ne pus lui parler, & je ne lui répondis que du Cœur; mais les yeux en auroient été interprê-

tes, s'il avoit pu les voir. Enfin, il me persuada sa passion. Que ne me dit-il point, & que ne me fit-il point sentir! Mais mon Amie me dit que la lumiere alloit paroître, & qu'il falloit nous séparer. Il me demanda permission de revenir le lendemain : je n'eus pas la force de la lui refuser; & je me retirai dans un trouble & une agitation, qui ne se peut comprendre.

Je passai la nuit très éveillée, & je n'ai jamais été occupée de sentimens si différens; car la joie, la douleur, le plaisir, la crainte, & les remords, succédoient l'un à l'autre, & agitoient mon ame; de sorte que le jour parut sans que le sommeil s'offrit à moi.

J'allai donc de bon matin chez mon Amie, que je trouvai triste & rêveuse; & comme je lui en demandai le sujet, j'aurai bien de la peine à vous le dire, me répondit-elle, mais je ne puis trahir la confiance que vous avez en moi; & je croirois manquer à ce que je vous dois, si je ne vous instruisois pas des engagemens du Duc. Quoi! le Duc aime ailleurs, m'écriai-je? Peut-être n'aime-t-il plus, repliqua-t-elle; vous êtes capable d'effacer les plus grandes impref-

impreſſions ; mais écoutez-moi ſi vous le pouvez ; je vais vous dire mon ſecret & le ſien. Seroit-ce de vous dont il eſt amoureux, lui dis-je ? Non, répondit-elle bruſquement, calmez-vous, MADEMOISELLE, & écoutez-moi ; car il faut que vous ſoiez inſtruite, pour prendre le parti qui vous convient.

Il y a du tems que je connois le Duc. Il me vint chercher avec empreſſement, & ſe fit préſenter à moi par une de mes Parentes. Je fus étonnée qu'un auſſi jeune homme que lui ; livré aux plaiſirs vifs & bruyans, vint chercher une perſonne aſſés retirée ; & qui penſe plus à mener une vie raiſonnable, que diverſifiée par les agrémens & la joïe. J'examinai donc quelles pouvoient être ſes vuës ; & mon amour propre me fit croire, que n'étant pas un mauvais parti du côté de la fortune, elles pouvoient me regarder. Mais je ne fus pas longtems dans l'erreur. Vous ſavez que je ſuis liée d'amitié avec Madame de ***, qui eſt très aimable ; je me doutai que ſon aſſiduité chez moi pouvoit la regarder ; auſſi en lui parlant ſouvent, & lui diſant d'elle tout le bien que j'en penſois, je fus bientôt

bientôt perſuadée que ſon empreſſement regardoit mon Amie. Cela me donna de la triſteſſe ; j'évitai quelque tems d'en trouver la raiſon, & mon cœur voulut me dérober la vuë de ma foibleſſe ; mais comme je crains ſes ſurpriſes, je ne pris pas le change, & crus qu'il falloit venir aux remédes.

Je pris d'abord le parti de ne le voir jamais. Hélas ! Il auroit éte plus doux pour moi ſi je l'avois ſuivi, que ceux que je me ſuis impoſé dans la ſuite.

M'imaginant donc que je pouvois encore mieux faire, je me hâtai de lui arracher ſon ſecret ; & fis même les frais de la confiance, en lui contant le malheur que j'avois eu de perdre le Marquis de * * *, avec qui ma Famille avoit pris des engagemens ; quelle douleur cette rupture avoit donné à mon ame ; avec quel regret, ma Famille & les bienſéances me defendant de le voir, je lui fis défendre ma porte ; combien cette conduite augmenta ma paſſion ; & comment j'éprouvai, que la ſévérité ſert l'amour, & fortifie l'impreſſion. Quand je lui fis une pareille confidence, ce fut dans le deſſein de mettre une barriere éternelle, entre lui & mes ſentimens. Par là je donnois

donnois encore un prétexte & une excuſe à ma douleur ; & je mettois ſur le compte d'un autre ma ſenſibilité pour lui.

Cette confiance lui deplut, ſoit que cela fût contraire à ſes deſſeins, ou que ſa vanité fût flattée de croire que mes ſentimens le regardoient ; mais je crus voir qu'il avoit des vues, & qu'il vouloit revenir à moi quand cela lui conviendroit. C'eſt aſſez la maniere des hommes d'avoir quelque objet en reſerve, de promener leurs imaginations, & d'uſer leurs goûts ſur les objets préſens qui leur plaiſent.

Ma confiance eut un effet tout contraire à ce que j'avois imaginé ; car il devint vif & empreſſé. Il ne pouvoit ſe conſoler, à ce qu'il me diſoit, des ſentimens que j'avois pour un autre : & quand je lui diſois, cela ne vous ôte rien ; il me trouvoit peu délicate de ne pas comprendre, qu'il y avoit des paſſions d'eſtime, bien au-deſſus de celle des ſens. Je n'en voulois pas d'autre ; mais la difficulté étoit de m'en convaincre. Quelque choſe qu'il me pût dire, je ne l'en crus pas davantage ; & il y avoit des momens où je l'en eſtimois

estimois moins. Il fut toujours avec moi sur ce ton-là ; & si j'avois voulu aider un peu mon amour-propre, il n'auroit tenu qu'à moi de croire, que je lui avois inspiré une grande passion ; mais enfin je voulus finir, & fixer mon état par le sien.

Plusieurs routes s'offrirent à moi. J'avois son secret ; il m'avoit confié son repos ; il me prioit de le conduire ; & je pouvois sans trahison, en faisant un personnage convenable, refuser de lui rendre service. Une autre se seroit vengée par là de la préférence, & rien ne m'étoit plus aisé ; car mon Amie étoit timide, elle craignoit le monde & sa Famille, elle le craignoit lui-même, & je n'avois qu'à me prêter à ses dispositions.

Une conduite plus digne s'offrit en même tems. J'écartai tous les petits dépits dont les Femmes sont susceptibles ; j'examinai son état & le mien ; & je ne le trouvai pas coupable de sentir pour une autre, ce que j'aurois souhaité qu'il eût senti pour moi. Je crus que c'étoit à moi à me punir d'une sensibilité déplacée, en la tournant à son profit ; & que mes sentimens devoient

voient être assés purs & assés forts, pour le rendre heureux par un autre. Toute ma tendresse, je la mis à part ; & je m'oubliai moi-même, pour m'imposer la conduite du monde la plus pénible, & à laquelle j'ai su obéir. Je pensai, que s'il étoit sensible à une conduite estimable, j'en ferois un digne Ami ; & que si cela étoit perdu pour lui, il ne le seroit pas pour moi. Enfin, mon imagination séduite l'a si bien servi, qu'elle à su me persuader, que rien ne seroit plus digne de moi que de me vaincre.

Je songeai donc à avancer son intelligence avec mon Amie, comme si de leur bonheur eût dépendu le mien. Je parlai à MADAME L. * *, de la grandeur de la passion qu'on avoit pour elle ; je la lui peignis avec les traits les plus forts ; & je lui fis un portrait pris dans la vérité ; mais orné par l'Amour. Je trouvai en mon Amie de la prévention contre lui ; mais je fus la combattre. Je calmai ses craintes ; je répondis pour lui ; je pris tout sur moi ; je touchai son cœur ; j'aidai son penchant à la tendresse ; je soulageai sa pudeur ; enfin, quand il la vit, il n'eut

n'eut qu'à achever ce que j'avois ſi bien commencé, & l'impreſſion étoit preſque faite.

Il y avoit des momens, où le perſonnage que je faiſois me paroiſſoit déplacé. Je manque à tout, diſois-je; j'agis contre mes principes; je ne ſais plus me reſpecter; & je ne connois de devoir que celui qui peut lui marquer mon attachement. Quel ſpectacle ſeroit-ce pour les indifferens! Cependant, dès que je conſultois mon cœur & ma ſenſibilité, je croiois ne pouvoir rien faire de plus parfait que de le donner à un autre; je jugeois du mérite de ma conduite par ce qu'elle me coûtoit; enfin, ſans retour vers moi, ſans attendriſſement ſur mon état, je n'ai ſongé uniquement qu'à le rendre heureux.

Il y eut un tems où je crus que j'allois jouir de la triſte douceur de ne le plus voir; il me parut mécontent; & je lui conſeillai de ne plus voir mon Amie ni moi: celà me paroiſſoit moins cruel, que le pénible emploi dont je m'étois chargée. Je le ſoupçonnois d'être amoureux de Madame C * * * *; mais il n'en convenoit pas.

Cepen-

Cependant j'étois attentive à tout ce qui ſe paſſoit; j'examinois ſes démarches & tous ſes mouvemens ; chaque faute qu'il faiſoit, je la groſſiſſois par le beſoin que j'avois de le trouver coupable ; je n'étois pas payée pour lui prêter des excuſes.

Enfin, après une explication il ſe racommoda, & fut plus vif pour elle que jamais. Je ſentis, que c'étoit quelque choſe de bien douloureux, que de ſavoir ce que l'on aime attaché à quelque choſe de parfait ; mais loin que mon intérêt ait pris ſur la juſtice que je devois à mon Amie, ma délicateſſe & la crainte de lui manquer, ont augmenté ſon mérite à mes yeux. Je n'ai pas à me reprocher, depuis qu'ils m'eurent donné leur confiance, d'avoir penſé un moment à ce qui me convenoit ; tous mes avis ont été ſincères, & ont ſervi leurs intérêts contre mon cœur ; de ſorte que la plus grande paſſion du monde a toujours été au ſervice de l'Amitié. Je n'ai penſé qu'à me vaincre, & à me punir d'une ſenſibilité dont je n'étois pas la Maîtreſſe, puiſque le cœur ne demande congé à perſonne pour ſentir.

Dans

Dans certaine occaſion, le Duc voulut me perſuader qu'il étoit guéri de ſa paſſion, & ne ceſſoit point de me dire beaucoup de mal de mon Amie. Cela gâta l'eſtime que j'avois pour lui. Il redoubla de ſoins pour moi ; il me paroiſſoit être plus vif, que pour elle en ſa préſence ; il me faiſoit jouïr d'un triomphe, qui auroit pu flatter ma vanité ; il me ſuivoit par tout ; il devint jaloux de tout ce qui m'approchoit ; & ſa jalouſie étoit ſincere : car il ne vouloit point me perdre, & il conduiſoit un deſſein comme une paſſion. Une perſonne moins attentive auroit pu s'y méprendre ; mais mon eſprit voyoit tous ſes défauts, quoique mon cœur ne les ſentît pas encore.

Si je n'avois pas parlé pendant un ſi long récit, c'étoit par impuiſſance ; & mon Amie, occupée de ce qu'elle me diſoit, n'avoit pas pris garde à mon état. Je fis un cri n'en pouvant plus ; & je lui dis, en voila aſſés, ne m'en dites pas davantage. La violence que je m'étois faite avoit épuiſé mes forces, de maniere que je tombai évanouïe ; & je fus longtems entre les bras de mes femmes ſans pouvoir revenir.

Enfin

Enfin pour mon malheur, elles me rendirent à la vie.

A peine commençois-je à ouvrir les yeux & à me ſoutenir, qu'un grand bruit ſe répandit dans la maiſon. Quelques-unes de mes femmes me quitterent; mais comme elles ne revenoient point, & que les cris redoubloient, je m'appuyai ſur le bras d'une d'elles, & je marchai en tremblant vers le lieu d'où venoit le bruit. En entrant dans un veſtibule, je vis quatre hommes qui en portoient un autre baigné dans ſon ſang. Il tourna la tête, & je connus que c'étoit le Prince. Je penſai m'arrêter; mais faiſant un effort, je ſuivis un ſi triſte ſpectacle. On mit le Prince ſur un lit de repos qui étoit dans une ſalle; & je fis ſigne aux domeſtiques qu'on allât chercher du ſecours; car à peine pouvois-je parler. Le Prince en me voyant, tourna ſes yeux mourans ſur moi, & me dit: Je n'ai pu toucher votre cœur, ni vous prouver mon amour; je meurs content, ſi en expirant je puis vous perſuader, que vous n'avez jamais été aimée & adorée comme de moi; quoiqu'un plus heureux me mette en l'état où je ſuis. Dans le

moment, tout ce qu'il y avoit de ſpectateurs, qui étoient en grand nombre, tournerent avec indignation leurs regards ſur moi; mais je me faiſois plus d'horreur qu'à eux; & ELEONOR qui étoit accourue au bruit, voyant ma ſituation, m'arracha de la préſence d'un ſi cher & ſi cruel objet.

On me mena dans ma chambre : je la priai d'aller le ſecourir; & d'envoyer en diligence querir ce qu'il y avoit de meilleurs Chirurgiens. On l'avoit déja fait; & comme nous n'étions pas loin de la Ville, ils ne furent pas longtems à venir. On viſita les bleſſures qui ſe trouverent mortelles. J'envoiois de moment en moment ſavoir l'état où il étoit; mais je vis bien à l'air de mes femmes qui ne me répondoient pas, qu'il n'y avoit plus rien à eſperer.

Enfin mon Amie entra, & à la douleur qu'elle montroit, je jugeai de l'état du Prince. C'eſt le Duc, me dit-elle, qui s'eſt battu contre lui. Pouvez-vous, lui dis-je m'annoncer une choſe ſi cruelle? Il faut bien, répondit-elle, que vous ſoyez inſtruite de ce qui ſe dit publiquement, afin de voir quel parti il y a à prendre. Quoi qu'elle eût raiſon,

raiſon, je trouvai de la dureté à parler ainſi; mais la douleur eſt ſouvent injuſte. Je la priai de retourner au ſecours du Prince, & de ne le point quitter.

J'entrai enſuite dans mon cabinet avec une de mes femmes en qui j'avois la derniere confiance; je me jettai ſur un lit de repos, & lui dis: je n'ai plus rien à faire ſur la Terre; il ne nous eſt pas permis de nous donner la mort; quelle cruauté d'avoir à ſoutenir la vie dans la ſituation où je ſuis! J'ai toujours compté ſur votre attachement; ſuivez-moi; je ne puis plus ſupporter la vue des humains. Et où aller, me dit-elle, MADEMOISELLE? N'importe, lui répondis-je, pourvu que j'évite les yeux de tout ce qui me connoit. Elle voulut combattre mon deſſein, mais cela fut inutile; & j'ouvris une porte qui donnoit ſur un degré dérobé qui deſcendoit dans le jardin. Elle m'arrêta pourtant, en me diſant, voulez-vous aller avec l'habit que vous avez; & avec des Pierreries? Attendez au moins, que je vous mette un de mes habits les plus ſimples. Je la crus, & je lui dis de ſe hâter, ne pouvant plus reſter dans cette fatale maiſon. Mais ne voulez-vous pas ſavoir ce que devient le Prince, me

dit-elle, & cela ne doit-il pas régler votre deſtinée? Eh! n'entendez-vous pas, lui dis-je, tous les domeſtiques qui font des cris effroyables, & qui diſent qu'il n'a pas un moment à vivre!

Je deſcendis bruſquement: nous paſſames le jardin ſans trouver perſonne; & ſortimes par une porte de derriere qui donnoit dans un grand Bois. Le jour commençoit à tomber. Je marchai quelque tems ſans parler: la honte & la crainte m'ôtoient tout courage: n'en pouvant plus enfin je tombai par terre; & j'appuyai ma tête ſur les genoux de la Fille qui me ſuivoit. Elle ſe deſeſpéroit de mon état; elle me parloit; mais je ne l'écoutois ni ne lui répondois. La nuit étoit obſcure: accablée de douleur & de foibleſſe, je m'aſſoupis; car la Nature penſe à elle & ne perd rien de ſes droits.

A la pointe du jour j'ouvris mes yeux; & je fus effrayée quand je vis diſtinctement tous mes malheurs. Je les paſſai tous en revue. Je perds un Prince accompli, diſois-je: je ne l'ai point aimé, quand ſa paſſion & la mienne auroient pu faire notre bonheur; & je l'adore quand je le perds. L'Amour impitoyable veut le venger,

venger, & me rendre le ſujet de ſa plus cruelle perſécution. Et de quelle main le perds-je? de la main d'un perfide, qui ne m'a peut-être jamais aimée: j'ai été la victime de ſa vanité: ma vie, ma réputation, tout va être enveloppé dans l'horreur du crime: me voila confondue parmi toutes celles de mon ſexe, qui ont abandonné & la Gloire & l'Honneur. Quelle douleur pour un Pere dont j'étois les plus cheres délices! Dans quel état va être la Mere du Prince, qui ne vivoit que pour lui! Faut-il envelopper tant de monde dans mon malheur! Pourquoi eſt-ce que je fuis? Ne ſerois-je pas trop heureuſe s'ils m'immoloient à leur juſte reſſentiment? Il y avoit des momens où je voulois retourner, pour me préſenter à leur fureur; & puis la honte prenant le deſſus, je ne ſongeois qu'à me dérober à leurs yeux; & à chercher un Antre pour y paſſer le reſte de ma vie. Mais après tout, dis-je enſuite, quels ſont mes crimes, grands Dieux? Le fond des cœurs vous eſt connu: un ſentiment involontaire eſt entré dans mon ame; je l'ai rejetté & combattu; je n'ai jamais bleſſé mes devoirs ni la pudeur; de quoi me puniſſez-vous?

La Fille qui étoit auprès de moi fondoit en larmes, & me disoit : quelle est votre résolution ! Belle & jeune comme vous êtes, à quoi vous exposez-vous ? Peut-être, lui dis-je, je trouverai quelqu'un qui m'ôtera une vie, que les Dieux ne m'ordonnent de conserver que pour me punir. Vous ne trouverez point d'ennemi parmi les hommes, repliqua-t-elle ; cependant j'ai une Sœur qui est établie dans une petite ville ; je voudrois vous y conduire ; vous y seriez inconnue, & moins tristement que d'être errante.

Je la crus : nous nous mîmes en route ; & au bout de quelque tems, nous arrivames au lieu où elle vouloit me conduire. Nous fumes reçues de sa Sœur avec amitié ; je passai pour son amie comme nous en étions convenues ; & nous les trouvames occupés à l'établissement d'un de leurs enfans.

Le jour destiné pour la Cérémonie des Noces étant venu, & voulant éviter de paroître dans une assemblée, je sortis dès le matin avec mon amie, sous prétexte d'aller me promener. En marchant le long d'une colline, j'apperçus un Bois ; j'y allai ; & voyant une petite maison,

maiſon, que mon Amie me dit être un Hermitage, je m'avançai & la trouvai ouverte. Un Berger qui paiſſoit ſon troupeau aux environs, m'apprit, qu'on croyoit l'Hermite mort depuis quelque tems en faiſant ſa quête. J'entrai donc, & m'écriai auſſitôt : voilà une habitation que les deſtinées m'offrent ; j'y veux paſſer le reſte de mes triſtes jours ; & juſqu'à ce moment perſonne que vous, MESDAMES, n'avoit interrompu ma ſolitude ni ma douleur.

LET-

LETTRES
DIVERSES
DE MADAME LA MARQUISE
DE LAMBERT.

Auxquelles on a joint celles que lui ont écrites Mr. De Fenelon Archevêque de Cambray, & Mr. De la Riviere.

LETTRE

A Mr. l'Abbé DE CHOISY, en lui envoyant les *Réflexions ſur les Femmes.*

VOilà, mon cher Abbé, le petit Ouvrage que vous m'avez fait faire. Je n'ai pas eu le tems de le perfectionner; des ſentimens plus ſérieux occupent mon ame, & des affaires plus importantes mon loiſir. De plus, j'ai eu peine à rappeller des idées agréables, depuis longtems oubliées. Pour vous qui les avez toujours préſentes, & qui n'avez jamais pu épuiſer ce fonds de joye qui eſt en vous, quelque dépenſe que vous en ayez ſu faire; vous, à qui la vieilleſſe ſied bien, puiſqu'elle n'en écarte ni les Jeux ni les Amours; vous, qui avez ſu rétablir l'intelligence entre les paſſions & la raiſon, de peur d'en être inquiété; vous, qui par une ſage œconomie avez toujours des plaiſirs de réſerve, & qui les faites ſuccéder les uns aux autres;

vous, qui avez ſu ménager la Nature dans les Plaiſirs, afin que les Plaiſirs ſoutinſſent la Nature; vous enfin, qui, comme *S. Evremont*, dans vos belles années viviez pour aimer, & qui préſentement aimez pour vivre : vous avez raiſon, mon cher Abbé, dérobons ces derniers momens à la fatalité qui nous pourſuit. Je demande à votre amitié & à votre fidelité, que ce petit Ecrit ne ſorte jamais de vos mains : vous ſeul êtes le Confident de mes débauches d'eſprit.

LET-

LETTRE

A Madame la Supérieure de la *Magdelaine de Treſnel*, ſur l'Education d'une jeune Demoiſelle.

NOtre Amie, MADAME, me prie de donner des conſeils pour l'éducation de notre petite fille ; mais ce ſeroit de vous que je voudrois les recevoir : perſonne n'a des lumieres plus étendues ; une raiſon plus ſure, & une pieté plus ſolide que vous, Madame. Mais on croit qu'une Grand-Mere a droit de donner des avis. Il faut donc jouir des privileges de ſon âge : nos années nous en ôtent aſſez.

Je crois qu'on ne ſauroit de trop bonne heure ſonger à l'éducation de la petite perſonne : chaque âge demande une attention particuliere. C'eſt dans ces premieres années que ſe forment dans le cerveau des traces qui ne s'éfacent jamais ; & que les idées des biens & des maux prennent leur rang dans l'imagination. Il importe donc infiniment de ne pas déranger leur ordre naturel, &

de

de donner aux premiers biens la place qu'ils doivent avoir. Il faut de bonne heure lui donner une grande idée de Dieu & de la Religion, lui en parler d'une maniere touchante. Vous ne vous rendez maîtreſſe de l'eſprit qu'en intéreſſant le cœur : trop heureuſe ſi dans la ſuite de ſa vie, ſes ſentimens n'ont que Dieu pour objet.

Pour rendre une éducation utile, il faut que la perſonne qui en eſt chargée ſe faſſe reſpecter ; qu'elle donne une grande idée d'elle. Il ne faut pas trop badiner avec les enfans : il eſt bon de vivre ſérieuſement, & un peu ſévérement avec eux. Il faut auſſi être en garde contre les graces de l'enfance, dont ils ſavent ſe ſervir très avantageuſement, pour arracher ce qu'ils veulent de nous. Ces premières graces cachent bien des défauts ; il ne faut pas s'en laiſſer ſéduire.

Le grand ennemi que nous avons à combattre, c'eſt l'Amour-propre : nous ne ſaurions de trop bonne heure travailler à l'affoiblir. Il faut bien ſe garder de l'augmenter par la louange. La louange eſt un des grands dangers de l'Education : par elle vous étendez l'idée qu'elles ont d'elles-mêmes ; vous armez

armez leur orgueil ; vous leur donnez une préférence ſur leurs Compagnes ; elles deviennent vaines, difficiles à vivre, aiſées à bleſſer : cela forme un caractere peu aimable. Il faut bien ſe garder de leur faire ſentir combien elles ſont cheres, & l'intérêt qu'on prend à elles. Elles s'accoutument à croire qu'on doit toujours être occupé d'elles : par là vous fortifiez leur amour-propre. Laiſſez-les faire ; quelqu'appliquées que vous ſoyez à le détruire, il ſoutiendra ſes droits contre vous. Les enfans timides peuvent être encouragés par la louange ; mais la petite perſonne eſt vive & confiante ; elle a beſoin d'être contenue & reprimée. Ce n'eſt pas que je veuille bannir la louange ; c'eſt une aide à l'éducation & à la vertu : mais il faut ſavoir la placer, ne la donner pas par ſentimens, ni ſéduite par leurs agrémens ; mais par réflexions. Il ne faut jamais les louer ſur les graces extérieures ; elles s'accoutument à croire que cela tient lieu de tout : mais ſur leurs bonnes actions.

Il faut leur donner un grand amour pour la Vérité, & leur apprendre à la pratiquer à leurs dépens ; leur inſpirer qu'il n'y a rien de ſi grand que de dire franche-

franchement, *j'ai tort*; & ſe bien garder de les punir des fautes avouées.

Il faut donner aux enfans une grande idée de l'Honneur, & leur peindre le deshonneur comme ce qu'il y a de plus à appréhender. On les amuſe de contes frivoles qui réveillent toutes les paſſions timides. Il faudroit conſerver leur crainte pour le deshonneur; qu'ils regardent l'eſtime comme le premier des biens, & le mépris comme le plus grand des maux. Si vous pouvez les rendre ſenſibles à l'eſtime & à la honte de leur faute, c'eſt une grande avance pour leur éducation: la honte leur ſervira de punition; & l'eſtime leur tiendra lieu de récompenſe.

Il importe infiniment de les bien perſuader, que le bonheur n'eſt attaché qu'aux actions louables. On peut leur donner ce qu'ils ſouhaitent, non comme récompenſe, mais comme une ſuite néceſſaire des bonnes actions qu'ils ont faites. Par là ils s'accoutument à croire, que ce qu'ils deſirent n'eſt donné & n'appartient qu'aux actions eſtimables. Si les petits préſens que vous leur faites ſont pour manger, vous augmentez en eux leur goût du plaiſir, qu'il faut ſeulement ſouffrir: ſi c'eſt pour leur parure,

re, vous relevez l'idée qu'elles ont de ces choſes, qu'il faut leur apprendre à mépriſer.

Les enfans aiment à être traités en perſonnes raiſonnables. Il faut entretenir en eux cette eſpece de fierté, & s'en ſervir comme d'un moyen pour les conduire où l'on veut. Il faut les menager, & leur faire croire qu'ils ont plûtôt oublié que manqué.

Il eſt néceſſaire de rompre la volonté des enfans; les rendre ſouples, & les faire plier ſous l'autorité de la raiſon; leur apprendre à ne pas céder à leurs deſirs. Ils ont quelquefois des larmes d'opiniatreté, & n'ayant pas le pouvoir de faire ce qu'ils deſirent, ils veulent par leurs larmes maintenir le droit qu'ils s'imaginent avoir, de faire ce qu'ils ſouhaitent. Il faut bien ſe garder de céder aux accès d'opiniatreté. Il faut diſtinguer en eux les beſoins naturels de ceux de la fantaiſie, & ne leur permettre de demander que leurs vrais beſoins. Ce qui donne de la force à nos deſirs, c'eſt la liberté qu'on prend de les montrer; & quiconque ſe permet de convertir ſes ſouhaits en demande, n'eſt pas fort éloigné de croire qu'on eſt obligé de lui accor-

accorder ce qu'il deſire : on peut plus aiſément ſouffrir ſes propres refus que ceux des autres. La perſonne qui eſt auprès d'elle eſt pleine de mérite, & doit lui tenir lieu de raiſon. Quand on n'eſt pas accoutumé à ſoumettre ſa volonté à la raiſon des autres dans la jeuneſſe, on aura beaucoup de peine à écouter les conſeils de la ſienne & à la ſuivre dans un âge plus avancé.

Il faut leur donner du courage dans l'eſprit. La fermeté & l'inſenſibilité de l'Ame eſt le meilleur bouclier qu'on puiſſe oppoſer aux maux : c'eſt le ſoutien des vertus, & le rempart contre les vices. C'eſt la ſenſibilité de l'Ame qui allonge les malheurs & les éterniſe. On ne peut ſans courage demeurer ferme dans ſon devoir.

Il eſt néceſſaire de les rendre ſenſibles à l'Amitié & à la Reconnoiſſance. C'eſt ſur leur cœur qu'il faut travailler : nous n'avons de vertus ſures & durables que par lui. Il eſt bon de les accoutumer à avoir l'Eſprit juſte & le Cœur droit. Inſpirez-leur auſſi la liberalité, & à partager ce qu'elles ont avec leurs Compagnes. Il faut leur perſuader que celle qui donne eſt la mieux partagée, puiſqu'elle

qu'elle a pour elle la Gloire, l'Amitié, & le plaiſir d'en faire.

Les enfans s'amuſent ſouvent à contrefaire : quand ils le font avec grace on s'en réjouit. C'eſt un talent dangereux. On ne cherche point à imiter ce qui eſt bon ; cela ne feroit pas rire : c'eſt le ridicule qu'on veut trouver. Ne leur faites pas croire que l'agrément ſoit dans la moquerie. Rien de ſi aiſé que de plaire aux dépens d'autrui ; vous êtes aidées & ſoutenues par la malignité de ceux qui vous écoutent. Il faut bien plus d'eſprit pour plaire avec de la bonté qu'avec de la malice.

Outre les regles générales pour tous les enfans, il y en a de particulieres à chaque caractere. Pour peu d'application qu'on y donne, il eſt aiſé de les découvrir. La petite perſonne, par exemple, eſt ſouple & flateuſe ; c'eſt un caractere utile à ceux qui l'ont, mais dangereux pour les autres. Cela ſéduit les perſonnes ſuperficielles ; & qui eſt-ce qui ne l'eſt pas ? Se donne-t-on la peine d'approfondir les caracteres ? On ſe rend aux manieres extérieures qui couvrent bien des défauts. Les perſonnes qui ſentent que cela leur réuſſit, ne mettent plus

plus dans la Societé que du jargon, & ſe diſpenſent des vertus de la Societé & des ſentimens. Ceux qui ne commercent pas de manieres payent de réalité, & ſont dans la néceſſité d'être vrais & ſolides, dont les autres ſe diſpenſent.

Je crains que la petite Perſonne n'aye de la diſpoſition à l'évaporation & à l'étourderie : c'eſt l'ennemie de la modeſtie. Et que faire d'une femme ſans modeſtie ? La timidité doit être le caractere des femmes ; elle aſſure leurs vertus. La timidité & la modeſtie ſont ſœurs ; elles ſe reſſemblent, & ſouvent on les prend l'une pour l'autre. Je crois qu'il eſt tems de ſonger ſérieuſement à ſa correction : elle eſt avancée : ces petites imperfections qui ne paroiſſent rien à ceux qui l'aiment, ſont pourtant les ſemences des défants. Vous ſavez bien mieux que moi, MADAME, qu'un Philoſophe trouvant un enfant, le reprit de quelques défauts : l'enfant lui dit : *Vous me reprenez de peu de choſe. Nul défaut habituel ne peut être petit*, repliqua-t-il.

Ceci, MADAME, eſt très imparfait : mais j'ai voulu vous laiſſer le plaiſir de penſer & de l'étendre, & le droit de me reprendre.

LET-

LETTRE

Au R. P. B*** Jésuite, sur HOMERE.

VOus me faites trop d'honneur, mon R. P., de me juger digne de décider sur des matieres si graves. Je sai demeurer à ma place. Je dois vous écouter, & me taire.

J'ai fait voir à nos Amis votre Dissertation; ils l'ont trouvée parfaitement bien. Mr. DE LA MOTHE prétend qu'il rend justice à *Homere*; mais il ne le croit pas toujours Divin. Il se revolte contre le Culte que lui rend Mad. DACIER; & en convenant de la beauté de ses narrations, de ses descriptions, de ses peintures, il demande si les défauts qu'on lui reproche ne sont pas des défauts? Si les Dieux d'*Homere* n'aviliſſent pas l'idée qu'on doit avoir de la Divinité? Si ses Héros doivent servir de modeles? Il me semble que nos Héros d'à présent gâtent un peu ceux d'*Homere*.

Mr. DE LA MOTHE convient que si *Homere* étoit venu dans des tems plus avancés & aussi polis que les nôtres, il auroit été un Poëte admirable: car il

rend

rend juſtice à ſon génie. Il me ſemble que Mr. de CAMBRAY a très bien décidé ſur *Homere*, quand il dit, qu'il porte le ſceau de l'humanité qui eſt de n'être pas ſans imperfection. Mad. DACIER ne ſe contenteroit pas de le croire avec St. AUGUSTIN *agréablement frivole* : Elle qui lui donne les qualités les plus reſpectables.

Vous me pardonnerez ces hardieſſes, mon R. P., puiſque je ne ſuis que l'Echo de ce que j'entends. Mais je vous parlerai de mon chef quand je vous dirai, qu'on ne peut écrire avec plus de netteté & d'agrément. Il regne dans tout ce que vous faites, une Logique qui porte la clarté & l'évidence. Vous joignez deux qualités que Mr. PASCAL a cru ne pouvoir s'unir, qui eſt l'eſprit géométrique, & l'eſprit fin : vous avez l'un & l'autre. Vous me faites penſer hautement, & vous élevez mon ame aux plus grands deſſeins. Je n'entreprendrai pas d'éclairer l'eſprit ; c'eſt votre affaire : mais je voudrois bien réünir les cœurs. Je ſuis conciliante ; aidez-moi : uniſſons-nous pour un ſi grand deſſein.

Les querelles d'Erudition vont toujours plus loin qu'il ne faut : l'eſprit ſeul devroit

devroit être de la partie, ſans intereſſer l'Ame, & y mêler de la paſſion. Il y a aſſez long-tems que les Intéreſſés ſont ſur la Scene : il y a toujours à perdre dans des querelles auſſi pouſſées. J'aime Mr. DE LA MOTHE, & j'eſtime infiniment Mad. D. Notre Sexe lui doit beaucoup : Elle a proteſté contre l'erreur commune qui nous condamne à l'ignorance. Les hommes autant par dedain que par ſupériorité, nous ont interdit tout ſavoir : Mad. D. eſt une autorité qui prouve que les femmes en ſont capables. Elle a aſſocié l'Erudition & les bienſéances : car à préſent on a déplacé la pudeur : la honte n'eſt plus pour les vices ; & les femmes ne rougiſſent plus que de leur ſavoir. Enfin, elle a mis en liberté l'eſprit qu'on tenoit captif ſous ce préjugé ; & elle ſeule nous maintient dans nos droits. Par reconnoiſſance pour l'une ; par amitié l'autre, voyons ſi nous ne pourrons pas les rapprocher. Le tems ce me ſemble y eſt propre. Mad. D. s'eſt ſoulagée le cœur par le grand nombre d'injures qu'elle a dites. Le Public rit, & applaudit à Mr. DE LA MOTHE ; car il faut convenir qu'il a l'eſprit aimable & leger : ſon dernier Ouvrage a plû infiniment ;

on le lit, on le cite. Il se fait donc entr'eux une espece de compensation : mais il faut être bien juste pour attraper le point de l'équilibre, & profiter de leur disposition. Cela vous est reservé, mon R. P.

Je suis avec toute l'estime que vous méritez.

LETTRE

Au même, sur le même sujet.

SAns ma mauvaise santé, mon R. P. je n'aurois pas été si longtems à répondre à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous dois des reproches d'avoir montré la mienne à Mr. l'Abbé d'AUVERGNE, & à Mr. DE CADEROUSSE : c'est me citer au Tribunal de la délicatesse & du bon goût.

Quand je vous ai dit ce que je pensois sur votre maniere d'écrire, ce n'est point louange ; c'est un sentiment, c'est connoissance de ce que vous valez. Vous êtes agaçant, mon R. P. Si je n'ai point répondu juste aux questions que vous m'avez

m'avez faites, c'eſt que je n'ai jamais penſé à combattre contre vous; nos armes ne ſeroient pas égales. Songez-vous de plus, que je ne ſuis qu'une femme, dont l'eſprit, ſi j'en avois, ſeroit toujours gêné par les uſages, & qu'il doit ſe cacher ſous le voile des bienſéances ?

Mais, après avoir payé le tribut que mon Sexe doit à la modeſtie, je vous dirai que vous avez raiſon, & que nous ne devons qu'au Chriſtianiſme la vraye idée que nous avons de la Divinité : c'eſt la chaîne d'*Homere*, qui nous attire, & qui nous éleve juſqu'à elle. Mais il me ſemble qu'il y avoit de grands Hommes dans l'antiquité, qui avoient une plus grande idée de la Divinité qu'Homere. *Il faloit*, dites-vous, *qu'il ſuivît la Mythologie établie; il ne pouvoit pas la rejetter.* Pourquoi donc PLATON diſoit-il, *qu'Homere étoit tourmenté dans le Tartare pour avoir mal parlé des Dieux*, s'il n'en avoit écrit que conformément aux idées reçues ? Mais je m'apperçois que je cite; je vous en demande pardon : je m'enhardis avec vous, & je vous fais part de mes débauches litteraires.

Vous dites auſſi avec Mr. DE LA MOTHE, *que le deſſein de la Poëſie eſt de plaire, & que pour plaire il faloit ſuivre la Mythologie reçue, & ne pas faire un Poëme ſur un Plan Philoſophique, inconnu.* Je ſuis perſuadée que pour la Poëſie, on ne peut ſe paſſer des idées de l'antiquité; des Muſes, d'Apollon, de Venus & de toute ſa famille. Si les Dieux du Paganiſme ne ſont faits que pour réjouïr notre imagination, & pour embellir la Poëſie, ils ne doivent pas être l'objet d'un culte ſérieux. Par exemple, en parlant de la colere de Jupiter contre la laideur de Vulcain, vous nous dites fort plaiſamment: *que pour l'en punir, il donne à ce pauvre Diable de Dieu, un coup de pied, qui le rend boiteux pour le reſte de ſes jours éternels.* Cela eſt aſſez plaiſant; mais cela n'eſt pas divin.

Vous dites, mon R. P., *que les plus hautes extravagances dans un Siſtême reçu, tiennent lieu de principes, qui ne ſe revoquent point en doute, & qui ne ſe mettent point en queſtion.* Je gliſſe ſur les conſéquences qu'on peut tirer d'un pareil principe: elles ſeroient bien ſérieuſes.

Pour les Héros, *Homere les a peints*, dites-vous, *comme ils étoient, & non point*

point comme ils devoient être. Il n'eſt donc que Peintre, & il eſt demeuré ſeulement dans l'Imitation. Quoi! ſon eſprit n'a pû s'élever à quelque choſe de plus parfait que ce qu'il voyoit? Mais ſi ſes idées l'ont mal ſervi, ſon cœur ne pouvoit-il l'inſtruire? Il ne faut point de modele pour les vertus du cœur. Quoi! le pardon des ennemis, ou plûtôt ſe venger par des bienfaits; l'humanité, la généroſité; vertus qui ont été connues dans les tems les plus reculés, & qui appartiennent aux ames élevées: ſi Homere les avoit ſenties, il les auroit prêtées à ſes Héros. Rien de ſi brutal que leur colere, & que les injures harmonieuſes, que leur reproche Mr. DE LA MOTHE. Mad. DACIER même, par les épithetes qu'elle donne à ces Héros, les dégrade. Elle dit „ qu'Agamemnon „ eſt armé & revêtu d'imprudence, & „ que dans un combat leur courage leur „ tomba à tous ſous les pieds". Voilà des Héros bien loués. On enleve Briſeis à Achille: peut-on lui pardonner de ſe retirer dans ſa tente, & de bouder comme un petit garçon? SARRAZIN dit fort bien:

Achille beau comme le jour
Et vaillant comme ſon épée,
Pleura neuf ans pour ſon amour
Comme un enfant pour ſa poupée.

Voilà ſes armes. Sa colere eſt la plus déraiſonnable, la plus impuiſſante; une colere oiſive, qui n'entreprend rien; enfin tout y revolte nos ſentimens, nos uſages & nos mœurs. Je ſais qu'il faut nous mettre au point de vue, au point du goût de ces tems-là, & que nous ne pouvons bien juger, faute de nous monter juſte au point de leurs idées, comme vous le dites fort bien. Il étoit donc fort difficile à Mr. DE LA MOTHE de donner un caractere aux Héros d'Homere : car s'il les habilloit à notre façon, ils ne conviendroient plus aux tems où ils étoient; & ceux de ces tems-là ne plaiſent gueres au nôtre.

Vous reduiſez toutes ces queſtions, mon R. P., dans un Pyrrhoniſme bien fondé; & tout devient arbitraire. La plûpart de ces Diſputes tombent ſur des choſes ſur leſquelles nous ne ſommes point à portée de juger. Les deux partis ſoutiennent qu'il y a des beautés & des défauts dans Homere : mais il faudroit ſavoir le nombre & le poids de

ces

ces défauts. Il y a des beautés : il faudroit donc ſupputer le nombre des beautés, pour ſavoir qui des deux l'emporte ; & l'on tomberoit dans un calcul fort incertain. Mais où prendre des Juges du beau & du parfait ? Le Beau eſt réel ; il n'eſt pas imaginaire. Si vous attachez l'idée du beau à la Grandeur, à la Nouveauté & à la Diverſité, Homere peut être beau. Mais ſi vous voulez que le parfait reveille en nous des ſentimens agréables, qui intéreſſent le cœur, Homere n'eſt pas beau pour moi ; car il m'ennuye.

L'Auteur de la Nature a attaché à chaque idée un ſentiment qui le doit accompagner : c'eſt un établiſſement qu'il a fait en créant l'homme. Il y a cependant des Auteurs qui ne reveillent en nous aucun ſentiment agréable, & à qui pourtant on ne peut refuſer ſon eſtime : ils plaiſent à l'eſprit, ſans que le ſentiment ſoit de la partie. Homere peut être dans ce rang ; je me prends à lui ſeul de l'ennui qu'il me cauſe. Quoique Mad. DACIER ſacrifie ſes propres intérêts à la paſſion qu'elle a pour lui, je n'en croirai pas ſon amour ; & je ſuis perſuadée que ſa traduction eſt trés-fi-

dele. D'ailleurs j'ai trouvé dans Mad. DACIER beaucoup d'eſprit, une raiſon ferme & ſolide : ainſi il faut toujours la ſéparer d'Homere, comme Mr. DE LA MOTHE a toujours ſéparé Homere de ſon Poëme. Il convient, que dans le tems que l'Art n'étoit pas né, Homere n'avoit pas d'exemple pour ſe guider, qu'il tire tout de lui, & qu'il marche ſeul, ſans rival & ſans modele : mais il ne trouve pas ſon Poëme parfait ; & la meſure du beau ne le dédommage pas des défauts qu'il y trouve. Je ne rapporte que ſes jugemens ; car je ne me mêle pas de décider. J'ordonne à ma petite raiſon de ſe taire ; mais mon ſentiment eſt mutin & indépendant. Je ne vous dirai donc pas ce que je penſe ; imaginez-vous que je ne penſe rien : mais je ſens ; & ne ſens rien d'agréable quand je lis Homere.

On attaque vivement Mr. DE LA MOTHE ſur ſon Poëme. J'en viens de lire les vers que je vous envoye, avec leſquels je le juſtifie.

Venus lui donne alors ſa divine Ceinture,
Ce chef-d'œuvre ſorti des mains de la Nature,
Ce tiſſu, le ſymbole & la cauſe à la fois,
Du pouvoir de l'Amour, du charme de ſes loix.
Elle enflamme ſes yeux de cette ardeur qui touche;
D'un ſoûris enchanteur elle anime la bouche,
Paſſionne la voix, en adoucit les ſons;
Prête des tons heureux, plus forts que les raiſons;
Inſpire, pour toucher, ces tendres ſtratagêmes,
Ces refus attirans, l'écueil des Sages mêmes:
Et la Nature enfin y voulut renfermer
Tout ce qui perſuade & ce qui fait aimer.

Avec de pareils vers on ne peut avoir tort.

Mais ne ſongez-vous donc point, mon R. P., au raccommodement que nous avions eſperé?

Je ſuis avec tout le reſpect que vous méritez.

P. S.

Je vous prie de ne pas montrer ma Lettre à Mad. DACIER, & de n'en donner copie à perſonne. Je me fie encore à vous: vous ne m'avez manqué qu'une fois.

LETTRE

Au même.

EN disant la vérité, mon R. P. vous m'avez rendu justice, & je vous en fais de très sinceres remercimens.

Rien n'est plus vrai que depuis dix ans, j'ai fait l'impossible pour empêcher l'impression d'un Manuscrit que j'avois prêté à un Ami, & que l'on a trouvé à sa mort. Mr. *Ganeau* Libraire vous dira que j'ai voulu achetter l'Edition: il a eu la bonne foi de ne vouloir pas recevoir mon argent, parce qu'il en avoit beaucoup débité. J'ai resisté à tous mes Amis qui vouloient le faire imprimer, & sur tout à Mr. DE LA RIVIERE, à qui l'on doit beaucoup de déférence pour son mérite & ses vertus. Tout le monde sait que j'ai achetté toute l'Edition d'un autre Manuscrit.

Il y a très longtems que j'avois écrit ces *Avis*, & je l'avois fait pour ma propre instruction; croyant que je devois commencer par moi, avant que de les faire passer à mes enfans. J'ai de trop bonne

bonne heure ſenti le beſoin que les femmes avoient d'être raiſonnables. De plus, un Auteur de votre connoiſſance m'a appris, que la félicité n'étoit donnée aux hommes que par l'entremiſe de la vertu ; & je n'ai trouvé de bonheur véritable que dans ma propre réformation.

Voilà, mon R. P., ma Confeſſion de Foi. Vous voulez bien que j'y joigne les aſſurances de ma très ſincere reconnoiſſance, & du reſpect avec lequel je ſuis.

LETTRE

A Mr. DE SACY, ſur la mort de Monſeigr. le DUC DE BOURGOGNE.

QUel événement, MONSIEUR ! comment ceux qui l'ont vû ont-ils pû le ſoutenir ! Moi qui ne fais que d'en entendre le récit, j'en ſuis accablée de douleur. Je pleure le malheur public, & le mien particulier ; & je regrette la portion de bonheur qui m'échape. Je viens d'écrire à Mr. DE CAMBRAY.

Quelle perte pour lui & pour ſes Amis! Que de gloire leur eſt moiſſonnée! Que n'attendoit-on pas d'un Prince élevé dans des Maximes ſi pures, ſi bien inſtruit des juſtes bornes qu'on doit mettre à l'autorité; qui ne ſe permettoit rien, parce que tout lui étoit permis; qui n'auroit uſé de la puiſſance que pour faire du bien! Tout ce qui étoit injuſte lui paroiſſoit impoſſible. Il n'auroit pas pris la Royauté pour lui, mais pour les autres; perſuadé qu'il ſe devoit à l'Etat, & que la Royauté ne lui étoit que prêtée; digne enfin de commander aux hommes, parce qu'il ſavoit obéir à Dieu.

Je m'occupe de ſes vertus & de nos malheurs; je ne ſai ſi c'eſt pour me conſoler, ou pour m'affliger: la douleur trouve quelquefois de la douceur dans ſon excès. Il venoit dans un tems où la ſoumiſſion à la Religion ſemble être devenue la honte de l'eſprit & de la raiſon, où l'on eſt confondu avec le peuple, dès que l'on croit en Dieu; où l'honnêteté des anciens tems eſt devenue le ridicule du nôtre. Pour lui, il croyoit que la Religion étoit le premier honneur du monde. Il mettoit la délicateſſe & la bienſéance dans les bonnes

mœurs

mœurs. Qui ſe connoiſſoit mieux que lui en vraye gloire? Il la faiſoit conſiſter à rendre les hommes heureux. Sa premiere paſſion étoit l'amour des Peuples & de l'Etat, comme celle d'Alexandre & de Céſar étoit pour la Gloire & pour la Domination. Il avoit déplacé la gloire du Monde : il ne la mettoit pas à répandre des fleuves de ſang, à faire taire les Loix, & à faire gémir le Peuple. Il croyoit qu'il valoit mieux rendre les hommes heureux, que de les aſſujettir pour les rendre miſerables. Sa raiſon éclairée à la lumiere de la vérité, avoit éclipſé tous ces faux préjugés. C'eſt pourtant cette gloire qui fait la déſolation publique, que la Renommée porte & celebre, que les Poëtes chantent, & que l'Hiſtoire conſacre.

Mais que ne perdez-vous pas en particulier, cher SACY ! Je vais vous apprendre un fait qui vous regarde, & que peut-être ne ſavez-vous pas. J'avois un Ami auprès du Prince, qui, pénétré de ſes vertus, m'en parloit ſouvent. Il m'a dit, qu'un jour en ſortant de ſon cabinet où il avoit lu votre *Traité de l'Amitié*, il lui dit : „ Je viens de lire un „ Livre qui m'a fait ſentir le malheur de

„ notre état : nous ne pouvons eſperer „ d'avoir d'Amis : il faut renoncer au „ plus doux ſentiment de la vie". Il ſentoit, cher SACY, le beſoin de l'amitié. Les ſentimens naturels avoient de grands droits ſur ſon cœur : la Majeſté royale diſparoiſſoit devant eux. Il auroit eu des Amis ; & il ne les auroit pas pris parmi ſes flateurs. C'eſt l'amitié, qui, auprès des Princes eſt le guide de la vérité. *Achette la vérité*, dit la Sageſſe, *mais ne paye pas le menſonge.* Un Ancien diſoit, *que les Amis étoient les vrais Sceptres des Rois.* Il me ſemble qu'avec vous, cher SACY, en me mêlant de citer, je franchis les bornes de la pudeur, & que je vous fais part de mes débauches ſecretres.

Enfin, le Prince ſeul n'auroit pas monté ſur le trône, mais l'homme Chrêtien. Les vertus y alloient régner avec lui : mais elle & les gens de bien ont perdu leur place. Quel Regne ne nous promettoit-il pas ! Des eſperances ſi flatteuſes ont diſparu : nos amours ſont courtes & malheureuſes : le Ciel n'a fait que nous le preter & le retirer ; nous n'en étions pas dignes.

On dit qu'on doit eſtimer miſerables ceux

ceux qui n'ont que le nombre d'années pour preuve d'avoir vécu : pour lui il n'auroit amaſſé que des vertus ; & la mort le crut vieux, quand elle compta le nombre de ſes bonnes actions. Nous ne lui devions que des ſouhaits qu'OVIDE faiſoit à Germanicus : *Nous n'avons*, diſoit-il, *à vous ſouhaiter que des années ; vous tirerez de votre propre fond tout le reſte, pourvû qu'une longue vie ne manque pas à tant de vertus.*

Son eſprit faiſoit tous les jours de nouveaux progrès par l'amour des Lettres. Mais ce qui le perfectionnoit étoit le calme de ſon cœur : jamais agité ni troublé par les paſſions humaines, il ne ſavoit pas courir après ſes deſirs, il les tournoit tous vers la ſageſſe, qui, non ſeulement ſe laiſſe trouver à ceux qui l'aiment, mais qui prévient ceux qui la cherchent.

Il nous a prouvé que ce ſont les vertus & l'amour du Peuple qui ſavent donner une grande renommée ; & quand on ſait ſe placer dans le cœur des hommes, on ſait s'aſſurer une place dans la poſterité la plus reculée. Quel plus digne éloge, que des regrets ſinceres ; & quelle Pompe funebre plus magnifique, que les larmes & la douleur univerſelle !

Enfin

Enfin ces momens ſont arrivés, momens qui égalent tout; qui abaiſſent la ſuperbe des grands, & qui conſolent la baſſeſſe des petits: ces hommes qui ne ſe ſont pas crus hommes, payent enfin le tribut de l'humanité, & leur orgueil s'enſevelit ſous leur cendre. L'amour-propre trouve ce foible dédommagement dans les autres Princes: leur grandeur s'appeſantiſſoit ſur nous; on eſt vengé de la différence qu'il y avoit pendant leur vie, par l'égalité qui ſe trouve à la mort. Mais dans celle du Prince que nous regrettons, nulle reſſource; nous perdons un Maître dont le joug étoit leger; il ſavoit qu'il étoit homme, & qu'il commandoit à des hommes: ainſi ſa mort eſt en pure perte pour nous.

Mais tirons, cher SACY, quelque utilité d'un ſi grand & ſi triſte ſpectacle: apprenons à ne pas faire tant de cas de ce qui ne fait que ſe montrer & diſparoitre. *Mon Dieu*, diſoit David, *vous avez fait nos jours meſurables, & toutes les ſubſtances ne ſont rien devant vous.* A ces coups ſubits & imprévus, oppoſons la vigilance; ayons toujours une ame préparée: la ſeule précaution contre les menaces de la mort, c'eſt l'innocence de la vie.

Que

Que cette Lettre, je vous prie, ne ſoit que pour vous : vous ſavez avec qu'elle franchiſe je vous écris, & avec quel attachement je ſuis à vous.

LETTRE

De Mr. DE LA MOTHE FENELON à Mr. DE SACY, au ſujet de Mad. la Marquiſe DE LAMBERT.

MAdame la Comteſſe d'OISY vous expliquera mieux que moi, MONSIEUR, ce qui m'a empêché juſqu'ici, de lire le Manuſcrit de Madame la Marquiſe DE LAMBERT que vous m'avez confié. Je viens de faire aujourd'hui cette lecture avec un grand plaiſir : Tout m'y paroit exprimé noblement, & avec beaucoup de délicateſſe : Ce qu'on nomme Eſprit y brille par tout ; mais ce n'eſt pas ce qui me touche le plus : On y trouve du ſentiment avec des principes : J'y vois un cœur de Mere ſans foibleſſe. L'Honneur, la Probité la plus pure, la connoiſſance du cœur des hom-

hommes, regnent dans ce Diſcours. Je ſavois déja par les anciens Officiers, l'Hiſtoire de la querelle des deux Marechaux, arrêtée avec tant de force. En liſant cette Inſtruction, je me ſuis ſouvenu du Panégyrique de TRAJAN, que vous m'avez fait relire avec tant de plaiſir en François. Les louanges que PLINE donne à cet Empereur, ne permettent pas de douter que TRAJAN ne fût beaucoup meilleur que ceux qui l'avoient précédé : de même, les paroles de la Mere nous perſuadent, que le Fils à qui elle parle de la ſorte, doit avoir un fonds d'Eſprit & de Mérite. Je ne ſerois peut-être pas tout-à-fait d'accord avec elle, ſur toute l'ambition qu'elle demande de lui ; mais nous nous raccommoderions bien-tôt ſur toutes les vertus par leſquelles elle veut que cette ambition ſoit ſoutenue & moderée. Le Fils doit ſans doute beaucoup aux exemples de Valeur, de Probité, de Fidelité, de Capacité militaire, qu'il trouve ſans ſortir de chez lui ; mais il ne doit pas moins à la tendreſſe & au génie d'une Mere, qui met ſi bien dans leur jour ces exemples ; & qui a pris tant de ſoins, pour poſer les fondemens du mérite & de la fortu-

fortune de ſon Fils. Jugez, MONSIEUR, par l'impreſſion que cet Ouvrage fait ſur moi, ce que je penſe de cette digne Mere. Je vous ſerai très obligé ſi vous voulez lui dire combien je ſuis reconnoiſſant de la bonté qu'elle a eue, d'agréer que vous me confiaſſiez cet Ecrit. Peut-on vous demander, ce que vous faites maintenant aux heures que vous dérobez à vos occupations publiques ?

Quid nunc te dicam facere in regione Pedana ?
Scribere quod CASSI *Parmenſis opuſcula vincat ?*

Perſonne ne peut être avec plus d'eſtime & de vivacité que moi, tout à vous, MONSIEUR, pour toute la vie.

A *Cambray* le 12. Janvier 1710.

FRANÇOIS,

Archevêque, Duc de Cambray.

LET-

LETTRE

De Mad. la Marq. DE LAMBERT à Mr. l'Archevêque de CAMBRAY, en réponſe à celle que ce Prélat avoit écrite à Mr. DE SACY.

JE n'aurois jamais conſenti, MONSEIGNEUR, que Monſieur de SACY vous eût montré les occupations de mon loiſir, ſi ce n'étoit vous mettre ſous les yeux vos principes, & les ſentimens que j'ai pris dans vos Ouvrages : perſonne ne s'en eſt plus occupée, & n'a pris plus de ſoin de ſe les rendre propres. Pardonnez-moi ce larcin, MONSEIGNEUR, voilà l'uſage que j'en ai ſu faire. Vous m'avez appris, que mes premiers devoirs étoient de travailler à former l'eſprit & le cœur de mes enfans ; j'ai trouvé dans *Télémaque*, les préceptes que j'ai donnée à mon Fils, & dans l'Education des Filles, les conſeils que j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mérite, que d'avoir ſu choiſir mon Maître & mes modeles. J'ai la hardieſſe de croire,

re, que je penſerois comme vous ſur l'Ambition; mais les mœurs des jeunes gens d'à préſent, nous mettent dans la néceſſité de leur conſeiller, non pas ce qui eſt le meilleur, mais ce qui a le moins d'inconvéniens; & ils nous forcent à croire, qu'il vaut mieux occuper leur cœur & leur courage d'Ambition & d'Honneurs, que d'hazarder que la débauche s'en empare. Quel danger, MONSEIGNEUR, pour l'Amour-propre, que des louanges qui viennent de vous! Je les tournerai en préceptes; elles m'apprennent ce que je dois être, pour mériter une eſtime qui feroit la récompenſe des plus grandes Vertus. Nous ſommes ici dans une ſocieté très-unie, ſur la ſorte d'admiration que nous avons pour vous. Combien de fois dans nos projets de plaiſirs, nous ſommes nous promis de vous aller porter nos reſpects! Pour moi je n'aurois pas de plus grande joye, que de pouvoir vous aſſurer moi-même combien je vous honore, & à quel point je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſante Servante

La Marquiſe de LAMBERT.

RE-

REPONSE

De Mr. l'Archevêque DE CAMBRAY.

JE devois déja beaucoup, MADAME, à Mr. DE SACY, puiſqu'il m'avoit procuré la lecture d'un excellent Ecrit ; mais la dette eſt bien augmentée, depuis qu'il m'a attiré la très-obligeante Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ne pourrois-je point enfin, MADAME, vous devoir à vous-même la lecture du ſecond Ouvrage † ? Outre que le premier le fait deſirer fortement, je ſerois ravi de recevoir cette marque des bontés que vous voulez bien me promettre. Je n'oſerois me flatter d'aucune eſperance d'avoir l'honneur de vous voir en ce Païs, dans un malheureux tems, où il eſt le Théatre de toutes les horreurs de la guerre ; mais dans un tems plus heureux, une belle ſaiſon pourroit vous tenter de curioſité pour cette Frontière. Vous trouveriez ici l'homme du monde le plus touché de cette occaſion, & le plus

† Avis d'une Mere à ſa Fille.

plus empreſſé à en profiter. C'eſt avec le reſpect le plus ſincere, que je ſuis parfaitement & pour toujours, MADAME,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur

Fr. Ar. Duc de CAMBRAY.

LETTRE

De Mad. la Marq. DE LAMBERT à Mr. l'Archev. DE CAMBRAY.

MOnſieur de SACY, MONSEIGNEUR, m'a traité en perſonne foible; il a cru que pour me ſoutenir j'avois beſoin de louange; & qu'en me montrant celles que vous me prodiguez, c'étoit un engagement à me les faire mériter. Le reproche que PLINE faiſoit à ſon Siécle, & qu'on pourroit avec aſſez de juſtice faire au nôtre, ne tombera point ſur moi. Il dit: *Que depuis qu'on mépriſe la Vertu, on néglige la louange.* Je ſuis très ſenſible, MONSEIGNEUR, à celle qui vient de vous. En eſt-il de plus

plus délicate, de plus flatteuſe, & même de plus dangereuſe; mais comme ce qui part de vous ne peut être un piege, loin de me gâter, elle m'a fait un effet tout contraire; elle m'a très ſincerement humiliée; & je ſais que vous louez en moi, non ce qui y eſt, mais ce qui devroit y être. Rien de ſi aiſé que de donner des préceptes; mais s'ils ne ſont ſoutenus de l'exemple, ils tournent contre la perſonne qui les donne. Si j'avois quelque choſe de bon, quelque tour dans l'eſprit, quelque ſentiment dans le cœur, c'eſt à vous, MONSEIGNEUR, que je le devrois; c'eſt vous qui m'avez montré la Vertu aimable, & qui m'avez appris à l'aimer, pénétrée de vos bontés & d'admiration pour vos vertus. Combien de fois dans la calamité publique, dans de ſi grands malheurs, ſi bien ſentis, & d'autres ſi juſtement appréhendés, avons-nous dit avec de vos Amis: Nous avons un Sage, dont les conſeils pourroient nous aider; pourquoi faut-il que tant de mérite & tant de talent ſoit inutile à ſa Patrie? Ce ne ſont point des louanges, MONSEIGNEUR, c'eſt un ſentiment; ce ſont les expreſſions d'un cœur qui vous eſt reſpectueuſement

ſement dévoué; c'eſt ainſi que je ſuis, MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſante Servante

La Marquiſe de LAMBERT.

REPONSE

A la précédente.

JE ſuis vivement touché, MADAME, de l'honneur que vous me faites, en me prévenant ſi obligeamment. Pour moi je n'ai aucun mérite à être occupé de ce qui vous regarde; car une Dame de votre voiſinage m'a fait depuis peu une grande impreſſion dans le cœur, en me mandant avec quelle généroſité vous l'avez ſoulagée dans ſes embarras. Je vois bien que les vertus les plus nobles & les plus eſtimables dans la Societé, ne ſont point pour vous de belles idées, & que vous les mettez fort ſérieuſement en pratique dans les occaſions. Puiſque vous aimez à faire du bien, & que vous ſavez le faire ſi à propos, je ſouhaitte de

de tout mon cœur, MADAME, que vous ayez le plaiſir & le mérite d'en faire longtems. On ne peut vous deſirer plus de proſpérité & de bénédictions que je vous en deſire ; & le ſouhait que je fais pour moi dans cette nouvelle année, c'eſt que vous m'y honoriez de la continuation de vos bontés ; & que vous ne doutiez point du reſpect avec lequel je ſuis très fortement, & pour toute ma vie, MADAME,

A *Cambray* ce 17. Janvier 1712

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur

FRANÇOIS
Archevêque Duc de Cambray.

LET-

LETTRE

Du même à la même, sur la mort de Monseigr. le DUC DE BOURGOGNE.

DIeu pense, MADAME, tout autrement que les hommes. Il détruit ce qu'il sembloit avoir formé tout exprès pour sa Gloire. Il nous punit: Nous le méritons. Je serai le reste de ma vie, avec le zele & le respect le plus sincere,

MADAME,

A *Cambray* le 3. Mars 1712.

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur,

FRANÇOIS,

Archevêque, Duc de Cambray.

S LET-

LETTRE

A Monſieur * * * *.

J'Avois prié Mr. l'Abbé ALARY, Monſieur, de vous faire de ma part de très ſinceres remercimens ; mais cela ne ſuffit pas à ma reconnoiſſance : vous voulez bien qu'elle paſſe directement de vous à moi.

Vous m'avez fait grace en faveur de mon Sexe : j'ai ſurpris votre approbation. On n'attend rien de nous, & l'on ne nous demande que des agrémens ; on nous quitte du reſte. Mais vous ignorez que depuis longtems, j'ai fait l'impoſſible pour n'être pas imprimée. Je reſpecte & redoute le Public ; je n'ai jamais voulu d'autres ſpectateurs qu'un très-petit nombre d'Amis eſtimables : voilà mon Théatre : nous autres femmes nous ne ſommes faites que pour être ignorées. Mais vous ſeriez, Monſieur, très-capable de raſſurer ma timidité par votre approbation. Je ſuis payée au-delà de mes eſperances, dès que vous voulez bien me donner une place auſſi honorable

norable dans votre eſtime. J'en fais tout le cas qu'elle mérite, & ſuis, MONSIEUR, avec une très-ſincere reconnoiſſance.

LETTRE

A Madame * * * *.

VOus écrivez, MADAME, le langage des Dieux; & je vous répondrai le langage des hommes. Quand je ſuis chagrine je me jette dans la morale: je vais vous rendre quelques-unes de mes réflexions de ce matin.

Pour tirer parti d'une retraite forcée, j'ai voulu me conſoler, en penſant aux avantages de la ſolitude. Vous me mandez que vous rentrez dans la vôtre: le monde n'a-t-il pas affoibli le goût que vous aviez pour elle? N'avez-vous point trouvé votre maniere de penſer & vos ſentimens un peu dérangés? Quelque préparé qu'on ſoit quand on ſe préſente aux objets, ils font malgré nous leur impreſſion. M'eſt-il permis de citer? Un Philoſophe aſſuroit, „ qu'il ne rentroit

 „ jamais

„ jamais chez lui tel qu'il en étoit sorti ;
„ qu'il y avoit toujours quelques senti-
„ mens qu'il avoit affoiblis, qui se réveil-
„ loient ; que plus il avoit vû de monde,
„ plus les passions acqueroient d'autori-
„ té ; qu'il est difficile de resister à leurs
„ efforts quand elles viennent si bien ac-
„ compagnées ; enfin, qu'il revenoit tou-
„ jours plus imparfait, pour avoir été
„ parmi les hommes ". Ces dangers ne sont pas pour vous, MADAME.

Comme j'ai vû que le tems n'étoit pas d'accord avec mes desirs, j'ai essayé d'accommoder mes desirs au tems ; & pour me venger de sa malice, j'ai résolu, non-seulement de supporter ma situation présente, mais même d'en jouïr : cela est téméraire. Pour m'aider, j'ai lu une Lettre de PLINE étant à sa maison de campagne, dont il fait une très-aimable description : ensuite il fait passer en revue toutes les occupations de la Ville, qui, lorsqu'il y est, lui paroissent si importantes ; (ces grands riens, qui tiennent une si grande place dans notre imagination, perdent bien de leur prix quand on les voit de loin) : après avoir rendu compte à son Ami de l'emploi de son tems, il s'écrie : „ O innocente vie !

„ Que

„ Que cette oiſiveté eſt aimable ; Quelle „ eſt honnête, & préférable aux plus il„ luſtres Emplois ! Mer, Rivages, dont „ je fais mon vrai cabinet, que ne m'inſ„ pirez-vous pas ! Et ne vaut-il pas mieux „ paſſer ici ſa vie à ne rien faire, que de „ ſonger ſérieuſement dans la ville à faire „ des riens ? " Je voudrois bien pouvoir illuſtrer mon loiſir comme Pline : mais il ne m'en reſtera que l'ennui & l'inutilité.

Avec vous, MADAME, je prends de la hardieſſe, & je vais vous citer une autorité reſpectable pour vous ; c'eſt la Sageſſe, qui dit : *Je la menerai dans la ſolitude, & là je parlerai à ſon cœur.* C'eſt là où la vérité donne ſes leçons ; où les préjugés s'évanouiſſent ; où la prévention s'affoiblit ; où l'opinion, qui gouverne tout, commence à perdre ſes droits ; où nous apprenons à rabattre du prix des choſes que notre imagination ſait nous ſurfaire ; enfin il me ſemble que dans la ſolitude nous n'avons que les beſoins de la nature ; qui, après tout ſont très-bornés ; & que dans la ville nous avons ceux de l'opinion, qui ſont immenſes. Je voudrois bien déranger des idées qui occupent une ſi grande place dans mon eſprit, & rendre, s'il eſt poſſible, mon bonheur indépendant : il

ne devroit presque dépendre que de nous ; & c'est par une espece d'usurpation que les objets extérieurs se sont mis en possession d'en disposer : je voudrois bien me resaisir d'un droit si important. Eh ! qu'il est dangereux de se confier à ce qui est hors de nous. Tout, en éloignement, me paroit diminuer de prix & de valeur ; hors vous, MADAME, qui êtes toujours pour moi dans le même point de vuë.

Voila ce que mon Esprit a pensé ; mais ce que mon cœur n'a pas senti : il ne recevra jamais des vérités qui pourroient le conduire à l'éloigner de vous. L'un & l'autre s'accordent sur votre compte, Madame : car mon Esprit a toujours trouvé parfait ce que mon cœur lui a montré aimable ; & ma retraite m'a appris que la solitude est amie des sentimens, puisque les miens, Madame, ont infiniment augmenté pour vous.

Je change de ton, & je vous assure, Madame, que dès que les eaux seront retirées, ma morale ne me retiendra pas un moment ; & que je serai très pressée d'avoir l'honneur de vous aller trouver.

LET-

LETTRE

A Madame de***, ſur ſon Mariage.

N'Ayant pu, MADAME, avoir l'honneur de vous voir, & ma mauvaiſe ſanté me retenant à la Campagne, permettez-moi de vous faire ici mes complimens, ſur une Alliance auſſi illuſtre & ſi digne de vous. Vous portez un nom, MADAME, qui étoit autrefois un peu brouillé avec la pudeur; mais vous allez le raccommoder avec la Modeſtie, vous qui ſavez ſi bien en ſoutenir les droits. Les Amours en murmurent; mais vous leur faites bien d'autres larcins. Ce petit Dieu a cependant bien des reſſources; & j'ai ouï dire, que pour ne vous pas perdre, ils s'étoit raccommodé avec ſon Frere; que cette longue querelle avoit ceſſé en votre faveur; & que le jour de vos Nôces, ils ſignerent un Traité pour longues années, où l'Amour promit, d'être auſſi longtems Amant que l'Hymen ſeroit Epoux. Aſſurez leur union, MADAME; ſerrez leurs nœuds; coupez les ailes à l'Amour. Séparément ils perdent tout

leur prix ; & l'Hymen ne peut être heureux, quand l'Amour ne l'eſt pas : de leur intelligence dépendent vos beaux jours. Qu'ils coulent ces heureux jours dans l'Innocence & dans la Paix ! Que n'eſpere-t-on pas, MADAME, d'une perſonne comme vous, élevée dans des principes ſi purs, & endoctrinée par la Vertu même ! Si je faiſois des Vers, vous auriez, MADAME, une belle Epitalame ; mais je n'ai que des ſouhaits à vous offrir, & le très-reſpectueux attachement avec lequel je ſuis, MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſante Servante

La Marquiſe de LAMBERT.

LETTRE

A Monſieur l'Abbé * * *

JE ſuis en Societé depuis long-tems avec un homme de beaucoup d'eſprit & de mérite, & qui s'eſt montré à moi ſous deux formes bien différentes.

Je

Je l'ai vu autrefois dans une grande retraite, avec une fortune médiocre, mais soutenuë de principes de sageſſe, & de réflexions saines. Il avoit une sageſſe de communication ; je l'allois chercher dans mes troubles ; il remettoit l'ordre & le calme dans mon Ame ; il ne lui manquoit rien ; il étoit sage & heureux ; mais son état ne lui a point suffi, & il est devenu homme de Cour. Je lui reproche là-dessus, qu'il en coûte à la sageſſe : il me soutient le contraire ; & voici les armes avec lesquelles il me combat.

Il prétend que la définition qui convient à un Philosophe, c'est : *Un homme qui fait de son état, tout ce qu'on en peut faire pour son bonheur & pour celui des autres ; que plus vous avez de goût & de sensations agréables, plus vous avez de bonheur, parce que vous avez plus de ressources ; que ceux-là sont moins sages, qui renferment toute leur félicité dans un seul goût ; que c'est jouër trop gros jeu ; & qu'il y a trop à perdre.*

Mettre la sageſſe à être heureux, cela est raisonnable ; cependant j'aimerois encore mieux mettre mon bonheur à être sage. Mais croire que celui-là est le plus heureux, qui a le plus de sensations

agréables, il me ſemble que c'eſt donner une fauſſe idée de la félicité. Le bonheur qui n'eſt fondé que ſur les ſenſations eſt peu ſolide, variable & plein d'illuſions. Le fou d'*Athenes* qui redemandoit ſa folie en juſtice, étoit de cette eſpece. Perſonne ne doute que les ſenſations ne donnent une eſpece de bonheur: (ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici) il eſt queſtion de comparer, pour choiſir le meilleur. Je ſuis perſuadée que Mr. l'Abbé ſe croit heureux à *St. Cloud*; au moins qu'il a le ſentiment du bonheur: mais s'il étoit également heureux dans la ſolitude, qu'il y eût ce ſentiment là au même degré, il ne me paroit pas ſage de quitter l'un pour l'autre; & voici mes raiſons.

Je ne ſépare point l'idée du bonheur de l'idée de la perfection; celui-là me paroit le plus heureux qui eſt le plus ſage. Il me ſemble qu'on n'a jamais donné pour regle du véritable bonheur, les ſenſations agréables. Le bonheur que vous avez dans la vie répandue, tient à une infinité de choſes; ainſi vous avez une infinité de beſoins. Plus vous avez de deſirs, plus vous avez de pauvreté; vous

vous devenez eſclave ; le ſentiment de la liberté eſt moins vif, & s'affoiblit. Il ne ſert de rien de dire : *J'ai pluſieurs ſentimens agréables ; & j'ai plus de reſſource.* Vous avez pluſieurs ſortes de beſoins & plus de pauvreté. L'on n'a jamais mis le bonheur du Sage dans l'enivrement des paſſions ; & ſi Monſieur l'Abbé m'aſſure, qu'il n'a jamais pouſſé ſes goûts juſqu'à l'illuſion ; qu'il a des goûts ſages ; qu'il ſait s'arrêter ; tant pis pour ſa ſenſibilité. Le profit des paſſions n'eſt que dans l'enivrement : je ne connois point les demi goûts, ni les demi embarquemens : & il a grand tort, s'il a la force de s'arrêter, de ſe mettre en chemin.

Dans la retraite, l'eſprit ſe nourrit de Vérités pures. N'êtes-vous pas plus ferme dans vos principes ? N'êtes-vous pas plus attentif ? & l'attention ne donne-t-elle pas à l'eſprit plus de force, plus d'étenduë & de délicateſſe ? Vos ſenſations, puiſque vous en êtes devenu le Chevalier, ne ſont-elles pas plus vives & plus déliées dans la ſolitude ? N'y a-t-il pas des plaiſirs à part pour les gens délicats & attentifs ? Vous perdez tous ces profits : il n'y a rien à gagner dans la vie

dissipée : les erreurs deviennent contagieuses : nous avons en nous une disposition propre à l'imitation ; nous nous ployons insensiblement ; & le tempérament de l'Ame se gâte comme celui du corps. Peut-on croire, que l'on puisse avancer également dans le chemin de la perfection, & dans la route de la fortune ? Augmenter en sagesse & en crédit ? Cela me paroit impossible : les idées du vrai échappent dans la foule ; & nous nous trouvons heurtés & ébranlés par les erreurs populaires, & par les objets sensibles. Je veux croire que vous avez moins à perdre qu'un autre ; parce que vous êtes plus ferme ; mais il y a toujours à perdre.

Vous me direz encore, "j'ai fait un fonds „ de vrais biens qui ne périront point ; „ voyons si nous ne tirerons rien de la „ Fortune. " Quand nous cesserons d'être vains & ambitieux, nous n'aurons rien à lui demander. N'auriez-vous pas plûtôt fait, de mettre vos desirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos desirs ? Il vous est plus aisé de vous accommoder aux choses, que les choses à vous. Après quoi courez-vous ? Est-ce après les biens de l'opinion ?

pinion ? Vous ne les aurez jamais à un degré qui vous ſuffiſe. Montrez-moi quelqu'un, qui en acquérant du bien ait perdu la ſoif des Richeſſes, & je m'embarquerai. Où eſt le tems que vous me diſiez : *Tout eſt trop cher au marché : La Fortune ne donne rien ; elle vend tout : L'on donne de vrais biens pour de faux : Cela n'eſt bon que pour des eſclaves.* Vous m'avez trop bien endoctrinée ; & je vous bats avec vos principes.

Vous inſiſtez, en diſant : „ Je me trouve en état de faire plaiſir à mes Parens „ & à mes Amis. " Quand vous aurez des opinions bien ſaines, & que vous pourrez guerir les maladies de l'Ame, les plaiſirs que vous ferez à vos Amis ſeront bien d'un autre prix.

Enfin, je me retranche à dire, que ſi dans votre retraite vous étiez heureux, il falloit y reſter. Vos plaiſirs étoient ſûrs, durables & indépendans. Que ſi vous n'êtes heureux à préſent qu'au même degré où vous l'étiez dans votre ſolitude, vous y avez perdu ; parce que votre bonheur tient aux autres ; vous avez beſoin d'eux, & vous êtes déchu de votre liberté. Je crois que vous ne pouvez faire un auſſi bon Traité avec la

Fortu-

Fortune, qu'avec la Sageſſe; qu'il y a toujours à perdre; & que le mieux qui vous puiſſe arriver, ſi vous êtes renvoyé à vous-même, c'eſt de vous retrouver comme vous étiez quand vous êtes parti. Mais il faut donc que vous paſſiez en dépenſe contre vous, toutes les avances que vous auriez fait dans le chemin de la vertu : elles ſont en pure perte.

Répondez à ceci, Monſieur l'Abbé, ſi vous le pouvez, ou ſi vous l'oſez ; mais ſouvenez-vous que je ne vous attaque qu'avec vos principes, & que vous devez les reſpecter autant que je les reſpecte.

LETTRE

A Mr. DE St. HYACINTHE à *Londres*.

J'Aurois répondu plûtôt, Monſieur, à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ſi ma ſanté avoit pu me le permettre. -

Quant

Quant aux Livres que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & dont je vous remercie, j'eus un cruel chagrin lorſqu'on les imprima. Je crus les anéantir en achettant toute l'Edition; cela n'a fait qu'augmenter la curioſité. Le Manuſcrit ſur les Femmes eſt ſi defiguré, qu'on ne ſait ce que c'eſt : on a ôté le commencement † & la fin, qui apprenoient pourquoi il avoit été fait. Si j'avois ſu que Meſſieurs les Anglois euſſent honoré un ſi médiocre écrit de l'impreſſion, je vous l'aurois envoyé tel qu'il eſt; craignant moins ce qui ſe peut dire dans un Païs étranger, que le bruit qui ſe fait autour de moi. Je n'ai jamais penſé, Monſieur, qu'à être ignorée, & à demeurer dans le néant où les Hommes ont voulu nous réduire. Renvoyée à moi-même, j'ai penſé à tirer de moi ſeule toute ma force, mes appuis, & mes amuſemens. Les AVIS que l'on a fait imprimer, je les avois faits pour moi, avant que de les faire paſſer à mes Enfans. J'ai cru qu'il falloit ſonger à ma propre reformation, avant que de penſer à celle des autres. Je ſuis très fâchée que ces

† L'un & l'autre ſe trouvent dans cette Edition.

ces amuſemens de mon loiſir ayent été connus par l'infidelité d'un Ami, à qui je les avois confiés. Vous voulez bien, Monſieur, que je vous prie de faire mes remercimens au * Traducteur. Quoique je ſois très fâchée que cela ſoit connu, je ne puis m'empêcher de lui ſavoir bon gré du cas qu'il paroit faire d'un ſi médiocre Ouvrage. Il dit dans ſa Préface, que ce que j'ai écrit ſur les Femmes eſt mon apologie : je n'ai jamais eu beſoin d'en faire. Il m'accuſe d'avoir l'ame tendre & ſenſible ; je ne m'en défends pas : il n'eſt plus queſtion que de ſavoir l'uſage que j'en ai ſu faire.

Je n'ai vu qu'une fois le † Gentilhomme que vous me recommandez : il a toujours été à Verſailles, & moi malade, ou à la campagne. Tout ce qu'il nous montre ici eſt trouvé extrêmement beau. Je lui rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi : il me paroit un très-honnête homme. Je ſuis, Monſieur, avec &c.

à Paris le 29. Juillet 1729.

La Marquiſe de LAMBERT.

* Mr. LOCKMAN, connu dans la République des Lettres par pluſieurs bonnes Traductions.
† Mr. GOSSET.

LET-

LETTRE

De Mr. DE LA RIVIERE Gentilhomme de Bourgogne, à Mad. la Marq. DE LAMBERT.

JE ſuis ravi, MADAME, que vous n'ayez point oublié à faire de bonnes actions; & que votre bon cœur ſoit toujours prêt & à découvert, dès qu'il s'agit de faire du bien. Vous venez de donner un azile à une perſonne qui en avoit grand beſoin; & qui le mérite par elle-même, & par ſa mauvaiſe fortune. Elle a eu tant de ſoin de feuë Madame ſa Mere, que cet exemple domeſtique devoit inſtruire, & toucher la perſonne qui l'abandonne, quelque raiſonnable qu'elle ſoit d'ailleurs. Quand on a lu, & appris ſes Devoirs, dans l'ordre de l'honneur & de la conſcience, on ne peut ignorer que ce que les Enfans doivent aux Peres & aux Meres, eſt un double précepte de la Nature & de la Religion, auquel il n'eſt pas permis de manquer. Enfin, Madame, je m'intéreſſe tant à ce qui vous regar-

regarde, que je ſens croître ma gloire, de tout ce que vous faites pour la vôtre.

Il y a longtems, Madame, que je prêche à Madame DE CRÉANCE la paix d'une retraite. Chaque ſaiſon de la vie a des bienſéances qui lui ſont propres, & qui preſcrivent de nouvelles regles de conduite; il eſt dangereux de s'y méprendre; le Monde ouvre ſur nous des yeux malins; tout y eſt plein de gens qui s'offenſent des mérites d'autrui à proportion qu'ils éclatent; il ſuffit ſouvent d'être vertueux pour être haï; les hommes rebutent ce qui paſſe leur regle, & ce qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Pour moi, Madame, la peur m'a pris; & l'on ne ſauroit plus m'envier que le bonheur de mon obſcurité. Comme j'ai toujours mis le ridicule preſque au niveau du deshonneur, je me ſuis dépêché de vieillir, de peur de vieillir trop tard.

Mais, Madame, voici un tems deſtiné aux ſouhaits; & ce ſeroit un crime, que de ne pas reſpecter l'ancienneté & l'innocence de cet uſage. Je ſouhaite donc tous les jours de ma vie, la conſervation de la vôtre: Je vous ſouhaite une longue ſuite de bonheur & de paix; car on n'eſt point heureux ſans elle:

Je

Je vous ſouhaite encore, Madame, une grande attention à vous ſouvenir de tous les mérites qu'il a plu à Dieu de mettre en vous; & à ne point oublier, que le plus noble de tous les chemins qui menent à lui, c'eſt la reconnoiſſance.

En vérité, Madame, j'aime tant à vous reſpecter, qu'il me ſemble que mes ſentimens rajeuniſſent en vieilliſſant; & que les années ne ſe renouvellent, que pour faire honneur à la fidélité de mon très-reſpectueux attachement pour vous.

Du 4. Janvier 1727.

DE LA RIVIERE.

P. S.

Si Madame de SAINT AULAIRE, Madame, ſavoit ce que je penſe d'elle, elle ne ſeroit pas en peine de ce que je lui ſouhaite.

LETTRE

Du même, à la même.

JE ne m'ennuye, MADAME, de l'opiniatreté de vos maux, que par rapport à ce qu'ils vous font ſouffrir. Si vous voulez donner congé aux prétendus Amis, que votre état fatigue, il ne tiendra qu'à vous, que je les remplace tous, par l'aſſiduité de mes ſoins. J'ai eu le loiſir de donner quelque culture au peu d'eſprit que j'avois : j'ai dans le cœur une douceur naturelle & compatiſſante pour tout ce qui ſouffre : la pitié m'occupe & ne me fatigue point. Quand on me reproche mon humanité, je prie, qu'on veuille bien ſouffrir que je ſois homme. Cette compaſſion univerſelle a ſes limites ; mais quand il s'agit d'une perſonne comme vous, dont la vie m'eſt auſſi chere que la mienne, je ne donne point de bornes à mon ſentiment. Ce n'eſt plus le tems, Madame, des vanités attachées aux reſpects humains ; prenez-moi au mot, j'irai vous garder. Je n'ai plus de Sexe ; je n'intéreſſe-

téreſſerai point vos bienſéances ; & peut-être que vous trouveriez quelque conſolation, dans la maniere dont je vous entretiendrois : ce n'eſt plus la ſaiſon de ces Diſſertations qui ne portent à rien qu'à des choſes qui paſſent.

Madame de FONTAINE-MARTEL vient de mourir, ſans avoir jamais ſu pourquoi elle avoit vécu. Je ſais qu'elle vous avoit priſe en averſion, & cela ſeul eſt une marque de ſa réprobation ; car qui peut haïr une perſonne comme vous, qui n'avez jamais penſé qu'à faire du bien ?

Je n'ai jamais, Madame, attendu ſi impatiemment le retour du Soleil, parce que j'eſpere qu'il vous rendra des forces, & de la ſanté. Mais en l'attendant, je vous ſupplie de vous ſouvenir, qu'il n'y a de paix, qu'en vivant dans l'Ordre de Dieu ; à vouloir être tout ce qu'il veut que nous ſoyons, triſtes ou gais, ſains ou malades ; & à conſerver dans ces différens états, une égale ſoumiſſion à ſa volonté. Ce qui redouble mon eſpoir de votre convaleſcence, c'eſt que votre bon eſprit ſubſiſte tout entier, au milieu des abattemens de votre Corps.

Je

Je vous ai, Madame, une obligation à laquelle peut-être ne penſez-vous pas, c'eſt de m'avoir forcé à joindre une eſtime infinie, au très-humble reſpect que je vous dois.

Du 30. Janvier 1733.

DE LA RIVIERE

LETTRE

Du même, à M. l'Abbé de SAINCTOT.

N'Etes-vous plus ſur les bords de la Seine,
Mon cher Abbé? Quoi pas un mot de vous?
Vous m'aviez fait un droit ſur votre aimable veine,
D'un petit revenu ſi charmant & ſi doux,
Que je ne ſaurois plus ſans peine,
Attendre d'une attente vaine
Ce tribut de vos Sentimens.
En fait de biens que donne la Fortune,
Je ſuis la maxime commune,
Je ne compte que tous les ans;
Pour les rentes du Cœur, je compte les momens.
Du plus petit délai, mon Ame impatiente,
Prend aiſément le ton grondeur;
La Viteſſe même eſt trop lente,
Quand on déſire par le cœur.
Pour moi, je vous paye d'avance;
Avec quoi? De ce que je penſe:
Ce que je penſe eſt tout mon bien;

Mais

Mais rien ne manque à qui n'a rien,
Et qui croit à la Providence.
Je penſe donc, que le plus grand bonheur,
Eſt le bonheur d'une Ame détachée
Du vain éclat de la Grandeur;
Qui, ſage enfin & n'étant plus touchée
De ce qui paſſe en un moment,
Dans une paix humble & profonde,
Eſt riche de Dieu ſeulement
Je penſe que le monde entête;
Enivre, & ſéduit la Raiſon;
Que ce n'eſt qu'en fuyant ſon dangereux poiſon,
Que l'on échappe à ſa Conquête;
Que ſes charmes ſont enchanteurs;
Et qu'il ſe rend Maître des cœurs,
Par une Autorité ſi grande & ſi fatale,
Qu'on ne peut réſiſter à ſes attraits vainqueurs,
Si l'on ne traite avec indifférence égale,
Ses rudeſſes & ſes douceurs;
Qu'il trompe quand on croit qu'il va nous ſatisfaire;
Qu'il faut apprendre à mépriſer
Les vains plaiſirs qu'il offre pour nous plaire;
Qu'il n'en eſt point qu'on doive tant priſer,
Que le mépris qu'on en ſait faire;
Que les graces que fait ſa libéralité,
Sont des bonheurs ſans conſiſtance;
Et que pour être heureux avec ſolidité,
Il faut l'être avec innocence.
Je penſe, que content d'une ſainte ignorance,
Il ne faut pas trop s'informer
Des ſecrets de notre grand Maître;
Qu'il faut être ſobre à connoître,
Mais ſans meſure pour l'aimer.

Déja

Déja les deux tiers de nôtre être
Sont passés dans l'Eternité ;
Nos jours n'ont point encor de destin arrêté ;
Mais ils attendent de l'usage,
Que nous ferons du tems qui nous reste en partage,
Ou leur malheur ou leur félicité.
Pour arriver par une route sûre,
Au grand païs de l'Immortalité,
Il ne faut point d'autre voiture
Que celle de la Charité.
Occupons-nous du grand voyage,
Que par d'inévitables loix,
Feront également les Bergers & les Rois ;
Préparons donc notre équipage ;
Tenons-nous prêts pour ce départ certain ;
Nous n'avons point de droit au lendemain,
Ne remettons pas davantage :
Et prévenons, sans nous desespérer,
Le jour qui va bien-tôt s'éteindre.
Tant qu'il est tems que peut-on craindre ?
Mais quand il n'est plus tems que peut-on esperer ?
Ainsi, mon cher Abbé, pécheurs comme nous sommes,
Prions de cette voix du cœur,
Qui, sans rompre la tête aux hommes,
Se fait entendre du Seigneur.

TABLE

TABLE DES MATIERES

des Ouvrages de Mad. la Marquise DE LAMBERT.

A

Admiration n'est due qu'à la Vertu, 106. Partage des sots, 114.
Affectation se pardonne moins que les défauts, 24.
Afflictions ne doivent pas nous irriter contre ceux qui les causent, 94.
Age. Chaque âge a en sa disposition une certaine portion de biens, 163.
AGESILAS ne convenoit pas que le Roi de Perse fût plus grand que lui, 4. Puni, pourquoi, 129.
AGRIPPINE: sa chasteté, 63.
Aimer: nous en avons autant besoin que d'estimer; 192. Aimer comme devant haïr, maxime fausse, 141. Aimer pour vivre, & vivre pour aimer, 372.

ALEXANDRE : quelle part il laiſſoit aux Femmes dans la Royauté, 176
Amant Eſpagnol : ce qu'il diſoit de ſa maîtreſſe, 239
Ambitieux ne ſauroient être bons amis, 127. 129
Ambition trop pouſſée dégénere en folie, 169
Ame, miſe dans le corps pour jouir plûtôt que pour connoître, 83. 239
Ami : pour le mériter il faut ſavoir l'être, 28. On ſe plaint qui n'y en a point, *ibid.* 119. Garder exactement ſon ſecret, 135. 139 Amis ſont rares à la Cour, 19. Par quelles qualités on les aime ordinairement le plus, 122. Ils nous caracteriſent, 126. Qui ſont les plus dignes d'être aimés, 134. Ce qu'ils ſont aux Rois, 396. Comment ſe conduire avec ceux qui nous manquent, 109. & dans une rupture, 136. *& ſuiv.* Ce que nous leur devons après la mort, 140
Amitié : ſes avantages, 27. 120. Le plus grand, 124. Ses véritables caracteres, 125. *& ſuiv.* Quel âge y eſt le plus propre, 131. Ses devoirs, 132. *& ſuiv.* Quelles en ſont les bornes, 135. Rupture de l'amitié, 136. *& ſuiv.* Si elle peut ſubſiſter entre perſonnes de different ſexe, 142. Les Anciens en ont fait des portraits trop chargés, 123
Amour, fils de la Pauvreté & du Dieu des Richeſſes, 120. Quel en eſt le plaiſir le plus touchant & le plus durable, 202. Il ſe nourrit de larmes, 207. Ne ſe mérite point, 191. Perfectionne les ames bien nées,

nées, 194. Celui qui s'offre n'eſt gueres piquant, 195. Sans crainte & ſans deſirs, il eſt ſans ame, 196. Il ne le faut pas bannir de la Societé, *ibid.* Il n'étoit pas décrié chez les Anciens, *ibid.* Ce qu'il fait ſouffrir n'apprend pas à s'en paſſer, 197 Il n'y a rien de borné que pour les ames bornées, 205. Il agit ſelon les diſpoſitions qu'il trouve, *ibid.* Il y a toujours une ſorte de cruauté, 207. Il fait tous les biens & tous les maux, 208. Heureux s'il eſt reglé, 209. 210. Ce qui diſtingue ſes plaiſirs de tous les autres, 211. Il fournit des ſecours contre lui-même, 95. Conſeils pour s'en défendre, *ibid.* & *ſuiv.* Il ne convient plus à un certain âge, 157. 169. 260. & *ſuiv.* Amour d'uſage & d'à préſent, 199. vertueux, ſa récompenſe, 155

Amour-propre : tous les vices le favoriſent, & toutes les vertus le combattent, 29. Il eſt de deux ſortes, *ibid.* Amour-propre outré, ſes effets, 101. Il déplait ſouverainement, 24

Amoureux ne ſont pas propres à l'amitié, 127

ANNE DE BRETAGNE faiſoit trop valoir ſa chaſteté, 65

Approuver convient mieux qu'admirer, 114

Argent, bon ſerviteur & mauvais maître. 39

ARISTOPHANE : ce qu'on diſoit de lui, 243

Avares ne connoiſſent pas l'amitié, 132

Avarice : obſtacle à la gloire, 39. L'un des foibles du dernier âge, 150. On peut être œconome ſans elle, 74

St. AUGUSTIN : peinture qu'il fait de l'amour, 98
Autorité : uſage qu'on en doit faire, 43. 44. Autorités : ne leur céder qu'en fait de Religion, 84

B

Beauté : ſes avantages, 67. Sa durée, 68. 177. Son pouvoir, 152. Son revenu, 153. Comparée aux odeurs, 192. Beautés raviſſantes & toujours nouvelles, 192
Bel-eſprit (goût du) : s'en garder, 83
Bénéficence : les bons cœurs en ſentent l'obligation plus que les autres beſoins de la vie, 20. 40. *voyez* Libéralité.
Bienſéances : il ne ſuffit pas de s'y aſſujettir extérieurement, 56
Bonheur ne ſe ſépare point de la perfection, 418. Gît dans la paix de l'ame, 89

C

Calomnies : ne les point écouter, 102
CESAR : comment il ſe vengeoit, 37 109
CHARLES-QUINT : ce qu'il diſoit de la jeuneſſe, 75
Chriſtianiſme : ce n'eſt qu'à lui que nous devons la vraye idée de la Divinité, 385
Cœur : travailler ſur lui plutôt que ſur l'Eſprit, 47. Sa perſuaſion eſt au-deſſus de celle de l'Eſprit, 186. Il n'eſt de vertu ſure & durable que par lui, 94. Sa place, 172

Commandement : dans quelle vuë il a été institué, 42. Commander par l'exemple, & non par l'autorité, *ibid.*
Commerce : ce qu'y mettent les honnêtes gens, le commun des hommes, & les scélerats, 37
Concurrens : conduite à tenir avec eux, 36
Condition, point de si mauvaise qui n'ait un bon côté, 51
Conquérans : quelle est leur grandeur, 251
Conscience : définition de ce sentiment, 49. 261. La conserver nette, 62
Conseils sans l'exemple sont sans autorité, 116. C'est un des grands avantages de l'amitié, 123
Considération : ce qui la distingue de la Réputation, 276, *& suiv.* Ce qui nous la donne, 278. & nous la conserve, 279 Considération personnelle fournit le plus d'agrémens, 280. 282
COURCELLES (Made. de) jouïssoit de la perte de sa réputation, 198
Curiosité bien conduite est une connoissance commencée, 80. coute souvent cher, 230

D

DACIER (Mad.) : comment elle définit le goût, 182. Culte qu'elle rend à Homere, 381. *& suiv.* Sa traduction est très-fidele, 389
Défauts : comment nous vivons avec les nôtres, 92. Comment on les met à profit, 93. Nul habituel ne peut être petit, 380
Délicatesse excessive, 70. d'Esprit & de sentimens,

timens, faveur de la nature qui eſt ſouvent à charge, 275. 276
Dépenſe : la moderer, 74
Déſintereſſement, principe de toutes les vertus, 40. Rend indépendant, 104
Deſirs : les fixer, 59. Ce qu'il faut faire avant que de les ſatisfaire, 91. Ce qui leur donne de la force, 377
Devoir : le faire aimer aux jeunes gens, 57 Ceux envers les autres doublent en vieillifſant, 154. Devoirs de la Societé, 100. *& ſuiv.* envers ſes ſupérieurs, ſes égaux, ſes inférieurs, & ſoi-même, 14. envers l'Etre ſuprême, 15
Dévotion eſt le ſoutien, & non le foible de la vieilleſſe, 154. 158. 159. 160
Dignités ne ſont pas les liens qui nous uniſſent aux hommes, ſi l'on n'y joint le mérite & la bonté, 21. & ne ſéparent pas du peuple, 43
DIOGENE : confiance qu'il avoit en ſon ami. 135
Diſcours médiocre ne ſauroit être trop court, 114
Docilité convient aux jeunes gens juſques à un certain point, 84
Domeſtiques : devoirs à leur égard, 114, *& ſuiv.*
Domination : il n'y en a qu'une de permiſe & légitime, 104. La plus belle, 129. La plus prompte, la plus douce & la plus abſolue, 152
DON QUICHOTTE a perdu la Monarchie Eſpagnole, 176

E

Ecoles : il y en a pour cultiver l'Eſprit, mais point pour le Cœur, 196
Education : il y en a une particuliere à chaque âge, 373. & à chaque caractere, 379
Eloquence : trois choſes qui en font la perfection, 241. Comparée à la valeur, 241
Enfans : leur parler de bonne heure de Dieu, 374. Ne pas trop badiner avec eux, *ibid.* ni les trop louër, *ibid.* Leur donner de l'amour pour la vérité, 375. & une grande idée de l'honneur, 376. Comment il leur faut faire enviſager les petits préſens, *ibid.* Rompre leur volonté, 377. Leur donner du courage dans l'eſprit, 378. Les rendre ſenſibles à l'amitié & à la reconnoiſſance, *ibid.* Ne leur pas permettre la moquerie, 379. Comment ſe conduire avec ceux d'un caractere ſouple & flateur, *ibid.* Les corriger de l'étourderie, 380
Ennui : le moindre des maux, 71
Envie : paſſion baſſe, 39. malgré elle rend hommage à la Grandeur, 22
Eſpagnols ignorent l'art délicat de l'amour, 195
Eſpérance : ſon utilité, & ſes inconvéniens, 95. ſon bon & ſon mauvais uſage, 78
Eſprit : l'exercer, 85. Ses plaiſirs ſe puiſent dans ſa ſanté, 89. Comment il redreſſe le cœur, 30. Il ne plait, & ne lie point, mais bien le cœur, 104 132. Celui que l'amour donne eſt vif & lumineux, 210.

Gens qui n'en ont qu'aux dépens d'autrui, 25
Eſtime : l'ame de la Societé, 30
Etat : être content chacun du ſien, 51. & *ſuiv.* 78
Etourderie : ennemie de la modeſtie, 380
St. EVREMONT : modele qu'il donne de la perfection, 189. Sa penſée ſur la Galanterie extérieure, 263. Il diſtingue l'amour ſuivant les âges, 265. Ce qu'il dit des Femmes d'un eſprit ſupérieur à leur ſexe, 269
Expérience : l'un des avantages du dernier âge, 168

F

FAſte entraine la ruine, 74
Faveur aſſure ou détruit la réputation, 282
Favoris de la fortune : il faut les voir avec leur mérite de tous les jours, 19. Quel doit être leur tréſor, 91
Fauſſeté eſt l'imitation du vrai, 24
Fautes : leur aveu ne doit pas couter, 28 comment profiter de celles des autres, 109
Femmes : on néglige leur éducation, 56 188. & on les abandonne à elles-mêmes, 146. Leur gloire, 14. Ce que leur doivent les hommes, 32. Il n'eſt jamais permis de les deshonorer, 34. Il ne faut pas s'attirer leur haine, 35. Sort de celles qui n'ont nourri leur eſprit que des maximes du ſiècle, 58. Leur vertu ne doit pas être

être une vertu ordonnée par l'uſage, 61 Quelles doivent être leurs vertus, 63. 68. Pourquoi ces vertus ſont difficiles, 64 Sort de celles qui n'ont ſu qu'être belles, 272. Quelles études elles peuvent faire, 80. 81. Quelle ſorte de pudeur elles doivent avoir ſur les Sciences, 31. Elles ſont ordinairement gouvernées par l'imagination, 86. Elles en ont tous les Agrémens, 182. On jette mal-à-propos du ridicule ſur celles qui oſent ſavoir, 174. & *ſuiv.* déſordre qui en reſulte, 177. On les accuſe à tort de penſer moins parfaitement que les hommes, 185. Elles ne doivent rien à l'art, 188. Elles perdent plus que les hommes dans la vieilleſſe, 147. peines qu'elles y ont à ſouffrir, 149. ſur-tout les galantes, 150, & *ſuiv.* Celles qui ne connoiſſent que l'amour d'uſage, ne ſont pas dignes de l'Amitié, 142. Elles s'uniſſent entre elles par néceſſité, & jamais par goût, 143. Il n'y a qu'elles qui ſavent tirer d'un ſentiment tout ce qu'elles en tirent, *ibid.* En les formant pour l'amour, on leur en défend l'uſage, 188. Il ſied mal aux hommes de leur reprocher leurs déréglemens, 193. Pluſieurs ſe livrent au jeu, & aux ſpectacles, 208, 209. Elles traitent différemment l'Amour, 197, & *ſuiv.* Plus délicates que les hommes en fait d'attachement, 207. Si l'amour convient à celles d'un certain âge, 260, & *ſuiv.* Celles-ci ſont plus ſuſceptibles d'un Amour délicat que les jeunes, 266

Foi : principale vertu du Chrétien, 84
FONTAINE-MARTEL (Made. de) n'aimoit pas Made. de Lambert, 429
Fortune : ceux qui n'ont qu'elle pour motif, ont toujours un mérite borné, 3. Elle eſt la ſuite de la grande gloire, 4. Il y en a peu de grandes innocentes, 13. Elle n'augmente ni ne diminue le bonheur du ſage, 52 Elle aime les jeunes gens, 75
Foux de deux ſortes dans le monde, 78
François ont le plus pouſſé & épuré la galanterie, 194

G

Galanterie fine bannie à préſent, 33. 193. Dès qu'on n'en fait faire qu'un uſage, le Roman eſt court, 195
GERMANICUS, curieux de ce que penſoient de lui ſes ſoldats, 42
Gloire : ce qui porte communément ce nom-là, 252. 253. On n'en veut que l'appareil, 225. La vraye cherche le témoignage ſecret de la conſcience, 50. 64. Celle des Héros, 2. a toujours la fortune à ſa ſuite, 4
Glorieux : l'être avec ſoi-même, 47
Goût : ſa définition, 183. 214. Il tient plus au ſentiment qu'à l'eſprit, 184. 215. Il y a une juſteſſe de goût, 184. 216. Il échape aux regles, 185. 217. Ses effets dans le cœur & dans le commerce du monde, 185. Il dépend de deux choſes, *ibid.* & 218. Il eſt l'apanage des femmes, 185. Il n'y en a qu'un bon dans chaque choſe, 217

Gouverneurs pour l'éducation des Enfans : les bons ſont rares, 1
Grandeur : ſes privileges, 176. Ce qu'on appelle communément ainſi, 251. Pour s'en déſabuſer, il faut la voir de près, 20. Son véritable bonheur, *ibid.*
Grandeurs de pluſieurs ſortes, & qui demandent diverſes ſortes d'hommages, 18
Grands : quel uſage la plûpart font de leur gloire, 21. Ce qui nous conſole de la diſtance qu'il y a entre eux & nous, 250
GRATIEN : conſeil qu'il donne pour conſerver la conſidération, 279

H

Haine : baſſeſſe de ce ſentiment, 37. 107
HENRIETTE d'Angleterre (*Made.*) s'honoroit du commerce des gens de Lettres, 180
Héros : toutes les vertus s'uniſſent pour le former, 6. Différence entre le Héros & le Grand-Homme, 254. 255
Hiſtoire : il y faut joindre la réflexion, 45. 85. Ce que c'eſt que l'étudier, 46. Savoir du moins celle de ſon païs, 80
HOMERE : Jugemens pour & contre ce Poëte, 381, *& ſuiv.*
Homme : ſa premiere étude c'eſt l'homme, 46
Hommes : les femmes comptent trop ſur eux, 102
Honnête-homme Ce Titre eſt aux-deſſus de ceux de la fortune, 19. Il n'eſt pas preſ-

ſé de ſe montrer, 24. Il aime mieux manquer à la fortune qu'à la juſtice, 36
Honnêteté : l'un des devoirs de la vie civile, 103. En quoi elle conſiſte, 29
Honneur : c'eſt un préjugé auquel il faut obéïr, 61
Honte : c'eſt un orgueil ſecret, 105. bien ménagée, elle eſt un aide à la vertu, 62
HORACE : paſſage de ce Poëte ſur le danger de la volupté, 91
Humanité : ſes loix ſont les premieres à qui il faut obéïr, 43
Humeur : c'eſt par elle qu'on plait & qu'on déplait, 26
Humilité : elle eſt auſſi une vertu de ſocieté, 104
Hypocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu, 24

I

Jeu : c'eſt un renverſement des bienſéances, 38
Jeunes-gens ont des ſocietés, mais rarement des amis, 28. 131. La fortune les aime, 75. Ne ſont gueres capables d'un amour délicat, 265. 266. Se font une fauſſe idée de la vieilleſſe, 167
Illuſion : définition de ce ſentiment, 121
Imagination : la regler, 85. Maux qu'elle cauſe, 86. Ses avantages, 182
Imitation : précaution qu'il faut y apporter, 77
Impoſſibilité : elle ſeule fixe l'eſprit de l'homme, 172

Inférieurs : comment il faut vivre avec eux, 14. 41.
Innocence : le comble de la félicité, 54
Jouïr : nous sommes faits pour jouïr plutôt que pour connoitre, 162
Italiens ignorent l'amour délicat, 195
Jugemens particuliers : il y faudroit imiter l'équité des jugemens solemnels, 103
JUPITER : sa colere contre la laideur de Vulcain, 386

L

LACÉDÉMONIENS puniſſoient la perſonne aimée de celui qui commettoit une faute, 203
LAMBERT (*Mr. de*) le Pere : ſes vertus, 10. *& ſuiv.*
LAMBERT (*Mr. de*) le Fils : ſa premiere Campagne, 5. Vertus de ſes ancêtres, 7. *& ſuiv.*
LAMBERT (*Mad. de*) : ſa ſituation après la mort de ſon Epoux, 16. 17
LA MOTTE (*Mr. de*) : ſes différens avec Made. Dacier ſur Homere, 381. *& ſuiv.*
Langues : la Latine convient aux femmes mieux que l'Italienne, 81
Lectures : s'accoutumer aux ſolides, 82
LEONIDAS : Réponſe de ſa femme à l'Ambaſſadeur de Perſe, 14
Lettres du Prince Camille à la Femme Hermite, 300. 302. 350. De celle-cy au Prince, 305. Du Duc.., à la Femme Hermite, 342. 343. 347.
Libéralité : plaiſir des honnêtes-gens, 40. Elle ſe

ſe caracteriſe par la maniere de donner, 41
Libertinage : Les jeunes gens croyent de ſe diſtinguer par là, 15. 16
LONGUEVILLE (*Made. de*) : ce qu'elle diſoit des charmes de l'amour, 219
Louange : il eſt difficile de la bien manier, 35. 36. C'eſt un des grands dangers de l'Education, 374. Tourner les louanges en préceptes, 403. 405. 406
LOUIS XII. payoit cher la chaſteté de ſa femme, 65
LUCRECE, renvoyé par les Dieux dans le corps d'une Femme, 235
Luxe, à la mode, 181

M

MALEBRANCHE (*le P.*) : quels attributs il donne aux Femmes, 182
Malheurs : les attendre avec fermeté, 90. Ce ſont les mœurs qui les font, 157. 160
MARC-ANTONIN, cité ſur la retraite, 44
MARC-AURELE ne trouvoit pas mauvais que ſon fils pleurât, 43. En quoi il faiſoit conſiſter ſon bonheur, 20
MARIUS devint plus grand par ſes malheurs, 283
Maux : leur origine, 53
Mémoire : l'exercer, 80
Menſonge : un honnête-homme ne le connoit pas, 23
Mépris : dette aiſée à payer, 107
Mérite aquis eſt ſouvent incertain, 13. Le vrai donne la véritable grandeur, 18. 22
Mode :

Mode : comment il faut y satisfaire, 70
Modestie nous conserve la considération que le monde nous donne, 279. Sa sœur, 380. C'est la premiere parure des Femmes, 66. Il en est qui ne convient pas à un jeune homme, 4
MOLIERE. Désordre qu'a causé sa Comédie des *Femmes savantes*, 176
Monde : difficulté d'y bien entrer & d'en bien sortir, 284. Fuir le grand monde, 90
MONTAIGNE : cité sur la trahison des plaisirs, 48. Ce qu'il entend par *revenir de sa réputation*, 76. Comment il peint ses sentimens pour son Ami, 122. 128. & son Amour, 200. Sa pensée sur la Vieillesse, 149. Il mettoit tout à profit dans la sienne, 161. Il se domestiquoit la mort, 164. comment il l'envisageoit, 169. Ce qu'il veut dire par l'*Esprit plein-sautier* des femmes, 185. Quelle idée il avoit de la vanité, 230
Moquerie : talent dangereux, 379
Morale : son objet, 93
Mort : comment il y faut penser, 163
Muses : l'azile des mœurs, 163

N

NAissance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne, 7
Nouveauté : pourquoi on a un si grand goût pour elle, 227

O

OPinion blesse souvent plus que les choses, 87. Multitude de ses besoins, 92

Orateurs : respectés chez les Grecs & les Romains. 241
Ordre : L'Amour de l'Ordre est le motif des grandes ames pour soumettre à Dieu leurs lumieres, 15. & même des incrédules, 16
Orgueil : sa définition, 105. Il nous sépare de la Societé, 111
OVIDE : quelle fin l'Amour prend suivant lui, 265. Ce qu'il souhaittoit à Germanicus, 397

P

Paix de l'ame ; le fondement du bonheur, 49, 60. la plus nécessaire disposition aux plaisirs, 163. Où elle reside, & en quoi elle consiste, 172
Parler bien : quelle en est la premiere regle, 113. Parler peu, 114
Parure : s'en passer le goût dans la vieillesse, 155
PARMENION : ce qu'Alexandre disoit de lui. 254
PASCAL : sa pensée sur la vie, 165. & sur ce qu'on appelle goût, 216
Passions : leur trahison, 48. Comment nous vivons avec elles, 92. Il est à souhaiter qu'elles meurent toutes avant nous, 167
PAUCO. Procès qu'on fit à cette Belle, 270
Pauvre : qui l'est le plus, 92. 106
Pauvreté : la plus pire de toutes, 75. ses avantages suivant Diogene, 248. *& suiv.*
Pensées sont les promenades de l'Esprit, 212
Penser avec le peuple : quand il le faut, & au contraire, 87
Peuple ; à qui on doit donner ce nom, 87

Philo-

Philoſophe : ſa définition, 417
PHOCION. Quelles étoient les pierreries de ſa Mere, 14
Plaire eſt le premier mérite dans les Emplois ſubalternes, 18. 19. Quelles en ſont les regles, 27. 37. Pour y parvenir, il faut avoir bien des ſortes de mérites, 69
Plaiſant : éviter ce caractere, 113
Plaiſirs : diſpoſitions néceſſaires pour les goûter, 38. 48. Ce qui nous attend auprès des plus grands, *ibid.* Trahiſon de ceux du monde, 59. Danger des plaiſirs vifs, 71. 73. Uſage des innocens, 71. Moyen de les faire durer, 72. & de les étendre, 77. Eviter ceux qui portent au cœur, 99. Il y en a qui ne ne ſont faits que pour les gens délicats & attentifs, 209
PLATON reſpectoit l'amour, 196. 203
PLINE : quels étoient ſes fonds pour exercer ſa libéralité, 75. Sa penſée ſur les occupations frivoles, 89. Ce qui le fâchoit dans la perte de ſon ami, 125. Reproche qu'il faiſoit à ſon ſiécle, 405. Comment il employoit ſon loiſir, 413
PLUTARQUE : ſa penſée ſur Venus la voilée, 179
Poëſie : ſon deſſein, 386. Si elle doit être entierement interdite aux femmes, 81
Politeſſe contribue le plus à nous donner de la conſidération, 278. Ses caracteres, 110. & *ſuiv.* Sa définition, 31. Celle de leſprit, & celles des manieres, *ibid.* Politeſſe avec les femmes, 32
Préjugés : deux, auxquels il faut obéir, 61
Préſent : en jouir ſans préjudice à l'avenir, 78

Prodi-

Prodigalité : les principes n'en sont pas honteux, mais les suites en sont dangereuses, 41
Profits : ce qui fait les grands, 75
Propreté outrée, 70
Pudeur ne doit pas être la seule vertu, des Femmes, 65. Pourquoi elle n'a point de demeure, 66. Elle est une sureté pour les mœurs, & l'aiguillon des desirs, 178. Pudeur immolée ne revient plus, *ibid.*
Puissance des grands : en quoi elle consiste, 259
PYRRHUS : pourquoi il craignoit ses amis, 125

Q

Qualités : distinction entre les estimables & les agréables, 190. 191
Querelles d'érudition vont plus loin qu'il ne faut, 382

R

Race : s'en vanter, c'est louer le mérite d'autrui, 7
Raillerie : difficile à manier, 25
Raison trompe les sens, 162. nous abuse souvent 82. On est plus soutenu par la sienne que par celle des autres, 85. Se soumettre à celle des autres dans la jeunesse, & suivre la sienne dans un âge plus avancé, 378
Reconnoissance : le plus noble des chemins qui menent à Dieu, 427
Réflexion : l'œil de l'ame, 89
Religion : Sa définition, 15. Celle des ames élevées, & celle du peuple, *ibid.* On ne l'attaque

l'attaque point ; quand on n'a pas intérêt de l'attaquer, 16. Elle doit être le principe de nos sentimens, 57. 58. En donner de bonne heure une grande idée aux Enfans, 374. Elle est le premier honneur du monde, 394. *voyez* Dévotion.
Renommée : ce que le Philosophe entend par celle des Conquerans, 259
Repentir : nécessité de ce devoir, 99
Repos allonge la vie, 170
Réputation : ne la point mépriser, 62. Sur quoi la fonder, 102. Ne la pas trop rechercher, mais la mériter, 105. Celle qui se forme moins vite en est plus certaine, 5. En quoi elle differe de la Considération, 276. *& suiv.*
Retraite sage fait le même effet en faveur des grands hommes que la disgrace, 283. Quand elle se doit faire, *ibid.*
Retraite de l'ame : il la faut souvent pratiquer, 44
RETZ (*Card. de*) étoit fort considéré dans le monde, 208
Ridicule offense plus que le Deshonorant, 25. On ne l'a point encore defini, 174. A quoi il s'attache le plus, 280
Richesses ne méritent point le premier rang dans l'ordre des biens, 40. Supériorité qu'elles ont usurpé, 221. Vaines dans leur usage, 222. Insatiables dans leur possession, 226. D'où vient l'amour des Richesses, 224. Elles favorisent & dégradent l'ambition & l'amour, 225. Leur acquisition coute à la réputation, 281
ROCHEFOUCAULT (*Mr. de la*) : sa maxime

xime sur le deshonorant & sur le ridicule, 25. sur l'espérance, 92
Rois : privés du doux sentiment de l'amitié, 129. 395
Romans : leur source, 195. La lecture en est dangereuse, 81. Romans faits par des Dames, traités mal-à-propos de ridicules, 174

S

SABLIERE (*Made. de la*) ne pensoit pas, mais elle sentoit, 187
Sage : ce qu'il faut faire pour l'être, 84. Il ne court pas après le bonheur, mais se le donne, 91. Il sait établir la paix chez lui, & la communique aux autres, 130
SARRAZIN : ce qu'il dit d'Achille, 388
Savoir-vivre des manieres, & du procédé, 224
Science : la plus grande, 88. Ne pas courir après celles qui sont au-dessus de nous, 162. Sciences extraordinaires, dangereuses pour les femmes, 82
SCUDERI (*Madle. de*) : mesure qu'elle donne du mérite, 209
SENEQUE : conseil qu'il donne sur l'imitation, 76. Quel ami il veut qu'on choisisse, 124. il savoit être le sien, 130. Quel âge il croyoit propre à l'amitié, 131
Sens nous abusent, 83. surprennent la raison, 162
Sensations ne donnent pas le plus grand bonheur, 417
Sensibilité : avantage de cette disposition, 186

Sentiment ne nuit pas à l'entendement, 186
Sermens : les éviter, 110
Silence recommandé aux jeunes gens, 112
Societé : quels en ſont les devoirs, 22. Chercher celle des perſonnes au-deſſus de ſoi, 19. Quelles conviennent à la vieilleſſe, 155
Solitude : en faire uſage, 88. 130. 170. 180. Il ne faut pas que les vertus de la Societé en ſouffrent, 44. Ses avantages, 411. 419. *& ſuiv.* Elle eſt amie des ſentimens, 414
SOLON appuyoit ſa liberté ſur ſa vieilleſſe, 165
Spectacles : les fuir, 97. Les femmes doivent s'y montrer rarement, 71. Interdits ſur tout aux perſonnes âgées, 155. Le plus digne de Dieu, 171

T

TASSE : modele qu'il donne de la délicateſſe en amour, 204. 318
Télémaque. Eloge du Livre qui porte ce nom, 402
Tempérance : ſes avantages, 73
Tems : en faire uſage, 79. Moins il en reſte, plus il doit être précieux, 161
Timidité : ſa ſœur, 380
TRAJAN : ce qui prouve qu'il fut meilleur que ſes prédéceſſeurs, 400
TURENNE (*Mr. de*) : de qui il apprit le métier de la guerre, 9. Supériorité de ſon mérite, 281

V

Valeur : la vraye n'eſt jamais ignorée, 5. Elle commence les hommes extraordinaires ; & les autres vertus les achevent, 6. Elle ne ſe conſeille point, *ibid.*
Vanité : ce qui la diſtingue de la vraye gloire, 50. Ne pas écouter ſes beſoins, 75. Elle incommode plus que la raiſon, 230
Vengeance : ſentiment bas, 107. Vengeance permiſe, 108. La meilleure, 37
Venus la voilée, 179
Vérité : il n'y a que deux tems dans la vie où elle ſe montre utilement à nous, 1. Il en eſt un qui lui eſt conſacré, 169. La reſpecter par tout, 110. Vérité dans les actions & dans les paroles caracteriſe les honnêtes gens, 23
Vertu : les Richeſſes ne l'ont jamais donnée, mais elle en a ſouvent donné, 21. Il n'y a d'empire durable que le ſien, 30. Ce qui eſt à ſa ſuite, 65. Quelle eſt ſa récompenſe, 88. Son regne eſt pour toute la vie, 177. Elle n'a jamais enlaidi perſonne, 192. C'eſt le premier mérite qu'il faut chercher dans un ami, 125
Vertus : Il y en a qui ne s'aquierent que par la diſgrace, 10. Vertus d'éclat ne ſont point le partage des femmes, 63. morales ne vont pas ſans le Chriſtianiſme, 15. militaires tiennent le premier rang ; 3. mais ne diſpenſent pas des autres, 16
Vice : s'il eſt élevé, ce n'eſt pas pour longtems, 30

Vie : regles pour qu'elle ſoit tranquille, 89 Elle n'eſt pas dans le tems, mais dans l'uſage qu'on en fait, 148. Moyen de ne la pas trouver ennuyeuſe, 157. Ne la pas regarder comme un trop grand bien, 164. Quelle eſt ſa meſure ; *ibid.* *L'achever avant la mort* : ce qu'on entend par là, 165. & comment on doit l'entendre, 167. Le Philoſophe & le Chrétien l'enviſagent différemment, *ibid.* Il eſt triſte d'arriver à ſa fin ſans proviſion de vrais biens, 168. Il ne faut que ſe prêter à ſes uſages, 169. Ce qu'il y a de plus délicieux, 171
Vie civile : ſes devoirs, 100. *& ſuiv.*
Vieilleſſe : tout le monde la craint, 147. Comment on s'en prépare une heureuſe, 148. 157. L'avouer, 155. Y être avare de ſoi, 169. Ses peines, 157. *& ſuiv.* Ses devoirs, aux autres, 154. à nous-mêmes, 156. *& ſuiv.* Ses avantages. 165. *& ſuiv.*
Voluptueux : ſon ame lui eſt à charge, 38
VULCAIN, puni de ſa laideur, 386

FIN.

John Robertshaw
5.12.1986.
[ZAH.]

861562